3,60€ mardi 24 septembre 2024 **LE FIGARO** – N° 24 909 – **www.lefigaro.fr** – France métropolitaine uniquement **Première édition**

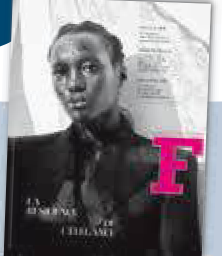
LE FIGARO

« Sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur » Beaumarchais



LIBAN
ISRAËL MAINTIENT UNE PRESSION MAXIMALE SUR LE HEZBOLLAH
PAGES 8 ET 9

ART DE VIVRE
QUAND LA MODE RÉENCHANTE LE QUOTIDIEN **NOTRE SUPPLÉMENT**



Michel Barnier face au risque de l'augmentation des impôts

L'hypothèse, évoquée par le premier ministre, d'une hausse exceptionnelle de la fiscalité pour les particuliers et les entreprises les plus riches, divise jusque dans son propre camp.

Les impôts vont-ils réellement augmenter? Le débat politique se cristallise autour de la stratégie fiscale du gouvernement depuis que le premier ministre a parlé, après sa nomination à Matignon, de *« justice fiscale »*, un concept vague, mais que tout le monde interprète comme une hausse des impôts. Seule interrogation : qui sera concerné? Reste en effet à traduire ce mot d'ordre dans son projet de budget. Le gouvernement se retrouve contraint de préparer à la hâte un projet pour 2025. Dimanche soir, sur France 2, Michel Barnier a évoqué une piste pour augmenter les contributions des foyers et des entreprises les plus riches. Pour se justifier, il se dit l'héritier d'une situation financière qualifiée de *« très grave »*. Il n'en fallait pas plus pour voir se lever des oppositions dans ses propres troupes LR, et chez les macronistes et au RN, qui ont fixé des lignes rouges, refusant l'alourdissement de la pression fiscale.

→ **VERS UNE TAXATION SUPPLÉMENTAIRE DES « PERSONNES LES PLUS FORTUNÉES »** → **UNE QUESTION POLITIQUE AUTANT QUE BUDGÉTAIRE**
→ **L'ÉTAT VEUT PIOCHER DANS LES « SUPERPROFITS » DES ENTREPRISES** **PAGES 2, 3 ET L'ÉDITORIAL**



ACCORSINI JEANNE/POOL/ABACA

Emmanuel Macron a réuni le nouveau gouvernement, lundi, pour un premier Conseil des ministres. L'occasion pour les deux têtes de l'exécutif de se jauger et de définir collectivement les objectifs de ce nouvel attelage. **PAGE 5**

Bruno Retailleau: « Je ne suis pas là pour faire semblant »

Dans un entretien au *Figaro*, le nouveau ministre de l'Intérieur promet de mettre *« tous les moyens matériels mais aussi juridiques »* pour protéger les policiers de plus en plus souvent menacés. Sur l'immigration, il veut mettre fin aux entrées illégales et *« augmenter les sorties, notamment pour les clandestins »*. Face aux critiques, il répond : *« J'assume tous mes combats, et ceux qui me connaissent savent que je n'ai rien à voir avec la caricature que certains, notamment chez LFI, font de moi. »* **PAGE 4**

ÉDITORIAL par Gaëtan de Capèle

Impôts : cherchez l'erreur

De gauche, du centre ou de droite, la France reste la France, ce pays où tout commence et tout finit avec les impôts. On ne sait encore rien du programme de gouvernement de Michel Barnier, à l'exception d'une chose : ils vont augmenter. Pas tous et pas pour tout le monde, nous jure-t-on. Les plus modestes, les classes moyennes et *« les gens qui travaillent »* sont censés y échapper. Seuls les plus fortunés et les grosses entreprises se trouvent dans le viseur, mais que les futures victimes se rassurent, il s'agira – air connu – d'une ponction temporaire et exceptionnelle. Juste un mauvais moment à passer, le temps de renflouer les caisses de l'État.

Les premiers indices sur le plan de redressement des comptes publics laissent dubitatif. D'abord, sur le principe : la malédiction française du recours systématique à l'impôt va encore frapper, comme si nous n'avions rien appris de notre fuite en avant fiscale. En tête du hit-parade des prélèvements, la France l'est aussi de celui des déficits et de la dette. Cherchez l'erreur. D'un degré de sophistication inégalé, la réflexion sur les mille et une astuces pour aller chercher des recettes tranche avec le néant pour trouver des économies. Dommage : plus les dépenses gonflent, moins les services publics remplissent leur rôle et satisfont les Français. Cherchez encore l'erreur.

Les premières pistes concernant les hausses d'impôt inquiètent. Notre économie, notamment dans l'industrie, a retrouvé de la compétitivité ces dernières années grâce à une politique volontariste d'alignement fiscal – encore incomplet – avec nos voisins. Est-ce bien le moment de détériorer notre attractivité en taxant les entreprises? Ponctionner une poignée de milliardaires n'étant pas à la hauteur de l'enjeu lorsque l'on court après 20 milliards d'euros, les particuliers ont eux aussi toutes les raisons de rester sur leurs gardes. Depuis qu'un ancien président a fixé le début de la richesse à 4000 euros par mois, cadres moyens et supérieurs sont devenus fortunés sans le savoir. Ces vaches à lait paient déjà pour eux-mêmes et pour les autres. Osera-t-on les mettre encore à contribution? ■

> Nous n'avons rien appris de notre fuite en avant fiscale

ITALIE
Le tour de vis sécuritaire du gouvernement Meloni **PAGE 7**

FAIT DIVERS
Mort de Philippine : le « choc » et les questions **PAGE 11**

TDAH
Un guide pour améliorer le diagnostic **PAGE 12**

ASSURANCES
Pourquoi les tarifs vont flamber en 2025 **PAGE 21**

DISPARITION
Maxime Tandonnet, la probité et le tourment de la France **PAGE 35**

LE FIGARO PLUS VIN
CAHIER SPÉCIAL



CHAMPS LIBRES
• L'histoire tumultueuse de l'école privée
• Extraits choisis du nouvel ouvrage de François-Xavier Pietri
• La chronique de Renaud Girard
• La tribune d'André Rougé
PAGES 15 À 17

FIGARO **OUI** FIGARO **NON**

Réponses à la question de lundi :
Êtes-vous satisfait de la composition du gouvernement Barnier ?





VOTANTS : 158 363

Votez aujourd'hui sur lefigaro.fr
Pensez-vous que vous serez concerné par les augmentations d'impôts évoquées par Michel Barnier ?

AZIZ TAHER/REUTERS

M 00108 - 924 - F: 3,60 €

AND : 4,50 € – BEL : 3,70 € – CH : 4,60 CHF – D : 4,20 € – ESP : 4,30 € – GR : 3,70 € – LUX : 3,70 € – MAR : 37 DH – MTQ/GLP : 4,30 € – REU : 4,70 € – TUN : 11,00 TND **ISSN 0182.5852**

Rattrapé par le déficit, Michel Barnier relance le débat explosif sur la fiscalité des plus aisés

Loris Boichot, Claire Conruyt et **Paul Laubacher**

Le premier ministre se dit obligé de trouver des recettes en surtaxant les ménages et sociétés les plus riches. Une proposition contestée dans ses rangs.

Le cauchemar de Michel Barnier a commencé. À peine installé à Matignon, à la tête d'un gouvernement qu'il a réuni pour la première fois ce lundi 23 septembre, le nouveau premier ministre entre dans le dur des arbitrages budgétaires. Dimanche, il a prévenu sa majorité mêlant macronistes et Républicains (LR), et en a dérouté une partie, en ouvrant la piste d'une hausse de la fiscalité pour les plus aisés. Dans son viseur, au nom d'un *« effort de solidarité »* : *« les très grandes sociétés »* et *« les personnes les plus fortunées »*, a-t-il indiqué sur le plateau du « 20 Heures » de France 2. Mais hors de question d'*« alourdir encore l'impôt sur l'ensemble des Français »*, a-t-il cru bon de préciser.

Pour se justifier, le dirigeant de LR se dit l'héritier d'une situation financière qu'il qualifie de *« très grave »*. Le déficit public - soit la différence annuelle entre les recettes et les dépenses - doit s'élever cette année à 5,6 % de la richesse nationale, bien au-delà du maximum de 3 % exigé par l'Union européenne (UE), qui a placé la France en procédure de déficit excessif.

Un casse-tête pour les deux nouveaux ministres de Bercy, les macronistes Antoine Armand (Économie et Industrie) et Laurent Saint-Martin (Budget et Comptes publics). Le gouvernement se retrouve contraint de préparer à la hâte un projet de budget pour 2025, en vue de le présenter début octobre - peut-être le 9 au lieu du 1er. Un retard inédit sous la Ve République, lié à la dissolution et aux atermoiements d'Emmanuel Macron pour nommer un nouveau premier ministre.

Dès ses premiers jours passés à Matignon, Michel Barnier a évoqué auprès de ses interlocuteurs le scénario d'une hausse de la fiscalité, au risque de se transformer en chef d'un « gouvernement des mauvaises nouvelles ». Reste dans le projet de budget la *« justice fiscale »* promise. Ce qui a provoqué une première crise avec une partie des responsables de Renaissance : Gabriel Attal a appelé à une *« clarification »*, Gérald Darmanin s'est dit hostile à soutenir un gouvernement qui augmenterait les impôts.

« La hausse d'impôts n'est pas la solution aux difficultés budgétaires actuelles (...). La première des réponses est la rigueur budgétaire et une maîtrise de nos dépenses publiques »

Véronique Louwagie
Députée LR

Pourtant, dès le soir de sa nomination, samedi, dans *Le Journal du dimanche*, le ministre Antoine Armand a dévoilé ses intentions : écarter *« d'office certains prélèvements exceptionnels et ciblés ne serait pas responsable »*. Dans le détail, certaines mesures sont sur la table. Du côté des ménages les plus aisés, une non-indexation sur l'inflation des tranches supérieures de l'impôt sur le revenu. Du côté des grandes entreprises, une hausse de l'impôt sur les sociétés.

Autre option, une augmentation du prélèvement forfaitaire unique (PFU) - ou « flat tax » -, cet impôt à 30 % qui vise les revenus de l'épargne et du capital (dividendes, intérêts...). Dimanche soir, sur France 2, Michel Barnier a refusé de se prononcer sur un éventuel rétablissement de l'impôt de solidarité sur la fortune (ISF), une hypothèse toutefois jugée peu efficace autour de lui.

Ces scénarios tranchent avec la ligne suivie par les gouvernements d'Emmanuel Macron : pas d'augmentations d'impôts. Un principe appliqué depuis 2017 - auquel a fait exception la taxation des *« rente »* des producteurs d'électricité, enrichis sur fond de flambée des prix de l'énergie. La hausse de la fiscalité ? *« Je refuse depuis sept ans cette facilité »*, a souligné lundi le ministre sortant de l'Économie, Bruno Le Maire, lors des passations de pouvoirs. Il a suggéré à son successeur de préférer les *« propositions de réduction de dépenses »* à *« je ne sais quelle recette miracle »*.

Cette politique est rappelée à toutes fins utiles à l'Élysée, où l'on y tient. Tout comme dans les rangs des plus libéraux du camp présidentiel, notamment autour d'Édouard Philippe. *« Attention à ne pas toucher aux impôts : changer la politique fiscale, ce serait ajouter de la confusion, notamment vis-à-vis des investisseurs »*, met en garde Arnaud Péricard, proche de l'ancien premier ministre et maire (Horizons) de Saint-Germain-en-Laye (Yvelines).

Avant les déclarations de Michel Barnier, plusieurs poids lourds du camp Macron, ces derniers mois, ont appelé à explorer l'option d'une hausse d'impôts ciblés, à l'image de Yaël Braun-Pivet. *« Pourquoi pas ? »*, a déclaré la présidente de l'Assemblée nationale le 18 septembre, sur RTL : *« Il faut que l'effort soit partagé entre tous »*. Aujourd'hui à la tête de 96 députés Renaissance, Gabriel Attal s'est dit ouvert, en avril, à des propositions sur la *« taxation des rentes »* - sans exclure de mesures sur les rachats d'actions, les énergéticiens ou les entreprises de transport maritime.

Soucieux de prendre la température, Michel Barnier a prévu de rencontrer mardi les chefs de groupes politiques de l'Assemblée nationale, et mercredi



Michel Barnier, à la sortie du premier Conseil des ministres de son gouvernement, lundi, à l'Élysée.
SEBASTIEN SORIANO / LE FIGARO

Vers une taxation supplémentaire des « personnes les plus fortunées »

« *Rien de tel qu'un homme de droite pour faire passer des mesures de gauche* », plaisante un participant à la passation de pouvoirs à Bercy, le lendemain de la nomination du nouveau gouvernement. Le même soir, au « 20 Heures » de France 2, le premier ministre a en effet à peine voilé son intention de « taxer les riches ». Il a ainsi indiqué *« ne pas exclure que les personnes les plus fortunées participent à l'effort national »*, via des *« prélèvements ciblés »*. Lors du même entretien, Michel Barnier n'a d'ailleurs pas exclu de toucher directement à l'impôt sur la fortune - anciennement ISF, actuellement impôt sur la fortune immobilière (IFI).

Concrètement, un retour pur et simple de l'ISF dans son ancienne formule - supprimée en 2018 - semble peu probable. *« C'était un impôt qui ne rapportait pas tant que cela et, surtout, qui ne touchait pas sa cible »*, indique un proche de l'exécutif. Du point de vue des recettes, le total des rentrées d'ISF s'élevait à 4,2 milliards en 2017. Un chiffre à mettre en perspective avec les recettes actuelles de l'IFI (1,9 milliard en 2023). Ainsi, le rétablissement de cet impôt fortement symbolique, en plus de générer un nouveau casse-tête pour l'administration fiscale, ne permettrait de dégager qu'*« entre 2 et 3 milliards par an »*, selon un expert. Et ce sans compter les probables expatriations de contribuables aisés qu'une telle mesure pourrait susciter. Un rapport de France Stratégie l'an dernier démontrait en outre que cet impôt était en réalité inefficace pour taxer les plus fortunés (les 0,1 % les plus aisés). Pour ce qui est d'une augmentation ou d'un élargissement de l'IFI, en revanche, *« cela pourrait être assez indolore politiquement parlant mais, ce serait s'attaquer indirectement à un secteur immobilier en pleine crise »*, commente une source patronale.

Vu les montants qui seront nécessaires pour rétablir les finances publiques (a minima 30 milliards pour respecter engagements européens de la France), les mesures fiscales dans le budget 2025 devraient cibler une large assiette de contribuables. *« Le plus simple, pour taxer les ménages, cela reste l'impôt sur le revenu »*, analyse un connaisseur. Pour rappel, sur les 40,7 millions de foyers fiscaux, moins de la moitié (44,7 %) payent les 82,1 milliards d'euros de recettes générées par l'impôt sur le revenu, selon un document de la Direction générale des finances publiques (DGFIP). En particulier, les 10 % les plus aisés (ceux qui ont un revenu mensuel supérieur à 2740 euros pour un célibataire sans enfants) payent 76 % de cet impôt. Justement, comme chaque année, les services de Bercy planchent sur les modalités d'indexation du barème. Traditionnellement, les cinq tranches du barème de l'impôt sur le revenu (IR) sont ajustées sur l'inflation afin que ceux dont les salaires augmentent en même temps que les prix ne perdent pas de pouvoir d'achat. L'an dernier, Bruno Le Maire affirmait que cette mesure représentait environ 6 milliards d'euros de manque à gagner pour l'État.

44,7 %
des 40,7 millions
de foyers fiscaux payent actuellement les 82,1 milliards d'euros de recettes générées par l'impôt sur le revenu

« Lisser la désindexation »

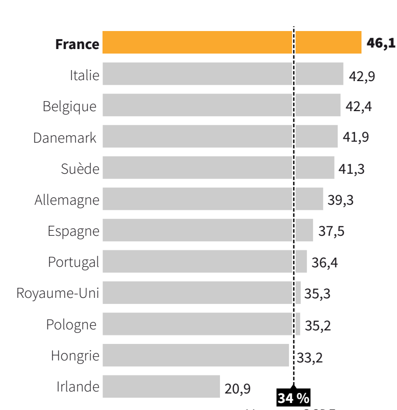
Dans la situation actuelle des finances publiques, il est donc tentant pour les responsables de l'« oublier » de mettre en œuvre cette mesure l'année prochaine.

Le problème, c'est que cela reviendrait à augmenter insidieusement les impôts pour les classes moyennes - ce qui est une ligne rouge absolue, selon le premier ministre lui-même. En revanche, une désindexation partielle du barème de l'IR éviterait cet écueil. Déjà, l'année dernière, la « contribution sur les hauts revenus » (due à partir d'un revenu fiscal de 250 000 euros) n'avait pas été indexée. Sur le même modèle, les tranches supérieures du barème pourraient être privées d'ajustement l'an prochain. *« Techniquement, l'État peut choisir librement les taux d'imposition*, assure un conseiller. *Le mieux serait toutefois de lisser la désindexation en haussant de 0 % la cinquième tranche puis d'un peu plus celle d'en dessous, et ainsi de suite... »* afin de cibler particulièrement et progressivement *« les plus fortunés »*. Lesquels pourraient bien aussi être mis à contribution via une hausse de la flat tax - ce dispositif de taxation des revenus du capital perçus par les personnes physiques. Aujourd'hui plafonnée à 30 %, l'augmenter de 3 points, voire de 5 points, pourrait faire rentrer entre 1 milliard et 2 milliards dans les caisses de l'État, mais aurait comme conséquence de peser sur le financement des entreprises *(voir ci-contre)*.

D'autres mesures de recettes sont citées, qui touchent, en revanche, tous les particuliers. Certains prédisent une augmentation des taxes sur l'électricité (TICFE). Lors de la crise des prix de l'énergie, le gouvernement avait ramené son taux au minimum. Elle a été réaugmentée en février dernier, passant de 1 euro le MWh à 21 euros. Elle pourrait être remise à son niveau d'avant-crise, soit 32 euros, dès l'année prochaine. Vu les prix actuels du marché, le tarif réglementé pourrait quand même baisser, malgré cette augmentation de taxe. L'impôt indolore par excellence permettrait tout de même de récupérer environ 4 milliards pour les caisses de l'État. ■

J.R.P.

La France reste la championne des prélèvements obligatoires



Impôt sur le revenu, en % du salaire brut en 2022, pour un célibataire sans enfant

◆ *Pour un couple marié avec 2 enfants disposant d'un seul salaire*

Pays	Célibataire sans enfant	◆ Couple marié avec 2 enfants, un seul salaire
Danemark	36	32,3
Belgique	26	14,4
Irlande	24	15,2
Italie	22,1	20
Portugal	17,6	8,2
Allemagne	17	
Suède	16,9	
France	16,2	9,5
Espagne	15,6	9,4
Hongrie	15	8,3
Royaume-Uni	14,8	14,3
Pologne	5,7	



ceux du Sénat. Il planche sur la feuille de route qu'il présentera mardi 1er octobre aux députés, lors de son discours de politique générale. Il entend détailler son plan pour le budget et la fiscalité.

Problème, dans sa majorité composite, même Les Républicains sont partagés entre leur aile « sociale » et leur aile « libérale ». *« Les troupes ont été rassurées par les mots du premier ministre qui a certifié qu'il n'augmenterait pas les impôts de la classe moyenne »*, assure l'entourage du chef des 47 députés LR, Laurent Wauquiez. Il n'empêche que la hausse d'impôts pour les plus riches ne fait pas l'unanimité à droite. *« Nous avons le niveau de prélèvements le plus important d'Europe. La hausse d'impôts n'est pas la solution aux difficultés budgétaires actuelles, c'est ma colonne vertébrale*, appuie la députée LR Véronique Louwagie. *La première des réponses est la rigueur budgétaire et une maîtrise de nos dépenses publiques. J'ai toute confiance en Michel Barnier, qui est un homme de conviction. »*

Sous la surveillance du Rassemblement national (RN), qui se réserve la possibilité de voter une motion de censure avec la gauche, Michel Barnier s'est vu adresser les « lignes rouges » du parti à la flamme. Le 3 septembre dernier, déjà, Marine Le Pen avait averti qu'il ne doit *« pas raser les classes populaires et modestes de son budget »*. Pas de gel général du barème de l'impôt sur le revenu, donc. Pour autant, le parti de Jordan Bardella pourrait rejoindre l'exécutif sur plusieurs points : une taxation supplémentaire des bénéfices extraordinaires des entreprises ou un alourdissement de la fiscalité sur les actifs financiers, lui qui propose de transformer l'impôt sur la fortune immobilière (IFI) en impôt sur la fortune financière (IFF).

Quant au Nouveau Front populaire (NFP), il dit vouloir en finir avec les *« cadeaux fiscaux »*, tout à sa volonté de mettre à contribution les plus riches. Mais ses 193 députés refusent tout compromis avec le gouvernement de Barnier, qu'ils entendent renverser dès l'ouverture des travaux de l'Assemblée nationale, la semaine prochaine. ■



CONTRE-POINT
PAR **GUILLAUME TABARD**

Une question politique autant que budgétaire

Michel Barnier a promis une *« rupture »*. Faut-il comprendre un retour aux années Hollande ? La comparaison ferait bondir le nouveau premier ministre mais la perspective de hausse d'impôts pour tenter de boucler un budget impossible rappelle la thérapie de l'ancien président socialiste lors de son arrivée au pouvoir. Il faut aussi se garder de tout procès d'intention dans l'attente du discours de politique générale, dans une semaine. Mais dans ses deux interventions dans un « 20 Heures », au lendemain de sa nomination et après la formation de son gouvernement, le successeur de Gabriel Attal a parlé de lui-même de hausses d'impôts.

Le premier ministre se fait un devoir, à juste titre, de *« toujours dire la vérité »* aux Français. Et, face à des déficits de 150 milliards et une dette dépassant les 3000 milliards il n'y a pas d'ardoise magique. Juste un bilan, étonnamment salué par la nouvelle équipe s'installant à Bercy. Mais les premiers mots d'un exécutif sont ceux qui impriment le plus dans l'esprit des citoyens. Parler de *« justice fiscale »*, prévenir que seuls les *« plus aisés »* ou les *« plus grosses entreprises »* seront concernés signifie simplement que les impôts vont augmenter. Et en matière fiscale plus qu'en aucune autre, le décalage peut être grand entre la réalité et le « ressenti ». « Seuls les riches paieront » est aussitôt traduit par « ce sera pour nous ».

La parole publique se doit d'être d'autant plus prudente sur un sujet où la crédibilité des politiques est la plus faible. C'est notamment pour cela qu'Emmanuel Macron, en sept ans, a toujours refusé de revenir en arrière sur sa politique fiscale. Il savait que des baisses d'impôts ne sont perceptibles et efficaces qu'après de longues années alors que toute hausse, même faible, a un impact symbolique immédiat. François Hollande, qui s'est pourtant ensuite converti à une politique de soutien à la compétitivité des entreprises, ne s'est jamais remis aux yeux de l'opinion de son « matraquage fiscal » initial.

Barnier, évidemment, n'envisage pas de « matraquage » et promet même de ne pas faire gonfler l'enveloppe globale des prélèvements. Il n'en prend pas moins un double risque : politique et symbolique. Un risque politique car son assise parlementaire, déjà étroite et, de ce fait, fragile, repose sur deux partis, LR et Renaissance, qui ont fait de toute hausse d'impôts une « ligne rouge ». Ayant la liberté que donne de ne pas siéger au gouvernement, Gabriel Attal et Laurent Wauquiez ne se priveront pas de le faire remarquer.

Sur le plan symbolique, même si les exceptions ont été légion dans l'histoire récente, la hausse des impôts est un « marqueur » de gauche, la droite, au moins dans le discours, mettant en avant des économies budgétaires ou des réformes. Or, en parlant en premier d'efforts fiscaux à venir, Michel Barnier semble occulter cette dimension. Bien sûr, il prévient qu'il faudra trouver des économies. Mais alors que depuis une semaine d'innombrables suggestions de hausse, explicites ou déguisées, sont sur la table, aucune proposition d'économie n'a été évoquée. La refonte du « modèle social » français, évoquée par Bruno Le Maire avant son départ de Bercy, ou toute réforme de l'État ou du « millefeuille » territorial restent apparemment taboues. Puisque Barnier s'est vu d'emblée accoler l'étiquette de chef d'un gouvernement « très à droite », n'est-ce pas l'occasion pour lui d'afficher une volonté d'audace réformatrice ? À la lumière de laquelle toute hausse d'impôt inévitable ne serait que subsidiaire. ■

L'État veut piocher dans les « superprofits » des grandes entreprises

Julie Ruiz Perez

« *Dans mes tiroirs, vous ne trouverez que des propositions de réduction de dépenses, mais aucune augmentation d'impôts car je refuse depuis sept ans cette solution de facilité* », a lancé, un brin bravache, Bruno Le Maire dans son dernier discours en tant que ministre de l'Économie. Michel Barnier, lui, semble prêt à employer cette *« solution »*, pour rétablir des comptes publics qui s'enfoncent dans le rouge. En plus de demander une contribution aux ménages les plus aisés (*voir ci-contre*), le nouveau gouvernement est aussi tenté de taxer les « grandes » entreprises.

Cela a déjà été annoncé avant même la dissolution, les énergéticiens (TotalEnergies, Engie et EDF) seront priés de passer à la caisse. Dans les textes budgétaires de la rentrée, quoi qu'en dise Bruno Le Maire, figure un renforcement de la Crim – la taxe sur les superprofits des énergéticiens – qui devrait rapporter 2 à 3 milliards, selon les calculs de Bercy. La nouvelle version de la Crim prévoit de taxer les moyens de production d'électricité au-delà d'une certaine puissance et non plus la rente inframarginale, comme dans sa première version. Un mécanisme injuste selon les professionnels du secteur. *« Ce n'est quand même pas de notre faute si la première version de la Crim était mal ficelée »*, fustige un énergéticien.

Dans le même esprit, le gouvernement pourrait s'inspirer des travaux de la « task force » sur la taxation des rentes, créée par Gabriel Attal au printemps. Les pistes étudiées concernent les laboratoires biologiques et, surtout, les entreprises de transport maritime. Sur le plan fiscal, Rodolphe Saadé, patron du géant français du secteur, CMA CGM, s'oppose fermement à une remise en cause de la niche fiscale dont le transport maritime bénéficie – la taxe au tonnage. Toutefois, il se dit ouvert à une imposition moins spécifique. *« S'il y a une contribution de solidarité touchant les entreprises qui ont généré des profits, CMA CGM répondra présent »*, assure le grand patron.

Ayant acquis la certitude qu'elles devraient « participer » au redressement des finances publiques, les entreprises en sont rendues à espérer que les mesures fiscales à venir seront réellement temporaires. *« Cela a été le cas pour la surtaxe de l'impôt sur les sociétés mise en place pendant le mandat de François Hollande »*, pointe une source patronale. En 2017, la « contribution exceptionnelle » prévoyait une surtaxe de 15 % pour les entreprises dont le chiffre d'affaires dépasse 1 milliard d'euros et 30 % pour celles dont le chiffre d'affaires dépasse 3 milliards d'euros. En tout, un peu plus de 300 entreprises étaient concernées.

6 milliards d'euros

Coût annuel pour l'État du crédit d'impôt recherche accordé aux entreprises. Un coup de rabot dans cette niche fiscale pourrait être une piste pour réaliser des économies.

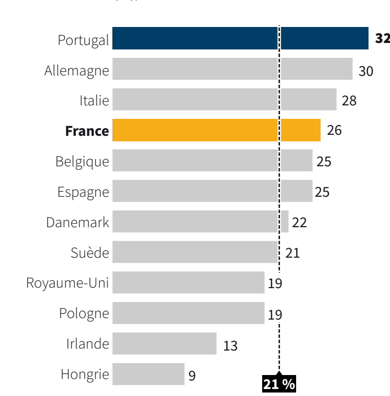
Aujourd'hui, le même type de dispositif pourrait frapper ces 300 « grandes » entreprises françaises mais *« peut-être avec des taux plus modérés »*, espère une source patronale. *« Même avec un seuil, ce serait contraire à toute la politique menée depuis 2017*, peste un ancien conseiller gouvernemental, *nous avons un investissement privé qui ralentit, voire recule en 2024, et on surtaxerait les entreprises encore profitables ? C'est l'inverse de tout ce que nous avons fait pour redresser l'attractivité du pays. »*

La « flat tax » dans le viseur

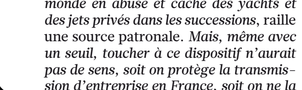
Autre totem de la politique fiscale macronienne, le prélèvement forfaitaire unique (PFU) – ou « flat tax » – est également dans le viseur. Fixé à 30 %, cet impôt sur les revenus de l'épargne et du capital (dividendes, intérêts…), s'applique aux ménages mais aussi aux entrepreneurs et investisseurs. Fin 2022, les alliés MoDem de l'ancienne majorité avaient proposé de porter son taux à 35 %. Une telle augmentation pourrait avoir des effets significatifs sur les dividendes et, donc, sur l'investissement. La piste envisagée pour l'instant se situerait plutôt autour de *« 3 points de pourcentage de plus »*, souffle un initié. Si c'était le cas, cette augmentation dégagerait entre 1,5 et 2 milliards d'euros.

Les entreprises redoutent aussi un possible coup de rabot sur le crédit d'impôt recherche (CIR), une niche qui coûte près de 6 milliards par an aux caisses de l'État. *« L'ancienne majorité voulait depuis longtemps supprimer plusieurs composantes de cet outil de compétitivité, mais cela ne représenterait que quelques centaines de millions d'euros pour les caisses »*, indique un spécialiste de la fiscalité. Enfin, l'exécutif travaillerait à passer également sous le rabot le fameux pacte Dutreil, qui permet d'exonérer de droits de succession les transmissions d'entreprise. *« À Bercy, beaucoup sont persuadés que tout le monde en abuse et cache des yachts et des jets privés dans les successions*, raille une source patronale. *Mais, même avec un seuil, toucher à ce dispositif n'aurait pas de sens, soit on protège la transmission d'entreprise en France, soit on ne la protège pas. »* ■

L'impôt sur les sociétés est élevé mais son poids sur les recettes reste limité en France



Source : OCDE



Propos recueillis par
Emmanuel Galiero

Dans son premier entretien accordé après sa nomination, le nouveau ministre de l'Intérieur s'engage à mettre «un coup d'arrêt» aux entrées illégales d'étrangers en France et prévoit des annonces «précises» d'ici à quelques semaines.



***«Mon devoir, c'est d'incarner, à la tête de ce grand ministère républicain, le courage de l'ordre. Je le ferai, car c'est ce qu'attendent de moi les Français»,* déclare Bruno Retailleau.**
LE TELLEC STEPHANE/ABACA

Bruno Retailleau : «Je ne suis pas là pour faire semblant mais pour faire vraiment»

LE FIGARO. - Vous devenez ministre pour la première fois à 64 ans, en assumant la charge du ministère de l'Intérieur. Quelle est votre première impression en entrant à l'hôtel de Beauvau ?

BRUNO RETAILLEAU. - Je ressens un sentiment d'humilité et d'urgence. Je suis aussi animé par le même esprit de vérité que le premier ministre : jamais je ne raconterai d'histoires aux Français. Ils sont fatigués du «tout à l'ego». Je ne suis pas là pour faire semblant mais pour faire vraiment. Sur le front sécuritaire comme sur le front migratoire, la cote d'alerte est atteinte. Je n'aurai donc qu'un seul mot d'ordre : rétablir l'ordre. L'ordre dans les rues, l'ordre aux frontières, l'ordre dans les esprits aussi, car il nous faut revenir à des évidences simples : un policier n'est pas une assistante sociale, un délinquant n'est pas une victime, un pays n'est pas un hall de gare. Mon devoir, c'est d'incarner, à la tête de ce grand ministère républicain, le courage de l'ordre. Je le ferai, car c'est ce qu'attendent de moi les Français. Nous devons répondre au message clair qu'ils ont envoyé au premier tour des élections législatives. Sans démagogie bien sûr, mais sans sectarisme.

«Pour nos policiers, nos gendarmes, nos pompiers, je ne tolérerai rien, aucune offense, aucune atteinte, ni à leurs vies, ni à leur honneur. Ceux qui, pour des raisons idéologiques ou clientélistes, mettent des cibles dans le dos de nos forces de l'ordre me trouveront sur leur route»

On observe une multiplication des agressions contre les policiers depuis plusieurs années. Comment endiguer ce phénomène ? Quelles solutions comptez-vous apporter ?

Je veux être très clair sur ce point : pour nos policiers, nos gendarmes, nos pompiers, je ne tolérerai rien, aucune offense, aucune atteinte, ni à leurs vies, ni à leur honneur. Ceux qui, pour des raisons idéologiques ou clientélistes, mettent des cibles dans le dos de nos forces de l'ordre me trouveront sur leur route. Ensuite, je mobiliserai tous les moyens, matériels mais aussi juridiques, pour les protéger. Devant chaque menace, chaque appel à la violence, la justice sera saisie et j'utiliserai tous les pouvoirs réglementaires dont je dispose, notamment pour dissoudre les groupuscules ultraviolents qui s'en prennent à nos policiers et à nos gendarmes.

Le premier ministre a cité la maîtrise de l'immigration comme l'une de ses priorités, alors que de nombreux pays européens durcissent leur politique migratoire et que l'Allemagne rétablit des contrôles à ses frontières. La France suivra-t-elle le même chemin ? Comment ?

Ma conviction est faite, et depuis longtemps : l'immigration, quand elle n'est pas maîtrisée, n'est une chance pour personne, ni pour la France ni pour les immigrés. Le vrai sujet, c'est le nombre. Trop, c'est trop. L'année dernière, si l'on compte les premiers titres de séjour et les demandeurs d'asile, la France a accueilli 470 000 étrangers supplémentaires, l'équivalent de la ville de Toulouse, sans compter les entrées illégales. Qui peut croire sérieusement, devant un tel flux, qu'il est possible de bien intégrer, alors que nous ne parvenons pas à loger dignement, à instruire correctement ? Les Danois, les Italiens et les Suédois l'ont compris. Même les Allemands, qui renforcent leurs contrôles aux frontières, affichent désormais la fermeté migratoire. La France ne peut pas être le pays le plus attractif dans le domaine migratoire ! Mon objectif est de mettre un coup d'arrêt aux entrées illégales, et d'augmenter les sorties, notamment pour les clandestins, car on ne devrait pas rester en France quand on y est entré par effraction. J'aurai l'occasion, dans les prochaines semaines, de faire des propositions précises.

Comment voulez-vous traiter ces urgences que sont les trafics de drogue, la radicalisation islamiste, les incivilités ?

Premièrement, en donnant des instructions claires et fermes. Le ministre de l'Intérieur dispose de pouvoirs réglementaires importants. Je les utiliserai au maximum. Pour fermer des mosquées islamistes ou expulser des prêcheurs de haine, ma main ne tremblera pas. De même, j'agirai avec la plus grande fermeté sur les régularisations ou les naturalisations. Mais il ne faudra pas s'interdire de renforcer notre arsenal législatif. Je dis à tous les parlementaires, quelles que soient leurs sensibilités : ne restons pas indifférents à la détresse de tous ces Français, souvent modestes, qui subissent les conséquences des désordres sécuritaires et migratoires. Le courage de l'ordre, c'est aussi celui de changer la loi pour protéger vraiment les Français.

Quelles garanties avez-vous obtenues pour pouvoir agir réellement ?

La garantie de la volonté du premier ministre, qui, sur la sécurité et l'immigration, a annoncé une politique de rupture.

Que vous demande Michel Barnier ?

D'obtenir des résultats, car c'est la seule chose qui compte.

De la Nouvelle-Calédonie à la Martinique, l'outre-mer est secoué par des violences et des situations parfois chaotiques. Comment comptez-vous aborder ce dossier sensible ?

Les problèmes de vie chère en Martinique, la crise économique grave qui sévit en Nouvelle-Calédonie sont des réalités qui appellent évidemment des réponses. Ce sera principalement le rôle de François-Noël Buffet, le ministre de l'Outre-Mer, qui est rattaché au premier ministre. Mais si le dialogue est essentiel, il suppose un préalable : l'arrêt des violences, le respect des biens, des personnes et de la République qui est partout chez elle.

Au sein de votre famille politique, certains craignent que vos marges de manœuvre soient finalement très restreintes au sein d'un gouvernement majoritairement macroniste. Que répondez-vous ?

Que le gouvernement a un chef dont chacun connaît les convictions et dont chacun, ces derniers jours, a pu mesurer la détermination.

«Nous avons besoin d'une rupture en matière de politique pénale pour garantir aux Français des sanctions fermes et rapides»

Les spécialistes des questions sécuritaires estiment que l'efficacité de la réponse judiciaire est une clé indispensable. Comment un ministre de droite à l'Intérieur devrait-il travailler avec un ministre de gauche, Didier Migaud, à la Justice ?

Didier Migaud est avant tout un républicain, un serviteur de l'État dont je connais la valeur. Un de mes premiers rendez-vous sera évidemment avec lui. Car le ministre de l'Intérieur et le ministre de la Justice doivent travailler de concert pour protéger les Français. Il ne suffit pas d'interpeller le délinquant : encore faut-il que le délit soit vraiment puni. Comme il ne suffit pas que le criminel soit condamné à l'incarcération : encore faut-il créer de nouvelles places de prison ! Je n'ai pas changé d'avis : nous avons besoin d'une rupture en matière de politique pénale pour garantir aux Français des sanctions fermes et rapides. Là encore, nous pouvons nous inspirer d'autres pays qui obtiennent des résultats, comme les Pays-Bas, qui ont fait le choix de courtes peines d'incarcération, dès les premiers délits.

Les Français semblent bienveillants à l'égard du premier ministre, Michel Barnier, mais que dites-vous à votre électorat auprès duquel vous avez souvent défendu l'impossibilité pour la droite d'envisager toute coalition avec la macronie ?

J'ai considéré que la situation m'obligeait. D'abord parce que la cristallisation des crises - budgétaire, sécuritaire, politique - menaçait la France d'une crise de régime. Le gaulliste que je suis ne pouvait se résoudre à voir basculer la Ve République. Et puis dès lors que le premier ministre était l'un des nôtres, nous ne pouvions pas le laisser seul. Sans le courage de Michel Barnier, où en serait la France aujourd'hui ? Aux mains des amis de M. Mélenchon ? Grâce à Michel Barnier, le pays a évité le pire. À nous, désormais, de lui donner le meilleur. Le meilleur de la politique, c'est-à-dire l'action qui s'appuie sur des convictions. Je serai fidèle aux miennes. Je ne serai ni une caution ni un alibi. Je suis là pour agir.

Après la passation de pouvoirs avec Gérald Darmanin ce lundi, quel bilan faites-vous de son action ?

Gérald Darmanin a affronté bien des crises, relevé bien des défis, comme la sécurisation des Jeux olympiques, qui fut un succès. Il l'a fait avec l'énergie qu'on lui connaît et les moyens politiques dont il disposait. Aujourd'hui, je ne veux retenir qu'une chose essentielle qui, tous deux, nous rassemble : le soutien qu'il a toujours apporté à nos forces de l'ordre, et qui sera aussi le mien.

Laurent Wauquiez aurait accepté lui aussi ce ministère. Étiez-vous en concurrence pour le poste ?

Laurent a librement fait son choix, que je respecte : il a jugé préférable de rester à l'Assemblée, où il venait d'être élu, à la tête de notre groupe parlementaire, qui lui a accordé sa confiance. Son rôle sera essentiel.

Votre proximité politique avec la plupart des ministres LR de ce gouvernement n'est pas un secret. Est-ce, selon vous, un signal ? Et lequel ?

C'est surtout la preuve que le premier ministre sait bien s'entourer !

Votre ministère est situé juste en face du Palais de l'Élysée. Comment envisagez-vous la relation avec le président de la République ?

Je suis respectueux de nos institutions et de la fonction présidentielle. Je suis également attaché à notre Constitution. Son article 20 est très clair : le gouvernement détermine et conduit la politique de la nation.

Vous êtes attaqué depuis samedi pour vos positions sur les sujets sociétaux, notamment votre combat contre le mariage pour tous. Que répondez-vous à vos détracteurs ?

J'assume tous mes combats et ceux qui me connaissent savent que je n'ai rien à voir avec la caricature que certains, notamment chez LFI, font de moi. D'ailleurs, j'ai toujours conjugué la fermeté des convictions avec le respect des personnes. Tout cela ne m'impressionne donc pas. Car au fond, rien ne change : pour Jean-Luc Mélenchon et ses amis, tout ce qui n'est pas d'extrême gauche est forcément réactionnaire.

Ce gouvernement peut-il tenir ?

Ce gouvernement tiendra s'il tient sur l'essentiel. Bien sûr, il n'y a pas de majorité parlementaire. Mais il y a une majorité nationale qui se retrouve sur une aspiration commune : rebâtir ces murs porteurs que sont l'autorité de l'État, l'unité de la nation, la dignité des Français, qui, par leur travail et leur courage, permettent à notre pays de tenir debout. C'est cette politique de la majorité nationale que nous devons mener, en nous adressant directement à nos compatriotes, non comme à des clientèles mais comme à un peuple. Parlons aux Français, mais surtout parlons-leur de la France : c'est ce qu'ils attendent de ceux qui la gouvernent. ■


Gérald Darmanin *(à droite)* et son successeur à la tête du ministère de l'Intérieur, Bruno Retailleau, lundi, Place Beauvau.


Transmission des sceaux entre Éric Dupond-Moretti *(à droite)* et Didier Migaud, lundi, au ministère de la Justice.

Autour de Macron et de Barnier, le camp présidentiel et les LR prennent leurs marques

Louis Hausalter
et Emmanuel Galiero

Le président de la République a réuni lundi le premier Conseil des ministres du nouveau gouvernement.

En accueillant le nouveau gouvernement de Michel Barnier sous la verrière du jardin d'hiver de l'Élysée, lundi après-midi, Emmanuel Macron avait-il en tête les images de François Mitterrand toisant Jacques Chirac et les ministres de droite, aux premiers jours de la première cohabitation, en 1986 ? L'ambiance de ce premier Conseil des ministres est apparue bien moins glaciale, mais la durée a été exactement la même : vingt-cinq petites minutes. *« La comparaison s'arrête là »*, préfère trancher un proche du président, qui a déjà réfuté le terme de « cohabitation » pour préférer celui de *« coopération exigeante »*. À la sortie de cette réunion expédiée, aucune déclaration, aucun compte rendu public. *« C'était un Conseil des ministres d'installation »*, justifie-t-on à Matignon. Manière de dire que les participants - pour la quasi-totalité inconnus du grand public - ont surtout eu le temps de se dévisager, et d'écouter les prises de parole du président et du premier ministre.

« Un temps nouveau s'ouvre pour la vie de notre pays », a déclaré Emmanuel Macron dans son propos liminaire. *« Chacune et chacun autour de la table est dépositaire d'une mission plus grande que nous, au-delà de nos divergences »*, a-t-il solennisé. *« Le pays a besoin d'audace, de projets et d'ambition »*, a-t-il ensuite vaguement posé, en invitant à avoir *« une seule boussole : l'unité du pays et l'intérêt supérieur de la nation »*.

Le président « préside », donc, sans entrer dans les détails. Le premier ministre n'a pas été tellement plus loquace. Aucun sujet de fond n'a été abordé, si l'on met à part le traditionnel point sur la situation internationale. Rappelant les *« circonstances singulières du pays »*, Michel Barnier a simplement appelé ses subordonnés à *« la solidarité et la simplicité »* en mettant en garde contre toute *« arrogance »*, selon des participants. Celui qui qualifie son gouvernement de *« républicain, progressiste et européen »* a aussi affirmé son attachement à *« l'économie sociale de marché »* en rappelant que *« chacun des trois mots est important »*, lui qui avait indiqué dimanche qu'il n'excluait pas de mettre fiscalement à contribution *« les personnes les plus fortunées »* et *« certaines grandes entreprises »*.


Lors d'un petit déjeuner, lundi matin à Matignon, Michel Barnier a demandé à ses ministres d'être *« irréprochables et modestes »*, mais aussi *« d'agir plus que de communiquer, et d'agir avant de communiquer »*.
TSCHAEN ÉRIC/POOL/ABACA

« Pas d'esbroufe, s'il vous plaît ! »

Un discours de la méthode déjà servi le matin même aux membres du gouvernement au cours d'un petit déjeuner à Matignon. *« Nous avons besoin d'un nouveau style »*, a lancé Michel Barnier, qui a notamment demandé à ses ministres *« d'agir plus que de communiquer, et d'agir avant de communiquer »*. *« Pas d'esbroufe, s'il vous plaît ! »*, a-t-il lancé. Pour certains présents, cette intervention a sonné comme un petit recadrage à l'endroit d'Antoine Armand, le nouveau ministre Renaissance de l'Économie et des Finances. Dimanche, lors de la passation de pouvoirs à Bercy, le trentenaire a salué le *« bilan »* de son prédécesseur Bruno Le Maire. Des propos perçus comment étant en contradiction avec le constat renouvelé par Michel Barnier d'une situation budgétaire *« très grave »*. Selon nos informations, un échange téléphonique a eu lieu entre les deux hommes.

« Je compte sur vous pour faciliter la tâche de notre porte-parole Maud Bregeon », a aussi intimé Michel Barnier. Commentant la diversité de la nouvelle équipe, il a provoqué quelques rires lorsqu'il a évoqué celle du gouvernement d'Édouard Balladur (1993-1995) dans lequel siégeaient côte à côte Simone Veil aux Affaires sociales et Charles Pasqua à l'Intérieur. Bruno Retailleau, nouveau titulaire de la Place Beauvau, a provoqué de nouveaux sourires en disant qu'il était ravi de s'inscrire dans les pas de son *« illustre prédécesseur »*. Laissant alors passer quelques secondes avant de nommer non pas Gérald Darmanin mais *« Georges Clemenceau, un Vendéen »*.

Michel Barnier, qui participera mardi à la conférence des présidents de l'Assemblée nationale et mercredi à celle de Sénat, compte recevoir prochainement les présidents des groupes parlementaires. Il présidera vendredi après-midi un séminaire gouvernemental, avec en ligne de mire sa déclaration de politique générale, prévue le 1er octobre. Un exercice d'équilibriste s'annonce, puisqu'il lui faudra « traiter » toutes les composantes de sa fragile coalition. *« On est en train de caler le mode de fonctionnement »*, assure un conseiller du premier ministre.

Preuve que le *« temps nouveau »* n'est pas dépourvu d'embûches, quelques piques ont déjà affleuré au cours des passations de pouvoirs qui se sont déroulées lundi matin. Plusieurs ministres sur le départ se sont fendus d'avertissements à leurs successeurs. Le garde des Sceaux sortant, Éric Dupond-Moretti, a ainsi appelé à préserver les embauches de magistrats prévues dans la loi de programmation pour la justice. *« Une trahison »* de ce texte serait *« un signal dévastateur »*, a-t-il tonné face à son successeur, Didier Migaud.

Propos sentencieux

Gérald Darmanin, qui a quitté le ministère de l'Intérieur *« avec beaucoup d'émotion »*, a conseillé à Bruno Retailleau de ne pas avoir seulement recours à *« la fermeté »*. *« Juste l'ordre n'a aucun sens »*, a-t-il déclaré, plaidant pour *« l'ordre juste républicain »*. Et d'invoquer ses origines dans un couplet sur la lutte contre les discriminations : *« Il est assez évident, si nous sommes honnêtes, que si je m'étais appelé Moussa Darmanin, je n'aurais pas été élu maire et député, et sans doute n'aurais-je pas été ministre de l'Intérieur du premier coup. »* La porte-parole sortante, Prisca Thevenot, a elle aussi fait mention de ses origines pour asséner : *« Il n'y a pas de Français de papier, mais des Français tout court. »* Une allusion à la défense passée par Bruno Retailleau de l'emploi de l'expression *« Français de papier »*, également entendue dans les rangs du Rassemblement national.

Des propos sentencieux par lesquels ces macronistes semblaient se démarquer de la nouvelle équipe, alors même que leur camp y est très bien représenté. Ainsi, environ 70 % des ministres de plein exercice sont issus du bloc central. Et sur quarante membres du gouvernement démissionnaire, sept ont tout de même été conservés, dont Rachida Dati (Culture), Sébastien Lecornu (Armées) et Catherine Vautrin (Territoires).

De son côté, Emmanuel Macron, qui s'envole mardi pour l'Assemblée générale de l'ONU à New York, préfère se tenir à distance, et le mettre en scène. De sources concordantes, le président ne compte pas poser pour la traditionnelle photo de famille, qui doit être prise vendredi à l'occasion du séminaire gouvernemental. Cela se passera à Matignon, pas à l'Élysée. ■


Passation de pouvoirs au ministère des Affaires étrangères, lundi, au Quai d'Orsay, entre Jean-Noël Barrot *(à gauche)* et Stéphane Séjourné, partant à la Commission européenne.



Dimanche à Bercy, Bruno Le Maire a offert au nouveau ministre de l'Économie, Antoine Armand *(à gauche)*, un bâton de marche basque, qui cache une lame sous sa poignée amovible.

STEPHANIE LECOCQ/REUTERS; DIMITAR DILKOFF/AFP ET THOMAS SAMSON/AFP

Une équipe plus âgée et moins francilienne

Guillaume Tabard

Le gouvernement compte seize diplômés d'école de commerce et deux énarques, dont le ministre de l'Économie, qui, à 33 ans, est le plus jeune titulaire de ce ministère depuis la création de la République.

Avec 39 membres, l'équipe de Michel Barnier se situe au-dessus de la moyenne des gouvernements de la Ve République (35). C'est quatre de plus que sous Gabriel Attal, dix de plus que sous Édouard Philippe mais sensiblement moins que sous Jean Castex et Élisabeth Borne. Si l'on excepte les secrétaires d'État qui ne sont que cinq, le cabinet Barnier bat tous les records, avec 19 ministres et 15 ministres délégués.

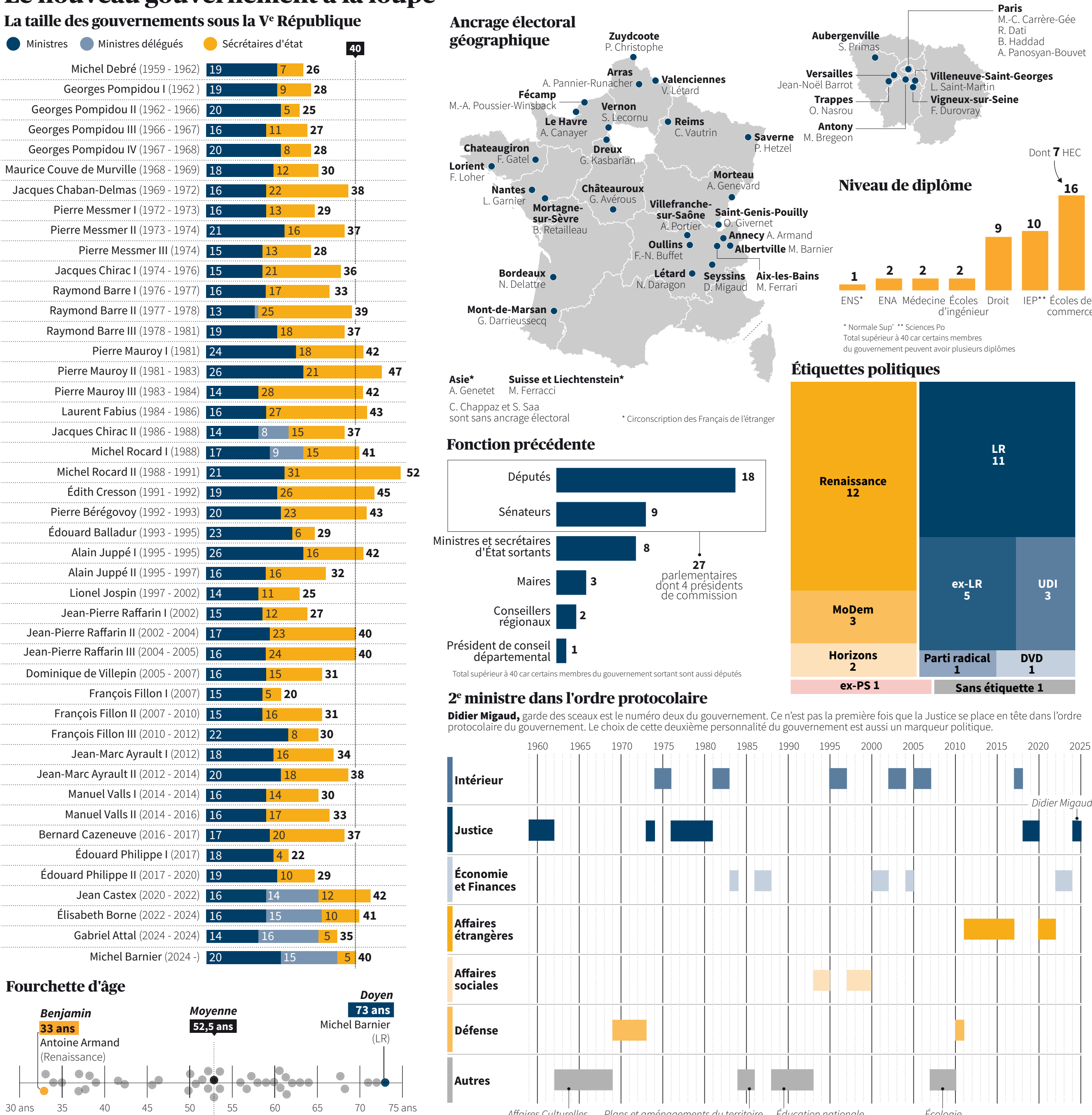
La nouvelle équipe est plus âgée que la sortante (52 ans et demi contre 48 en moyenne). La doyenne, Nicole Belloubet, avait 68 ans. Il y a désormais trois septuagénaires : Michel Barnier (73 ans), premier chef du gouvernement de la Ve à être le doyen de sa propre équipe, Didier Migaud et Françoise Gatel. Il y a toutefois presque autant de trentenaires que dans l'équipe Attal (huit contre neuf), les deux plus jeunes étant Antoine Armand et Maud Bregeon, âgés de 33 ans. Antoine Armand, successeur de Bruno Le Maire, est d'ailleurs le plus jeune des ministres de l'Économie et des Finances de l'histoire de la République - record jusqu'alors détenu par Valéry Giscard d'Estaing, nommé à ce poste à 36 ans. La présidence Macron est propice aux benjamins : Gérald Darmanin avait été le plus jeune ministre de l'Intérieur depuis un certain François Mitterrand, Sébastien Lecornu, le plus jeune ministre de la Défense, Stéphane Séjourné, le plus jeune ministre des Affaires étrangères, et Gabriel Attal, le plus jeune ministre de l'Éducation puis le plus jeune premier ministre.

Le nouveau gouvernement est un peu moins francilien que le précédent. Plus d'un tiers des ministres venaient de la région capitale (dont Attal). Ils sont un quart maintenant, dont trois élus de Paris : Rachida Dati et deux nouveaux, Astrid Panosyan-Bouvet et Benjamin Haddad, élus des deux circonscriptions couvrant le 16e arrondissement. Parmi les entrants franciliens, un président de conseil départemental, François Durovray (Essonne).

Durovray est le seul patron de département à accéder à la table du Conseil des ministres. La plupart des nouveaux étaient parlementaires : neuf sénateurs - un record -, à commencer par celui qui présidait le groupe LR, Bruno Retailleau, et douze députés. On notera l'entrée de présidents de commission : Antoine Armand (affaires économiques, Assemblée nationale), François-Noël Buffet (lois, Sénat), Paul Christophe (affaires sociales, Assemblée nationale) et Jean-Noël Barrot, qui était à la fois encore ministre des Affaires européennes et déjà président de la commission des affaires étrangères de l'Assemblée. Deux maires (LR) deviennent ministres ; Gil Avérous (Châteauroux) aux Sports et Nicolas Daragon (Valence) à la Sécurité du quotidien. Mais alors qu'en 2017 Emmanuel Macron avait voulu une égale représentation du personnel politique et de la société civile, seule Clara Chappaz, dernière dans l'ordre protocolaire, n'a jamais été candidate à une élection.

Six sortants de l'équipe Attal restent au gouvernement. Mais deux seulement conservent le même poste : Sébastien Lecornu (Armées) et Rachida Dati (Culture). Catherine Vautrin passe du gros portefeuille du Travail, de la Santé et des Solidarités aux Relations avec les territoires et à la Décentralisation, Jean-Noël Barrot reste au Quai d'Orsay, mais en étant promu des Affaires européennes aux Affaires étrangères, Guillaume Kasbarian quitte le Logement pour la Fonction publique et Agnès Pannier-Runacher, ministre déléguée à l'Agriculture, revient à la Transition écologique, comme ministre de plein exercice après y avoir déjà été ministre déléguée.

Jamais gouvernement n'aura compté autant de ministres issus d'une école de commerce : seize au total, à commencer par Michel Barnier, diplômé de Sup de Co, devenue ESCP Europe. Ils sont sept à avoir fait HEC : Jean-Noël Barrot, Agnès Pannier-Runacher, Astrid Panosyan-Bouvet, Benjamin Haddad, Nicolas Daragon, Othman Nasrou et Marc Ferracci. Ou encore trois diplômés de l'Essec : Guillaume Kasbarian, Sophie Primas et Clara Chappaz. En revanche, il n'y a jamais eu aussi peu d'énarques. Ils ne sont que deux : Antoine Armand et Agnès Pannier-Runacher. ■



Valerie Segond Rome

Le Parlement italien s'apprête à voter un texte qui durcit les peines contre les rassemblements non autorisés, crée de nouveaux délits et renforce la protection des policiers.



La cheffe du gouvernement italien, Giorgia Meloni, lors de la campagne électorale des Fratelli d'Italia, sur la Piazza del Popolo à Rome, le 1er juin. GUGLIELMO MANGIAPANE/REUTERS

Le tour de vis sécuritaire du gouvernement Meloni

À son arrivée au pouvoir, Giorgia Meloni avait promis de ne pas toucher à la liberté de manifester. Son ministre de la Justice, Carlo Nordio, s'était pour sa part engagé à réduire le nombre de délits réprimés par le code pénal. Deux ans plus tard, le Parlement s'apprête à voter une nouvelle loi « sécurité ». Celle-ci prévoit de contrôler plus strictement les manifestations. Quatorze de ses articles augmentent le nombre de délits ou élargissent les délits existants, tandis que treize autres durcissent sensiblement les peines encourues.

« Ce projet de loi confirme la tendance de ce gouvernement à résoudre les problèmes par la répression pénale, alors que la création de nouveaux délits n'a jamais eu d'effet préventif », explique le professeur de droit constitutionnel et de droit public comparé Salvatore Curreri. De l'interdiction des rave parties à cette loi « sécurité » en passant par le décret Cutro (qui punit les passeurs de migrants de 20 à 30 ans de prison), le décret Caivano (qui punit les « baby gangs » et les parents qui n'envoient pas leurs enfants à l'école) et la loi qui durcit les amendes pour détérioration du patrimoine, l'arsenal répressif n'en finit par de s'étoffer.

Ces dernières années, les gouvernements de Giuseppe Conte et de Mario Draghi avaient, eux aussi, créé de nouveaux délits. Mais avec Giorgia Meloni, on assiste à une nette accélération : *« Du 1er juin 2018 à la mi-2024, 28 nouveaux délits et 45 durcissements de peine ont été introduits dans le code pénal italien »*, selon la comptabilité tenue en août dernier par Carlo Canepa sur le site Pagella Politica. Il précise : *« C'est le gouvernement Meloni qui a été un des plus actifs en la matière. »*

La loi « sécurité » qui vient d'être votée à la Chambre, et doit encore l'être au Sénat, est un texte fourre-tout de 38 articles qui vise, selon son rapporteur Augusta Montaruli (Fratelli d'Italia), à *« démontrer que la sécurité des citoyens est la priorité du gouvernement Meloni »*.

Si elle crée le délit de *« détention d'armes ou de substances à des fins terroristes »*, ou encore celui *« d'occupation arbitraire d'immeubles »*, les sujets les plus sensibles sont ailleurs, avec des mesures vécues par la gauche et les syndicats comme portant atteinte à la liberté de manifester. Le texte crée notamment le délit de *« blocage de routes ou de voies ferrées avec son corps »*. Ce qui relevait d'une contravention administrative, de 4 000 euros maximum, devient une infraction pénale dont l'auteur encourt jusqu'à un mois de prison. Une peine qui pourra être portée à deux années si le blocage est commis en réunion.

Les manifestations autorisées dans des lieux signalés à la préfecture restent protégées par l'article 17 de la Constitution. Mais les sit-in spontanés et autres barrages routiers par des activistes seront, désormais, durement réprimés. *« Si quelques personnes sortent d'un cortège autorisé et bloquent une rue adjacente, même de façon non violente, elles risquent désormais une lourde sanction pénale »*, dénonce Debora Serracchiani, députée du Parti démocrate et responsable des questions de justice au sein de son groupe parlementaire. *« Or c'est un risque qui peut advenir dans n'importe quelle manifestation. »*

La députée pointe le deux poids, deux mesures, qu'introduit la loi. *« Si vous bloquez une voie avec un tracteur*, dit-elle, *vous encourez une sanction administrative, mais si c'est avec votre corps, ce sera une peine de prison. »* Manifester contre la réalisation d'un ouvrage public, comme une voie de TGV ou un pont, constituera une circonstance aggravante.

Le gouvernement vise ainsi les activistes des mouvements environnementaux. *« Réprimer par la prison des manifestants non violents est disproportionné*, juge Salvatore Curreri. *En tout état de cause, que le gouvernement tente ainsi de dissuader l'expression de désaccords est en soi très préoccupant. »*

Le pénaliste s'inquiète notamment du durcissement de la répression prévue à l'encontre des manifestations en milieu carcéral, prisons ou lieux de détentions des migrants, à l'intérieur desquels éclatent souvent des émeutes. Au nom de la sécurité, la simple désobéissance ou résistance passive à un ordre sera sévèrement punie. Que trois détenus refusent d'obtempérer aux instructions des gardiens, et chacun d'eux encourra 2 à 8 ans de prison. *« Réprimer durement ceux qui font de la résistance passive ne résoudra pas ce problème structurel, qui devrait être affronté avec une nouvelle politique pénitentiaire »*, dit le professeur Curreri.

« Réprimer par la prison des manifestants non violents est disproportionné. En tout état de cause, que le gouvernement tente ainsi de dissuader l'expression de désaccords est en soi très préoccupant »

Salvatore Curreri Professeur de droit constitutionnel et de droit public comparé

D'autres mesures, inspirées par des préoccupations identitaires, ont été adoptées à la demande du leader de la Ligue, Matteo Salvini, contre des catégories honnies de son électorat. C'est par exemple le cas des femmes roms, qu'il accuse de faire des enfants pour éviter la prison. La nouvelle loi lève l'interdiction d'incarcérer une femme durant sa grossesse ou lorsqu'elle élève un enfant de moins de 1 an. À l'encontre des pickpockets condamnés ou simplement soupçonnés d'atteintes aux personnes ou aux biens près des gares, une interdiction d'accéder à ces espaces pourra être prononcée. Les migrants en situation irrégulière auront interdiction d'acheter une carte SIM pour téléphone portable. Enfin, s'agissant des violeurs en série, la loi prévoit la création d'une table ronde chargée de réfléchir à l'adoption de la castration chimique.

Ce texte répond aussi à une forte demande des syndicats de police qui, après avoir été très critiqués pour quelques bavures récentes, réclamaient davantage de protection. Dorénavant, quiconque attaque un agent des forces de l'ordre s'exposera à une peine aggravée. Les policiers pourront s'équiper de caméras corporelles pour filmer leurs interventions. Ils pourront aussi porter des armes personnelles en dehors de leurs heures de service, et sans permis. Enfin, s'ils sont mis en cause, l'État couvrira leurs dépenses d'avocats jusqu'à 10 000 euros. Manière de dire haut et fort que le gouvernement couvre sa police. ■

Ces personnages délirants qui accompagnent Donald Trump

Hélène Vissière Washington

La complotiste Laura Loomer n'est pas la seule à participer à la campagne du candidat républicain à la présidentielle.

Lorsque Donald Trump s'est récemment rendu aux cérémonies de commémoration du 11 Septembre à New York puis à Shanksville, en Pennsylvanie, il a invité dans son avion Laura Loomer, une activiste d'extrême droite connue pour ses propos islamophobes, homophobes, racistes et son amour pour les théories du complot. Sa présence a paru d'autant plus déplacée que cette jeune femme de 31 ans a clamé dans le passé que la destruction du World Trade Center était un *« job de l'intérieur »* fomenté par le gouvernement américain. La veille, elle avait accompagné le candidat au débat télévisé avec Kamala Harris, où il a affirmé que des immigrés Haïtiens volaient pour manger les animaux de compagnie des habitants de Springfield dans l'Ohio, une autre fausse accusation chère à Laura Loomer.

Ces jours-ci, cette brune accorte s'affiche souvent aux côtés de l'ancien président, bien plus que son épouse, Melania, depuis des mois aux abonnés absents. À tel point que les rumeurs vont bon train. Le site à potins Drudge Report a titré : *« A-t-il trouvé son âme sœur ?… Campagne en crise »*, au-dessous d'une photo de Laura Loomer collée à Donald Trump.

Ce dernier a l'habitude de s'entourer de personnages sulfureux. Mais cette *« journaliste d'investigation »*, comme elle se présente, qui a plus de 1 million de fans sur X, bat tous les records de toxicité. L'an dernier, elle s'est réjouie de la mort par noyade de 2 000 migrants en Méditerranée, avec l'émoji applaudissement, et a porté un toast *« aux 2 000 suivants »*. Récemment, elle a déclaré que la Maison-Blanche *« sentirait le curry »* si Kamala Harris - dont la mère était indienne - était élue. Et la candidate démocrate n'aurait pas d'enfants, pense-t-elle, car *« elle a l'utérus bousillé à force d'avoir eu tant d'avortements »*.

Même la très trumpiste Marjorie Taylor Greene, pourtant farouche complotiste elle aussi, trouve qu'elle va trop loin. *« Sa rhétorique et son ton haineux »* sont *« un grave problème »* pour les républicains, a estimé la représentante de Géorgie, en ajoutant qu'elle *« n'a pas l'expérience ni la bonne mentalité pour conseiller une très importante élection présidentielle »*. Laura Loomer, qui par deux fois s'est présentée sans succès à un siège de représentant en Floride, rétorque qu'elle est *« efficace »*. *« Donald Trump m'apprécie. Il me fait confiance »*, dit-elle.

C'est sans doute vrai, car le candidat républicain a voulu embaucher Laura Loomer dans son équipe de campagne l'an dernier. Il y a renoncé face aux critiques qui la jugeaient bien trop radioactive. Mais il continue à partager ses messages sur son réseau social, l'a invitée à l'accompagner dans plusieurs voyages et elle s'est rendue une dizaine de fois à Mar-a-Lago. Ce qui suscite évidemment des tensions au sein de son équipe. Et inquiète terriblement les républicains car on est à un moment critique.

« Laura Loomer est une complotiste cinglée qui profère régulièrement des foutaises immondes pour diviser les républicains »

Thom Tillis Sénateur de Caroline du Nord, sur X

Donald Trump, après sa mauvaise prestation lors du débat, a besoin de se recentrer pour attirer des électeurs indécis et modérés. *« Laura Loomer est une complotiste cinglée qui profère régulièrement des foutaises immondes pour diviser les républicains. Une taupe du Parti démocrate ne ferait pas mieux pour saboter les chances de réélection du président Trump »*, a écrit sur X Thom Tillis, le sénateur de Caroline du Nord. *« Essaie-t-il de perdre les élections ? »*, se demande un éditorial du *Wall Street Journal*.

Devant les journalistes, la semaine dernière, l'ancien président a cherché mollement à prendre ses distances. *« Laura est une de mes supportrices. Comme beaucoup de gens sont des supporteurs »*, a-t-il dit, avant de préciser que c'était un *« électron libre »* qu'il ne *« contrôlait »* pas.

Ce n'est pas le seul personnage controversé qui gravite dans l'orbite de Donald Trump. Il a recruté cet hiver Paul Manafort, son ancien stratège de campagne en 2016, pour aider à l'organisation de la convention républicaine en juillet. Ce lobbyiste trouble a été condamné pour de multiples infractions, notamment pour fraude fiscale - il a dissimulé des millions de dollars de paiement versés par un parti ukrainien prorusse par exemple - et a passé deux ans en prison. Donald Trump l'a gracié en 2020. En mai, lorsque son rôle de conseiller a été rendu public, il a démissionné. *« Les médias veulent se servir de moi comme d'une distraction pour essayer de nuire au président Trump »*, a-t-il lancé.

Le candidat républicain a fait revenir également Corey Lewandowski. Cet ex-directeur de campagne en 2016 avait été débarqué à l'époque car on lui reprochait ses positions trop extrémistes. Il avait fait aussi l'objet de poursuites - abandonnées depuis - pour avoir bousculé un peu violemment une journaliste. Quatre ans plus tard, Lewandowski avait refait surface dans l'entourage de Trump avant d'être de nouveau écarté en 2021, lorsqu'une donatrice l'a accusé de lui avoir fait des avances sexuelles. Mais il a repris du service cet été comme conseiller, sans avoir vraiment de responsabilités définies. Certains voient son influence derrière les déclarations de plus en plus folles de l'ancien président. Sa philosophie, comme l'indique le titre de son livre, a toujours été de *« laisser Trump être Trump »*. *« Lewandowski n'a pas de pouvoir, il contribue peu à la campagne, mais il dit ce que Trump a envie d'entendre »*, résume George Edwards, professeur de sciences politiques à l'université Texas A&M. Comme Laura Loomer, Paul Manafort et tous les courtisans qui l'entourent. ■

Israël intensifie sa campagne de bombardements

Guillaume de Dieuleveult Correspondant à Jérusalem et **Sibylle Rizk** Beyrouth

Les frappes aériennes ont fait 274 morts et plus de 700 blessés selon les autorités libanaises. En réponse, le Hezbollah multiplie

Le Liban a été frappé lundi par un déluge de bombardements israéliens qui avaient fait 274 morts et plus de 700 blessés en milieu d'après-midi, selon le ministère libanais de la Santé. Les frappes se poursuivaient, lundi, en fin de journée à Beyrouth.

Trois vagues successives de plus de 400 frappes se sont abattues sur des dizaines de localités du sud du pays et de la plaine de la Bekaa, désignées comme des cibles par Daniel Hagari, le porte-parole de l'armée israélienne. Lundi matin, il a affirmé, images 3D à l'appui, que des bâtiments résidentiels du sud du Liban abritent des rampes de lancement de missiles du Hezbollah. D'après lui, l'aviation israélienne a détruit une maison dans laquelle était dissimulé un missile de croisière russe DR3 muni d'une charge explosive de 300 kg et capable de frapper une cible située à 200 kilomètres. Un rayon d'action suffisant pour frapper Tel-Aviv ou Jérusalem. Il intime alors aux résidents du sud du Liban de quitter les maisons où seraient dissimulées des armes du Hezbollah.

Quelques heures plus tard, un autre ultimatum est adressé spécifiquement aux résidents de la plaine de la Bekaa, dans l'est du Liban : *« Le Hezbollah oblige l'armée israélienne à agir contre ses infrastructures terroristes dans vos villages (…) si vous vous trouvez dans ou à proximité d'une maison contenant des armes du Hezbollah, vous devez la quitter et vous éloigner, dans les deux heures, à au moins 1 kilomètre. »* À plusieurs reprises au cours de la journée, l'armée israélienne a diffusé des vidéos indiquant, selon elle, que ses bombardements avaient touché des maisons dissimulant des armes du Hezbollah.

Les termes utilisés par l'armée israélienne ressemblent à ceux qui sont adressés aux Palestiniens de Gaza depuis le début de la guerre, à la différence que c'est cette fois la confrontation avec le Hezbollah au lieu du Hamas, qui est invoquée pour justifier les raids israéliens. Le chaos qui en résulte est général. Au moins deux ambulances sont prises pour cible. Les routes du Liban sont envahies de gens fuyant vers la capitale, le Mont-Liban et le Nord.

La solidarité s'organise aussi très vite. Avec des groupes dédiés à l'accueil des réfugiés partout dans le pays. Alors que le nombre des victimes ne cesse de s'alourdir, la colère gronde. *« Le porte-parole de l'armée israélienne ment. Aucun membre de ma famille n'a jamais fait partie du Hezbollah. La maison de mon cousin a été frappée. Il n'a absolument aucun lien avec le Hezbollah. Pas davantage que nous lorsque notre maison a été détruite (lors de la guerre de l'été 2006) »*, témoigne Nadim Kobeissi sur X.

« Les civils sont visés directement. Ce qui se passe est très grave et contreviennent à toutes les règles humanitaires », s'indigne Kamel Mehanna, responsable du collectif des ONG libanaises qui tentent de faire face tant bien que mal dans un pays exsangue. *« Il est clair que l'objectif de ces frappes est de vider la région sur plusieurs kilomètres »*, ajoute le fondateur d'Amel, l'une des plus anciennes associations humanitaires du Liban selon qui Israël est en train de pratiquer la politique de la terre brûlée pour obtenir *« sa zone tampon »*. En s'attaquant aux régions peuplées majoritairement de chiites, la communauté dont le Hezbollah monopolise la représentation, les frappes visent à affaiblir le soutien de sa base sociale à la puissante organisation para-étatique, quelques jours après une série d'attaques qui l'ont fortement ébranlée.

Une pression à laquelle le Hezbollah ne semble pas vouloir céder à ce stade. Lundi, tout au cours de la journée, la milice islamiste a multiplié ses attaques, visant des régions d'Israël jusque-là plutôt épargnées par la guerre, comme la ville industrielle de Haïfa. Pour la première fois depuis le début de la guerre, les sirènes ont sonné dans des colonies israéliennes du nord de la Cisjordanie.

Les mesures de sécurité restent strictes en Israël. Lundi, les enfants sont restés à la maison et les résidents de nombreuses villes du Nord ont été invités à rester à proximité d'abris. Le ministre



À Tyr, dans le sud du Liban, lundi. Trois vagues successives de plus de 400 frappes se sont abattues sur des dizaines de localités du sud du pays et de la plaine de la

Le long de la frontière, les soldats de la Finul en alerte

Muriel Rozelier
Envoyée spéciale dans le sud du Liban

Sur le parking central du camp de Deir Kifa, à une quinzaine de kilomètres de la frontière avec Israël, les véhicules blancs blindés de la Force intérimaire des Nations unies au Liban (Finul) s'apprêtent à sortir. Le nez sur leur carte, les officiers qui dirigent ce peloton de patrouille vérifient les derniers détails du parcours de presque trois heures qui doit leur permettre de relier la base à la partie nord de la ligne bleue, la ligne de démarcation qui sépare le Liban d'Israël. *« L'itinéraire est connu, mais tout doit être bien clair »*, justifie le maréchal des logis Loïc (comme pour tous les militaires, seul son prénom est public), l'un des chefs de patrouille de la Force Commander Reserve (FCR) de la Finul, que dirige la France. Avec l'intensification des échanges de tirs entre le Hezbollah et Israël, qui ont doublé voire triplé au cours de la semaine écoulée, les militaires français se tiennent sur le qui-vive. *« Le risque zéro n'existe pas pour nous. On voit bien que la situation est très instable »*, confirme l'adjudant-chef Cédric, qui commande le détachement de six militaires des sapeurs-pompiers de Paris.

Ce vendredi matin, une alerte retentit dans le camp. *« Toute activité hors de la base est maintenant interdite »*, hurle l'alarme. Le niveau de sécurité vient d'être relevé sur ordre du quartier général des Casques bleus à Naqoura : l'armée israélienne, avec laquelle le QG maintient une liaison, l'a averti de frappes possibles, après une énième nuit de bombardements intenses. *« Le contexte sécuritaire extrêmement dégradé complique l'exécution de nos missions. Mais l'armée israélienne reste attentive à ce que ses frappes ne provoquent pas malgré tout de dommages collatéraux sur les troupes de l'ONU »*, relève le colonel Maurin, qui commande le FCR.

À Deir Kifa vivent, depuis quatre mois, quelque 600 militaires français dont la moitié environ est issue du régiment de spahis de Valence. Avec une centaine d'hommes de l'infanterie finlandaise, ils forment un bataillon flexible et tout-terrain pensé pour prêter main-forte aux 10 000 Casques bleus qui tentent toujours de pacifier cette région de 650 km², située au sud du fleuve Litani, pas plus grande qu'un gros département français. *« Annuler une patrouille est rare. On les maintient le plus possible dans toute la zone de la Finul sans changement »*, déplore le lieutenant Guillaume, responsable d'un peloton de 26 hommes dédié aux patrouilles.

Depuis sa création en 1978, la Finul veille à l'application des résolutions des Nations unies, en particulier de la dernière en date, la 1701. Longtemps, celle-ci a permis de maintenir un cessez-le-feu précaire le long de la « ligne bleu », qui sépare le Liban d'Israël depuis la fin de la guerre de 2006. Mais le 8 octobre 2023, celui-ci a volé en éclats quand le parti chiite libanais Hezbollah, allié de l'Iran, a ouvert un front de soutien au Hamas palestinien à Gaza. En presque un an de guerre d'usure, quelque 630 personnes, dont un quart de civils, sont mortes, près de 5 500 ont été blessées et quelque 102 000 civils ont fui côté libanais.

Limitées à la seule bande frontalière entre le Liban et Israël dans un premier temps, les hostilités menacent de se transformer en guerre régionale depuis l'attentat du 30 juillet au cours duquel Fouad Chokr, conseiller militaire du leader du Hezbollah, Hassan Nasrallah, a perdu la vie alors qu'il se trouvait chez lui en banlieue sud. Après l'opération des bipeurs piégés en début de semaine dernière, l'attaque qui a eu lieu le 20 septembre, à Beyrouth, contre son successeur, Ibrahim Aqil, dans laquelle ont péri une cinquantaine de personnes dont de nombreux civils, n'a fait qu'accélérer l'escalade en cours. *« Toute intensification, qu'elle soit brutale ou progressive, porte en germe un risque du dérapage, d'une erreur de calcul et de la perte de contrôle »*, avertit le colonel Maurin.

À Deir Kifa, celle-ci se devine déjà : vendredi matin, les drones israéliens ont commencé très tôt leur survol de la vallée tandis que plusieurs explosions sourdes ont résonné à intervalles réguliers dans les environs. Pas de quoi créer la panique chez les Français : *« ces bombardements sont lointains »*, apprécie l'un des trois aumôniers depuis l'une des tours d'observation du camp, d'où il contemple le panache de fumée blanche qui s'élève au-dessus des collines à une dizaine de kilomètres à vol d'oiseau. Signe que *« ça bombarde toujours »*, ajoute l'homme d'Église.

La réponse du Hezbollah ne tarde pas : en début d'après-midi, le parti chiite tire une guirlande de roquettes à environ 3 ou 4 kilomètres de la base.

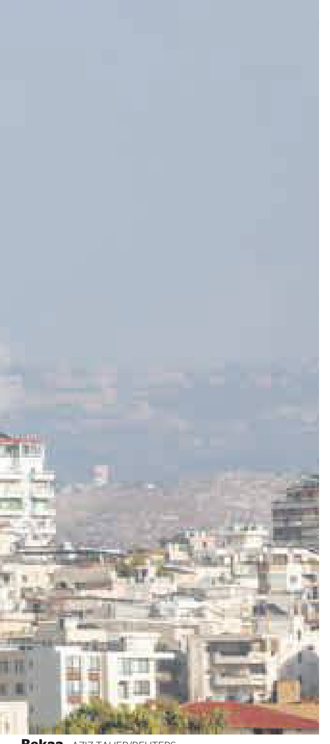


ALEXANDRA HENRY/HANS LUCAS VIA AFP

Le Conseil de sécurité a renouvelé à l'unanimité le mandat de la Finul *(ici, à Alma el-Chaab, le 9 septembre)* en août.

sur le Liban

les tirs de roquette vers Israël.


Bekaa. AZIZ TAHER/REUTERS

de la Défense, Yoav Gallant, a insisté sur le respect des instructions du Home Front Command, l'organe de l'armée en charge de la défense civile. *« Au cours des prochains jours, le public va devoir faire preuve de calme et de discipline »*, a-t-il affirmé. En fin de journée, le bilan côté israélien restait mesuré : quelques blessés, quelques maisons frappées par des roquettes.

La campagne de frappes aériennes est perceptible à travers tout le pays. Dans le ciel de Jérusalem, le grondement des avions de chasse se fait entendre nuit et jour. Lundi, en fin d'après-midi, encadré par son ministre de la Défense et le chef d'état-major de l'armée israélienne, Benyamin Netanyahou a fait une déclaration depuis une salle de commandement souterraine du ministère de la Défense, à Tel-Aviv. *« Nous avons devant nous des jours compliqués »*, a prévenu le premier ministre israélien, tout en tenant un discours de fermeté. *« J'ai promis que nous allions changer l'équilibre du pouvoir dans le Nord et c'est exactement ce que nous sommes en train de faire. Nous sommes en train de détruire des milliers de roquettes et de missiles pointés vers les villes israéliennes et vers les citoyens israéliens »*, a-t-il assuré.

« Nous avons devant nous des jours compliqués. J'ai promis que nous allions changer l'équilibre du pouvoir dans le Nord et c'est exactement ce que nous sommes en train de faire »

Benyamin Netanyahou
Premier ministre israélien

Le chef d'état-major de l'armée israélienne avait déjà annoncé que le rythme des attaques allait s'accélérer. *« Nous allons permettre le retour des résidents du nord d'Israël dans leurs maisons, en sécurité. Le Hezbollah recevra coup après coup jusqu'à ce qu'il comprenne cela »*, a-t-il affirmé dimanche, dans une vidéo tournée sur le tarmac d'une base aérienne, devant un chasseur F-15.

Dès le 8 octobre 2023 et l'entrée en guerre du Hezbollah aux côtés du Hamas, 60 000 Israéliens vivant dans une bande de quatre kilomètres le long de la frontière ont été évacués. Au cours de la semaine dernière, le gouvernement israélien a annoncé que leur retour était devenu un objectif de la guerre, tout comme la destruction des capacités militaires du Hamas et le retour des otages. Depuis, c'est l'escalade. Elle est redoutée de part et d'autre, mais jusqu'où ira-t-elle ? Les États-Unis tentent de faire pression sur Israël pour qu'il reste mesuré. Mais le risque est grand que la dynamique du conflit n'échappe aux belligérants. ■

« On ne s'habitue pas, même si la vie continue pour nous comme pour la population, philosophe Alix, 29 ans, une soldate, visiblement sereine. *On est spécialement entraîné pour tenir dans ce genre de contexte ; cela n'aurait pas de sens si on craquait aux premiers bombardements »*, dit-elle en rappelant la devise de son régiment : *« faire face »*.

« Toute intensification, qu'elle soit brutale ou progressive, porte en germe un risque du dérapage, d'une erreur de calcul et de la perte de contrôle »

Colonel Maurin

Les tirs n'ont pourtant pas cessé de la nuit avec des frappes aériennes israéliennes en profondeur, à Zahrani notamment, dans la région de Jezzine et le long du fleuve Litani. De son côté, le Hezbollah a lancé ce dimanche une petite centaine de missiles. Ils ont atteint des cibles à plus de 60 km de la frontière, notamment la base militaire de Ramat David, dans le nord d'Israël, près de la ville de Haïfa, qui a également été touchée.

Quand le niveau de sécurité l'autorise, les patrouilles sont menées conjointement avec l'armée libanaise, dont les vieilles jeeps américaines précèdent le convoi. Elles visent à faire acte de présence auprès de la population. *« C'est important pour les Libanais qui sont encore dans les villages : le temps de notre passage, a minima, les échanges de tirs s'arrêtent »*, commente le lieutenant Guillaume. La Finul a aussi pour mission de détecter des « lanceurs » (des équipements militaires) et de retransmettre l'information à l'armée libanaise, qui les prend en charge. *« On n'intervient jamais directement, même si nous pouvons soutenir leur action de déminage par exemple, en envoyant notre QG et à la demande des Libanais »*, ajoute-t-il.

Leur rapport de patrouille est sans doute le meilleur moyen de saisir la lente mais inexorable destruction de la bordure frontalière. Chaque jour, ses villages continuent à y être frappés les uns après les autres comme autant de sentinelles tombées au champ d'honneur. *« Ce n'est pas comme durant la Seconde Guerre mondiale, où plus vous avanciez vers la ligne de front, plus les destructions étaient majeures. La réalité est plus contrastée : même dans la bande des 5 km, où se concentrent la majorité des tirs, des îlots sont encore relativement épargnés. Disons que sur un même lotissement, on peut voir des maisons écrasées comme un tas de Lego. Et d'autres qui tiennent encore à un fil avec, au milieu, un bâtiment encore intact*, décrit le lieutenant Guillaume. *Dans ces villages, des gens habitent encore* (leur nombre est estimé à 60 000, NDLR). *Je les comprends : c'est chez eux, pas question d'abandonner leurs maisons ni leurs cultures. »*

C'est pour eux que la Finul, dont le mandat a été renouvelé le 28 août à l'unanimité des membres du Conseil de sécurité, déploie aussi des actions civiques. Elles visent désormais en priorité à *« aider les protecteurs, ceux qui protègent la population »*, précise le colonel. Cela se traduit notamment par une coopération et un appui à destination de l'armée libanaise, des pompiers, ou de la Défense civile. *« Les Libanais savent très bien au fond que si la Finul n'apporte pas à elle seule la solution, elle en fait quand même partie »*, espère-t-il. ■


TOSHIYUKI FUKUSHIMA / THE YOMIURI SHIMBUN VIA REUTERS CONNECT

Le 7 septembre, un homme fouille les ruines de son habitation touchée dans la nuit du 27 août lors d'une opération d'Israël sur le camp de Jénine, après l'attentat suicide du 18 août, à Tel-Aviv.

Dans les camps de réfugiés de Cisjordanie, rester, c'est résister

La vitrine du Salon Ramsès a été pulvérisée au cours de la dernière opération israélienne à Jénine. Klaxons, cris des marchands, coups de sifflet des policiers, moteurs hors d'âge : le vacarme inonde le petit local que plus rien ne protège, ni du bruit ni de la poussière. Dans la rue, les bulldozers blindés de l'armée israélienne ont retourné le bitume et, par ce chaud après-midi, les voitures soulèvent des nuages de sable.

Impassible, Emad Abou el-Heyat peaufine la coupe d'un client. Dans un coin, un magnétophone joue du Oum Kalthoum, la diva égyptienne, icône du nationalisme arabe. Face aux deux fauteuils du coiffeur, une glace, perforée par des impacts de balles.

À Jénine, les opérations israéliennes se suivent et ne varient que par leur intensité. La ville est un bastion de la lutte contre *« l'occupation israélienne »*. Ses habitants affichent une volonté de fer. Pour eux, vivre là est un acte de résistance. Mais, sous les chocs de l'armée israélienne, la vie menace de se retirer, petit à petit.

Au mois de juillet 2023, l'armée a franchi un cap. Depuis lors, elle recourt quasi systématiquement aux bombardements aériens et, au sol, envoie ses « D9 », des bulldozers blindés. Ces monstres de métal ont pour mission de neutraliser la menace des mines artisanales, que les miliciens palestiniens utilisent de plus en plus.

Pour ce faire, les D9 détruisent tout sur leur passage : routes, maisons, boutiques. Mais ils ne se contentent plus de labourer les rues du camp de réfugiés, lieu habituel des opérations israéliennes. D'autres quartiers de la ville sont ciblés désormais. Le *« quartier Est »*, ou celui du *« rond-point du cinéma »*, où se tient le Salon Ramsès, ont fait les frais de la dernière opération d'ampleur, début septembre.

Cette stratégie n'est pas uniquement déployée à Jénine. Elle est aussi utilisée dans d'autres villes du nord de la Cisjordanie, ce territoire occupé militairement par Israël depuis 1967 : récemment, dans les camps de réfugiés de Tubas ou de Tulkarem. Les dégâts n'y sont pas seulement d'ordre matériel. Le nombre de morts ne cesse d'augmenter. Le dernier bulletin communiqué par l'Autorité palestinienne annonce 706 *« martyrs »* et 5750 blessés en Cisjordanie depuis le début de la guerre de Gaza, commencée le 7 octobre par l'attaque terroriste du Hamas.

Ce bilan dépasse ceux enregistrés au cours de la deuxième Intifada, au début des années 2000. Soulayman Zouhairi a établi un rapport pour le Comité populaire du camp de réfugiés de Nour Shams, à Tulkarem, 14 000 habitants sur 21 hectares. Résultat : des milliers de mètres carrés de bitume retournés, 300 boutiques détruites ou abîmées, 1300 immeubles eux aussi détruits ou abîmés, des dizaines de voitures inutilisables, l'électricité, la distribution et l'évacuation de l'eau hors d'usage…

Il dénonce une politique systématique d'évacuation forcée de la population. *« C'est une punition collective »*, tempête-t-il. Né en 1958, six ans après la création du camp de Nour Shams, il y a toujours vécu. Il dit n'avoir jamais connu une telle situation. À Jénine, le constat est le même. *« La résistance, ce n'est pas une armée, c'est une idée*, affirme Nidal Naghmaryah, le président du comité de suivi du camp de réfugiés de Jénine. *On ne tue pas une idée. Pour chaque militant tué, il y en a trois qui se lèvent. »*

« Les Israéliens veulent nous dégager, on ne partira pas ! Ils peuvent détruire toute la boutique la prochaine fois, j'irai coiffer mes clients au beau milieu de la rue »

Le patron du Salon Ramsès, à Jénine

Tous ne résistent pas avec des armes de guerre. Pour le patron du Salon Ramsès, la lutte passe par le sabot de sa tondeuse. *« Les Israéliens veulent nous dégager, on ne partira pas ! Ils peuvent détruire toute la boutique la prochaine fois, j'irai coiffer mes clients au beau milieu de la rue »*, lance-t-il, frondeur. Son client se présente comme un homme d'affaires. *« Je pourrais me faire couper les cheveux ailleurs, mais je suis là en signe de soutien*, affirme-t-il. *Les Israéliens ont réussi à nous chasser de chez nous en 1948, ils ne réussiront pas une seconde fois ! »* Les camps de réfugiés sont habités par des Palestiniens expulsés lors de la création d'Israël.

Malgré tout, les chiffres sont sans appel. D'après l'ONU, 6 202 Palestiniens ont été déplacés depuis le début de la guerre. Des centaines de familles choisissent de quitter les camps de réfugiés : la vie y devient trop difficile.

À Tulkarem, la « route de Naplouse » a été entièrement détruite. Les bulldozers ont systématiquement ravagé les boutiques de cette artère commerciale du camp de réfugié Nour Shams. Leurs coups de boutoir ont endommagé la structure des maisons : certaines sont évacuées. La boutique de vêtements d'Amer Qazouz a été détruite à quatre reprises en un an, affirme-t-il. Pour éviter que son immeuble ne s'écroule, il a fait poser un solide étais de béton.

À l'étage, dans l'appartement de sa mère, deux ouvriers bouchent un trou béant avec des parpaings. Mais tous n'ont pas ses moyens. Non loin, deux sœurs, Fadia et Fadwa Youssef, 54 et 64 ans, sont assises sur le seuil de leur magasin dévasté. Elles ne peuvent pas payer les réparations. Elles se sont résignées à partir. À côté, une femme transporte des matelas neufs, des couvertures et des oreillers. *« Nous n'avons plus rien pour dormir*, explique-t-elle, *l'UNRWA nous a donné ça. »*

Cette agence de l'ONU est chargée des réfugiés palestiniens. Dans les camps, le montant des destructions est tel qu'elle ne répond plus qu'aux urgences. Elle rechigne à engager des réparations structurelles qui seraient menacées par une prochaine opération israélienne. À Tulkarem ou Jénine, tous savent que ce n'est qu'une question de jours.

La pierre tombale que Wael Tawfik Qandil a fait graver pour son grand-père n'était pas encore posée qu'elle a été balayée par une rafale de mitraillette. *« Les Israéliens sont revenus il y a deux jours. Un soldat a tiré sur la pierre »*, affirme-t-il. On peut toutefois y lire que Tawfik Ahmad Qandil, 83 ans, est tombé en *« martyr »*. *« C'était le vendredi 30 août »*, raconte son petit-fils. En plein pendant l'opération Summer Camp, à Jénine.

Des snipers avaient pris position dans les immeubles du « quartier Est », où habite la famille Qandil. Là aussi, les routes ont été retournées. Le vieil homme rentrait de la mosquée, où il était allé prier, quand, affirme son petit-fils, un sniper lui a tiré dessus. *« Il a reçu neuf balles. Son corps est resté trois heures dans la boue avant qu'une ambulance puisse venir le chercher. »* Sur sa maison, un poster montre le vieil homme, keffieh sur la tête, le dôme de la mosquée al-Aqsa, à Jérusalem, derrière lui : symbole de la résistance palestinienne.

Au cours de cette opération, l'armée israélienne a tiré sur des journalistes. Photographe pour l'agence de presse palestinienne Wafa, Mohamed Mansour est un habitué du conflit : il est né et a grandi dans le camp. Désormais, sa famille habite une maison un peu à l'écart, dans un quartier tranquille. Le 3 septembre, protégé par un gilet pare-balles et un casque, il roulait en convoi avec d'autres journalistes en direction de la ville de Kafr Dan. Sur sa voiture, bien visible, le mot « presse ». Les quatre impacts de balle d'un sniper sont toujours bien visibles sur la carrosserie. L'une d'elles a atteint son avant-bras gauche. Il peine à bouger sa main, handicap pour un photographe. *« Avec cette balle, j'ai reçu un message de l'armée. Elle m'a dit : c'est maintenant que prend fin ta liberté. »* Mais il entend reprendre le travail : *« Je ferai des photos d'une seule main ! »*

Quand vient le soir, à Jénine, les familles endeuillées se recueillent dans le « cimetière des martyrs ». Il ne cesse de s'étendre. *« Nous avons beau dire qu'on est des résistants, nous sommes tristes au fond de nous »*, glisse un jeune homme, devant une tombe fraîche. Au-dessus s'allument les lumières du camp. Beaucoup de maisons restent plongées dans le noir. ■

G. D. (ENVOYÉ SPÉCIAL À JÉNINE ET TULKAREM)

Tensions à Bastia autour de la venue de SOS Méditerranée

Antoine Giannini

Alors que l'association entend lancer sa première antenne bénévole en Corse, des échauffourées ont eu lieu lundi soir entre ses sympathisants et des militants d'extrême droite.



L'*Ocean Viking*, navire de l'ONG SOS Méditerranée (*ici dans le port de Marseille)*, secourt en mer les migrants qui tentent de gagner l'Europe.

DENIS THAUST/SOPA IMAGES/SIPA VIA REUTERS

«Cette organisation qui prétend agir pour des causes humanitaires se rend complice des flux migratoires incontrôlés qui mettent en péril la sécurité de notre territoire.» La prise de parole du nouveau mouvement Union des droites per i nostri, qui regroupe plusieurs structures d'extrême droite locales devant le cinéma Le Régent, à Bastia, s'est faite sous les huées, ce lundi soir. La vingtaine de militants d'extrême droite se retrouve vite en minorité face à 150 personnes venues soutenir SOS Méditerranée, cette association qui secourt en mer les migrants qui partent d'Afrique pour tenter de gagner l'Europe. Objet des remous : elle veut lancer sa première antenne bénévole sur l'île.

Dans le camp d'en face, des élus et militants de Femu a Corsica, mouvement autonomiste à la tête de la région, qui sont là pour soutenir la projection de *Mothership*, un documentaire tourné en Méditerranée sur l'*Ocean Viking*, navire de l'association, suivie d'un débat : *«Nous tenons à rappeler que le débat d'idées et la liberté d'expression sont des éléments fondamentaux dans toute démocratie*, précise un communiqué de presse du mouvement nationaliste. *Le peuple corse a, y compris au moment des pages les plus douloureuses mais aussi les plus glorieuses de son histoire, manifesté massivement son attachement aux valeurs universelles d'humanisme et de solidarité.»*

Un important dispositif des forces de l'ordre encadre l'événement culturel. Symbole d'une visite houleuse en terres corses pour les représentants de l'association. Les hostilités ont commencé en fin de semaine dernière avec la simple annonce de la venue de SOS Méditerranée, pendant deux jours, à Bastia, les 22 et 23 septembre. L'extrême droite insulaire mais aussi un mouvement de jeunes nationalistes corses (Unione di a ghjuventù in lotta) font clairement savoir leur opposition sur les réseaux sociaux. Du côté des deux tendances politiques, la ligne est radicale et similaire : *«La Corse ne sera jamais Lampedusa.»*

Dans cette ambiance, l'intervention de Sophie Beau, cofondatrice et directrice générale de l'association, dimanche, au Parc Galea, sur le thème «Méditerranée, cimetière de migrants», a été déprogrammée par la direction du lieu culturel situé en plaine orientale. *«Dans l'esprit de transmission des savoirs qui anime le parc depuis toujours, nous souhaitions simplement éclairer et mieux comprendre le travail de cette association en lien avec l'humain en Méditerranée*, explique la direction du Parc Galea. *Sentant une atmosphère pas nécessairement propice à des échanges aussi sereins que nous avons l'habitude de partager avec notre public familial, nous avons choisi de ne pas maintenir cette rencontre.»*

La branche locale de Reconquête a été la première à ouvrir les hostilités via un communiqué publié sur les réseaux sociaux : *«Comme la très grande majorité des Européens dans leur ensemble, les Corses sont opposés à l'immigration massive illégale et légale»*, écrit Marie-Pierre Cesari, déléguée départementale du mouvement d'extrême droite en Corse. Une pétition de Reconquête, relayée par Éric Zemmour, a même recueilli plus de 20 000 signatures ce lundi, pour s'opposer à l'association.

«Notre île n'a pas vocation à devenir un Lampedusa et encore moins une porte d'entrée du trafic d'êtres humains. Il en va du maintien de la paix civile en Corse»

L'Unione di a ghjuventù

D'autres réactions de protestation ont aussi fleuri sur les réseaux sociaux, comme celle de Nicolas Battini, leader du mouvement identitaire Palatinu : *«Nous allons tout faire, dans le cadre de la démocratie et du débat pacifique, pour marginaliser son action chez nous. La Corse ne sera jamais Lampedusa»*.

Même ligne pour l'Unione di a ghjuventù, qui regroupe plusieurs mouvements de jeunes et syndicats étudiants nationalistes : *«Notre île n'a pas vocation à devenir un Lampedusa et encore moins une porte d'entrée du trafic d'êtres humains. Il en va du maintien de la paix civile en Corse»*, affirme leur communiqué publié sur les réseaux sociaux.

Pour SOS Méditerranée, ces réactions sont de fausses informations. *«Par antenne, nous entendons des réseaux de bénévoles qui organisent des événements de soutien, des actions de sensibilisation scolaires, etc. Cela n'implique pas de local physique. Aucune des 21 antennes en France n'a de bureau»*, défend l'association. Elle veut aussi rappeler qu'elle *«agit en Méditerranée centrale pour sauver des vies, conformément au droit maritime international. À travers ses antennes en France, des centaines de bénévoles portent la mission de témoignage de l'association et contribuent à lever les fonds nécessaires pour permettre à l'*Ocean Viking*, navire-ambulance de l'association, de poursuivre sa mission en mer.»*

Gilles Simeoni, président autonomiste de la collectivité de Corse, a tenu à appuyer cette position sur le réseau social X : *«Porter secours à un être humain en détresse est un geste élémentaire d'humanité. Notre solidarité avec celles et ceux qui l'accomplissent, en Méditerranée ou ailleurs, est naturelle. Il n'est pas inutile de le rappeler à ceux qui cherchent à semer la haine en attisant les peurs.»*

Pour rappel, en novembre 2022, l'association avait déjà fait parler d'elle sur l'île alors que l'*Ocean Viking* se trouvait au large de la Corse, avec 234 migrants à bord, dont certains dans un état de santé très dégradé. Le président de l'exécutif de Corse, Gilles Simeoni, s'était alors dit *«prêt à accueillir temporairement l'*Ocean Viking»*. ■

La réussite scolaire, cette drôle de mission du ministère de l'Éducation

Caroline Beyer

Proche de Laurent Wauquiez, Alexandre Portier hérite du poste de ministre délégué à «la réussite scolaire et l'enseignement professionnel».

Nouvelle configuration à la tête de l'Éducation nationale. La macroniste Anne Genetet, 61 ans, nouvelle ministre nommée, est accompagnée du LR Alexandre Portier, 34 ans, proche de Laurent Wauquiez, qui hérite de la fonction de ministre délégué à *«la réussite scolaire et l'enseignement professionnel»*.

Que recouvre cet intitulé inédit ? Et quelle sera la répartition des tâches ? *«Si la réussite scolaire est dans le portefeuille d'Alexandre Portier, cela veut-il dire que la ministre s'occupera de l'échec scolaire ?»*, ironise Sophie Vénétitay, au Snes-FSU, syndicat majoritaire dans les collèges et lycées. *«Les choses se passent rarement bien avec un ministre délégué*, prédit de son côté un cadre de la Rue de Grenelle. *On se souvient bien de la rivalité Blanquer-Attal* (lorsque ce dernier était en charge du SNU, de 2018 à 2020, NDLR).*»*

«À l'annonce du gouvernement, je me suis dit : "Tiens, je connais Alexandre Portier, mais alors elle, pas du tout !"», avoue un syndicaliste. Le nom de la nouvelle ministre de l'Éducation nationale, inconnue du grand public - comme la plupart des membres du gouvernement Barnier -, l'est tout autant du petit monde éducatif. Et pour cause, cette médecin de formation, expatriée à Singapour en 2005, entrée en politique en 2017 avec La République en marche, était députée des Français de l'étranger (Europe de l'Est, Russie, Asie et Océanie). Jusqu'ici, rien dans son parcours ne touche, de près ou de loin, à l'école.

Alexandre Portier, en revanche, est une personnalité identifiée. Député LR du Rhône - élu en 2022 et réélu en 2024 -, il fait partie de la commission éducation de l'Assemblée. En 2023, il avait déposé une proposition de loi sur le recrutement et la formation des enseignants, optant pour un concours placé à bac+3 (et non plus bac+5), que la commission avait rejetée.

Il a aussi travaillé sur le «choc des savoirs», cette série de mesures autour des «fondamentaux» - le français et les maths - et de l'exigence, promises en décembre dernier par Gabriel Attal. Et restées pour la plupart au milieu du gué depuis la dissolution. Le 18 septembre, peu après l'annonce du report de la réforme du brevet - dont l'obtention devait devenir la condition pour entrer au lycée -, le député rappelait, sur le réseau social X, que l'organisation de ce brevet coûtait *«plus de 3 millions d'euros»* et qu'il fallait donc *«trancher»* entre la réforme et la suppression. *«Alexandre Portier va-t-il finalement hériter du "choc des savoirs" ?»* s'interroge Guislaine David, au SNuipp, syndicat majoritaire à l'école primaire. *Dans ce cas, nous aurions affaire à un duo.»*



Anne Genetet, nouvelle ministre de l'Éducation nationale, en compagnie de son ministre délégué à la Réussite scolaire, Alexandre Portier, lundi, lors de la passation de pouvoirs au ministère de l'Éducation nationale.

BENOIT TESSIER/REUTERS

Politiquement, l'ex-conseiller au cabinet de Laurent Wauquiez, à la région Auvergne-Rhône-Alpes, n'est pas vraiment la tasse de thé des syndicats enseignants. Mais *«il connaît bien les dossiers*, résume un habitué de la commission éducation à l'Assemblée. *Il est le futur M. Éducation des LR, et incarne la relève du sénateur Max Brisson»*. C'est précisément aux côtés de ce dernier et du député européen LR François-Xavier Bellamy qu'il a signé, en mai, une tribune dans *Le Figaro* pour défendre l'enseignement privé, après le rapport à charge du député Insoumis Paul Vannier sur le sujet.

«La réussite est le cœur du réacteur»

En avril, le nouveau ministre délégué avait jugé que ce rapport mettait de côté *«tout ce que l'enseignement privé fait de positif dans notre pays»*, *«les formidables aventures dans nos territoires»*, *«toutes les situations de prise en charge du handicap»*. Et rappelait que la droite *«défendra toujours la liberté pour les familles»*. Des positions qui, pour les syndicats, sont un casus belli. Depuis que Pap Ndiaye a remis le sujet sur le tapis lors de son court mandat à l'Éducation nationale, et qu'Amélie Oudéa-Castera, éphémère hôte de la Rue de Grenelle, a malencontreusement mis les pieds dans le plat, les tensions sont vives.

«L'intitulé "Réussite scolaire et enseignement professionnel", nous l'avons plutôt traduit par "enseignement professionnel", et éventuellement "éducation prioritaire", estime de son côté Jean-Rémi Girard, au syndicat enseignant Snalc. *Le reste, c'est de l'affichage. À l'Éducation nationale, la réussite est le cœur du réacteur. On voit mal comment elle pourrait être décorrélée.»* Lors de la passation de pouvoirs, le 23 septembre, l'intéressé n'a pas précisé son périmètre d'action, évoquant à la fois la réforme de la voie professionnelle en cours et des résultats scolaires qui *«ne sont pas à la hauteur de notre pays»*.

«De ma petite école communale à ce ministère, l'école républicaine a jalonné tout mon parcours», a expliqué Alexandre Portier en faisant valoir sa qualité de *«fils d'artisan qui sait ce que notre pays doit à l'intelligence de la main»*. *«Je suis un pur produit de la méritocratie républicaine»*, a ajouté ce diplômé d'un master de l'ENS-Ulm en philosophie et de Sciences Po, qui a fait sa scolarité dans un lycée catholique privé de Villefranche-sur-Saône.

Au cours de cette passation, la ministre Anne Genetet a quant à elle affiché *«la continuité»*, affirmant que *«le navire ne changera pas de cap»*. *«Nous allons vite la ramener au réel. Elle n'a même pas évoqué le budget, alors que le mur est devant elle»*, lâche-t-on au Snes. ■

Mort de Philippine au bois de Boulogne : le «choc» et les questions

Esther Paolini et **Guillaume Poingt**

L'entourage de la jeune fille de 19 ans, étudiante en troisième année de licence à Paris-Dauphine, est «estomaqué». La sécurisation de ce site est une nouvelle fois remise en question.



Des policiers sont postés près de l'endroit où le corps de l'étudiante a été découvert partiellement enseveli, le 21 septembre, dans le bois de Boulogne, à Paris. ELIE JULIEN/PHOTOPQR/LE PARISIEN/MAXPPP

«*Un choc énorme.*» Deux jours après la découverte du corps de Philippine Le Noir de Carlan, partiellement enseveli dans le bois de Boulogne, ses proches sont effondrés. Âgée de 19 ans, l'étudiante était portée disparue depuis vendredi. Elle devait rentrer chez ses parents à Montigny-le-Bretonneux, dans les Yvelines, après avoir déjeuné au Crous de son université, mais n'a plus jamais donné de signe de vie. Après la découverte du corps samedi après-midi, une enquête a été ouverte par le parquet de Paris pour «homicide volontaire».

«*De multiples traces de sévices et de blessures*» ont été observées sur son corps mais les résultats de l'autopsie n'ont pas été communiqués. En parallèle, des témoins ont raconté avoir vu un homme muni d'une pioche dans le secteur. L'enquête devra confirmer si l'individu a un lien, ou non, avec la mort de la jeune femme. Pour l'heure, aucune autre information n'a filtré de l'enquête, l'affaire étant qualifiée de «*très sensible*» par une source policière.

Lundi à midi, une minute de silence a été observée à l'université Paris-Dauphine, où Philippine était en troisième année de licence économie et ingénierie financières. Un enseignant qui l'a connue en première année nous décrit «*une étudiante sérieuse avec de bonnes capacités*». «*Elle était brillante et travailleuse, c'était une tête de classe,* rapporte une étudiante de L3 qui était en travaux dirigés avec elle l'an dernier. *Je me disais souvent qu'elle aurait sûrement accès à de meilleurs masters que moi.*» «*C'était une très bonne élève, qui aimait beaucoup lire. Elle était profondément gentille, douce et discrète. Ce n'était pas quelqu'un d'extravagant. Elle passait du temps avec sa famille dès qu'elle le pouvait*», souligne une camarade. «*Elle était bosseuse, vraiment gentille, un peu timide et réservée*, abonde une autre étudiante, en larmes. *Je ne sais pas qui aurait pu vouloir lui faire du mal.*»

Auparavant membre des Scouts et guides de France, elle y a laissé le souvenir d'une jeune fille «*très active, gentille et proactive. Elle était toujours partante et disponible s'il y avait besoin de faire quoi que ce soit ou pour motiver les autres*, se souvient Pierre(1), l'un des encadrants, qui l'a côtoyée lors de camps d'été à Arcachon et dans les Vosges. *C'était l'un des éléments moteurs. On savait qu'on pouvait compter sur elle. C'est fou car on se dit que ce genre de choses n'arrive qu'aux autres. On est estomaqué que ça arrive à quelqu'un qu'on connaît.*»

«Il y a des prostituées, des proxénètes et des gens qui rôdent et t'arrêtent toutes les deux minutes. Avant, quand je venais à vélo, je prenais toujours une bombe lacrymogène»
Une étudiante de Paris-Dauphine

Dans les couloirs de l'université, de nombreuses filles se disent «*cela aurait pu être moi*». Certaines pointent la zone du bois de Boulogne, située derrière l'université, où les étudiantes vont parfois déjeuner. «*Il y a des prostituées, des proxénètes et des gens qui rôdent et t'arrêtent toutes les deux minutes. Avant, quand je venais à vélo, je prenais toujours une bombe lacrymogène*», explique l'une d'elles. Avec ses 846 hectares, le bois de Boulogne est à la fois un lieu privilégié des Parisiens pour les balades en famille et les activités en plein air, mais aussi, depuis de longues années, un site où se mêle le monde de la prostitution et des sans-abri. Occupant une part non négligeable de l'espace, ces marginaux entraînent une délinquance constante, difficile à endiguer. «*La prostitution n'attire pas que des enfants de chœur*», commente Djassim Belkourchia, délégué du syndicat de police Alliance dans le 16e arrondissement de Paris.

Le policier et ses collègues, qui interviennent dans le bois, sont constamment sollicités pour tout un panel de délits : vols à la roulotte, agressions de prostituées, rixes, consommation de stupéfiants… Mais aussi des faits d'une tout autre gravité, comme en témoigne le meurtre de Vanesa Campos, travailleuse du sexe transgenre, tuée par balle en août 2018. Le meurtre de Philippine est loin d'être un cas isolé. «*Ce n'est ni le premier drame, ni le dernier*», s'attriste Djassim Belkourchia.

«*Les prostituées ne sont pas agressives ou racoleuses, elles sont victimes de cette exploitation. Mais cette activité attire toute une population dans une zone non sécurisée*», s'alarme Julie Boillot, élue Horizons à la mairie du 16e arrondissement de Paris. Elle estime que le bois de Boulogne est une zone «sous-dotée» en effectifs de police, mais aussi en vidéosurveillance puisque seuls les axes autour du bois en sont équipés, aucune caméra n'est installée à l'intérieur. De son côté, le maire LR du 16e arrondissement de Paris, Jérémy Redler, appelle à «*ne pas tirer de conclusions hâtives*». «*Il est vrai que, depuis de nombreuses années, nous demandons une sécurisation plus importante dans le bois de Boulogne*, rappelle l'édile. *Mais, à l'heure où je vous parle, nous ne pouvons pas dire si ce meurtre est dû ou non à un manque de sécurité.*» ■

(1) *Le prénom a été modifié.*

Pourquoi le procès Pelicot doit continuer sans huis clos

La presse a été privée de la diffusion des images choquantes : mauvaise décision dans le cadre d'une audience historique.



DÉCRYPTAGE
Stéphane Durand-Souffland

Voici donc à quoi ressemblent sans doute la plupart des procès pour viol qui ont lieu à huis clos. Contrairement à la règle qui prévaut dans les autres audiences criminelles, le but n'est pas, pour la défense, de réduire à néant l'enquête, telle expertise ou tel témoin à charge, mais de démolir la partie civile. Comme les preuves manquent cruellement dans la majorité des dossiers de ce genre, on est dans un affrontement de type «parole contre parole» où les coups bas peuvent porter.

Or, le procès des violeurs présumés de Gisèle Pelicot échappe à ce cadre habituel. Ici, il y a des preuves, collectées par l'accusé numéro un, Dominique Pelicot. Ici la plaignante, contrairement aux usages, exige la publicité des débats et même la diffusion des images humiliantes captées à son insu par son ex-mari, afin que chacun puisse évaluer la réalité des faits.

En dépit de cette donne inédite, quelque 35 accusés sur 50 - transformés en fins juristes sous l'influence de leurs conseils qui considèrent, par exemple, qu'«*il y a viol et viol*» - affirment n'avoir pas eu initialement l'intention d'abuser d'un être humain. Ils parlent de jeux sexuels librement consentis. Peu importe pour certains s'ils se rendent compte, une fois sur place, que la femme qui leur est livrée par son mari est manifestement sédatée et inconsciente au point de ronfler sous leurs assauts. La question fondamentale d'un consentement recueilli se pose-t-elle dans la mesure où Gisèle Pelicot dormait, aux portes du coma, assommée de médicaments ? Et quand l'ex-époux lui-même admet que c'est de viols qu'il s'agit ?

D'autres avocats entendent retourner contre la partie civile des photographies explicites prises par celui qui fut son époux dans le secret du foyer conjugal, pour laisser entendre que Gisèle Pelicot, finalement, n'était pas une blanche colombe. Ainsi de celui-ci qui ose : «*Certaines de ces photos ont pu être partagées sur internet par M. Pelicot. Si on part du postulat que ces hommes ont été recrutés pour une soirée torride et qu'ils ont vu ces photos, on peut légitimement penser que l'épouse a accepté ce jeu sexuel (…) En voyant Madame sur ces photos, on peut penser qu'elle était consentante et joueuse.*» *(Nos éditions du 18 septembre.)*

La défense est libre. Mais face à cinq magistrats professionnels, il ne lui est pas interdit d'être intelligente. L'inversion du sens de la preuve pratiquée au grand jour à Avignon en dit long sur les procès pour viol qu'endurent, chaque année, faute d'éléments matériels irréfragables, des centaines de femmes qu'on ne croit pas. Ou qu'on croit trop pour que des avocats se sentent habilités à les salir, dans l'espoir de braconner un acquittement au bénéfice du doute crasseux. Tous les coupables ne s'en sortent pas à bon compte. Mais certains échappent à une juste peine grâce à ce subterfuge qui veut troquer une morale de bazar contre la rigueur du droit.

Le «procès Pelicot» est en passe d'entrer dans les annales judiciaires, au même titre que celui d'Aix-en-Provence durant lequel, en 1978, Gisèle Halimi défendit deux jeunes victimes d'un viol collectif, ou de ceux d'Outreau (2004 et 2005) qui firent éclater un scandale judiciaire sans précédent. Les médias du monde entier ont les yeux tournés vers Avignon. Parce que Gisèle Pelicot, contre toute attente, a rejeté le huis clos auquel elle avait droit. Elle a voulu donner au monde entier l'occasion de voir la preuve incontestable de son calvaire.

Les visionnages en présence de la presse sont, ici, nécessaires pour que le grand public accède à des certitudes. Gisèle Pelicot les demande ; la raison les justifie

Le président de la cour, dans un premier temps, lui a donné raison, faisant sortir le public mais autorisant les journalistes à assister aux visionnages choquants. Puis, comme dépassé par le retentissement de l'audience dont il a la conduite, il a décidé d'en exclure la presse. Mauvaise idée, sur laquelle il doit revenir dès mercredi. En effet, les comptes rendus des chroniqueurs sérieux, qui n'ont pas besoin de détails salaces pour traduire la crudité des scènes, sont le meilleur rempart de la vérité face aux insanités vomies par les réseaux sociaux, émanant parfois même d'auxiliaires de justice.

Circonscrire la diffusion des films aux accusés et à la partie civile revient finalement à recréer une proximité intolérable entre les hommes poursuivis et la femme qui affirme avoir été leur proie, intimité de prétoire dont elle avait expliqué qu'elle ne voulait pas la subir. À donner aux avocats les moins scrupuleux l'opportunité de soutenir, hors audience, que les images prouvent l'innocence de leurs clients. Et puis pourquoi ces éléments de preuve là seraient-ils tabous, quand les cours d'assises classiques (avec des jurés), de plus en plus souvent, projettent sans ciller des images de massacres ?

Ce procès, par son ampleur et l'intérêt qu'il suscite, échappe à ce que la justice a connu jusqu'ici en matière de criminalité sexuelle : la cour se grandirait à prendre en compte cette évidence brute, et à transformer un sordide exercice de voyeurisme en leçon à portée universelle. Priver Gisèle Pelicot de l'opportunité d'ouvrir toutes les portes du dossier, c'est invisibiliser celle qui a été forcée dans son sommeil - plusieurs accusés dont son ancien conjoint l'admettent -, dire de son courage qu'il n'est pas convenable dans une enceinte judiciaire. Les affaires de viol sont les seules pour lesquelles on se méfie de la vaillance de la partie civile.

Certes, la police de l'audience n'est pas du ressort de celle-ci. Mais dans ce cas précis, Gisèle Pelicot ne demande que la manifestation de la vérité. Elle n'entrave aucun des droits consacrés par la loi, à commencer par ceux de la défense. Avec un cran qui ne peut laisser indifférent, elle fait don de sa personne à l'œuvre de justice. Que pèse, face à cette détermination, l'article 309 du code de procédure pénale ? Celui-ci dispose que le président «*rejette tout ce qui tendrait à compromettre*» la dignité des débats ou «*à les prolonger sans donner lieu d'espérer plus de certitude dans les résultats*». Les visionnages en présence de la presse sont, ici, nécessaires pour que le grand public accède à des certitudes. Gisèle Pelicot les demande ; la raison les justifie. S'il devait y avoir un jour un procès en appel, le public saurait ce que les films ont prouvé ou non en première instance.

Autre enseignement à ce stade du procès d'Avignon : des accusés qui nient avoir commis un crime sont, manifestement, convaincus de n'en avoir pas commis. Ou, à tout le moins, ils minimisent la gravité des faits. Comment réagiront-ils si la cour entre en voie de condamnation ? Quel suivi leur sera-t-il réservé, le cas échéant, en prison ? Quels hommes seront-ils quand ils en sortiront - la peine maximale encourue est de 20 ans de réclusion ?

Derrière l'audience de la cour criminelle du Vaucluse se profile, de manière générale, le problème du suivi des violeurs. De leur acceptation d'une sanction alors que certains n'ont pas même conscience d'avoir commis des gestes prohibés. Cette négation de l'interdit sexuel qui, à travers les comptes rendus, apparaît au grand jour à Avignon alors qu'elle est monnaie courante dans les huis clos, a de quoi sidérer.

Il faut maintenant aller au bout de ce tunnel. Aider le procès des viols de Mazan à devenir, pleinement, un procès historique. Bousculer pour ce faire les usages. Donner à l'une de ces audiences, d'ordinaire tenues en catimini et à la chaîne devant des cours criminelles départementales davantage créées pour délester les assises classiques que pour rendre une meilleure justice, une dignité qui donne à penser sur le viol et sa répression. ■



La difficulté de poser un diagnostic du TDAH tient dans le fait que les symptômes qui le définissent peuvent se retrouver dans de nombreux autres troubles.

Un guide pour améliorer le diagnostic des enfants présentant un TDAH

Bénédicte Lutaud

5 % d'entre eux seraient concernés par un trouble du déficit de l'attention, avec ou sans hyperactivité. La HAS précise les examens indispensables, et alerte sur ceux qui sont inutiles.

TDAH. Quatre lettres mystérieuses, désormais omniprésentes dans les médias, les réseaux sociaux, les conversations autour de la machine à café. Encore sujet à controverses, le trouble du déficit de l'attention avec ou sans hyperactivité reste mal connu en France. Ce trouble du neurodéveloppement concerne pourtant autour de 5 % des enfants dans le monde. Professionnels de santé et familles concernées s'accordent tous sur ce constat : le TDAH est mal diagnostiqué en France. Face à l'émergence d'experts autoproclamés, de tests et de conférences en ligne en tout genre pour pallier le manque de spécialistes, le ministère de la Santé et l'association de patients HyperSupers-TDAH France avaient donc saisi la Haute Autorité de santé (HAS) afin qu'elle livre ses recommandations sur le sujet.

Dans un rapport d'une soixantaine de pages, la HAS livre ce lundi ses *« recommandations de bonnes pratiques »* pour *« améliorer le diagnostic et la prise en charge du TDAH chez l'enfant et l'adolescent »*. Un groupe de travail constitué d'experts s'est appuyé notamment sur les recommandations américaines, mais aussi de pays nordiques, d'Allemagne, d'Espagne, d'Italie, d'Australie ou encore du Canada. *« Diagnostiquer le plus tôt possible ces enfants est essentiel »* pour *« éviter une aggravation des conséquences psychologiques, sociales et scolaires »* du trouble, souligne un communiqué de la HAS. Or, *« aujourd'hui, il faut un délai de quatre à six ans pour avoir un diagnostic »*, déplore le Pr Olivier Bonnot, enseignant de pédopsychiatrie à l'université Paris-Saclay et président du groupe de travail.

Ces délais conduisent les patients à *« s'éparpiller dans des démarches qui ne sont pas les bonnes ou solliciter des bilans pas nécessairement utiles. On va dépenser des milliers d'euros sans avoir encore de diagnostic »*, décrit Christine Gétin, directrice et fondatrice de HyperSupers-TDAH France. Un déficit de spécialistes qui laisse la place à certains marchés lucratifs, déplore-t-elle encore : *« On voit des sociétés de marketing qui proposent des autotests de diagnostics sur des questionnaires. »*

En 2014, la HAS avait déjà émis de premières recommandations. *« Elles portaient uniquement sur le repérage par le médecin de premiers recours et le suivi. C'était davantage, à l'époque, une manière de reconnaître l'existence du trouble »*, explique Christine Gétin. Cette fois, elle se félicite d'une véritable *« colonne vertébrale sur laquelle s'appuyer »*.

Le TDAH est à la fois diagnostiqué à tort pour certains enfants… et sous-diagnostiqué chez d'autres. *« Les troubles du neurodéveloppement, et le TDAH en particulier, ont longtemps été mal connus. C'était peu enseigné dans les études médicales, donc la plupart des médecins âgés aujourd'hui de plus de 40 ans n'en ont pas beaucoup entendu parler. On en parle davantage depuis une dizaine d'années »*, constate le Pr Bonnot.

Mais la difficulté tient également dans le fait que les symptômes qui le définissent – ils doivent avoir persisté au moins six mois – peuvent se retrouver dans de nombreux autres troubles. *« La définition est presque trop simple : un enfant inattentif, facilement distrait, impulsif… qui peut avoir de l'hyperactivité… Beaucoup peuvent ressembler à cela ! »*, admet le Pr Olivier Bonnot. Certains parents peuvent penser, à tort, que leur enfant est atteint de ce trouble, or un problème de comportement n'est pas forcément lié à un trouble du neurodéveloppement. Parfois, de simples conseils éducatifs suffisent.

C'est la raison pour laquelle un examen psychiatrique et clinique complet se doit de rechercher d'autres pistes, mais aussi d'autres troubles, soit associés au TDAH, soit qui « miment » le TDAH. Exemple de cette difficulté : *« Des troubles du sommeil peuvent expliquer la distraction, le manque de concentration et l'hyperactivité. Mais les troubles du sommeil peuvent aussi être associés au TDAH »*, relève Olivier Bonnot. Une différence cruciale impossible à distinguer avec un simple questionnaire.

Le TDAH est par ailleurs classé en trois niveaux d'intensité : légère, modérée et sévère. Il n'y a pas d'âge limite inférieur pour observer des symptômes évocateurs, indique le groupe de travail. Toutefois, *« avant l'âge de 5 ans, il est recommandé d'être encore plus prudent avant de poser le diagnostic, en raison de la variabilité développementale »* des enfants.

En cas de suspicion, *« tout médecin formé au diagnostic et au traitement du TDAH peut poser le diagnostic »*, tranche la HAS. Qu'il soit psychiatre ou pas, le plus important est que le médecin soit formé. L'objectif : gagner du temps et éviter toute perte de chance au patient. *« Tout le monde ne pourra pas aller voir un pédopsychiatre ou un pédiatre, car il y a peu de pédopsychiatres et de pédiatres en France »*, rappelle Olivier Bonnot, pragmatique.

> **« Diagnostiquer le plus tôt possible ces enfants est essentiel pour éviter une aggravation des conséquences psychologiques, sociales et scolaires du trouble »**
> **Haute Autorité de santé**

En premier lieu, il est donc possible d'aller voir un médecin généraliste, un pédiatre, un pédopsychiatre ou tout autre médecin, dès lors qu'il a suivi une formation pour se spécialiser. Ces formations, qui pourront prendre la forme d'un diplôme universitaire ou d'une formation continue post-universitaire, devront être validées par les collèges nationaux professionnels concernés. En attendant, pour trouver un spécialiste adéquat, les parents peuvent se tourner vers les associations de familles concernées ou appeler des centres-ressources TDAH. Les recommandations de la HAS comportent un autre angle mort : quelle formation donner aux nombreux « coachs » proposant aujourd'hui leur aide ?

Pour affiner son diagnostic, le médecin peut s'aider des critères cliniques définis dans la CIM-11 (11e révision de la classification internationale des maladies) ou du DSM-5-TR (Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux). Le diagnostic doit comprendre cinq étapes « indispensables » : un entretien clinique avec l'enfant et ses parents, suivi d'un examen clinique ; l'élimination d'un diagnostic différentiel (un autre trouble présentant des symptômes similaires tels le trouble du développement du langage, les troubles du sommeil, le trouble du spectre de l'autisme…) ; s'assurer d'être conformes aux critères cités ci-dessus ; évaluer le retentissement du trouble sur la scolarité, la vie familiale et sociale.

« Le diagnostic de TDAH est clinique », insiste la HAS, et il n'existe pas, à ce jour, *« d'examen complémentaire ou de biomarqueur »*. Le diagnostic ne peut donc pas se faire en téléconsultation, hors *« cas exceptionnel »*. Dans un tel cas, la présence d'un professionnel de santé ou d'un psychologue auprès du patient est requise. Le médecin doit aussi prendre en compte les sources d'information scolaires et périscolaires, et des intervenants médicaux et sociaux (orthophonistes, psychomotriciens, etc.). En revanche, un bilan neuropsychologique *« n'est pas nécessaire pour poser le diagnostic »* – il pourra parfois être utile pour le suivi –, tranche la HAS. De même, la réalisation de bilans paramédicaux (orthophonique, ergothérapique ou psychomoteur) n'est pas nécessaire pour poser le diagnostic. ■

La HAS dresse un bilan des thérapies qui marchent et de celles à éviter

Gommes au safran, séances d'hypnothérapie, applications payantes pour « mieux s'organiser » : sur internet, les solutions « miracles », le plus souvent frauduleuses, promettant de « soigner » le trouble du déficit de l'attention avec ou sans hyperactivité (TDAH) pullulent. Il faut dire que le trouble du neurodéveloppement concernerait 5 % des enfants et adolescents dans le monde. Autant de raisons, pour la Haute Autorité de santé, saisie par le ministère de la Santé et l'association de patients HyperSupers-TDAH France, de rappeler les interventions thérapeutiques ayant fait l'objet d'un véritable consensus scientifique.

La HAS a donc publié ce lundi un guide pratique pour améliorer le diagnostic *(lire ci-dessus)*, mais aussi clarifier la ligne de conduite à tenir dans la prise en charge de ce trouble. Première étape, dès que le diagnostic est posé : initier la « psychoéducation », ou apprentissage de son trouble par le patient et sa famille. L'éducation thérapeutique du patient doit ensuite permettre à ce dernier de gagner en autonomie en lui proposant des techniques pour améliorer la gestion du quotidien (mise en place de routines, rangement de la chambre), gérer le comportement en classe, les devoirs, ses émotions, etc. Un premier pas vers l'estime de soi mais aussi l'amélioration de ses relations familiales et sociales.

« Ce n'est pas la faute des parents »

Dans un second temps, la HAS recommande le suivi de « programmes d'entraînement aux habiletés parentales ». Un « rattrapage » pour parents défaillants ? Au contraire. *« Un enfant atteint de TDAH, ce n'est pas la faute des parents ! »*, martèle le Pr Olivier Bonnot, enseignant en pédopsychiatrie à l'université Paris-Saclay et président du groupe de travail de la HAS. Il s'agit de formations, souvent en groupes, *« pour expliquer aux parents que leurs enfants ont besoin de méthodes éducatives légèrement différentes »*. Ce n'est pas une mauvaise éducation qui cause un TDAH. Mais le TDAH nécessite d'adapter sa manière d'éduquer. Ces programmes, comme celui de Barkley, le plus connu en France, s'appuient sur les principes des thérapies comportementales, cognitives, et émotionnelles (ou TCCE). Ils sont toutefois encore peu déployés sur le territoire.

En revanche, la HAS souligne qu'*« en l'absence d'évaluation suffisante, les approches »* de type *« neurofeedback, entraînement cognitif, (…) (méditation) pleine conscience »*, ou encore la *« thérapie psychanalytique et thérapies autres que les TCCE ne sont pas recommandées »*. Quant à la kinésiologie, l'ostéopathie et l'acupuncture, *« elles n'ont pas démontré leur efficacité »* ; pire, elles peuvent constituer une perte de temps ou d'argent, quand elles ne constituent pas un danger pour la santé, alerte la HAS.

Les habitudes de vie (notamment le sommeil et l'activité sportive) peuvent également jouer un rôle sur l'amélioration des symptômes, voire améliorer les capacités cognitives. *« Les écrans ou le manque de sport ne fabriquent pas le TDAH, mais un mode de vie plus sain, se coucher à horaire régulier et diminuer les écrans peut avoir un impact sur les symptômes »*, explique le Pr Bonnot. La HAS déconseille en revanche toute éviction alimentaire ou régime spécifique.

Pour la HAS, il ne faut pas avoir peur des médicaments… et notamment du méthylphénidate (MPH), plus connu sous les noms commerciaux Ritaline ou Concerta, dès lors qu'il est approprié à la situation du patient. Ainsi, il peut être pris en première intention en cas *« d'intensité sévère »*, et même avant 6 ans *« dans les cas les plus complexes et sévères »*, par des spécialistes de niveau 2. Le MPH a encore mauvaise presse en France – certains l'assimilant à une drogue et lui prêtant un risque addictif. La HAS clarifie : le MPH *« est un psychostimulant, qui n'est ni une amphétamine, ni un dérivé d'amphétamine »*, et il n'y a aucun risque d'addiction à long terme documenté chez les enfants bénéficiant de ce traitement. Enfin, les études cliniques ont bien démontré son efficacité, assurent les experts.

Cette mise au clair de la HAS *« permet de faire le tri sur le suivi »*, se félicite Christine Gétin, directrice et fondatrice de HyperSupers-TDAH France, *« car beaucoup de parents s'égarent sur des traitements qui n'en sont pas »*. *« Il y a un marché terrible de coachs qui évoquent les produits "naturels". Mais le pire, c'est la perte de temps, qui est une perte de chance pour les enfants. »*

En attendant, il va tout de même falloir s'armer de patience : l'urgence reste de former des médecins, au diagnostic, mais aussi aux fameux programmes d'éducation parentale, qui font toujours défaut en France. ■ **B. L.**

«Je suis prête pour ce combat» : Estelle Mossely dévoile son projet pour la boxe française

Propos recueillis par **Baptiste Desprez**

La championne olympique explique au «Figaro» les raisons de sa candidature à la présidence de la Fédération française de boxe.

La course contre la montre est enclenchée. Il y a une semaine, Estelle Mossely a annoncé son intention de briguer la présidence de la Fédération française de boxe. À 32 ans, la championne olympique à Rio, battue dès le premier tour aux JO de Paris, se lance dans un nouveau défi. Après sa carrière amateur, son passage chez les professionnels, sa vie de promoteur et son rôle de maman (*«un travail à temps plein»*, sourit-elle) de deux enfants, la boxeuse, qui tirera un trait sur sa carrière en 2025, ambitionne d'être la patronne de la boxe française. Elle affrontera Dominique Nato, l'actuel président, pour un verdict attendu le 14 décembre. Après un déplacement à Marseille ce week-end, et avant de visiter les clubs en Nouvelle-Aquitaine, la première Française championne du monde (2016 en amateur, 2019 chez les pros) s'est longuement confiée au *Figaro*. Dans un café avec vue sur le château de Vincennes, Estelle Mossely a dévoilé son plan de bataille.

LE FIGARO. - Pourquoi vous lancez-vous dans cette aventure?

ESTELLE MOSSELY. - Ma candidature peut sembler inattendue, mais je le fais parce que j'aime par-dessus tout mon sport, qui se trouve à un virage qu'il ne faut pas rater. L'avenir de la boxe en France en dépend. Aujourd'hui, j'arrive à la fin d'un parcours où j'ai un peu tout connu. Le haut niveau, les clubs, le milieu professionnel (*seule boxeuse française à être professionnelle, NDLR*), l'international, la boxe olympique... Mon constat est qu'on pouvait faire tellement mieux après 2016 (*6 médailles françaises*). On avait la possibilité de développer notre sport différemment, de s'appuyer sur des têtes de gondole, de communiquer autrement et de ne pas s'appuyer sur une tendance qui, si on ne fait rien, s'essouffle rapidement. La fédération ne l'a pas fait. En 2024, avec des ressources et des moyens supplémentaires, on pouvait faire bien mieux qu'en 2016 avec des JO en France (*3 médailles à Paris*). Cela n'a pas été le cas. Je n'ai pas beaucoup vu le président se déplacer avant les Jeux pour soutenir les athlètes... Je m'engage donc dans cette campagne parce que j'ai envie de faire changer les choses, de montrer que la France est une vraie nation de boxe.

La France l'est-elle vraiment?

On peut l'être, mais aujourd'hui, on ne l'est pas suffisamment. En termes de performances et de qualité des athlètes et des entraîneurs, je pense qu'on l'est. On a des talents, mais ils ne s'expriment pas assez.

Quand avez-vous pris la décision de vous lancer?

Très vite après les JO. Faire bouger les lignes, proposer des solutions, témoigner de ce que j'avais connu et, surtout, agir concrètement... C'est ce qui m'animait. La présidence était dans un coin de ma tête, sauf que je trouvais le timing court pour mettre en place des choses. On a peu de temps (*l'élection se tiendra le 14 décembre*). Par rapport à ma carrière sportive, ce n'était pas le souci, parce qu'à mon sens, on peut se lancer dans une campagne et être athlète. Je vais continuer à boxer en 2025 avec deux combats (*un chez les amateurs, un en professionnel pour faire ses adieux*). Et je ne vais pas mener cette bataille seule.

Des noms de la boxe vont-ils vous accompagner?

Oui, mais je ne peux rien dire pour le moment. J'ai de bonnes cartes en main (*elle sourit*). Une personne du monde de la boxe m'a dit oui, sans laquelle je ne serai pas allée dans cette campagne. Il y aura des profils du monde de la boxe, mais pas seulement.

Avez-vous des discussions avec Dominique Nato, l'actuel président?

C'est la première personne que j'ai contactée avant de l'annoncer. Par respect, car je le connais depuis longtemps. Je ne voulais pas qu'il le prenne comme une attaque. Mais mes idées ne sont pas celles de l'actuelle fédération.

> **«J'aime par-dessus tout mon sport, qui se trouve aujourd'hui à un virage qu'il ne faut pas rater»**

Comment a-t-il accueilli votre décision?

Il ne m'a pas claqué la porte au nez (*rires*). Il ne s'y attendait pas. Il pensait plus parler de la suite de ma carrière sportive. Je lui ai apporté des éléments sur pourquoi on en est arrivé à zéro médaille chez les femmes (*contre trois chez les hommes*). Je lui ai fait comprendre que j'aurais préféré l'avoir avec moi plutôt qu'en adversaire. Chacun mènera sa campagne avec ses idées et j'espère que l'on débattra de nos projets. Quoi qu'il arrive, ma volonté est de me présenter, pas d'attendre un poste de vice-présidente ou autre.

Une campagne est synonyme de coups bas. Êtes-vous prête à en recevoir?

(*Regard fixe*) Oui. Je m'attends absolument à tout. Recevoir des coups, forcément. Je suis prête pour ce combat. Les idées sont là. Le programme est en train de se construire mais les grandes lignes sont déjà écrites. J'ai envie d'être présidente pour les boxeurs, entraîneurs, comités et licenciés. Il faut penser collectif, ma petite personne, je m'en fiche. Beaucoup de gens sont déçus par la fédération, je dois apporter un nouvel élan et un vent nouveau. Être présidente dans mon bureau ne m'intéresse pas. La vision doit être globale, et pas simplement des arrangements entre amis, ce qui a été le cas dans le passé.

Vous, présidente de la fédération, citez-nous trois engagements que vous tiendrez...

À la François Hollande? (*Elle sourit.*) Moi, présidente de la Fédération française de boxe, je serai attentive aux boxeurs et aux entraîneurs. Avec plus de dialogue, de valorisation de ce qui est fait sur le terrain et une participation financière remise à tous les clubs qui n'ont pas assez de moyens aujourd'hui. Deuxième chose, je m'engage à positionner la boxe française sur la scène internationale et ne pas suivre le vent. Il faut être présent, d'une manière ou d'une autre, sur les grands événements sportifs. Il faut des événements majeurs de boxe en France. Troisième engagement, avoir plus de licenciés. Un travail de fond doit être entrepris pour donner envie aux parents de mettre leurs enfants à la boxe. Créer des vocations, mettre des étoiles dans les yeux... c'est notre mission. J'ajoute d'autres points. Donner envie aux femmes de faire ce sport, développer la handiboxe, qui a été étonnamment absente aux Jeux paralympiques, se rapprocher du sport scolaire. Les chantiers sont nombreux...

Ce week-end, le combat des lourds entre Daniel Dubois et Anthony Joshua a réuni 96 000 personnes à Wembley. En France, cela paraît utopique...

Je ne vais pas vous mentir, cela ne se fera pas dans les quatre ans. Mais c'est un exemple parfait du virage qui doit être pris, comme l'ont fait les Anglais après les JO 2012 (*Joshua était médaillé d'or*). Eux n'ont pas loupé le coche, contrairement à nous. C'est le moment clé pour prendre la vague, même si le soutien financier de l'État baissera. Il ne faut pas se rater.

Sport en vogue et suivi par la jeune génération, avez-vous peur que le MMA ne dépasse la boxe?

Non. Le MMA est sous tutelle de la boxe dans notre fédération française et je ne pense pas qu'ils aient besoin de nous davantage. Si je suis présidente, j'engage le dialogue avec le ministère pour donner son indépendance au MMA. L'accompagnement a été fait, il ne doit pas se poursuivre. On doit se concentrer sur notre discipline.

Présidente de la Fédération française de boxe, est-ce un tremplin pour briguer le poste de ministre des Sports à l'avenir?

Cela pourrait, mais je ne le vois pas comme ça aujourd'hui. Je veux apporter à mon sport, à qui je dois tant. Je vais bientôt me retirer des rings car j'ai envie de mener des combats différents. Dans le milieu masculin de la boxe, avoir une femme présidente de la fédération serait un beau message. ■



«Beaucoup de gens sont déçus par la fédération, je dois apporter un nouvel élan et un vent nouveau», explique Estelle Mossely.

PAUL DELORT/LE FIGARO

Fin de carrière en 2025 : «Je me retire car j'en ai envie»

«*L'or et rien d'autre.*» Rencontrée en janvier dernier dans un restaurant de Champigny-sur-Marne, non loin de son domicile, Estelle Mossely ne cachait pas ses ambitions de médaille d'or aux JO de Paris cet été. C'était écrit. L'histoire s'annonçait belle pour entrer encore un peu plus dans la légende de la boxe olympique. Raté. Huit ans après son sacre à Rio chez les poids légers (- 60 kg), la marche était finalement bien trop haute pour la seule française championne du monde amateur (2016) et professionnelle (2019).

Battue dès le 1er tour par l'Américaine Jajaira Gonzalez, dans une Arena Paris Nord de Villepinte (lieu des premiers combats de boxe la première semaine, avant les finales à Roland-Garros) sous le choc, la native de Créteil a échoué dans sa mission. *«Cela fait quelques mois que ce n'est plus la Estelle Mossely de 2016*, soufflait-elle, émue, face aux médias après son élimination. *Cela fait plusieurs semaines qu'on savait que ce serait compliqué.»*

La raison? Une opération du nez fin 2023 et des problèmes respiratoires qui l'ont empêché de se préparer à la hauteur d'une concurrence désireuse de balayer la championne olympique 2016. À 31 ans, elle n'a jamais été en mesure de répondre au défi qu'elle s'était lancé. Il manquait trop de temps, d'entraînement et de préparation pour rivaliser. Un peu moins de deux mois après les JO, la déception semble digérée pour celle qui se lance désormais dans un autre combat : la présidence de la Fédération française de boxe. Elle accepte, avec délicatesse, de reparler du feuilleton olympique, manière de clôturer cet épisode douloureux.

«S'il n'y avait pas eu les Jeux olympiques, j'aurais repris bien plus tard, avoue-t-elle sans se plaindre et sans aucun regret - malgré un physique défaillant - d'avoir tenté sa chance pour une dernière olympiade. *Compte tenu de mes blessures à répétition, je ne comptais pas reprendre avant l'année prochaine. Pour respecter le temps imparti, je ne devais pas remonter sur le ring avant six mois. Ma dernière opération était au mois de février et j'ai dû reprendre plus tôt parce qu'il y avait les JO. Il s'est passé ce qu'il s'est passé et finalement cela ne m'a pas servi de pousser et d'y aller quand même malgré les avis médicaux.»*

Tournée vers l'avenir

Connue aussi pour sa franchise et un caractère bien trempé, la seule boxeuse professionnelle en France à être capable de vivre de son sport tacle aussi la fédération. Prémisse d'un prochain combat à venir lors de la campagne? *«On avait des équipes performantes, des athlètes qui avaient eu de bons résultats sur différentes compétitions et j'estime qu'on aurait dû avoir plus de qualifiés et de médailles à Paris* (3 médailles avec l'argent de Billal Bennama, Sofiane Oumiha et le bronze de Djamili-Dini Aboudou, zéro pointé chez les filles), raille-t-elle. *On n'a pas ressenti un vrai soutien du président, que je n'ai pas souvent vu nous accompagner avant les compétitions, avec qui j'ai échangé pour donner les raisons de l'échec des filles à Paris.»*

Désormais, la diplômée de l'école supérieure d'ingénieurs se tourne vers l'avenir. À 32 ans, elle ne se voit pas boxer éternellement, consciente du temps qui passe, de l'exigence d'un sport qui ne pardonne rien et de projets à venir conséquents. *«J'arrive à la fin de ma carrière et pourtant j'aime toujours autant la boxe*, sourit-elle. *Il sera bien temps de tourner la page, j'en suis consciente. J'ai deux enfants qui demandent de l'énergie et je veux me retirer avant que je ne sois trop âgée ou démotivée.»* Sans être relancée, Estelle Mossely prend les devants : *«Je me retire car j'en ai envie.»* Elle mettra un terme à sa carrière avec deux combats. Dont le dernier devant tous ses proches. *«J'ai déjà une idée pour l'endroit de ma dernière fois»*, murmure-t-elle, mystérieuse. ■

B. D.

ZOOM

Nuit du Rugby : Dupont superstar

Le demi de mêlée du Stade Toulousain a été élu par ses pairs meilleur joueur du Top 14, et ce pour la troisième fois en quatre ans. Honoré lundi soir à l'Olympia, Antoine Dupont a également reçu le trophée de meilleur international français à XV et... à 7. Un ajout en forme de tour de passe-passe pour permettre au champion olympique à 7 d'être sacré malgré sa non-participation au Tournoi des six nations 2024. Parmi les autres distinctions, le Stade Toulousain a reçu le prix du meilleur staff de Top 14 et l'ailier de Pau, Théo Attissogbé, a été désigné révélation de la saison.

LE CARNET DU JOUR

Les annonces sont reçues avec justification d'identité du lundi au vendredi de **9h** à **13h** et de **14h** à **18h** **(excepté les jours fériés)** et tous les dimanches de **9h** à **13h**.

carnetdujour@media.figaro.fr

01 56 52 27 27

signatures

Rencontre-dédicace avec

Olivier Weber
Dictionnaire amoureux
de l'aventure
(Plon),

ce mardi 24 septembre 2024,
à 19 heures,
à l'auditorium
du centre des arts
d'Enghien-les-Bains,
12-16 rue de la Libération.

Entrée gratuite,
sur inscription, dans la limite
des places disponibles.
Téléphone au 01 34 28 42 28.

deuils

Amiens, Saint-Fuscien
(Somme).

La cérémonie religieuse pour le

docteur Pierre BAUDEL
médecin radiologue,

décédé le 21 septembre 2024,
à l'âge de 90 ans,

aura lieu
le vendredi 27 septembre,
à 14 heures, en l'église
de Saint-Fuscien, suivie
de l'inhumation au cimetière
d'Yvrencheux (Somme).

De la part de :

Colette Baudel,
son épouse,
Jean-Pierre et Caroline Baudel,
Xavier Baudel,
Christophe et Cécile Baudel,
Hélène et Christopher
Underwood,
ses enfants et beaux-enfants,
ses petits-enfants
et arrière-petits-enfants,
toute la famille.

L'offrande tiendra lieu
de condoléances.

Jean-Claude et Chantal
Bernard,
son fils et sa belle-fille,

Olivier, Arnaud, Frédéric
et Claire,
ses petits-enfants,

ont la tristesse
de faire part du décès de

Marguerite BERNARD
née Goupil,

survenu le 1er septembre 2024,
à l'âge de 96 ans, à Paris.

La cérémonie religieuse
a été célébrée en l'église
Saint-Albert-le-Grand,
à Paris (13e),
le 13 septembre 2024.

103, rue de la Glacière,
75013 Paris.

France Bréchignac,
née Lacroix, son épouse,

Laurent et Marie-Françoise
Bréchignac,
Caroline et Jean-Yves
Herrgott,
Jérôme et Catherine
Bréchignac,
ses enfants,

Victoire et Nicolas,
Gaspard et Hugo,
Aurélie et Émilien,
Flore et Yannick,
Romain et Célia,
Inès, Malorie et Victor,
ses petits-enfants,

Arthur, Augustin, César
et Louis,
ses arrière-petits-fils,

ont la tristesse de faire part
du rappel à Dieu de

Xavier BRÉCHIGNAC

le 22 septembre 2024,
à l'âge de 93 ans.

La cérémonie religieuse
sera célébrée
le mardi 1er octobre, à 14 h 30,
en l'église
de Saint-Étienne-des-Oullières
en Beaujolais,
suivie de l'inhumation
au cimetière du village.

Vincent et Eric Thomas,
ses fils,
Salima Thomas,
sa belle-fille,

Hugo, Cécil et Nina,
ses petits-enfants,

Charles Lambroschini,
son frère,
Elke Lambroschini,
sa belle-sœur,

Sophie, Julien, Antoine
et Sébastien,
ses petits-neveux,
et leurs conjoints

ont la tristesse
de faire part du décès de

Françoise de BUTTET
née Lambroschini,

survenu le 19 septembre 2024.

Les obsèques auront lieu
au cimetière du Père-Lachaise,
à Paris (20e),
le lundi 30 septembre,
à 15 h 30.

La famille tient à remercier
le professeur Quint
et les équipes médicales
pour leurs soins attentionnés,
leur gentillesse
et leur dévouement.

Ses enfants, petits-enfants
et arrière-petits-enfants
ont la tristesse
de faire part du décès de

Nane COFFRANT
veuve de
Jacques Coffrant

survenu le 18 septembre 2024,
à l'âge de 95 ans.

La cérémonie religieuse
sera célébrée en l'église
Saint-Pierre-Saint-Paul,
2, place de l'Église,
à La Celle-Saint-Cloud,
le vendredi 27 septembre,
à 10 h 30.

Ni fleurs ni couronnes,
plutôt des dons à la
Maison médicale
Jeanne-Garnier,
106, avenue Émile-Zola,
75015 Paris.

Cet avis tient lieu de faire-part.

Mme Delphine Côte,
sa fille,
et ses petites-filles

vous font part du décès de

Mme France CÔTE
née Mercier.

La cérémonie religieuse
aura lieu le vendredi
27 septembre 2024, à 10 h 30,
en l'église Saint-Germain
de Saint-Germain-en-Laye.

Marseille (Bouches-du-Rhône).

Marie et Roland Grenet,
Anne Fabre
et Christophe Castellorizios,
ses filles et leurs conjoints,

Delphine, Lucie, François
et Claire Grenet,
Louis et Cordelia
Castellorizios,
Marie Bousquet,
Jean Bousquet,
ses petits-enfants,
Clémentine Castellorizios,
son arrière-petite-fille,

en union de prière avec
Paul Fabre (†),
son époux,
et Françoise Fabre (†),
sa fille,

font part du rappel à Dieu de

Janine FABRE
née Reinier,

le 21 septembre 2024,
à Marseille, munie
des sacrements de l'Église.

La cérémonie religieuse
sera célébrée
en la basilique du Sacré-Cœur,
81, avenue du Prado,
à Marseille (8e),
le mercredi 25 septembre,
à 9 h 30.

Cet avis tient lieu de faire-part.

Milan (Italie).

Bernard Giraud,
son mari,
Guillaume Giraud,
son fils,
Pierfrancesco Leopardi,
son fils, et ses enfants

ont l'immense tristesse
de faire part du décès de

Elisabetta GIRAUD
née de Sarzana,

survenu le 22 septembre 2024,
dans sa 79e année.

La messe d'obsèques aura lieu
le mercredi 25 septembre 2024,
à 11 heures, en l'église
Sant'Alessandro in Zebedina,
à Milan.

Jamila Fruchart,
son épouse,
Yasmine et Sarah,
ses filles,

ont la tristesse
de faire part du décès du

professeur
Jean-Charles FRUCHART

officier de la Légion d'honneur,
officier
des Palmes académiques,

membre de l'Académie
nationale de médecine,
membre de l'Académie
nationale de pharmacie,

lauréat du prix Galien,
lauréat du prix Anitschkow,
docteur honoris causa
des universités de Bucarest
et de Buenos Aires,

survenu le 17 septembre 2024,
à l'âge de 78 ans, à Paris.

La cérémonie aura lieu
le mercredi 25 septembre,
à 13 h 30,
en la salle de la Coupole
du crématorium du cimetière
du Père-Lachaise, Paris (20e).

L'inhumation aura lieu
le vendredi 27 septembre,
au cimetière européen
de Marrakech.

Bourges, Saint-Doulchard,
Neuvy-sur-Barangeon (Cher).

Mme Christiane Gambert,
son épouse,

Jean-Michel et Patricia,
Jean-Jacques et Brigitte,
ses enfants,

Caty, Ludovic et Romain,
ses petits-enfants,
Iliane, Lou, Faustine, Louis
et Juliette,
ses arrière-petits-enfants,

ses sœurs
et toute la famille

ont la tristesse
de vous faire part du décès de

M. Maurice GAMBERT
commandeur
de la Légion d'honneur,

survenu le 20 septembre 2024,
à l'âge de 97 ans.

La cérémonie religieuse
sera célébrée
le vendredi 27 septembre 2024,
à 15 heures, en la cathédrale
Saint-Étienne de Bourges.
Condoléances sur registres.

Les envois de fleurs et plaques
pourront être remplacés
par des dons au profit
d'une association choisie
par la famille.

La famille remercie par avance
toutes les personnes
qui s'associeront à sa peine.

Cet avis tient lieu de faire-part.

Chitenay (Loir-et-Cher).

Gonzague et Dominique
Guilhem de Pothuau,
Christophe
Guilhem de Pothuau,
Roland et Olivia
Guilhem de Pothuau,
et leurs enfants,

ont la tristesse de vous
faire part du décès de la

marquise
GUILHEM de POTHUAU

survenu le 20 septembre 2024.

La cérémonie religieuse
aura lieu
le jeudi 26 septembre, à 10 h 30,
en l'église de Chitenay.

Mme Joseph Lafont,
née Sabine
Andrieu-Guitrancourt,

M. et Mme Thomas Lafont
et Valentin,
M. et Mme Matthieu Lafont,
Charlotte, Manon, Joséphine
et Suzanne,
M. et Mme Germain Lafont,
Elisa, Paul et Laetitia

ont la tristesse
de vous faire part du décès de

Joseph LAFONT
chevalier de l'ordre
de Saint-Grégoire-le-Grand,

survenu le 22 septembre 2024,
dans sa 88e année, muni
des sacrements de l'Église.

La cérémonie religieuse
sera célébrée en l'église
Notre-Dame-de-Nazareth,
351, rue Lecourbe, Paris (15e),
le jeudi 26 septembre, à 10 h 30.

L'inhumation aura lieu
au cimetière de Fréville
(Seine-Maritime),
le vendredi 27 septembre,
à 14 h 30.

Rennes.

La famille de

Marie-Chantal HILLARD

a la tristesse
de vous faire part de son décès,
survenu le 19 septembre 2024,
à l'âge de 88 ans.

La cérémonie religieuse
sera célébrée
le lundi 30 septembre,
à 14 heures,
en l'église Saint-Germain,
à Rennes.

Si vous souhaitez
lui rendre hommage,
la famille vous propose
d'adresser un don en faveur
de la recherche sur le cancer,
plutôt que des fleurs.

Roanne (Loire).

Nicole, son épouse,

Christophe, Stéphanie, Rémy,
ses enfants, et leurs conjoints,
ses petits-enfants

ont la profonde tristesse
de vous faire part du décès de

Joseph-Dominique
LANDREAU
médecin gastro-entérologue,

survenu le 21 septembre 2024,
dans sa 90e année.

La cérémonie religieuse
sera célébrée
le samedi 28 septembre,
à 14 h 30,
en l'église Saint-Étienne,
à Roanne.

Joseph-Dominique repose
au 72, rue de Charlieu,
à Roanne.

Pas de plaques.

Cet avis tient lieu de faire-part.

Paris (17e). Île-de-France.

Arnaud Poulain de Saint Père,
son époux,

Shizuko Fukui,
sa mère,

Masumi Nakashima,
sa sœur,

Aude Poulain de Saint Père,
sa belle-sœur,
Paule Poulain de Saint Père,
sa belle-sœur,
Thibault Poulain de Saint Père,
son beau-frère,

ses amies et amis

ont l'immense tristesse
de vous faire part du décès de

Megumi
POULAIN de SAINT PÈRE
née Fukui,
à Nagoya (Japon),

survenu le 20 septembre 2024,
dans sa 59e année, à Paris.

Un hommage lui sera rendu
en la salle Mauméjean
du crématorium du cimetière
du Père-Lachaise, Paris (20e),
le vendredi 27 septembre,
à 10 heures,
suivi de l'inhumation
en la chapelle cinéraire,
au cimetière de Montmartre,
à 16 h 15.

Cet avis tient lieu de faire-part.

arnaud.desaintpere
@laposte.net

M. Alain Rostand,
son frère,
Mme Bernard
de Commines de Marsilly,
sa sœur,
en union avec
ses frères et sœurs,
Germain Rostand (†),
Gérard Rostand (†),
Michel Rostand (†),
Colette Charoy (†),
Philippe Rostand (†),
Gilles Rostand (†),
Hélène Berlier de Vauplane (†),
et leurs conjoints,

ses 35 neveux et nièces,
leurs enfants et petits-enfants

ont la tristesse
de vous faire part
du rappel à Dieu de

Mlle Marguerite ROSTAND

le samedi 21 septembre 2024,
dans sa 100e année.

La messe d'obsèques
sera célébrée
le vendredi 27 septembre,
à 14 h 30,
en l'église Saint-Germain
de Flamanville (Manche),
suivie de l'inhumation
au cimetière,
dans l'intimité familiale.

Sophie Berre Ricard,
Natalie Deitz Ricard,
ses filles, leurs époux,
leurs enfants et petits-enfants,

le docteur Gilbert Setbon
et son fils,
parents et alliés

ont la douleur
de vous faire part du décès de

Édith Claire RICARD DAMIDOT
« Doudou »,

survenu à l'âge de 90 ans.

La messe d'obsèques aura lieu
le vendredi 27 septembre 2024,
à 10 h 30,
en la chapelle des Augustines,
à Saint-Germain-en-Laye.

Saint-Siffret (Gard).

Mme Catherine Roux,
née Sarrut, son épouse,
Frédéric, François (†),
Valentine et Sabine,
ses enfants,
et leurs conjoints,
ses petits-enfants
et arrière-petits-enfants

ont la douleur
de faire part du décès de

M. Daniel ROUX

survenu le 21 septembre 2024,
à l'âge de 93 ans.

Le service religieux
sera célébré
le mercredi 25 septembre 2024,
à 11 heures,
au temple d'Uzès (Gard).

Cet avis tient lieu de faire-part.

*« Aimez-vous les uns les autres,
comme je vous ai aimés. »*
Jean 13, 34.

La Baule-Escoublac
(Loire-Atlantique).

M. Gérald Santucci,
son fils,

Anne-Flore,
Catherine et Jinwan Kim,
Claire,
ses petits-enfants,

Isabelle Serralta,
sa nièce,

ont la douleur
de faire part du décès de

M. Pierre SANTUCCI
ancien receveur principal
des Douanes,

survenu le 19 septembre 2024,
à l'âge de 99 ans,
à Saint-Nazaire.

La cérémonie religieuse
sera célébrée en l'église
Saint-Pierre-Escoublac,
31, avenue Henri-Bertho,
à La Baule-Escoublac,
dans l'intimité familiale,
le mercredi 25 septembre,
à 14 h 30, suivie de l'inhumation
au cimetière d'Escoublac.

Chantal Vigneron,
son épouse,

Charlotte et Julie,
ses filles,

Vito et Domenico Bertrand,
ses petits-enfants,

ont la tristesse
de vous faire part du décès du

docteur Bertrand VIGNERON

survenu le 20 septembre 2024,
dans sa 78e année.

La cérémonie religieuse
sera célébrée
le mercredi 25 septembre 2024,
à 14 h 30, en l'église
Saint-Ferdinand-des-Ternes,
à Paris (17e).

Une cérémonie religieuse
aura aussi lieu
le jeudi 26 septembre,
à 10 heures, en l'église
de Saint-Martin-Sepert
(Corrèze), suivie
de l'inhumation au cimetière.

La famille remercie
le docteur G. Foulon
et le docteur G. Nemes
pour leur accompagnement.

messes

Une messe sera dite
le jeudi 26 septembre,
à 19 heures,
en la crypte de l'église
Notre-Dame-d'Auteuil,
Paris (16e), à l'intention de

Ghislaine d'AMBLY

décédée le 22 juillet 2024.

souvenirs

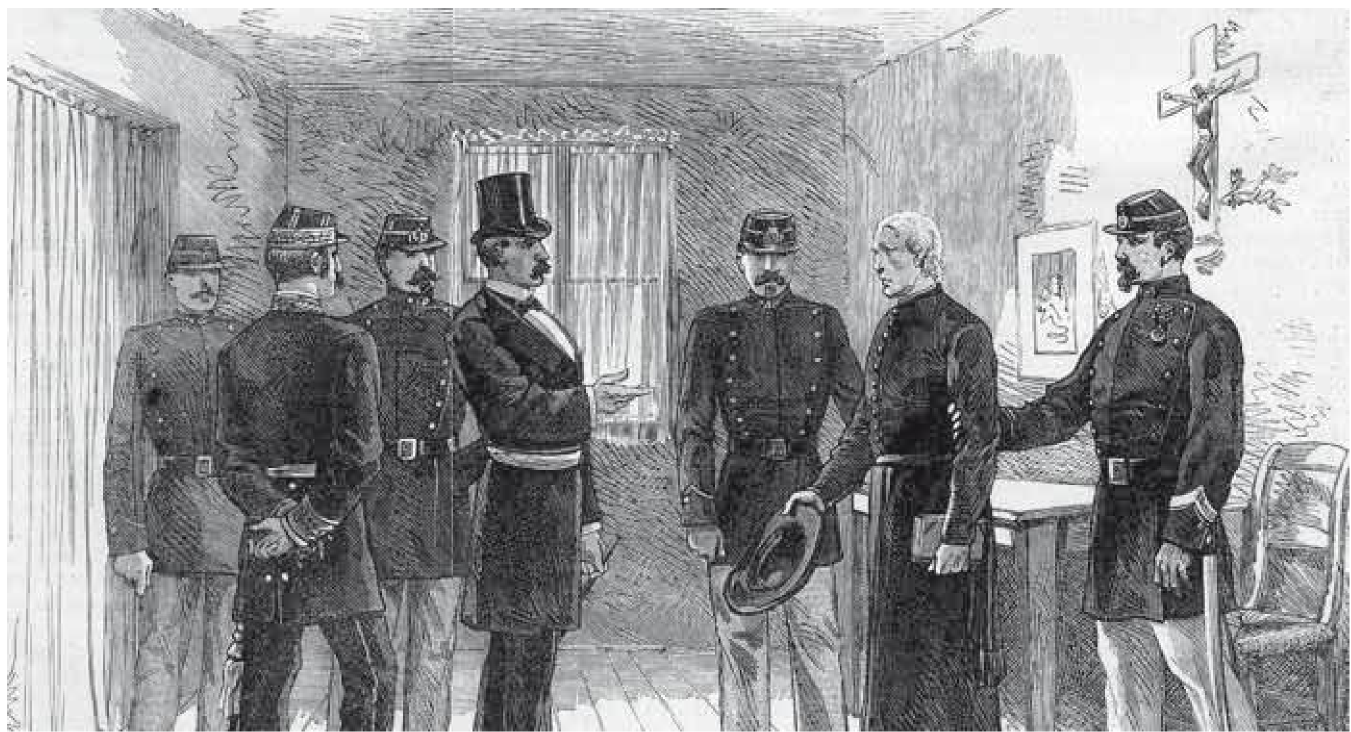
Le 24 septembre 2014,

Noé LEMOS

âgé de 10 ans,
décédait des suites
d'une tumeur au cerveau.

*Merci à tous ceux
qui continuent de penser
à ce petit garçon
hors du commun.*

RÉCIT



Un père jésuite appréhendé, le 30 juin 1880, gravure de Ferdinandus dans *Le Monde illustré* du 3 juillet 1880. STEFANO BIANCHETTI/BRIDGEMAN IMAGES

L'histoire tumultueuse de l'école privée, au cœur des passions



PAR **Guillaume Perrault**

La sanction du directeur d'un lycée catholique à Pau inquiète. Affaire isolée ou prémices d'une reprise de la guerre scolaire ? Premier volet de notre récit en deux parties sur la liberté de l'enseignement en France depuis le XIXe siècle.

Le directeur d'un établissement catholique sous contrat d'association qui jouit d'une excellente réputation, l'Immaculée-Conception, à Pau, a été interdit d'exercer par l'État pendant trois ans. Le rectorat lui reproche, notamment, d'avoir instauré des cours de catéchisme obligatoires. Le directeur répond qu'il s'agit de cours de culture religieuse et qu'un élève peut en être dispensé à sa demande. L'affaire trouve sa source dans l'interprétation de la loi Debré (1959). Celle-ci donne aux écoles privées la faculté de conclure un contrat d'association avec le ministère, tout en reconnaissant le *« caractère propre »* des établissements confessionnels. Qu'en restera-t-il dans les faits si le Conseil d'État donne raison au rectorat ?, craignent les défenseurs de l'école libre.

L'enseignement, public ou privé, laïque ou religieux, est une question cruciale en France depuis la Monarchie de Juillet (1830-1848). L'école devient alors *« cet enjeu central de la politique française, car tous les partis y investissent leurs espoirs contradictoires, à partir de la croyance partagée qu'elle est omnipotente »* (François Furet). La loi Guizot (1833) consacre la liberté de l'enseignement élémentaire. Tout particulier peut ouvrir une école primaire privée. Guizot instaure aussi un enseignement public primaire pour les garçons (en partie étendu aux filles trois ans plus tard) et gratuit pour les enfants pauvres. Un corps d'instituteurs est créé, ainsi qu'une école normale dans chaque département pour les former. Chaque commune d'au moins 500 habitants est tenue d'ouvrir une école et de pourvoir à la rémunération ainsi qu'au logement d'un maître. Dans l'esprit de Guizot, privé et public sont complémentaires, et non concurrents. À ses yeux, la philosophie qui sous-tend l'enseignement doit être la même dans les deux écoles. Ce protestant fait figurer l'instruction morale et religieuse au premier rang des disciplines enseignées à l'école publique. Il s'en explique à la Chambre : la religion (le ministre se réfère aux cultes catholique, protestant et juif) *« donne à tout gouvernement un caractère d'élévation et de grandeur qui manque trop souvent sans elle. (…). Il importe extrêmement à la révolution de Juillet de ne pas se brouiller avec tout ce qu'il y a de grand et d'élevé dans la nature humaine et dans le monde »* (16 février 1832).

Survient la révolution de 1848. L'Assemblée adopte la loi Falloux (15 mars 1850). Son principal auteur, ministre de l'Instruction publique et des Cultes quelques mois plus tôt, est un catholique social et ultramontain. Sous la Monarchie de Juillet, légitimistes et orléanistes, les uns catholiques, les autres souvent anticléricaux, n'avaient cessé de se quereller sur la question scolaire. Désormais, traumatisés par le tremblement de terre de février 1848, ils font bloc pour adopter la loi Falloux soit par foi personnelle, soit pour s'appuyer sur l'Église perçue comme un soutien de l'ordre social et des bonnes mœurs, soit pour les deux motifs à la fois. Parmi les grands esprits qui siègent alors à l'Assemblée, Victor Hugo combat la loi mais Alexis de Tocqueville la soutient. Montalembert, ardent défenseur de ce qu'on appelle déjà l'école libre, lance, le 17 janvier 1850 : *« On ne saurait le nier : la jeunesse est élevée contre la société et contre nous. L'éducation publique, telle qu'on la donne en France, fomente une foule innombrable d'ambitions, de vanités et de cupidités dont la pression écrase la société. Elle développe des besoins factices qu'il est impossible de satisfaire. Elle divise la plupart de ceux qu'elle élève en deux catégories : les médiocres et les mécontents, et elle fait une foule d'élèves qui appartiennent aux deux catégories à la fois »*. Montalembert fait ensuite un triomphe en citant Albert de Broglie au sujet du baccalauréat : *« Le diplôme de bachelier est une lettre de change souscrite par la société, et qui doit être, tôt ou tard, payée en fonctions publiques ; si elle n'est pas payée à l'échéance, nous avons cette contrainte par corps qu'on appelle une révolution ! »*

Ferry sépare l'école publique des religions

Ainsi, à en croire Montalembert, les nobles espoirs de Guizot ont été déçus : les instituteurs se sont révélés les propagandistes du socialisme et de l'athéisme. Ils confortent aussi le rêve des pères de voir leurs fils devenir fonctionnaires. Pour autant, le catholique libéral se défend de toute étroitesse d'esprit. Le remède, *« c'est de faire rentrer la religion dans l'éducation par la liberté »*, *« non pas pour tuer la raison, comme on le prétend sottement, quand ce n'est pas calomnieusement, mais pour la régler, pour la discipliner, pour l'éclairer et pour l'épurer »*, plaide Montalembert. La loi Falloux abolit le monopole de l'État dans le secondaire. La liberté d'enseigner jusqu'au baccalauréat est proclamée, sous réserve de diplômes (les ecclésiastiques peuvent être dispensés de remplir cette condition). Les établissements privés pourront recevoir un financement public *« sans que cette subvention puisse excéder le dixième des dépenses annuelles de l'établissement »*. Par ailleurs, le Conseil supérieur de l'Instruction publique et les conseils académiques accueillent des ministres des Cultes reconnus depuis le Concordat. Les instituteurs du public peuvent être recrutés au sein des congrégations, ou proposés par les consistoires protestants et juifs dans le cas d'établissements publics fréquentés par des élèves de ces confessions. Les écoles primaires, tant publiques que privées, sont soumises à l'inspection d'un nombre d'autorités considérable (tout au moins sur le papier) : l'inspecteur de l'enseignement primaire, le délégué du conseil général, le maire, mais aussi le curé voire le pasteur ou le délégué du consistoire israélite.

La loi Falloux intervient dans un contexte de grande vitalité du catholicisme en France tout au long du XIXe siècle. On compte, en 1848, 44 000 prêtres. Le nombre d'ordinations, qui a crû pour atteindre environ 1900 par an au début de la Monarchie de Juillet, se maintient à un niveau très élevé (quelque 1200 par an dans les décennies 1850-1870). En outre, 130 000 hommes et femmes appartiennent à une congrégation et leur nombre ne cesse de croître. Des ordres prestigieux, anéantis sous la Révolution, refleurissent. Bref, si l'Église a bénéficié du Concordat, elle a d'abord son dynamisme propre. Son ancrage dans la société d'alors est puissant. De tous les pays catholiques, la France est, au XIXe siècle, celui qui envoie le plus de missionnaires dans le monde.

L'hostilité de principe de nombreux républicains envers l'influence du catholicisme dans la société française trouve un nouvel argument dans le soutien réciproque que s'apportent l'Église et le régime impérial pendant la première décennie du règne de Napoléon III. C'est pourtant à un orléaniste assez anticlérical, Victor Duruy, que l'empereur confie ensuite le ministère de 1863 à 1869. Partisan de l'école primaire gratuite et obligatoire, il ne parvient pas à les imposer mais élargit la possibilité de bénéficier d'une instruction gratuite et fait obligation à toute commune de 500 habitants (et non plus 800) d'ouvrir une école primaire publique de filles.

Au milieu des années 1870, dans le primaire, l'école publique non congréganiste accueille 2,6 millions d'élèves cependant que l'école publique confiée aux congrégations enseignantes et l'école libre enseignent à 2,1 millions d'élèves. En 1881 et 1882, Jules Ferry institue, pour les garçons et les filles, l'instruction primaire obligatoire, gratuite (les deux tiers des élèves du primaire en bénéficiaient déjà) et laïque. Cette dernière caractéristique est la plus nouvelle. Ferry sépare l'école publique des religions, et en particulier du catholicisme. Les représentants des cultes se voient exclus du ministère. Les membres des congrégations sont interdits d'enseignement dans le public. On cesse d'ouvrir la classe par la prière. Les crucifix sont ôtés des murs. L'enseignement public promeut les principes de 1789 et entend former des républicains. Le cours d'instruction morale et religieuse est remplacé par un cours d'instruction morale et civique, au contenu exigeant. Après un vif débat entre républicains, les programmes d'instruction morale conservent la notion des « devoirs envers Dieu » (supprimée en 1923).

En revanche, les instituteurs sont invités à observer la plus grande réserve dans l'évocation du sentiment religieux. Des services d'aumônerie sont acceptés. Surtout, les parents restent libres de choisir une école confessionnelle, à condition que celle-ci ne dispense pas un enseignement supposé hostile à la forme républicaine de gouvernement. Arguant de ce motif, Ferry interdit les écoles des jésuites, maristes et dominicains et recourt à la force publique pour les expulser. De nombreux catholiques quittent alors la fonction publique en signe de protestation, comme le père de Charles de Gaulle. *« Aux yeux des républicains, la reconnaissance de la liberté d'enseignement ne va donc nullement jusqu'à l'admission du pluralisme égalitaire, tout bonnement parce qu'ils ont bien l'intention de faire prévaloir leur école sur celle de l'autre camp, au nom à la fois de la défense de la "liberté de perfectionnement" du sujet et de l'unité de la nation »* (Philippe Portier).

Une « politique d'éradication »

Une décennie plus tard, la volonté des républicains de ravir aux congrégations enseignantes la formation d'une partie de la jeunesse se radicalise. La loi de 1901 qui crée la liberté d'association en exclut les congrégations et soumet celles-ci à un régime d'autorisation préalable. Or la majorité de Waldeck-Rousseau puis Combes rejette 140 demandes d'autorisation de communautés catholiques, enseignantes (par exemple, les Frères des écoles chrétiennes) ou non. Et Combes ordonne leur expulsion. La loi du 7 juillet 1904 interdit ensuite à tout membre d'une congrégation, même autorisée, d'enseigner dans le privé. Puis le gouvernement ferme quelque 2600 écoles catholiques. L'école libre perd un tiers de ses élèves. Et 30 000 à 50 000 religieux des deux sexes, tenus ouvertement pour indésirables par le régime, n'ont plus qu'un recours : l'exil, pour rester fidèles à leurs vœux et retrouver des moyens de subsistance. Ces congrégations se dispersent en Belgique, Suisse, Italie, Angleterre ou encore au Québec. Un Lillois de 17 ans, Charles de Gaulle, passe l'année scolaire 1907-1908 en Belgique : il a suivi ses maîtres jésuites qui ont dû quitter la France. Combes, en effet, est tombé en janvier 1905 mais la *« politique d'éradication »* (Philippe Portier) des congrégations qu'il a menée est poursuivie par ses successeurs jusqu'en 1914. Prêtres séculiers et fidèles remplacent souvent, dans les écoles catholiques encore ouvertes, les congréganistes qui ont dû s'exiler. D'autres créent des associations qui rachètent les locaux et les biens vendus aux enchères des congrégations expulsées, afin d'ouvrir dans les mêmes lieux des écoles libres pour assurer la pérennité de leur enseignement. La Grande Guerre et l'Union sacrée mettent un terme à l'agressivité des gouvernements républicains envers l'enseignement catholique. ■

Retrouvez demain :
Le deuxième volet de notre récit

Flambée des prix, restrictions de circulation en ville… Comment nous avons perdu notre liberté de rouler

BONNES FEUILLES

Dans un livre incisif, dont *Le Figaro* dévoile en exclusivité de larges extraits, le journaliste François-Xavier Pietri dénonce les contraintes qui ne cessent de s'accumuler pour les automobilistes. Et pointe du doigt la folie vers laquelle l'Europe nous pousse : le tout-électrique à horizon 2035.



■ RENDEZ-NOUS LA LIBERTÉ DE ROULER ! de François-Xavier Pietri, Éditions de L'Observatoire, en librairie mercredi 25 septembre.

Tous les coups sont permis. Dans les grandes métropoles, les restrictions de circulation – les fameuses « zones à faibles émissions » – se multiplient avec, à chaque fois, leurs lots d'exclus. En l'occurrence, des centaines de milliers d'automobilistes qui se voient entravés dans leur usage quotidien de leur moyen de transport, sans qu'on leur propose des solutions de substitution. Comme si la voiture, pour les familles, les travailleurs, les artisans au volant, était un gadget superfétatoire. L'automobile entre ainsi, peu à peu, dans l'univers peu enviable du contrôle à outrance, sous caméras, de plus en plus répressif.

L'interdiction suprême, et la plus folle, est celle imposée le 14 juillet 2021 par les « experts » de Bruxelles. L'oukase qui interdit la vente de voitures thermiques et impose à tous l'électrique en 2035. Dans *Voiture électrique : ils sont devenus fous !*, paru aux Éditions de l'Observatoire, j'avais dénoncé cette incroyable décision. Deux ans plus tard, les risques de dégâts industriels et sociaux que je mettais alors en évidence se confirment.

D'ailleurs, l'Europe est le seul grand continent dans le monde à avoir pris un parti aussi radical et aussi stupide. Ni les États-Unis ni la Chine – pourtant leader mondial de la « watture » – n'ont versé dans cet excès insensé. Pire : dans sa naïveté pusillanime, l'Europe s'est livrée, sans conditions, aux assauts de l'industrie chinoise, en offrant notre marché de 15 millions d'automobiles produites chaque année sur un plateau d'argent. La voiture électrique va devenir pour l'Union européenne le plus grand recul industriel du XXIe siècle, sur décision de quelques technocrates adoubés par nos gouvernants, au nom d'une écologie punitive. Sans compter la différenciation sociétale que va imposer cette décision. Elle va dresser face à face les « électro-automobilistes », parés de toutes les vertus écologiques – bien que ces dernières restent largement à prouver ! – et la France des classes laborieuses, condamnées à porter la marque au fer rouge de l'antéchrist de l'écologie. (…)

Longtemps outil d'émancipation et d'autonomie, héritage précieux du XXe siècle, l'automobile est donc devenue un bien sous contrainte. C'est tout l'objet de cet ouvrage que d'explorer les ressorts de ces contraintes et d'en analyser les conséquences potentiellement délétères. Car, malgré les injonctions culpabilisantes, les alternatives restent insuffisantes et la voiture demeure une nécessité pour une majorité de personnes, notamment hors des grandes métropoles. Dès lors, n'est-il pas urgent de remettre en question ce dogme d'une automobile forcément polluante et d'ouvrir des perspectives conciliant le pragmatisme écologique avec le maintien de cette indispensable liberté de circuler ?

QUI PEUT ENCORE S'OFFRIR UNE VOITURE ?

La voiture est devenue un objet de luxe, inabordable pour une large majorité de Français. En 2023, le prix moyen d'un véhicule neuf immatriculé en France a atteint la somme faramineuse de 35 474 euros, selon les chiffres communiqués par le cabinet spécialisé AAA Data. En une seule année, son prix a augmenté de 2 000 euros, alors même que les constructeurs n'ont cessé de communiquer sur une baisse de leurs tarifs. Quand on s'y penche dans le détail, pas de surprise : on comprend que l'électrique est largement responsable de cette hausse. Il faut débourser pas moins de 45 000 euros pour acquérir une 100 % électrique, ce qui fait déjà entrer l'automobile dans le domaine de l'inaccessible pour le commun des automobilistes.

Mais l'inaccessible devient carrément stratosphérique s'il nous vient à l'idée de nous offrir une hybride rechargeable, ces voitures qui permettent d'alterner entre un usage électrique sur de courtes distances et un usage thermique au bout de quelques dizaines de kilomètres. Il faudra alors débourser en moyenne pas moins de 59 000 euros, un montant proprement incroyable ! Là, les constructeurs font payer au prix très fort une double motorisation – un moteur thermique et, surtout, une batterie de taille importante qui vient s'y ajouter – pour des véhicules qui sont le plus souvent de gros SUV, en particulier pour les marques « premium » allemandes, du haut de gamme.


FABIEN CLAIREFOND

Mais si la voiture électrique fait exploser la facture, les autres motorisations ne sont pas en reste. Il faut sortir de son portefeuille plus de 28 000 euros pour acheter un véhicule à essence, une motorisation qui, en général, est plutôt l'apanage des automobiles d'entrée de gamme des constructeurs. Et pour la motorisation pourtant largement éprouvée du diesel, la facture moyenne atteint tout de même 38 000 euros. (…)

En 2010, on pouvait s'offrir une petite Renault Twingo pour 8 000 euros. La même Twingo de base de 2024 vaut aujourd'hui plus du double, à 17 000 euros au prix catalogue, sans compter les options ! (…) En 2010, une voiture coûtait en moyenne un peu moins de 20 000 euros ; à plus de 35 000 euros aujourd'hui, son prix a donc bondi de plus de 15 000 euros. Un quasi-doublement en treize ans ! Pour information, dans le même temps, le salaire minimum net en France est passé de 1 056 euros fin 2010 à 1 398 euros en mars 2024, soit à peine 350 euros de plus par mois.

DANS LES MÉTROPOLES, LA CHASSE AUX AUTOMOBILISTES EST OUVERTE

Ce que prévoient les textes de loi de 2019 et de 2021, c'est tout simplement, en moins de quatre ans, d'exclure des agglomérations concernées – et pas seulement des centres-villes – 14 millions d'automobiles, sur un parc de l'ordre de 41 millions en France. Plus de 40 % des véhicules et un peu moins de 40 % de la population française sont donc concernés. Une folie, dont les Français n'ont absolument pas conscience. Pire encore, cette interdiction va toucher les ménages les plus modestes : les ZFE deviennent de facto des « zones à forte exclusion » sociale. Comme le rappelle une mission parlementaire de 2022, d'après l'enquête « Mobilité des personnes » de l'Insee, en 2019, *« 38 % des ménages les plus pauvres ont un véhicule classé Crit'Air 4 ou 5. Seuls 10 % des ménages les plus riches possèdent ce type de véhicule. La fracture sociale est aussi spatiale, puisque ce sont les communes rurales ainsi que les plus petites aires urbaines qui comptent plus fréquemment des véhicules classés 4 ou 5 par rapport aux zones les plus denses »*. Ce sont ces ruraux à qui on interdira de se rendre dans la ville voisine. Sympa.

L'Île-de-France est bien sûr concernée. L'Observatoire Cetelem, qui fait référence en matière d'analyse sur l'automobile, a fait ses calculs : pour la seule région parisienne, 600 000 voitures particulières et 50 000 utilitaires légers vont se voir interdire de circuler dans le Grand Paris, c'est-à-dire, en gros, dans la gigantesque zone à l'intérieur de l'A86. Ces véhicules sont concentrés dans le nord-est et le sud-est de la capitale, en l'occurrence les zones à plus faibles revenus. Il se trouve par ailleurs que ces véhicules anciens *« constituent 52 % des flottes de petites entreprises, mais 7 % seulement de celles des grandes »*. Les cadres des grands sièges sociaux seront donc épargnés, mais pas les artisans ni les petits commerçants de banlieue. On a vu mieux comme principe d'égalité sociale.

DES VOITURES ÉLECTRIQUES PAS SI AUTONOMES…

Aux incertitudes permanentes autour des bornes de recharge il faut ajouter un autre sommet à franchir, celui de l'autonomie des véhicules. Là encore, entre les promesses et la réalité quotidienne, ce n'est pas une modeste montagne qui se dresse, mais un Everest. Vous l'aurez sans doute remarqué, les publicités qui foisonnent sur les ondes ou les écrans sur les miracles de la voiture électrique ont adopté une formule magique, le « jusqu'à », qui fait loi quand on évoque le nombre de kilomètres rendus possibles par la batterie. L'autonomie de la voiture électrique, pourtant un facteur clé d'achat, n'est bien sûr jamais garantie. Et pour cause. Les écarts entre l'affichage et la réalité atteignent des proportions qu'un conducteur de véhicule à essence ou à diesel n'a jamais connues. *L'Automobile Magazine*, au cœur de l'année 2023, s'est ainsi livré à une étude comparative de l'autonomie réelle pour une petite dizaine de modèles de véhicules électriques. Des wattures polyvalentes, de milieu de gamme, considérées comme raisonnables – bien que les prix s'étalent, tout de même, entre 35 000 euros et 55 000 euros ! –, loin donc des modèles survitaminés dont les prix s'affolent très vite au-delà des 80 000 euros.

On a bien sûr pris soin, à *L'Automobile Magazine*, d'évacuer tout ce qui fâche dans le relevé de l'autonomie d'une électrique : climatisation et chauffage ont été coupés, un seul conducteur pour limiter le poids embarqué, des températures extérieures comprises entre 15 °C et 20 °C, histoire de ne pas fâcher les batteries, et une conduite bien sûr très raisonnable. Des conditions idéales. Ce qui l'est beaucoup moins, ce sont les écarts constatés pour les véhicules en question. La Renault Megane EV60 de 130 ch testée affiche ainsi un score très enviable de 455 km d'autonomie en ville. Mais dès que le conducteur prend la route – ce à quoi peut servir une voiture, même électrique… –, l'autonomie chute à 360 km, sur route et même à 280 km sur autoroute. Une douche froide. Elle l'est tout autant pour des modèles comme la Kia EV6 2WD, qui vous permettra de rouler jusqu'à 498 km en ville – ce qui n'est guère très utile –, mais seulement 326 km sur route et 290 km sur autoroute : un écart de 208 km, il faut le faire. La chinoise MG4 ou l'américaine Tesla Model 3 ne font guère mieux. Enfin, la douche devient carrément glaciale s'il vous prend l'envie d'utiliser une Citroën ë-C4, qui passe de 278 km en ville, ce qui est tout juste suffisant pour qui ne veut pas passer son temps à la prise électrique, à 165 km sur autoroute. Dès le premier tour de clé, il faut songer à la prochaine recharge. Un vrai bonheur. On vous déconseille fortement les week-ends prolongés !

… NI ÉCOLOGIQUES

Il suffit qu'on effleure le sujet pour que les wattu-ristes voient rouge : la voiture électrique n'est pas écologique. Les plus acharnés peuvent même se mettre très en colère. Je l'ai vécu à de nombreuses reprises. Et pourtant, une fois encore, les données chiffrées sont là, intangibles, redoutablement éloquentes. Avant d'avoir roulé le moindre kilomètre, un véhicule électrique est assorti d'une dette carbone qui n'a rien de négligeable : de 5 à 15 tonnes en équivalent CO_2, selon les modèles et la taille de leurs batteries. « Les véhicules thermiques aussi ! », répondent avec bon sens les électro-automobilistes. Sauf que cette empreinte carbone est deux à trois fois supérieure pour l'électrique. Son processus de production – l'extraction et le raffinage du cobalt, du lithium, du cuivre et de bien d'autres minerais nécessaires à la fabrication de la batterie – est particulièrement énergivore. Ces données, qui agacent tant les partisans de la voiture dite propre, sont calculées par un organisme que l'on ne peut guère soupçonner d'anti-écologisme primaire, puisqu'il s'agit de l'Ademe, l'Agence gouvernementale de la transition écologique.

Quand il sort de l'usine, un modèle compact diesel – ce qui correspond à une Renault Megane ou à une Golf de chez Volkswagen – a accumulé une « dette carbone » d'un peu moins de 5 tonnes en équivalent CO_2, ce qui est déjà inférieur à la dette d'une petite voiture citadine électrique – une Renault Twingo par exemple – dotée d'une petite batterie de 22 kWh de puissance. Mais pour une sœur électrique, dotée d'une batterie de 60 kWh, de notre modèle compact diesel, là, l'écart devient considérable. Plus de 10 tonnes en équivalent carbone pour le modèle à pile. L'écart devient abyssal en prenant pour exemple un SUV – ces véhicules hauts sur roues dont les Français raffolent – doté d'une batterie de 100 kWh : près de 15 tonnes en équivalent CO_2. Affolant.

En revanche, il est tout aussi vrai qu'un véhicule électrique sera, à l'usage, beaucoup moins émetteur de CO_2 que son équivalent thermique, dix fois moins pour une voiture électrique rechargée en France.

600 000 EMPLOIS DÉTRUITS EN EUROPE

Partisan du maintien d'une industrie thermique en Europe, le commissaire européen au Marché intérieur Thierry Breton *(commissaire jusqu'en septembre 2024, NDLR)* n'est pas étranger à la décision prise par le Conseil de l'Union européenne, fin juin 2022, d'ouvrir la porte à une clause de revoyure en 2026 afin d'évaluer la bonne marche, ou pas, du plan organisant l'avènement du tout-électrique en 2035. Le ton va encore se durcir quelques mois plus tard, en novembre de la même année, quand il annonce aux journalistes du quotidien *Les Échos « la création d'un groupe de travail pour préparer l'échéance de 2026 » : « Je réunirai tous les trois mois ce groupe composé des grands constructeurs automobiles, des fournisseurs, des syndicats, des associations d'usagers, des villes, des opérateurs d'électricité, etc. Son objectif sera d'identifier et de traiter les difficultés pour mettre en œuvre cette mégatransformation. Les questions sont très nombreuses et nous devrons peut-être adapter en 2026, ou avant 2026, les mesures soutenant la trajectoire vers 2035. »* Et le commissaire de rappeler, dans la foulée, les 600 000 emplois détruits, les matières premières sous tension, les bornes de recharge trop peu nombreuses, etc. Enfin, tout ce qui fâche dans cette trajectoire. Certes, la prise de conscience s'est trop fait attendre. Il paraît illusoire d'imaginer un abandon pur et simple de la trajectoire vers le tout-électrique. N'en déplaise aux experts de Bruxelles toujours très éloignés de la réalité des entreprises, on voit mal comment demander à des industriels d'abandonner des projets de transformation quand les dizaines de milliards d'euros nécessaires sont déjà engagés. La plupart, d'ailleurs, ne le souhaitent plus. En revanche, un report de l'échéance de 2035 pour donner les moyens d'une plus grande compétitivité aux acteurs de la filière et permettre une montée en puissance progressive de véhicules hybrides plus performants rencontre de plus en plus d'écho. En quelque sorte, un moindre mal pour les automobilistes. Mais cela ne suffira pas. ■

Extraits sélectionnés et présentés par Ronan Planchon.

Les trois défis sécuritaires de Benyamin Netanyahou


CHRONIQUE
Renaud Girard

Formé à l'issue des élections législatives du 1er novembre 2022, le 37e gouvernement de l'État d'Israël, ou sixième gouvernement Netanyahou, va bientôt fêter son deuxième anniversaire, soit son mi-mandat. Les commentateurs étaient quasi unanimes pour dire que le chef du Likoud ne se maintiendrait pas longtemps au pouvoir, après le pogrom du 7 octobre 2023, parce qu'il n'avait pas su anticiper l'attaque du Hamas contre les kibboutz du sud du pays (plus de 1 200 tués et 7 500 blessés).

Mais ce ne sont ni les journalistes ni les ONG qui font la politique réelle. Dans une démocratie parlementaire comme Israël, ce sont les députés. Or, à la Knesset, ils sont toujours 64 sur 120 à faire confiance à M. Netanyahou pour reconstruire la sécurité du pays, de laquelle dépend aussi sa prospérité.

Le premier ministre considère qu'Israël est confronté à trois défis sécuritaires majeurs, qu'il doit relever, non pas à la suite, mais en même temps. Benyamin Netanyahou ne se voit pas quitter le pouvoir sans avoir éliminé ces trois menaces.

La première est celle du mouvement palestinien Hamas, fondé en 1987, après le début de la première Intifada (la révolte des pierres), dans les territoires arabes occupés par Israël depuis sa victoire dans sa guerre de juin 1967. Le Hamas est un mouvement islamiste, peu enclin ni au compromis avec l'extérieur, ni au débat démocratique à l'intérieur. À la différence de l'OLP de Yasser Arafat, le Hamas se refuse à reconnaître le droit à l'existence d'Israël, même dans ses frontières de 1967. Pour ces Frères musulmans, la Palestine ayant un jour fait partie du « Dar al-islam », elle doit le rester pour l'éternité.

Netanyahou a commis l'erreur de laisser les chefs militaires du Hamas gouverner seuls la bande de Gaza, allant jusqu'à autoriser le Qatar à les financer. Avec cet argent, Yahya Sinwar a eu tout loisir pour préparer son attaque contre Israël.

Après le 7 octobre, Netanyahou s'est engagé à détruire le Hamas, à démilitariser la bande de Gaza, à déradicaliser sa population. Pour lui, la libération des otages israéliens du 7 octobre encore vivants est souhaitable, mais secondaire par rapport à l'objectif militaire premier de la destruction du mouvement islamiste. Pour la gauche israélienne, c'est l'inverse.

Malgré une demande américaine persistante, Netanyahou ne lâchera pas son contrôle militaire sur le corridor de Philadelphie (la route longeant d'ouest en est la frontière du Sinaï). En échange des otages, il veut bien donner un sauf-conduit – vers l'Algérie, par exemple – à Sinwar et à ses lieutenants. Mais jamais il ne prendra le risque que se reconstitue à Gaza une menace militaire pour Israël.

Netanyahou se rend-il compte qu'il a vaincu tactiquement le Hamas, mais qu'il est en train de perdre la guerre mondiale de l'information ?

Son premier défi sécuritaire est aujourd'hui pratiquement relevé. Le problème est que cela s'est fait à un coût réputationnel astronomique pour Israël. Devant les images des morts civils palestiniens (plus de trente mille), des destructions systématiques des infrastructures (universités, hôpitaux, stations d'épuration, etc.) et des immeubles d'habitation à Gaza, l'opinion arabe mais aussi une partie de la jeunesse occidentale se sont révoltées. La rhétorique du génocide est en train de se retourner contre l'État juif. Se rend-il compte qu'il a vaincu tactiquement le Hamas, mais qu'il est en train de perdre la guerre mondiale de l'information ?

Les accords d'Abraham, qui avaient commencé à intégrer Israël dans sa région arabo-musulmane, sont désormais au point mort. L'Arabie saoudite a déclaré qu'elle n'établirait pas de relations diplomatiques avec Israël tant que les Palestiniens n'auraient pas d'État. Le monde entier exige d'Israël un État pour les Palestiniens. Seul Netanyahou n'en veut pas. *« Me garantissez-vous que cet État palestinien que vous voulez que je crée à 20 kilomètres de l'aéroport Ben Gourion ne m'attaquera jamais plus ?*, m'avait-il dit dans son bureau de Tel-Aviv, le 15 juin 2024. *Depuis leur rejet initial du plan de partage de l'ONU de 1947, les Palestiniens ont refusé systématiquement les offres territoriales qui leur ont été faites ! »*

Le deuxième défi sécuritaire est celui du Hezbollah, qui bombarde sporadiquement le nord d'Israël depuis le 8 octobre, par solidarité au sein de l'« axe de la résistance » mené par Téhéran. Netanyahou a promis aux 70 000 Israéliens qui ont fui leurs habitations dans le nord qu'ils pourraient très prochainement rentrer chez eux. Contre le mouvement chiite libanais, Israël a fait preuve de davantage d'intelligence. Au lieu de rejouer le bombardement de Dresde comme à Gaza, il a mis au point des opérations ciblées hypersophistiquées, frappant directement les cadres du Hezbollah.

Cela suffira-t-il à dissuader les militants du parti chiite de poursuivre leur harcèlement du territoire israélien ? Israël et le Hezbollah n'ont certes pas envie de rejouer leur match délétère de juillet 2006. Mais la paranoïa, les querelles d'ego, les surinterprétations peuvent les entraîner malgré eux dans une escalade incontrôlable.

Le dernier défi provient du vrai patron du Hezbollah, à savoir la République islamique d'Iran. Netanyahou considère qu'un Iran nucléaire ferait peser une menace existentielle sur Israël. Mais pourquoi alors n'encourage-t-il pas un « Grand Bargain » diplomatique entre les États-Unis et l'Iran ? Ce dernier ne désamorcerait-il pas d'un coup les menaces du nucléaire iranien et de l'« axe de résistance » arabo-musulman pesant contre son pays ?

Ce mercredi 25 septembre 2024, le premier ministre israélien s'envolera pour les États-Unis. Espérons, pour la paix, qu'il sera capable d'un tel saut stratégique, équivalent en audace avec ce qu'avait fait l'Égyptien Sadate, en se rendant à Jérusalem, le 19 novembre 1977. ■

» Lire aussi **PAGES 8 ET 9**

Nouvelle-Calédonie : les ingérences étrangères à l'assaut de la France des outre-mer


DESSIN FABIEN CLAIREFOND

ANDRÉ ROUGÉ

Jour anniversaire du rattachement de la Nouvelle-Calédonie à la France, le 24 septembre s'annonce particulièrement tendu sur l'île. D'autant que des puissances é trargères essaient d'exploiter les ressentiments pour faire avancer leurs i nérêts, analyse l'eurodéputé RN*.

Malgré le ciment national assis sur des valeurs de liberté, d'égalité et de fraternité, construisant au fil de siècles une culture et une façon communes de regarder le monde, la France des outre-mer traverse aujourd'hui une crise profonde. La tragédie calédonienne en marque à la fois le paroxysme et le symptôme. Crise sociale et politique, indubitablement, avec l'annonce d'une déclaration d'indépendance de la Nouvelle-Calédonie prévue le 24 septembre, date anniversaire du rattachement du territoire à la France en 1853. Mais crise entretenue par une offensive étrangère qui exploite l'arrogance des princes qui nous gouvernent à l'égard de cette France ultrapériphérique toujours sommée, comme le rappelait le poète Daniel Maximin, de justifier ce qu'elle coûte et ce qu'elle rapporte.

Derrière cette offensive, c'est d'une lutte géopolitique féroce entre grandes puissances pour le contrôle des ressources mondiales qu'il s'agit. Hydrocarbures au large de Mayotte, nickel calédonien, ressources halieutiques des îles Éparses, or de Guyane, terres rares des Antilles, courant océanique de La Réunion, la liste est longue des richesses de la France du grand large. Si l'on y rajoute son immense zone économique exclusive (ZEE), le contrôle du canal du Mozambique et le verrouillage de l'archipel séparant la mer de Chine de l'Australie, on mesure l'enjeu des stratégies étrangères où interagissent « acteurs de terrain » et « auteurs intellectuels » visant à l'hégémonie mondiale.

L'Azerbaïdjan, principal déstabilisateur, est d'autant mieux connu qu'il signe ses actions. La guerre hybride qu'il mène à la France depuis la guerre du Haut-Karabakh en 2020 exploite systématiquement nos faiblesses outre-mer. Ainsi, la crise franco-azerbaïdjanaise déteint-elle sur la tragédie calédonienne alors que 14 000 kilomètres séparent Bakou de Nouméa.

Depuis Bakou, des comptes Instagram, TikTok et autres X attisent l'hostilité antifrançaise sur fond de passé colonial. En avril, le Congrès de Calédonie et le Parlement d'Azerbaïdjan signaient un mémorandum pour « *sensibiliser la communauté internationale au droit à l'autodétermination* » du territoire, tandis que Bakou annonçait l'octroi de bourses universitaires à des étudiants ultramarins. En juillet, le « Groupe d'initiative de Bakou », émanation des services azerbaïdjanais, accueillait le premier « Congrès des colonies françaises », territoires dont la plupart ont été français avant Nice, la Savoie, la Franche-Comté ou la Corse. Outre la diffusion par des boucles WhatsApp reliant les militants indépendantistes de « *protocoles pour la sécurité de la population en cas de répression* » et autres « *échanges de savoir-faire* » semblant sortis de l'Université Patrice Lumumba sous la guerre froide, y furent posées les bases d'un « Front international de libération ». Enfin, Bakou n'a pas hésité à dépêcher à Nouméa des agents sous couverture lors de la visite du ministre de la Défense sur le territoire.

Comme le prouve le consortium de journalistes Forbidden Stories-Baku Connection, le régime Aliev ne sévit pas seulement en Calédonie. Le 30 avril, il signait un accord avec les indépendantistes polynésiens de Tavini Huiraatira. En Guyane et aux Antilles, au gré des crises sociales et de la violence des « manifestations contre la vie chère », fleurissent désormais des revendications indépendantistes associées aux couleurs de l'Azerbaïdjan. Enfin, le Mouvement des non-alignés et le Comité spécial de décolonisation de l'ONU, qui a inscrit la Nouvelle-Calédonie et la Polynésie française sur la liste des territoires à décoloniser en 1986 et 2013, sont instrumentalisés sans vergogne.

Agissant, comme Bakou, en « sous-traitant » d'autres intérêts, Madagascar s'est lancée, elle aussi, dans une revendication dénuée de légitimité historique sur les Îles Éparses. Celle-ci obéit à l'attrait exercé sur des flottes de pêche par cette zone vierge protégée par la France. Aux Comores, le colonel Azali, qui a signé des accords d'exploration offshore avec des majors américaines, entretient les revendications irrédentistes et le chaos migratoire à Mayotte.

Oscillant entre sidération, mauvaise conscience et inculture historique, Emmanuel Macron et son gouvernement ont été désarçonnés par ces offensives. Pourtant, malgré sa capacité à acheter les consciences, l'Azerbaïdjan demeure une puissance très moyenne. Quant à Madagascar et aux Comores, nos moyens de rétorsion, à commencer par l'aide publique au développement, les visas et le gel des transferts sont conséquents. Encore faut-il avoir le courage de les activer.

Au-delà de cette riposte, notre pays doit rappeler ce qu'il apporte aux régions du monde dans lesquels s'insèrent ses territoires. Qu'il s'agisse de coopération technique, éducative et humanitaire, de préservation de la biodiversité, de lutte contre les pêches illégales, d'appui aux petits États insulaires, la France du grand large fait beaucoup pour ses voisins. Alors que dans le Pacifique les indépendantistes calédoniens entendent confier les clés du territoire à une immense puissance hégémonique, la France a vocation à y constituer un pôle de stabilité en marge de l'affrontement entre les États-Unis et la Chine. Cette posture d'équilibre constitue le premier anneau de sécurité de nos intérêts nationaux contre les ingérences étrangères. Elle suppose naturellement l'affirmation solennelle de notre légitimité et de notre souveraineté nationale, digne de notre rang aux Nations unies, et une grande politique de prospérité et de sécurité pour les outre-mer. ■

** Député au Parlement européen, André Rougé est délégué national du RN à l'outre-mer.*

LE FIGARO

Dassault Médias (actionnaire à plus de 95 %) 23-25, rue de Provence 75009 Paris
Président-directeur général Charles Edelstenne
Administrateurs Thierry Dassault, Olivier Costa de Beauregard, Benoît Habert, Rudi Roussillon

SOCIÉTÉ DU FIGARO SAS (société éditrice) 23-25, rue de Provence 75009 Paris
Président Charles Edelstenne
Directeur général, directeur de la publication Marc Feuillée

Directeur des rédactions Alexis Brézet
Directeur délégué de la rédaction Vincent Trémolet de Villers
Directeurs adjoints de la rédaction Gaëtan de Capèle (Économie), Laurence de Charette (pôle audiovisuel), Anne-Sophie von Claer (Style, Art de vivre, F), Philippe Gélie (International), Anne Huet-Wuillème (Édition, Photo, Révision, DA), Jacques-Olivier Martin (directeur de la rédaction du Figaro.fr), Étienne de Montety (Figaro Littéraire), Bertrand de Saint-Vincent (Culture, Télévision), Yves Thréard (Enquêtes, Opérations spéciales, Sports, Sciences).

Directeur artistique Pierre Bayle
Rédacteur en chef Frédéric Picard (Web)
Directeur délégué du pôle news Bertrand Gié
Éditeurs Robert Mergui, Anne Pican

FIGAROMEDIAS 23-25, rue de Provence, 75009 Paris
Tél. : 01 56 52 20 00
Fax : 01 56 52 23 07
ARPP autorité de régulation professionnelle de la publicité
Président-directeur général Aurore Domont
Direction, administration, rédaction 23-25, rue de Provence 75009 Paris
Tél. : 01 57 08 50 00
direction.redaction@lefigaro.fr

Impression L'Imprimerie, 79, rue de Roissy 93290 Tremblay-en-France
Midi Print, 30600 Gallargues-le-Montueux
ISSN 0182-5852
Commission paritaire n° 0426 C 83022
Pour vous abonner Lundi au vendredi de 7 h à 18 h ; sam. de 8 h à 13 h au 01 70 37 31 70. Fax : 01 55 56 70 11 .
Gérez votre abonnement, espace Client : www.lefigaro.fr/client
Formules d'abonnement pour 1 an – France métropolitaine
Club Prestige : 599 €. Club : 529 €. Semaine : 415 €. Week-end Prestige : 429 €. Week-end : 359 €.
LE TRI FACILE

Imprimé sur papier issu de forêts gérées durablement.
Origine du papier : Allemagne. **Taux de fibres recyclées :** 100%.
Ce journal est imprimé sur un papier UPM porteur de l'Ecolabel européen sous le numéro FI/011/001. **Eutrophisation :** Ptot 0.002 kg/tonne de papier.

Ce journal se compose de :
Édition nationale
1er cahier 18 pages
Cahier 2 Économie 8 pages
Cahier 3 Le Figaro et vous 10 pages
Cahier 4 Vin Languedoc 8 pages

Promo Portage F n°42 : diffusion sur une partie du territoire national

Julien Damon : « La démographie est portée par les familles immigrées ou recomposées »



PROPOS RECUEILLIS PAR
Marie-Laetitia Bonavita

Le sociologue met en garde contre la baisse récente et préoccupante de la fécondité en France. Il avance diverses solutions, classiques ou plus audacieuses, pour remédier à ce recul.

La nécessité d'un *« réarmement démographique »* ! Les mots mêmes sont d'Emmanuel Macron, conscient du besoin de rééquilibrer une pyramide des âges chancelante en France. Aujourd'hui, professeur associé à Sciences Po, Julien Damon est ancien responsable du département de la recherche de la Caisse nationale des allocations familiales (Cnaf) et des questions sociales au Centre d'analyse stratégique. Dans son nouveau livre, *Les Batailles de la natalité : quel "réarmement démographique" ?* (Éditions de L'Aube), il pointe les liens tenus entre politique familiale et natalité. Il avance plusieurs pistes, comme la création d'une allocation familiale au premier enfant ou un soutien public aux sites de rencontres pour célibataires et familles monoparentales.



« Le problème n'est plus de susciter la survenue d'un deuxième ou d'un troisième enfant, mais bien d'un premier. D'où l'idée de créer une allocation familiale au premier enfant », explique Julien Damon.
JEAN-CHRISTOPHE MARMARA/LE FIGARO

LE FIGARO. - Lors de sa conférence de presse du 16 janvier 2024, Emmanuel Macron a parlé de la nécessité d'un *« réarmement démographique »*. Le taux de fécondité en France est si catastrophique ? Et en quoi la France est-elle en danger ?
JULIEN DAMON.- La fécondité baisse depuis 2010 et le nombre de naissances est inférieur à 2000 par jour, ce qu'on n'avait pas vu depuis 1945. Cependant, il y a une trentaine d'années, l'indicateur conjoncturel de fécondité, qui est une appréciation de la fécondité une année donnée, était déjà aussi faible. Cela n'a pas empêché une remontée avec un pic élevé en 2010. Pondérons l'alarmisme : la descendance finale des générations, soit le nombre d'enfants qu'aura eu chaque femme, montre que les femmes nées en 1972-1973, ont déjà plus de 2 enfants chacune. La situation reste, toutefois, préoccupante car les conséquences se diffusent : besoin moins important en crèches, puis en maternelle, puis dans le primaire, et ainsi de suite. Cela engendre des pénuries de main-d'œuvre, des contrecoups sur le financement des retraites et de l'Assurance-maladie. Il n'y a pas forcément danger, mais il y a des problèmes à traiter.

La France a-t-elle à rougir de sa situation face aux autres pays ?
Une certaine exception démographique française se dilue, mais le drapeau tricolore continue de flotter aux olympiades de la démographie occidentale ! Avec un indice conjoncturel de fécondité à 1,7, le pays se situe encore au-dessus de la moyenne de l'Union européenne (1,5) et de l'OCDE (1,6). Plus globalement, la fécondité baisse partout dans le monde. La France connaît un nouveau régime démographique, celui du « grand vieillissement », avec, d'une part, augmentation de l'espérance de vie et du nombre de personnes âgées, et, d'autre part, baisse de la fécondité et du nombre d'enfants. Pour résumer, sur le plan démographique comme sur tant d'autres, les Français pensent vivre un enfer alors qu'ils vivent un paradis (relatif).

Quel est le portrait type des parents en France qui ont le plus d'enfants ?
Ce n'est plus la famille traditionnelle, catholique et stable, aux parents mariés. Deux profils se dégagent. D'abord la famille dans laquelle l'un des parents est immigré. Surtout, aujourd'hui, les familles nombreuses, ce sont les familles recomposées. Le nombre d'enfants présents au domicile est, dans les familles monoparentales, de 1,8. Il est, dans les familles dites traditionnelles (avec les deux parents), de 1,9, et dans les familles recomposées de 2,4. Dans ce dernier cas, 40 % d'entre elles en ont au moins trois.

La solution pour accroître la démographie en France passe-t-elle par un recours accru à l'immigration ?
Il s'agit, sur le papier, d'une voie possible. Il faut cependant avoir à l'esprit que les comportements démographiques des immigrés s'ajustent rapidement. Par ailleurs, je trouve que l'idée de faire venir des étrangers, au-delà de la seule question du marché du travail, pour faire des enfants, est dérangeante. Enfin, quand tant de controverses portent sur la créolisation ou le grand remplacement, cette option risque de diviser encore plus notre société.

Quelles sont les raisons du recul de la natalité en France ?
Certains soutiennent que la diminution contemporaine est liée aux crises économiques et géopolitiques successives, à l'anxiété environnementale. D'autres dénoncent l'effet des réformes de François Hollande, en 2015, qui ont révisé l'imposition des familles avec un plafonnement renforcé du quotient familial et introduit la modulation des allocations familiales. Mais alors, comment expliquer que la fécondité chute depuis 2010 ? En réalité, chacun cherche à expliquer les variations de la fécondité en fonction de son idéologie. Ce qui est vrai, partout dans le monde moderne, c'est un affaiblissement du désir d'enfant.

On ne peut donc pas dire que la politique familiale en France a failli…
Absolument pas ! Il est de bon ton, en France, de relier politiques familiales et fécondité. Or les liens sont ténus. Ce n'est pas le niveau des dépenses qui compte, mais leur orientation. Les politiques familiales françaises ont pris un virage, dans les années 1990, vers l'objectif de conciliation entre vie familiale et vie professionnelle. Des investissements très conséquents ont été consentis pour financer crèches et assistantes maternelles. Bien entendu, le système est imparfait et incomplet. Reste que la bonne tenue démographique s'explique, en partie, par ce qui a été déployé de ce côté. Les évolutions des allocations familiales et du quotient familial n'ont qu'un impact marginal. D'ailleurs, les Français eux-mêmes, comme certains ministres en charge, n'y comprennent pas grand-chose.

Dans sa volonté de *« réarmer démographiquement »* la France, Emmanuel Macron a plaidé pour une révision de l'indemnisation du congé parental et un plan de lutte contre l'infertilité. Vous avancez d'autres priorités et notamment l'attribution des allocations familiales dès le premier enfant. Pourquoi ?
Emmanuel Macron dégaine, à juste titre, la lutte contre l'infertilité. Mieux la prévenir et mieux la traiter, c'est potentiellement davantage de bébés. Augmenter l'indemnisation du congé parental va dans le sens d'un service plus complet et plus adapté aux demandes des parents des enfants de 0 à 3 ans. C'est pour cet âge qu'il est le plus utile quand il s'agit de natalité, même s'il ne faut pas rêver. Dans mon livre, j'explore des voies complémentaires, relevant de la politique du logement mais aussi de la révision des cibles habituelles de la politique familiale. Celle-ci se centre, depuis l'après-guerre, sur les familles nombreuses. Or ces dernières ont beaucoup changé. Et le problème n'est plus de susciter la survenue d'un deuxième ou d'un troisième enfant, mais bien d'un premier. D'où l'idée de créer une allocation familiale au premier enfant.

> **« Chacun cherche à expliquer les variations de la fécondité en fonction de son idéologie. Ce qui est vrai, partout dans le monde moderne, c'est un affaiblissement du désir d'enfant »**

Ces mesures sont-elles compatibles avec la dégradation des finances publiques ?
Lutter contre l'infertilité et réviser le congé parental coûtent largement moins cher que revenir sur les décisions qui ont été prises quand François Hollande était président. Je plaide donc pour une allocation familiale au premier enfant, avec un système de forfaitisation de ces prestations (chaque enfant rapporterait la même chose). Certes, cela coûterait 3 milliards d'euros mais d'autres efforts d'économie s'imposent, probablement sur le quotient familial.

Quitte à paraître iconoclaste, vous prônez de favoriser la recomposition des familles monoparentales, via des sites de rencontres financés par les pouvoirs publics…
Les recompositions contribuent déjà nettement à la fécondité. Un couple recomposé sur deux a un nouvel enfant. Je pense que l'on peut mieux soutenir ces parents et que l'on peut également soutenir les nouvelles recompositions familiales, notamment du côté des familles monoparentales (qui, très généralement, ne peuvent avoir d'enfant en plus). Plus largement, les acteurs des politiques familiales devraient investir dans l'aide aux rencontres. On passe son temps à dire qu'il faut lutter contre l'isolement : agissons. Les Caisses d'allocations familiales (CAF) et les collectivités territoriales peuvent s'impliquer dans les applications de rencontre en ligne, dans des moments festifs, dans du conseil matrimonial. Ce dernier point est plutôt souriant, et c'est en souriant que l'on fait des enfants plutôt qu'en grommelant. Il faut une politique familiale innovante et joyeuse, avec des voies, au premier abord, déroutantes. ■

LE FIGARO économie



CMA CGM
LE GÉANT FRANÇAIS DU TRANSPORT MARITIME RACHÈTE DES PORTS BRÉSILIENS PAGE 24

ALSTOM
LE GROUPE FRANÇAIS FAIT UN PAS DE GÉANT DANS LES TRAINS SANS CONDUCTEUR PAGE 25





JEAN-CHRISTOPHE VERHAEGEN/AFP, PAUL SANCYA/AP, YVES HERMAN/REUTERS, ALSTOM/DIE PATEN

Habitation, auto, santé : les tarifs des assurances vont flamber

Les prix de tous ces contrats devraient augmenter deux à trois plus vite que l'inflation l'an prochain.

Alors que la valse des étiquettes s'est assagie en France, les tarifs d'assurances vont, eux, continuer à grimper l'an prochain. Auto, habitation, santé… Les cotisations de ces contrats devraient même augmenter deux à trois plus vite que l'inflation (+1,9 % en août). Sans surprise, la prime d'assurance-habitation est celle qui flambera le plus, avec des hausses au 1er janvier qui devraient être comprises en moyenne entre 10 % et 12 %. En cause principalement, la revalorisation de la surprime servant à financer le régime des catastrophes naturelles (ou « cat nat ») à bout de souffle, avec la multiplication des aléas climatiques. Pour les assurances-auto, les primes devraient augmenter de 4 % à 6 % en moyenne. Quant aux tarifs des complémentaires santé, les hausses devraient être de 6 % à 8 % en moyenne au 1er janvier 2025. PAGE 21

Ces champions du « made in France » qui résistent face à la fast fashion

Des marques comme Saint James, Petit Bateau, Le Slip français, 1083, Blanc Bonnet, Armor Lux, Aigle, Bleu Forêt ou encore Le Minor fabriquent tout ou partie de leurs collections dans l'Hexagone, alors qu'elles n'appartiennent pas à l'univers du luxe. Elles réussissent grâce à un positionnement bien ciblé et à une maîtrise de leur production qui leur permet de garantir la qualité. PAGE 20

Métaux critiques : l'Occident s'unit face à la domination de Pékin

Avec une belle longueur d'avance, la Chine s'est installée en position dominante dans le commerce mondial des terres rares, du cobalt ou du lithium, ces métaux critiques pour les transitions énergétique et numérique. Elle détient par exemple le monopole absolu du raffinage de graphite. Face à cet empire, l'Occident, emmené par les États-Unis, s'organise. La quinzaine de pays du Partenariat pour la sécurité minière, dont la France, réunis lundi à New York avec des poids lourds de l'investissement privé comme BlackRock ou Citigroup, financent des projets d'extraction ou de raffinage au Canada ou en Tanzanie. PAGE 22

> FOCUS

UNICREDIT ACCENTUE LA PRESSION SUR COMMERZBANK

UniCredit joue le bras de fer pour mettre la main sur Commerzbank. La première banque italienne a surpris il y a deux semaines en annonçant détenir 9 % du capital de l'établissement allemand. Pour freiner ses ambitions d'OPA, qu'il voit d'un mauvais œil, le gouvernement allemand a annoncé, vendredi dernier, son intention de ne plus vendre les 12 % du capital de Commerzbank qu'il détient encore. Mais, cela n'a pas découragé Andrea Orcel, le PDG ambitieux d'UniCredit. Lundi, la banque italienne a annoncé avoir acquis environ 11,5 % supplémentaires du capital de la banque allemande via des instruments financiers. Toutefois, cette nouvelle acquisition est encore suspendue au feu vert de la BCE. Mais, en cas de succès, UniCredit détiendrait près de 21 % de Commerzbank, ce qui ferait d'elle son premier actionnaire, devant l'État allemand. La banque italienne, qui possède déjà la banque allemande HypoVereinsbank, a en outre confirmé avoir demandé l'autorisation à la BCE de porter sa participation dans Commerzbank jusqu'à 29,9 %, le seuil de déclenchement d'une OPA étant fixé à 30 % en Allemagne.

Face à cette nouvelle prise de position surprise, Berlin a haussé le ton lundi. *« Les attaques hostiles, les prises de contrôle forcées ne sont pas bonnes pour les banques »*, a mis en garde lundi à New York Olaf Scholz, le chancelier allemand. Un peu plus tôt, une source proche du ministère des Finances assurait que *« le gouvernement allemand s'opposera à une éventuelle prise de contrôle de Commerzbank par UniCredit »*.

DANIÈLE GUINOT

le PLUS du FIGARO ÉCO

VIDÉO
Comment YouTube concurrence Netflix sur les écrans télévisés PAGE 26

LA SÉANCE
DU LUNDI 23 SEPTEMBRE 2024


CAC 40 7508,08 +0,10%


DOW JONES 42083,94 +0,05%


ONCE D'OR 2450,00 (2449,75)


PÉTROLE (Brent) 73,950 (74,710)


EUROSTOXX 50 4882,80 +0,23%


FOOTSIE 8259,71 +0,36%

NASDAQ 19876,11 +0,43%

NIKKEI 37723,91 +1,53%

L'HISTOIRE

Auto : les États-Unis veulent bannir les logiciels et composants chinois

Après avoir instauré des droits de douane dissuasifs à l'importation de véhicules électriques produits en Chine, le gouvernement américain s'attaque maintenant à la technologie chinoise présente dans les composants et les systèmes logiciels des véhicules. Le ministère américain du Commerce vient de proposer d'interdire *« pour des raisons de sécurité nationale »* les pièces et logiciels fabriquées en Chine et en Russie utilisées notamment dans l'aide à la conduite et à la conduite autonome. Cela fait suite à l'enquête ordonnée en février par le président Biden pour déterminer si les véhicules chinois constituent un risque pour la sécurité nationale. *« Nous avons déjà vu de nombreuses preuves du "prépositionnement" par la Chine de logiciels malveillants sur une infrastructure critique à des fins de perturbation et de sabotage*, a déclaré Jake Sullivan, le conseiller à la Sécurité nationale. *Et avec potentiellement des millions de véhicules sur la route, chacun ayant une durée de vie de 10 à 15 ans, le risque de perturbation et de sabotage augmente considérablement. »* La secrétaire américaine au Commerce, Gina Raimondo *(photo)*, a expliqué que cette mesure était *« proactive »* étant donné qu'il y a actuellement *« très peu de voitures chinoises »* sur les routes américaines. Selon Business Insider, 104 000 voitures fabriquées en Chine ont été vendues aux États-Unis en 2023. Mais la mesure concernerait plus largement les véhicules assemblés en Amérique du Nord équipés de composants chinois. ■

V. C.

BNP Paribas monte en puissance dans la banque privée en Allemagne

BNP Paribas avance ses pions outre-Rhin. La première banque française est parvenue à un accord avec la britannique HSBC, pour reprendre ses activités de banque privée, destinées à des clients fortunés, en Allemagne. L'opération, dont le montant n'a pas été dévoilé, doit être finalisée d'ici au deuxième trimestre 2025. Elle doit permettre à BNP Paribas de *« plus que doubler le montant des actifs sous gestion en Allemagne et de se placer parmi les tout premiers acteurs du secteur dans le pays »*, avec 40 milliards d'euros sous gestion, souligne Vincent Lecomte, qui dirige BNP Paribas Wealth Management. Un montant qui se rapproche des encours sous gestion des grandes banques locales, Deutsche Bank et Commerzbank.

BNP Paribas a de grandes ambitions dans la première économie de la zone euro, de plus en plus convoitée par les acteurs bancaires européens comme le montre l'offensive d'UniCredit sur Commerzbank. La banque française compte notamment cibler le Mittelstand, qui forme la colonne vertébrale de l'économie, c'est-à-dire *« les entrepreneurs allemands et leurs familles »*, précise Lutz Diederichs, le patron de BNP Paribas en Allemagne. La banque veut s'appuyer sur le fait d'être la *« première banque privée de la zone euro »* (446 milliards d'euros d'actifs sous gestion) pour attirer de nouveaux clients. *« C'est une opportunité unique pour les clients de bénéficier des services et produits du groupe BNP Paribas avec, notamment l'accès (…) à nos plateformes internationales »*, détaille Pierre Ramadier, directeur des activités internationales de BNP Paribas Wealth Management.

En touchant les riches entrepreneurs allemands, BNP Paribas espère développer ensuite ses activités de prêts et solutions de financement pour leurs entreprises outre-Rhin.

D. G.

La recette des combattants du « made in France » face à la fast fashion

Mathilde Visseyrias

La filière représente 3 % des achats de vêtements en France. Quelques marques parviennent pourtant à émerger.



Luc Lesénécal, président de Saint James, devant ses célèbres marinières.

George Clooney et Brad Pitt photographiés ensemble dans un side-car, tous les deux vêtus d'une marinière rayée Saint James. Ce mois-ci, les deux sexe-symboles font la une du magazine *GQ*, prenant la pause au fil des pages. La plupart du temps habillés par les plus belles marques de luxe, on les découvre aussi ambassadeurs des tricots Saint James. Une publicité en or pour la PME tricolore et plus généralement le prêt-à-porter « made in France », qui peine à décoller malgré quelques coups d'éclat. *« Nous prêtons souvent des pulls pour des shootings, sans apparaître de façon systématique dans les magazines,* réagit Luc Lesénécal, président de Saint James. *Cette photo est une reconnaissance incroyable pour notre marque en France et à l'international. »* Le dirigeant en espère *« un effet waouh »* sur les ventes.

Depuis toujours, Saint James (prononcez « Saint Jam ») fabrique en Normandie ses pulls en laine et marinières en coton. Des vêtements devenus iconiques, qui génèrent 70 % du chiffre d'affaires de l'entreprise. La laine vient principalement d'Australie et Nouvelle-Zélande. Le coton du Pérou et d'Amérique du Sud. Mais le tricotage et la confection sont réalisés dans les ateliers de l'entreprise, dans la commune de Saint-James (Manche) où travaillent 300 personnes.

Sans relâche, Luc Lesénécal se bat pour maintenir des savoir-faire (tricotage, remaillage, raccoutrage) qui se perdent en France. Il n'est pas le seul. Des marques comme Petit Bateau, Le Slip français, 1083, Blanc Bonnet, Armor Lux, Aigle, Bleu Forêt ou encore Le Minor fabriquent elles aussi tout ou partie de leurs collections dans l'Hexagone, alors qu'elles n'appartiennent pas à l'univers du luxe. Un choix stratégique qui s'apparente de plus en plus à un parcours du combattant. Selon une étude réalisée par l'Institut français de la mode (IFM), le « made in France » représente à peine 3 % de la consommation de vêtements en France, probablement deux fois plus en valeur. Une goutte d'eau, que personne ne voit grossir. *« 90 % des consommateurs se disent prêts à soutenir le "made in France"*, affirme Guillaume Gibault, fondateur et président du Slip français. *Ils sont conscients qu'il y a des emplois à la clé, la préservation de savoir-faire, moins d'émissions carbone aussi. Mais dans les faits, ils sont prêts à payer 10-15 % de plus. Or, le "made in France" coûte entre 40 % et 100 % de plus à fabriquer par rapport à une production étrangère ».*

La seconde main aussi vient brouiller les prix, en permettant d'acheter à prix cassés même du neuf. *« Dans un contexte où le pouvoir d'achat est fragile, c'est très difficile*, se désole Gildas Minvielle, directeur de l'observatoire économique de l'IFM. *Avec l'arrivée de nouveaux entrants positionnés*

« Dans un contexte où le pouvoir d'achat est fragile, c'est très difficile. Avec l'arrivée de nouveaux entrants positionnés de façon très agressive sur l'entrée de gamme (comme les chinois Shein et Temu), même le milieu de gamme a tendance à être considéré comme cher »

Gildas Minvielle Directeur de l'observatoire économique de l'Institut français de la mode

de façon très agressive sur l'entrée de gamme (comme les chinois Shein et Temu), même le milieu de gamme a tendance à être considéré comme cher. » Les consommateurs ont beau savoir qu'ils ont intérêt à investir dans des vêtements qui se gardent longtemps, ils le font peu. Néanmoins, ils le font suffisamment pour permettre à quelques entreprises de tirer leur épingle du jeu. À condition pour ces dernières d'être irréprochables sur la qualité, et donc de maîtriser la production. *« On entend dire en permanence que les entreprises du "made in France" vont mal,* s'agace Luc Lesénécal. *Ce n'est pas le cas des marques patrimoniales disposant de leurs propres ateliers, qui comme Saint James n'ont jamais délocalisé. Ces dernières années, beaucoup de jeunes marques se sont positionnées sur le créneau du "made in France", en sous-traitant la production. La qualité de leurs produits a déçu. »*

Cette année, le chiffre d'affaires de Saint James devrait être stable, à 60 millions d'euros. Mais il a progressé de 60 % ces dix dernières années. Si ses pulls coûtent environ 150 euros, ils sont conçus pour durer au minimum dix ans. Les clients achètent d'abord la qualité et le style. Le label « made in France » est une garantie supplémentaire sur laquelle la marque investit, en acceptant de faire des efforts sur ses marges. Ainsi, Saint James vient de sortir ses premiers cabans « made in France » après trois ans de travail. *« Il n'y avait plus de fabricants de cabans en France depuis des dizaines d'années,* raconte Luc Lesénécal. *Avec les Établissements Thierry, qui travaillent pour des marques de luxe, nous avons relancé ce savoir-faire perdu dans leurs ateliers de Caen. Ils ont investi dans des équipements, la formation et les hommes, en recrutant dix personnes. »*


Le Minor écoule 55 % de sa production de pulls en maille en direct : sur internet, dans son magasin d'usine ou dans sa boutique parisienne.

Dans la même veine, Le Minor gagne des parts de marché en ne faisant aucune concession sur la qualité de ses pulls en maille. *« 100 % de nos produits sont fabriqués dans nos ateliers et pas dans des ateliers partenaires, dont l'expertise peut se révéler décevante »*, pointe le directeur général Jérôme Permingeat, qui a racheté l'entreprise en 2018 avec Sylvain Flet. À 102 ans, Le Minor vit une seconde jeunesse. En quatre ans, les équipes ont triplé à plus de soixante personnes. Et la moyenne d'âge est tombée de 58 à 34 ans. *« Entre 2018 et 2024, le chiffre d'affaires est passé de 1,5 million d'euros à 4,2 millions,* ajoute Jérôme Permingeat. *Avant de penser "made in France", il faut penser mode. Nous avons étoffé et féminisé nos gammes de pulls (cardigan, col rond, col V…). Nous avons aussi retravaillé les matières (laine mérinos et cardée) en développant des collections intemporelles. »* La distribution a elle aussi été repensée de A à Z. En 2018, la marque vendait ses produits exclusivement chez des revendeurs. Désormais, 55 % de la distribution est gérée en direct : sur internet, dans le magasin d'usine de Guidel (Morbihan) et dans l'unique boutique de la rue du Sabot à Paris.



Pour se relancer, Le Slip français a fait le pari de produire une nouvelle gamme de slips deux fois moins chers.


Malgré une baisse de 10 % de son chiffre d'affaires, 1083 devrait vendre 50 000 jeans en 2024.

J.-C. VERHAEGEN / AFP, VERGNIAUX/ANDBZ/ABACAPRESS.COM, ARNAUD ROBIN/LE FIGARO MAGAZINE, MATHIEU PATTIER /PHOTOPQR/OUEST FRANCE/MAXPPP

Créé en 2011, Le Slip français est, lui, en plein ajustement de sa stratégie. Devenue le fer de lance du « made in France », la marque vient de lancer un pack collector de trois boxers bleu blanc rouge, siglés Duralex, pour soutenir la relance de la célèbre verrerie française. Le Slip français aussi cherche à se relancer, ses boxers à 40 euros pièce se vendant difficilement. Au printemps, sa direction a fait le pari de lancer une nouvelle gamme de slips deux fois moins chers. Pour faire des économies, le choix des couleurs a été réduit, le style simplifié et la logistique optimisée. *« Notre chiffre d'affaires a perdu 10 % en 2022 et encore 10 % en 2023. Cette année, ça passe ou ça casse,* reconnaît Guillaume Gibault. *Nous n'avons aucun avantage économique, juridique et fiscal à tout fabriquer en France. En divisant par deux notre prix, nous devons vendre deux fois plus. Nous y croyons, mais il faut que les Français y croient avec nous ».*

Thomas Huriez, fondateur des jeans 1083, traverse lui aussi un trou d'air. *« Nos jeans sont au même prix que les jeans de grandes marques comme Levi's. Le "made in France" est un combat qui peut se gagner,* martèle-t-il. *Mais avec la hausse des prix de l'énergie, la filière est plus fragile que jamais, car des fournisseurs ferment. »* Début 2023, l'atelier Tekyn, qui assurait la coupe de 50 % des jeans de 1083, a fermé son atelier. La société a été liquidée fin 2023. *« Dans un premier temps, nous avons essayé de trouver d'autres sous-traitants. En vain,* raconte Thomas Huriez. *Nous avons finalement transformé notre atelier de coupe petit série en grande série (1 000 par semaine). »* Grâce aux précommandes (payé à l'achat et pas la livraison), le recul du chiffre d'affaires est limité à 10 % en 2023 et 2024. Mais pour la première fois de son histoire, 1083 perd de l'argent : 400 000 euros en 2023 et autant cette année. *« On va mettre à peu près deux ans à se remettre de ce coup dur, car nous avons moins de trésorerie qu'avant,* se désole Thomas Huriez. *C'est frustrant, mais cela ne nous arrête pas. »*

En 2024, 1083 devrait vendre 50 000 jeans (sur 67 millions en France). Le chemin ne fait que commencer. *« On nous a pris pour des utopistes quand nous nous sommes lancés en 2013,* rappelle Thomas Huriez. *Nous investissons sur le très long terme car il faut du temps pour les écosystèmes (coupeur, confectionneur, tisseur, marque…) se reconstituent. »* Fabriquer des vêtements en France demande d'avoir un positionnement bien ciblé et marketé, et surtout d'être particulièrement persévérant. ■

Internet, un levier de croissance pour les magasins de mode

Manon Malhère

Le numérique est devenu un relais crucial pour les enseignes traditionnelles de textile confrontées à une crise sans précédent ces dernières années. Les chiffres parlent d'eux-mêmes : les achats en volume d'articles de mode réalisés sur internet ont progressé de 6,6 % au premier semestre sur un an, alors qu'ils ont reculé de 3,3 % dans les magasins physiques, selon une étude réalisée par Kantar qui porte sur l'habillement, les chaussures mais aussi les accessoires de mode et le linge de maison.

« Dans un contexte toujours difficile pour le secteur de la mode, le numérique est un pourvoyeur de volumes. Il soutient l'activité », constate Hélène Janicaud, directrice du pôle mode de Kantar Worldpanel.

Ces achats sur internet, qui ne cessent de progresser depuis plusieurs années, compensent en partie la baisse du nombre de visiteurs dans les magasins des centres-villes, et génèrent de la croissance chez certains enseignes. *« Nike, H&M et Zara font partie des sites gagnants tout comme les sites d'outlet Veepee et Showroomprivé, et viennent défier le top 3 toujours détenu par Amazon, Vinted et Zalendo »*, précise Kantar.

Il reste que si la dynamique d'achats en volume sur le web est encourageante, les performances en valeur stagnent : au premier semestre, le chiffre d'affaires réalisé sur internet représente toujours autour de 20 % du total des ventes dans l'univers de l'habillement et des chaussures. Un taux qui est similaire à celui de l'an dernier, et qui est bien loin du Royaume-Uni où 41,2 % du chiffre d'affaires du secteur est réalisé en ligne. L'Espagne a également progressé sur ce terrain du numérique, passant de 21,9 % au premier semestre 2023 à 25,3 % entre janvier et juin 2024.

Pour la France, cette stagnation du chiffre d'affaires réalisé en ligne est étroitement liée à une baisse significative du prix payé à l'article, de 5,3 %, constate l'institut. Outre la multiplication des promotions en ligne, l'apparition de nouveaux acteurs qui vendent à prix cassés et connaissent un franc succès a largement joué. Avec, en tête de liste, la plateforme chinoise Temu qui est devenue le *« premier site contributeur à la croissance des achats sur internet au premier semestre 2024 »*, souligne Kantar.

« Internet est le lieu par excellence de la recherche du prix bas »

Yohann Petiot Directeur général de l'Alliance du commerce

« Internet est le lieu par excellence de la recherche du prix bas », analyse de son côté Yohann Petiot, directeur général de l'Alliance du commerce. Et de préciser que *« si l'achat en ligne est un relais de croissance et un canal où il faut être, ce n'est pas ce qui va sauver notre marché »*. Le constat est partagé : internet peut amortir le choc mais ne remplacera pas le magasin physique. Avec 35 % des Français qui continuent de faire du repérage sur les sites des marques avant de se rendre en boutique pour voir le produit, *« le magasin a encore un avenir »*, insiste Hélène Janicaud.

Mais pour tirer leur épingle du jeu, les boutiques ont bien conscience qu'elles doivent apporter de nouveaux services aux clients. Outre le click and collect (retrait en magasin) désormais pratiqué par de nombreuses enseignes, les experts insistent sur la multiplication d'offres de services comme la réparation des produits. ■

Pourquoi les tarifs des assurances vont flamber en 2025

Danièle Guinot

Auto, habitation, santé : les prix devraient augmenter deux à trois fois plus vite que l'inflation.



QUENTIN TOP / HANS LUCAS VIA REUTERS CONNECT

Le village d'Estaut porte les stigmates des inondations dans la vallée d'Aspe (Pyrénées-Atlantiques), le 9 septembre. La multiplication des aléas climatiques engendre un renchérissement du régime des catastrophes naturelles.

Alors que la valse des étiquettes s'est assagie en France, les tarifs d'assurances vont, eux, continuer à grimper en 2025. Auto, habitation, santé… les cotisations de tous ces contrats devraient même augmenter deux à trois plus vite que l'inflation (+1,9 % en août). Sans surprise, la prime d'assurance-habitation est celle qui flambera le plus. *« Les hausses au 1er janvier devraient être comprises entre 10 % et 12 % en moyenne »*, prévoit Cyrille Chartier-Kastler, fondateur de Facts & Figures. En cause, principalement, la revalorisation de la surprime servant à financer le régime des catastrophes naturelles (ou « cat nat ») à bout de souffle, avec la multiplication des aléas climatiques.

Pour sauver le système, aujourd'hui déficitaire, cette surprime, comprise dans tous les contrats d'assurance-habitation, passera de 12 % à 20 %. Le coût du régime « cat nat » pour les particuliers s'élèvera alors à 41 euros en moyenne par an et par foyer, contre 25 euros aujourd'hui. Mais, l'envolée des prix des assurances-habitation, à l'œuvre depuis de longues années, s'explique aussi par une hausse de la sinistralité, dont une forte augmentation des dégâts des eaux, et une multiplication d'aléas climatiques, comme des inondations (non prises en charge par le régime « cat nat ») dans plusieurs régions de France en 2024. *« Le coût des événements climatiques a doublé en quinze ans. Le secteur est en pertes*, souligne Cyrille Chartier-Kastler. *Les maisons étant plus exposées à ces phénomènes que les appartements, le coût de leur assurance augmentera davantage. »*

Même tendance pour les assurances-auto. Alors que les hausses tarifaires sont finalement restées relativement modérées ces deux dernières années (+2 % à +3 % en moyenne en 2023 et 2024) au regard de l'inflation alors en vigueur, la tendance devrait s'inverser l'an prochain. *« Les primes devraient augmenter de 4 % à 6 % en moyenne »*, prévient Cyrille Chartier-Kastler. Là aussi les raisons sont multiples : *« Pendant deux ans, les cotisations automobiles ont été en quelque sorte subventionnées par la hausse des taux d'intérêt*, explique-t-il. *Les assureurs n'ont pas augmenté autant qu'ils l'auraient dû leurs tarifs. »*

De fait, les assureurs investissent (en obligations, actions…) les cotisations destinées à payer les sinistres. Grâce à la remontée importante des taux d'intérêt, l'économie réalisée par le secteur est d'environ 2,5 milliards d'euros, calcule Fact & Figures. *« Or, avec l'amorce du mouvement de baisse des taux d'intérêt, cet effet d'aubaine s'amenuise et les assureurs n'ont d'autre choix que d'augmenter les tarifs »*, poursuit l'expert. Car les coûts de main-d'œuvre ont augmenté, tout comme le prix des réparations et en particulier des pièces détachées neuves (+6 % à date sur 2024). Ce phénomène est même aggravé par la montée en puissance des véhicules électriques et hybrides dans les foyers français, dont les réparations sont plus coûteuses que pour les voitures thermiques.

Secteur très concurrentiel

De plus, ces derniers mois, le nombre d'accidents de la route est reparti à la hausse. Sans oublier la multiplication des orages de grêle, qui abîment les voitures et aggravent la sinistralité. Bref, les raisons ne manquent pas pour revaloriser les tarifs. *« Face à l'augmentation des sinistres et à la dérive du coût des pièces détachées, les tarifs devraient en théorie augmenter de 7 % à 10 % en moyenne*, explique Cyrille Chartier-Kastler. *Mais cela serait choquant pour les Français, alors que l'inflation marque significativement le pas. Le secteur étant très concurrentiel et les pièces détachées de réemploi montant en puissance, les assureurs vont donc sûrement limiter les hausses tarifaires. »*

D'autant que les complémentaires-santé vont elles aussi flamber. Leurs tarifs, qui font souvent débat, devraient ainsi être revalorisés de 6 % à 8 % en moyenne le 1er janvier, estime Facts & Figures. *« Le fait majeur est lié à la hausse significative des tarifs des consultations médicales actée entre l'Assurance-maladie et les médecins libéraux »*, pointe l'expert. À partir de décembre, la consultation chez un médecin généraliste passera ainsi de 26,50 euros à 30 euros. Idem pour les tarifs facturés par certains spécialistes (par exemple : le prix de la consultation chez un psychiatre passera en décembre de 51,70 euros à 55 euros, puis à 57 euros en juillet 2025). *« Or, les taux de prise en charge de ces consultations par le régime obligatoire restent inchangés : à 70 % pour la médecine de ville, à 80 % pour les consultations à l'hôpital*, pointe l'étude du cabinet Facts & Figures. *Ce qui signifie que le reste à charge pour les mutuelles va augmenter. »*

À cela s'ajoute, *« une dérive globale de la consommation de soins de 5 % à fin juillet 2024 »*, avance l'étude. En cause, l'inflation et les revalorisations passées des tarifs de certains médecins (+4,4 % pour les consultations chez un généraliste entre août 2023 et juillet 2024 et +6 % chez un spécialiste). Mais aussi le vieillissement de la population française (de deux mois et demi par an) et l'innovation médicale. *« Les complémentaires-santé individuelles devraient davantage augmenter que les assurances collectives d'entreprises, plus nombreuses »*, précise toutefois Cyrille Chartier-Kastler. Ces revalorisations seront indépendantes de celles liées, chaque année, au vieillissement de l'assuré. *« Ce qui fait naître le sentiment de payer beaucoup plus que ce à quoi il s'attend »*, pointe Cyrille Chartier-Kastler. ■

L'Occident renforce son alliance contre la Chine sur les métaux critiques

Armelle Bohineust

Les pays membres du Partenariat pour la sécurité minière veulent ouvrir les vannes pour financer des projets.

L'évidence s'est imposée, malheureusement, avec beaucoup de retard en Occident. Il est capital de concurrencer Pékin sur le terrain des minerais critiques, indispensables à la transition énergétique et aux industries de haute technologie, à commencer par la défense. Cela, alors que la Chine, pays à l'économie dirigée qui ne lésine pas sur les subventions ni sur le contrôle des prix et la planification à long terme, a déjà consolidé son empire mondial sur la majorité des minerais dits essentiels.

Les États-Unis, l'Union européenne et plusieurs pays développés, comme la France, le Canada, l'Allemagne, la Corée du Sud, l'Australie, le Japon, la Norvège ou le Royaume-Uni essaient de rattraper leur retard et de diversifier la chaîne d'approvisionnement mondiale des minerais critiques. En égrenant peu à peu les mesures. La dernière en date concerne le financement.

Réunis depuis 2022 au sein du Partenariat pour la sécurité minière (Minerals Security Partnership, ou « MSP » en anglais), une quinzaine d'États devaient dévoiler ce lundi à New York un nouveau réseau de financement des projets de minerais critiques. Ce réseau devrait s'appuyer sur les organismes de financement du développement et de crédit à l'exportation des pays partenaires, en collaboration avec l'industrie privée. Une déclaration conjointe doit être publiée en marge de l'Assemblée générale des Nations unies indiquant que le réseau « *renforcera la coopération et promouvra l'échange d'informations et le cofinancement* », indique le *Financial Times*. Dix projets qui ont déjà reçu le soutien des gouvernements partenaires du MSP devaient être évoqués lors de la réunion, à laquelle des représentants des groupes financiers BlackRock, Goldman Sachs, Citigroup, et miniers Rio Tinto ou encore Anglo American devaient assister.

Une trentaine d'autres projets d'extraction de minerais critiques sont déjà en cours d'évaluation, a récemment indiqué Jose Fernandez, sous-secrétaire d'État américain à la croissance économique, et patron de fait du MSP. Ces projets se répartissent sur les cinq continents, dans l'extraction, la transformation ou le recyclage de matériaux allant du cobalt au germanium, en passant par le graphite, le cuivre ou le lithium.

Alors qu'aucun pays ne détient à lui seul plus de 15 % de l'approvisionnement en pétrole, les entreprises chinoises contrôlent 90 % de la capacité mondiale de traitement des terres rares, des éléments que l'on trouve couramment dans la croûte terrestre mais dont l'extraction en grandes quantités est difficile et polluante à moindre coût. La Chine contrôle aussi plus de la moitié des sites de traitement du cobalt, du nickel et du lithium utilisés pour fabriquer des batteries pour les véhicules électriques. Pékin détient aussi plus de 80 % du gallium, du magnésium ou du tungstène et contrôle presque toutes les mines de la République démocratique du Congo qui produit plus de 70 % du cobalt mondial.

Or, pour atteindre la neutralité carbone d'ici à 2050, le monde devra extraire d'ici à 2040 six fois plus de minerais critiques qu'aujourd'hui, pronostique l'Agence internationale de l'énergie. Cela transforme les contraintes d'approvisionnement des pays occidentaux, peu ou pas producteurs, en problèmes de sécurité majeurs.

Les projets pour contrer la domination mondiale de la Chine dans l'approvisionnement en minerais essentiels se développent donc tous azimuts. Le Canada ouvre cette semaine dans la province du Saskatchewan, l'un des principaux producteurs mondiaux de potasse et d'uranium, un centre de traitement des terres rares. Le minerai sera importé d'Australie, du Brésil et du Vietnam en attendant que des mines canadiennes à grande échelle soient opérationnelles. Le nouveau centre, qui devrait coûter 100 millions de dollars canadiens (67 millions d'euros), produira de quoi fabriquer 500 000 véhicules électriques par an. Autre exemple, Séoul vient de promettre un prêt de 2,5 milliards de dollars à la Tanzanie pour, notamment, extraire du nickel, du lithium et du graphite.

Pour atteindre la neutralité carbone d'ici à 2050, le monde devra extraire d'ici à 2040 six fois plus de minerais critiques qu'aujourd'hui, pronostique l'Agence internationale de l'énergie

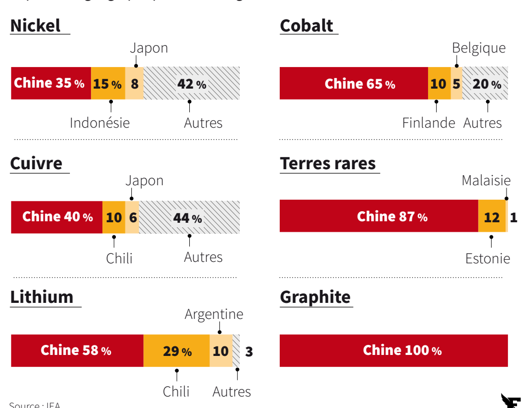
Plus large que le MSP, qui avait été créé il y a deux ans à l'initiative de Washington, se développe également le « Forum MSP ». Lancé début 2024 par Bruxelles, cette coalition étendue inclut aussi des pays possédant d'importantes réserves de minerais critiques, tels que le Kazakhstan ou la Namibie. En poursuivant un objectif similaire, renforcer la diversification des chaînes d'approvisionnement.

Mais, cela n'empêche pas certains producteurs de métaux critiques de jouer sur les deux tableaux. C'est le cas, par exemple, de la Turquie, qui a annoncé en 2022 détenir la deuxième plus grande réserve de terres rares au monde (694 millions de tonnes) à Eskisehir. Ankara a rejoint le Forum du MSP, est à l'écoute des propositions de Bruxelles et prévoit de devenir membre à part entière du MSP. Tout en négociant, en même temps, les modalités d'exploitation de ses terres rares avec Pékin. ■



Des camions chargés de cuivre se préparent à quitter la mine de Tenke Fungurume, contrôlée par une firme chinoise, en juin 2023, dans le sud-est de la République démocratique du Congo.
EMMET LIVINGSTONE/AFP

La Chine domine le marché des métaux stratégiques
Répartition géographique du raffinage des minéraux en 2022, en %



Ces menaces qui pèsent sur la réindustrialisation de la France

Emmanuel Egloff

Le pays ouvre toujours plus d'usines qu'il n'en ferme. Mais le solde diminue. Et il était même négatif cet été.

Fermeture du site Bosch de Mondeville, dans le Calvados, où travaillent 400 personnes. Celle, également, mais d'ici trois ans seulement, de l'usine de Meythet, en Savoie, de NTN Europe, un fabricant de roulements mécaniques, qui emploie plus de 200 salariés. À Aulnay-sous-Bois, en Seine-Saint-Denis, MA France, spécialiste de l'emboutissage et de l'assemblage de pièces de carrosserie, a été placé en liquidation judiciaire. Avec, à la clé, 280 suppressions d'emplois. Les géants Thales et ExxonMobil ont, eux, annoncé des suppressions d'emplois à Toulouse et près du Havre. Toutes ces annonces datent de moins de six mois. De janvier à fin juin, le cabinet Trendeo, qui recense les fermetures et ouvertures de sites industriels depuis des années, a comptabilisé 61 fermetures d'usines de plus de dix salariés, soit une hausse de 9 % par rapport aux six premiers mois de l'année précédente.

Ces données relatives à l'industrie sont très similaires aux statistiques générales de la Banque de France, qui montrent une hausse des défaillances d'entreprises. Fin août, elles étaient revenues à leur niveau de 2019, avant la pandémie de Covid-19. Et ce n'est pas tout. Certains grands industriels recommencent à délocaliser une partie de leur production. Stellantis va ainsi transférer une partie de la production de boîtes de vitesses de la Lorraine vers l'Inde et l'Italie. La fabrication des directions assistées électriques de Bosch va passer de la Haute-Savoie à l'Europe de l'Est. Ces mouvements sont logiques. Ils traduisent un tassement de la croissance dans l'Hexagone, et même dans toute l'Europe. Et ils montrent que l'industrie, malgré quelques secteurs très exportateurs comme l'aéronautique, reste étroitement dépendante de la santé de son environnement géographique proche.

Au-delà de la remontée des fermetures et défaillances, la vraie menace qui pèse sur la réindustrialisation se trouve plutôt du côté des ouvertures de sites. Le solde net entre fermetures et créations, reste, certes, toujours positif. Le cabinet Trendeo a comptabilisé 79 annonces d'ouvertures de sites industriels sur les six premiers mois de l'année. « *Il y a donc eu dix-huit ouvertures annoncées de plus que de cessations d'activité*, observe David Cousquer, gérant de Trendeo. *Mais ce solde net baisse de 30 % par rapport au premier semestre 2023.* » Surtout, « *il y a une cassure depuis les mois d'avril-mai* », analyse le dirigeant. En juillet-août, il y a en effet eu dix fermetures pour seulement cinq ouvertures. Et l'emploi industriel est également dans le rouge.

Pallier la baisse prévisible des aides publiques

Les incertitudes politiques peuvent expliquer le ralentissement des créations d'usines. Surtout, la plupart des observateurs estiment que les contraintes budgétaires risquent de réduire sensiblement l'argent public disponible pour poursuivre le mouvement de réindustrialisation. Or, il a été largement soutenu par les fonds apportés par le plan France 2030. Lancé en grande pompe en octobre 2021, ce programme promettait de consacrer 54 milliards d'euros sur cinq ans à des projets liés à la réindustrialisation. La plupart de ces fonds ont effectivement été dépensés ou fléchés vers des projets précis. Et le succès est réel. En mars 2024, le baromètre des sites industriels, établi par les services de l'État, comptabilisait 176 ouvertures (ou extensions) nettes de sites industriels pour 2022 et 201 ouvertures nettes en 2023.

Ces aides publiques sont souvent déterminantes pour lancer effectivement un projet. Elles peuvent permettre de résoudre l'équation économique sans quoi l'investissement n'est pas rentable. C'est le cas sur les sujets liés à la décarbonation. Mais elles peuvent également permettre d'attirer dans l'Hexagone des usines de grands groupes. Cela a été particulièrement vrai dans le domaine du véhicule électrique ou des semi-conducteurs. Marc Ferracci, le nouveau ministre délégué en charge de l'Industrie, devra faire preuve de doigté. Il va sans doute être soumis à une forte pression pour réduire les dépenses. Mais si tous les fonds sont coupés, le mouvement de réindustrialisation risque fort de s'arrêter brutalement.

Il existe sans doute des solutions pour pallier, au moins en partie, la baisse prévisible des aides publiques. En mars dernier, Olivier Lluansi, enseignant à l'école des Mines de Paris, avait remis au gouvernement un rapport sur le thème de la réindustrialisation. Et il formulait plusieurs propositions qui ne passaient pas forcément par des moyens financiers publics nouveaux. D'abord, il souhaitait la création d'un outil financier spécifique, permettant de réorienter une petite partie - de l'ordre de 2 % à 3 % - de l'épargne des Français vers les entreprises industrielles. Le secteur gagne en effet de l'argent, mais avec un horizon temporel plus long que les produits de placement traditionnels. Ensuite, il estimait absolument nécessaire de simplifier les règles gérant le foncier. La France dispose d'un réel potentiel, à travers les friches ou la densification, mais les industriels doivent franchir un parcours d'obstacles hors norme pour en disposer. Ces propositions, entre autres, devaient permettre à l'industrie de peser 12 % à 13 % du PIB à horizon 2035. Aujourd'hui, l'enjeu serait de maintenir sa contribution à 10 %. ■

Jean-Yves Guérin et Ivan Letessier

Après avoir beaucoup investi dans la logistique, l'armateur français achète des terminaux portuaires, notamment près de São Paulo, pour amortir les à-coups de son activité de transport maritime.



Le port de Santos, à São Paulo, qui fait partie des actifs rachetés par CMA CGM, voit transiter 40 % des conteneurs du Brésil. AMANDA PEROBELLI / REUTERS

CMA CGM reste offensif et rachète des ports au Brésil

CMA CGM continue son marché. Lundi, le troisième armateur mondial a annoncé la signature d'un accord pour racheter 48 % de Santos Brasil, qui exploite cinq terminaux portuaires au Brésil, dont une pépite : le port de Santos, le débouché de la capitale économique São Paulo, par lequel 40 % de conteneurs du pays transitent. Dans le milieu, tout le monde savait que la famille Dantas, à la tête d'un empire industriel au Brésil, était prête à céder cette activité qui représente à peu près 10 % de son chiffre d'affaires.

Le groupe marseillais l'a convaincu de lui céder ces actifs en lui proposant de les payer 20 % plus cher que le cours actuel de l'action cotée en Bourse. *« Nous allons débourser près de 1,1 milliard de dollars pour cette opération*, affirme Rodolphe Saadé, PDG de CMA CGM. *En fait, cela nous coûtera plus ou moins le double car nous comptons après lancer une OPA sur les actionnaires minoritaires. »* Avec cette opération, CMA CGM avance de plusieurs cases au Brésil, un pays de 215 millions d'habitants devenu, comme l'Inde, un acteur incontournable du commerce international, et qui affiche un taux de croissance économique régulièrement entre 2 % et 3 %.

Cette acquisition à plusieurs milliards n'est pas une première pour le transporteur. CMA CGM a profité de ses bénéfices records pendant la pandémie pour s'offrir une multitude d'entreprises au cours des dernières années. En février, il a mis la main sur Bolloré Logistics pour 4,9 milliards d'euros. Fin 2021, il avait déboursé près de deux milliards de dollars pour se payer 90 % d'un terminal portuaire de Los Angeles. Puis un peu moins de trois milliards de dollars pour deux terminaux portuaires à New York. Ou trois milliards de dollars pour Ingram CLS, qui exploite 59 entrepôts dans le monde pour le compte de géants de l'e-commerce.

Pas de quoi rassasier le roi de porte-conteneurs qui a aussi avalé le spécialiste de la livraison des commandes internet Colis Privé, repris Gefco, un logisticien de l'automobile… Sans oublier les 9 % du capital qu'il a pris chez Air France-KLM. De quoi donner le tournis. Une constante pourtant : toutes ces acquisitions sont faites hors du champ du transport maritime, même si elles touchent des domaines connexes. Et si CMA CGM s'est rué sur les cibles disponibles, c'est qu'il y avait de la concurrence : Maersk, deuxième armateur mondial, a aussi fait ses emplettes dans les mêmes domaines. Fin 2021, le danois a notamment acheté pour 3,6 milliards LI & Fung, qui exploite 223 entrepôts en Asie.

Dans les deux cas, cette stratégie ne doit rien au hasard : *« Le transport maritime est sujet aux hauts et aux bas de l'économie mondiale, alors que la logistique est moins cyclique et permet d'équilibrer ses résultats quand les performances du shipping sont moins bonnes. Il y a donc une logique commerciale mais aussi financière »*, aime à répéter Rodolphe Saadé. Un raisonnement qui vaut aussi pour les ports, dont les revenus sont moins affectés par la conjoncture économique et l'état du marché. Ce n'est pas un hasard si, aujourd'hui, le groupe exploite une cinquantaine de terminaux portuaires.

Les derniers mois, la volatilité des prix du transport maritime a montré l'efficacité de cette politique de diversification. Tous les experts tablaient sur une année 2024 très difficile pour les armateurs. Finalement, ils ont profité des attaques houthies sur les navires empruntant le détroit d'Ormuz. Pour les éviter, les bateaux ont pris une route contournant l'Afrique par le cap de Bonne-Espérance. Avec à la clé, des trajets plus longs et davantage de porte-conteneurs pour assurer le même nombre de trajets. Résultat, un début de pénurie de bateaux qui a fait grimper les prix de façon spectaculaire : selon le cabinet de conseil maritime, Drewry, le tarif pour transporter un conteneur de 40 pieds sur les routes les plus fréquentées est passé de 2 670 dollars le 4 janvier à 5 937 dollars le 18 juillet. Cette embellie a permis à CMA CGM de réaliser un profit de 1,4 milliard de dollars au premier semestre, bien supérieur à ce qu'il escomptait en fin d'année dernière.

Un meilleur accueil pour sa flotte

Est-ce l'arrivée de nouveaux bateaux sur le marché ? Un ralentissement de la demande ? Lors des deux derniers mois, le cours du transport des mêmes conteneurs sur les mêmes trajets a baissé de 30 %. Et, de nouveau, les spécialistes ne s'attendent pas à une année 2025 très favorable dans le « shipping ». CMA CGM pourra alors se réjouir d'avoir un amortisseur comme ses activités logistiques et ports. Car en multipliant les acquisitions, son pôle logistique a grossi : il représentait 32 % des revenus l'année dernière contre 23 % en 2019. Et quand le chiffre d'affaires de ses activités logistiques a reculé de 5 % à 15,2 milliards, celui du transport maritime a presque été divisé par deux à 31 milliards en 2023.

Selon Rodolphe Saadé, cette diversification présente un autre intérêt : *« De grands interlocuteurs comme Ikea, Wallmart et Amazon veulent un transporteur maritime qui leur propose aussi des capacités d'entreposage »*, souligne-t-il. Quant à la maîtrise des ports, c'est un bon moyen d'avoir le meilleur accueil pour sa flotte : *« Nos navires attendront moins longtemps chez nous qu'ailleurs où ils peuvent être bloqués dix jours avant de pouvoir débarquer leur marchandise »*, souligne Rodolphe Saadé. Mais, après cette vague de rachats tous azimuts, CMA CGM compte faire une pause. *« Il faut prendre le temps d'intégrer toutes ces entreprises avant de repartir sur d'autres fronts »*, estime le dirigeant. ■

Pourquoi Qualcomm s'intéresse autant à Intel

Lucas Mediavilla

Le concepteur de puces pourrait se renforcer dans les PC, un marché dont il est aujourd'hui absent.

Un petit tremblement de terre. Depuis les révélations par le *Wall Street Journal* de l'intérêt que manifesterait le champion américain Qualcomm pour racheter Intel, le secteur des semi-conducteurs est en émoi. À ce stade, les deux entreprises restent très discrètes sur la teneur des discussions qui ont eu lieu, certaines sources ayant néanmoins confirmé à Reuters, puis au *New York Times*, la tentative de rapprochement et sa nature amicale.

Le projet témoigne avant tout des difficultés traversées par Intel. Avec un cours de Bourse en retrait de 70 % depuis le retour de son PDG, Pat Gelsinger, en février 2021 et une valorisation tombée à 93 milliards de dollars, le chasseur Intel est devenue une proie. Celle d'un groupe bien plus petit que lui – 50 000 salariés, 35 milliards de dollars de revenus contre 130 000 et 52 milliards en 2023 – mais qui vaut deux fois plus en Bourse (187 milliards de dollars).

Leur rapprochement signerait l'une des plus grosses fusions de l'histoire récente. D'un point de vue stratégique, les deux entreprises sont assez différentes et donc complémentaires. Qualcomm est un champion des composants à basse consommation, exposé au secteur du smartphone où son système intégré Snapdragon détient 30% de part de marché des processeurs. Le groupe attaque aussi le secteur automobile. C'est enfin un pur « fabless », autrement dit une entreprise qui conçoit des puces dont elle externalise la production auprès de fondeurs comme TSMC ou Samsung.

En somme, tout le contraire d'un Intel, groupe intégré depuis le design jusqu'au conditionnement des puces en passant par leur fabrication dans ses usines. L'ex-gloire des semi-conducteurs est de son côté exposée aux secteurs des PC et des serveurs, marchés où Qualcomm est quasiment absent.

Bien sûr, un rapprochement entre deux tels mastodontes fera l'objet de multiples enquêtes des autorités de la concurrence. Et pas seulement aux États-Unis. Ces dernières années, de nombreuses tentatives de consolidation ont échoué, comme Nvidia et le britannique ARM, Qualcomm et le néerlandais NXP. Mais la complémentarité des activités des deux groupes fait dire à certains experts qu'avec quelques cessions en guise de remède l'obstacle réglementaire n'est pas insurmontable.

Le projet de rachat n'a cependant pas été accueilli avec grand enthousiasme

D'un point de vue stratégique, les deux entreprises sont assez différentes et donc complémentaires

par les marchés boursiers. L'action Qualcomm a dévissé de 4 % vendredi, et reculait de nouveau de 2 % à l'ouverture de Wall Street, lundi. Au-delà des risques de concurrence, la complémentarité des activités des deux groupes limite les synergies et expose Qualcomm aux failles opérationnelles d'Intel. Pat Gelsinger ne le cesse de le répéter : son groupe est devenu un énorme paquebot, difficile à manœuvrer.

Et si un tel rachat lui permettrait de faire un bond quantique dans le PC, Qualcomm se retrouverait avec la division data centers sur les bras, où Intel est à des années-lumière de la croissance de Nvidia, et perd du terrain. Pour l'entreprise basée à San Diego, le rachat d'Intel constituerait également la conduite d'un tout autre projet d'entreprise. Son rival est aujourd'hui exposé à l'activité de la fonderie de semi-conducteurs, métier où il faut déployer des dizaines de milliards de dollars par an dans les projets d'usines ou dans les implantations existantes, avec l'aléa industriel que cela suppose.

Or Qualcomm, jusqu'ici, arrive très bien à générer de la valeur et des bénéfices en déléguant la production de ses puces. Au début du mois, des rumeurs relayées par Reuters faisaient déjà état des velléités de Qualcomm, mais cette fois-ci uniquement sur la partie conception de puces du géant de Santa Clara. Comme le rappelle Bloomberg, Qualcomm a 13 milliards de dollars dans ses caisses. Ce qui sous-entend que des cessions, une acquisition par échange d'action voire une augmentation de capital, dilutive, seraient nécessaires pour réaliser l'acquisition. Or ce type de méga-fusion comporte toujours une part de risque à l'exécution.

En réalité, les fuites de la semaine dernière sont un moyen pour Qualcomm et Intel de sonder l'appétence du marché pour une telle opération. Elles obligent aussi d'autres acteurs gravitant autour du dossier à abattre leurs cartes. Apollo en fait partie. Selon Bloomberg, le fonds d'investissement serait prêt à apporter 5 milliards de dollars en cash pour donner un peu d'oxygène à Intel. Une manifestation de soutien implicite au plan stratégique impulsé par Pat Gelsinger.

En juin dernier, Apollo validait déjà implicitement ce virage en rentrant au capital de son usine de Leixlip, en Irlande. Il a investi la coquette somme de 11 milliards de dollars pour en détenir 49 %. Les regards sont aussi tournés vers Broadcom, qui avait essayé de fusionner avec Qualcomm il y a quelques années avant le veto mis par Trump. ■

Alstom fait un pas de géant dans les trains sans conducteur

Véronique Guillermard

En partenariat avec l'exploitant LNVG et le centre de recherche aérospatial allemand, le groupe français a fait rouler deux trains régionaux autonomes, avec des passagers, en Basse-Saxe.

Une avancée majeure vers la mise en service de trains passagers autonomes, c'est-à-dire sans conducteur, sur le réseau ferroviaire existant. À la veille d'Innotrans, le salon international du rail (24 au 27 septembre à Berlin), Alstom a réalisé une première mondiale, ce lundi, en faisant rouler deux trains régionaux existants avec des passagers, et non pas des démonstrateurs, embarquant les technologies d'automatisation les plus abouties, fruit de plusieurs années de recherche et d'essais.

Dans le cadre du projet de recherche Arte (Autonomous Regional Train Evolution) copiloté par Alstom, le DLR, l'agence spatiale allemande, et l'université technique de Berlin, deux trains régionaux de la gamme Coradia d'Alstom, fournis par l'opérateur LNVG, ont roulé, en toute autonomie, avec des passagers sur une voie d'essais de plusieurs kilomètres, au départ de son site de Salzgitter (Basse-Saxe). Une première qui renforce le rang de pionnier d'Alstom dans la mobilité ferroviaire « smart and green » (intelligente et verte).

« Cette démonstration en conditions réelles marque une nouvelle étape dans l'ère de l'automatisation des trains et l'entrée dans une phase de précommercialisation. Elle nourrira le consortium Europe's Rail Joint Undertaking, chargé notamment d'harmoniser les normes pour construire le système ferroviaire de demain », résume Stéphane Feray-Beaumont, vice-président de l'innovation et de la mobilité intelligente d'Alstom.

L'automatisation apporte de la flexibilité, de la régularité et améliore la performance des trains existants en leur permettant de rouler au maximum de leur capacité

Stéphane Feray-Beaumont
Vice-président de l'innovation et de la mobilité intelligente d'Alstom

Deux types de solutions seront en effet proposées au marché, une fois les normes adoptées. Des trains de manœuvre, télépilotés à distance, destinés aux opérations de déplacement des trains vers les ateliers de maintenance, les dépôts et les quais ou encore pour « assembler » des trains de fret transportant des conteneurs au sein des ports. Les premières mises en service sont prévues à partir de 2025. Les trains télépilotés, comme certains drones aériens, sont opérés à distance par un conducteur qualifié avec une tablette ou depuis un poste de conduite terrestre. Fini le temps perdu à longer les voies sur des centaines de mètres et les allers-retours au dépôt.

Alstom proposera aussi des trains passagers et de fret se pilotant tout seul, sous la supervision d'un centre de contrôle. Ce dernier envoie l'ordre de mission au train qui la prépare, se met à quai, embarque les passagers puis roule à destination, en toute autonomie. En clair, le train se gère tout seul. Ce train 100 % autonome, au standard GoA4 dans le jargon ferroviaire, a également été testé en France ces deux dernières années, dans le cadre d'un partenariat avec la SNCF. La mise en service des premiers trains autonomes, sur des lignes régionales d'abord, devrait intervenir d'ici à mi-2030.

Cela fait plus de dix ans qu'Alstom travaille sur le train autonome, avec comme projet d'accompagner la transition du parc existant. Mais les opérateurs ferroviaires et les gestionnaires d'infrastructures n'ont que récemment marqué leur intérêt. Les raisons ? L'envolée des prix de l'énergie, la décision des États d'augmenter la part du train dans les transports (responsables de 25 % des émissions polluantes en Europe) dans le cadre de la transition environnementale, et la pénurie de conducteurs qualifiés, dont la population vieillit (50 ans de moyenne d'âge) en Europe, le premier marché mondial du rail. Cela, alors que l'innovation technologique a permis d'engager la numérisation du rail.



Un train Coradia Lint roulant sans conducteur en Basse-Saxe, le 23 septembre. En France, la mise en service des premiers trains autonomes, sur des lignes régionales d'abord, devrait intervenir d'ici à mi-2030. ALSTOM/DIE PATEN

Le train autonome embarque en effet des systèmes de communication sécurisés lui permettant de dialoguer avec les centres de supervision du trafic, avec d'autres trains sur la voie, et avec les systèmes de signalisation. Et cela en temps réel. Ces trains intelligents embarquent des centrales inertielles et des capteurs – sonars, lidars et caméras – lui donnant des « yeux et des oreilles », afin de contrôler la vitesse, identifier des obstacles (animaux, personnes, troncs d'arbre…) sur la voie et à ses abords et gérer les aléas. Car contrairement aux métros automatiques, le train circule en milieu ouvert. Ce train automatisé sera suivi au mètre près par les systèmes de navigation spatiaux tels que le GPS et Galileo. Il opère donc au sein d'une bulle numérique où tous les systèmes et équipements sont interconnectés.

Les gains escomptés sont importants : *« L'automatisation apporte de la flexibilité, de la régularité et améliore la performance des trains existants en leur permettant de rouler au maximum de leur capacité »*, résume Stéphane Feray-Beaumont. Il sera possible, selon Alstom, d'augmenter de 20 % à 25 % le nombre de trains roulant sur une ligne de fret ou passagers. Mais aussi de réduire d'autant la consommation énergétique. Le train autonome est « conduit » de façon constante, alors, qu'entre deux cheminots, un écart moyen de 15 % a été constaté, et qu'il leur faut un temps d'adaptation lorsqu'ils travaillent sur une nouvelle ligne. D'où une réduction des coûts d'exploitation et d'entretien, grâce à la maintenance prédictive, et une nette amélioration de la fiabilité. Tous les types de trains pourraient devenir autonomes. Ainsi, le nouveau TGV M, acheté par la SNCF, a été conçu pour être « GoA4ready ».

Ces trains automatisés doivent aussi être cyber-protégés. *« Craquer un protocole de communications d'un train est quasiment impossible, mais brouiller son système de communication représente une menace, ce qui entraînerait un arrêt du service. D'où, pour les opérateurs, des réflexions en cours sur les règles d'exploitation, avec par exemple la supervision d'une équipe volante, capable de gérer le train en mode dégradé à distance »*, développe le vice-président de l'innovation d'Alstom. Le groupe français a opéré une montée en puissance dans la cybersécurité, avec le renforcement de leur équipe de spécialistes, 400 personnes en 2024, contre 15 en 2019. Et il a pris la décision d'intégrer la cyber par design dans les trains les plus récents et de développer des solutions pour protéger les trains plus anciens sur lesquels seront implantées les technologies les rendant autonomes.

À cet effet, Alstom a noué, dès 2017, un partenariat avec Airbus Protect, une des divisions cyber du géant européen de l'aéronautique, afin de monter en compétence. *« Le train est désormais un “data center sur rail” avec ses réseaux et des centaines d'ordinateurs interconnectés avec le sol, les satellites, le cloud et les centres de contrôle »*, résume Eddy Thésée, vice-président cybersécurité du constructeur du TGV, de trains, trams, métros et locomotives. Plus le rail se numérise, plus le train gagne en autonomie, plus il génère de données et plus il devient nécessaire de détecter les prémices d'une attaque afin de la prévenir ou de la neutraliser.

Le train est désormais un « data center sur rail » avec ses réseaux et des centaines d'ordinateurs interconnectés avec le sol, les satellites, le cloud et les centres de contrôle

Eddy Thésée
Vice-président cybersécurité d'Alstom

À Innotrans, Alstom veut s'affirmer comme le leader mondial du cyber-ferroviaire. Le groupe y dévoile une initiative destinée aux acteurs du rail, depuis les gestionnaires d'infrastructures jusqu'à ses concurrents, en passant par les exploitants tels que la SNCF. *« Il s'agit d'une méthode ouverte, mise au point par Alstom et partagée avec toute la communauté ferroviaire, supportée par un outil d'analyse des risques spécifiques à notre industrie et, ainsi, améliorer la sécurité »*, précise Eddy Thésée.

Ces trains autonomes bénéficieront aussi de l'avance d'Alstom dans la décarbonation. *« L'automatisation est compatible avec tout type de train, qu'il soit à hydrogène, à batterie, bi-mode ou hybride »*, résume Brahim Soua, vice-président en charge des trains régionaux. Le constructeur est en effet précurseur du train à hydrogène, dans lequel il s'est lancé dès 2014, se heurtant au scepticisme de ses concurrents (qui désormais mettent les bouchées doubles pour le rattraper). Après avoir développé un premier train en 2016 et réalisé des essais en 2018 en Allemagne, ce qui lui a permis de l'homologuer dans plusieurs pays, le groupe français est, depuis août 2022, le seul constructeur dont les trains à hydrogène sont en service commercial. 41 Coradia iLint régionaux transportent quotidiennement des passagers dans deux régions allemandes (Hesse et Basse-Saxe). Les premiers essais des trains à hydrogène commandés en Italie – des Coradia Stream – doivent commencer dans la région de Milan fin 2024. Des tests équivalents sont prévus, à partir du premier semestre 2025, dans les quatre régions françaises ayant commandé douze TER à hydrogène.

Les gains sont importants. *« Les 41 Coradia iLint ont déjà parcouru environ 2,9 millions de kilomètres, sur deux lignes, depuis leur mise en service. Ils permettent d'éviter, en année pleine, le rejet dans l'atmosphère de 28 700 tonnes de CO_2, soit l'équivalent des rejets de 16 400 voitures diesel »*, précise Brahim Soua. Une fois mis en service, les 70 trains à hydrogène commandés en Allemagne, France et Italie éviteront le rejet de 49 000 tonnes de CO_2 par an, soit l'équivalent de la pollution de 27 600 voitures. L'hydrogène est, selon Alstom, bien adapté aux lignes de plus de 200 km qui ne sont pas électrifiées (50 % en Europe). *« Plusieurs technologies – trains à batterie, trains hybrides, bi-mode et à hydrogène – coexisteront pour décarboner le rail et répondre aux besoins spécifiques du client en local »*, conclut le vice-président en charge des trains régionaux. ■

LA SÉANCE DU LUNDI 23 SEPTEMBRE

LE CAC

LE CAC	JOUR	%VAR.	+HAUT JOUR	+BAS JOUR	%CAP.ECH	31/12
ACCOR	39,15	-0,61	39,58	38,88	0,264	+13,15
AIR LIQUIDE	170,6	+1,72	170,6	167,16	0,106	-3,13
AIRBUS	132,94	+1,61	133,1	130,92	0,124	-4,89
ARCELORMITTAL SA	21,44	-0,23	21,63	21,15	0,19	-16,49
AXA	36,14	-0,3	36,31	35,94	0,199	+22,55
BNP PARIBAS ACT.A	62,41	-3,66	64,85	61,51	0,333	-0,29
BOUYGUES	31,31	-2,19	31,95	31,15	0,226	-8,24
CAPGEMINI	188,6	+0,29	189,4	186,9	0,098	-0,08
CARREFOUR	15,475	-0,45	15,555	15,3	0,214	-6,58
CREDIT AGRICOLE	13,815	-4,46	14,435	13,64	0,362	+7,49
DANONE	64,94	+0,74	65,2	64,52	0,1	+10,67
DASSAULT SYSTEMES	36,09	+0,22	36,37	35,67	0,073	-18,41
EDENRED	33,36	-5,6	34,18	33,19	0,416	-38,38
ENGIE	15,795	0	15,86	15,66	0,212	-0,77
ESSILORLUXOTTICA	203,4	0	204,2	202,1	0,07	+12
EUROFINS SCIENT.	52,76	+0,5	53,44	52,3	0,143	-10,55
HERMES INTL	1934,5	+0,23	1934,5	1895	0,056	+0,82
KERING	221,9	-1,49	222,05	218,45	0,327	-44,39
L'OREAL	367,8	-0,73	371	367,05	0,053	-18,38
LEGRAND	104,25	+0,97	105,05	102,3	0,194	+10,79

	JOUR	%VAR.	+HAUT JOUR	+BAS JOUR	%CAP.ECH	31/12
LVMH	595,1	+0,54	595,1	582,1	0,097	-18,88
MICHELIN	36,72	+0,44	36,72	36,35	0,144	+13,12
ORANGE	10,86	+0,28	10,865	10,765	0,182	+5,4
PERNOD RICARD	128,15	+0,04	128,35	125,8	0,145	-19,78
PUBLICIS GROUPE SA	100,45	+1,22	100,75	98,84	0,131	+19,58
RENAULT	38,97	+1,3	39,07	37,9	0,259	+5,6
SAFRAN	211,4	+0,57	212,3	208,9	0,137	+32,57
SAINT GOBAIN	82,58	-0,96	83	81,28	0,153	+23,88
SANOFI	103,14	-0,39	104,04	103,14	0,102	+14,91
SCHNEIDER ELECTRIC	238,35	+1,77	239,5	232,95	0,097	+31,12
SOCIETE GENERALE	22	-2,81	22,62	21,67	0,743	-8,43
STELLANTIS NV	13,782	+2,19	13,782	13,452	0,086	-34,82
STMICROELECTRONICS	24,835	+0,18	25,095	23,86	0,205	-45,11
TELEPERFORMANCE	96	-2,46	98,62	96	0,403	-27,3
THALES	145,6	-1,49	148	144,05	0,075	+8,7
TOTALENERGIES	62,12	+0,21	62,81	61,85	0,135	+0,84
UNIBAIL-RODAMCO-WE	76,78	+0,5	77	75,48	0,149	+14,73
VEOLIA ENVIRON.	29,82	-1,19	30,18	29,57	0,182	+4,41
VINCI	109,3	-0,5	109,9	108,55	0,134	-3,87
VIVENDI SE	10,185	0	10,205	10,05	0,089	+5,26

LES DEVISES

AUSTRALIE	DOLLAR AUSTRALIEN	1,6274	AUD
CANADA	DOLLAR CANADIEN	1,5065	CAD
GDE BRETAGNE	LIVRE STERLING	0,8352	GBP
HONG KONG	DOLLAR DE HONG KONG	8,6576	HKD
JAPON	YEN	159,58	JPY
SUISSE	FRANC SUISSE	0,9448	CHF
ETATS-UNIS	DOLLAR	1,1119	USD
TUNISIE	DINAR TUNISIEN	3,373	TND
MAROC	DIHRAM	11,103	MAD
TURQUIE	NOUVELLE LIVRE TURQUE	37,9745	TRY
EGYPTE	LIVRE EGYPTIENNE	54,1441	EGP
CHINE	YUAN	7,8438	CNY
INDE	ROUPIE	92,8955	INR
ALGERIE	DINAR ALGERIEN	147,2664	DZD

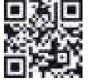
L'OR

Lingot 1KG	75 946,8€	+26,33 %
Lingot 100g	7 606,58€	+26,28 %
Lingot 50g	3 809,79€	+26,23 %
Lingot ONCE (31,10g)	2 373,29€	+26,18 %
Lingot 10g	770,66€	+25,89 %
Lingot 2,5g	200,59€	+24,73 %
20Fr NAPOLÉON	473,83€	+26,34 %
20Fr SUISSE	468,54€	+26,35 %

CRYPTOMONNAIES

Sponsorisée par Bitpanda : https://www.bitpanda.com/fr

Bitcoin	63 036,926€	+44,75 %
Ethereum	2 565,778€	+9,72 %
BNB	583,34€	+85,74 %
Solana	144,52€	+32,73 %
XRP	1,588€	-6,37 %



Christopher Baldelli va diriger la chaîne de Daniel Kretinsky

Caroline Sallé

L'actuel PDG de Public Sénat, qui venait d'être reconduit pour trois ans, quittera ses fonctions fin novembre.

Il venait d'être reconduit pour trois ans à la tête de Public Sénat. Surprise : Christopher Baldelli va pourtant quitter son poste de président-directeur général de la chaîne parlementaire. Le dirigeant s'apprête à rejoindre RéelsTV, le projet de chaîne de télé de l'homme d'affaires Daniel Kretinsky, qui doit être lancée le 1er mars prochain sur la TNT. Lundi, CMI France, la filiale médias de l'homme d'affaires tchèque, a annoncé qu'il était nommé président de la future antenne. Ce départ a quelque peu assommé les équipes, qui se retrouvent sans capitaine. Une nouvelle procédure, dépendant du Sénat, doit s'ouvrir pour désigner son successeur.

Christopher Baldelli a remis sa démission il y a quelques jours au président du Sénat, Gérard Larcher. Il quittera ses fonctions chez Public Sénat fin novembre et rejoindra RéelsTV dans la foulée, dès le mois de décembre. N'ayant pas de préavis à effectuer, il ne lui est pas interdit toutefois de commencer à travailler pour son nouvel employeur. « *La présence de Christopher Baldelli à la tête de Réels TV, par sa compétence, son expérience mais aussi sa culture et ses valeurs, est un gage d'accomplissement du projet que nous portons* », a indiqué Denis Olivennes, le président du conseil de surveillance de CMI France, dans un communiqué.

« *J'ai accepté avec beaucoup d'enthousiasme la direction de la nouvelle chaîne TNT Réels TV*, a expliqué de son côté Christopher Baldelli. *Lancer un nouveau média est une opportunité rare dans une vie professionnelle.* Un sacré défi aussi. Le PDG de Public Sénat, qui a été tour à tour vice-président du directoire du groupe M6, ex-patron de RTL, directeur général de France 2 et qui a fait régulièrement des allers-retours entre le privé et le public, a sans doute été séduit cette fois par le challenge de la « feuille blanche ».

24 dossiers en lice pour 15 fréquences TNT

Christopher Baldelli et Denis Olivennes se connaissent bien et depuis longtemps. En 2022, le premier avait confié au second, alors cogérant et directeur général de *Libération*, les rênes d'une nouvelle émission littéraire hebdomadaire, « Au bonheur des livres », sur Public Sénat. Puis l'animation deux fois par mois d'« Élémentaire », une émission de décryptage de l'actualité. Par le passé, les deux dirigeants ont été concurrents : Denis Olivennes, président de Lagardère Active et président d'Europe 1, faisant face à Christopher Baldelli, le patron de RTL. Le nouveau patron de RéelsTV aura fort à faire, dans un calendrier extrêmement contraint. Il reste 5 mois avant le lancement de la nouvelle chaîne et beaucoup à faire, même si des synergies doivent être mises en place au sein du groupe CMI France, qui compte, entre autres actifs, *Marianne*, en cours de cession, *Elle*, *Télé 7 jours*, *Franc-Tireur*, *Version Femina*, *Usbek & Rica* ainsi que le numéro deux français de l'édition, Editis. Autant de médias dans lesquels puiser afin d'alimenter les émissions. Lancer une nouvelle chaîne relève néanmoins de la gageure, dans un contexte où le média TV est de plus en plus challengé par les plateformes de streaming.

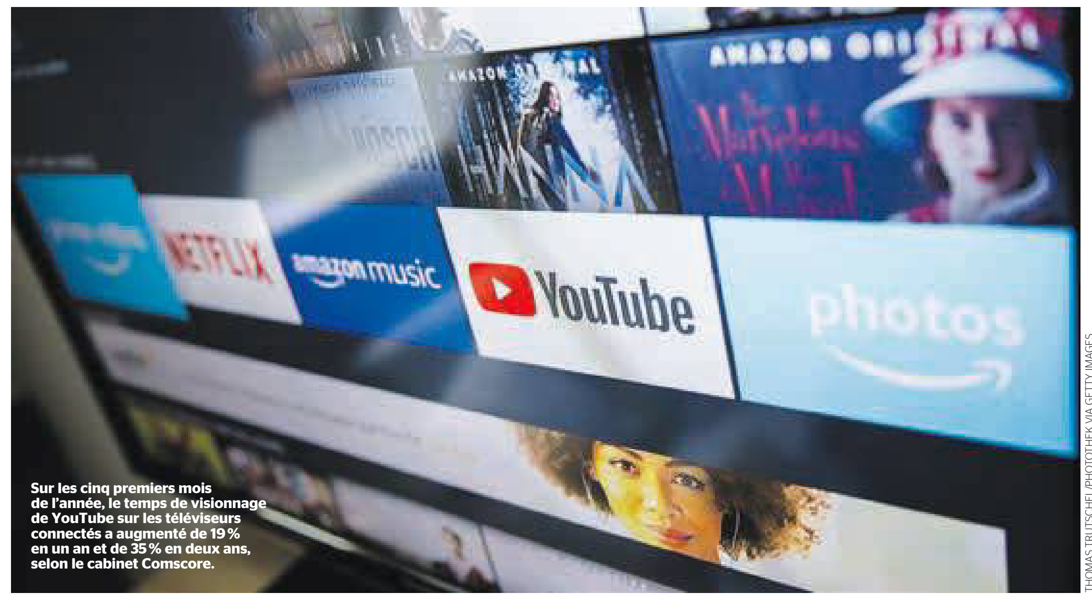
À la tête d'un empire en Europe dans l'énergie, la distribution et les médias, Daniel Kretinsky s'apprête à se lancer à l'assaut du petit écran français. Cet été, le projet de sa société CMI France avait été retenu par l'Arcom parmi les 24 dossiers en lice pour 15 fréquences TNT. « *J'observe avec beaucoup de frustration la détérioration, voire destruction, du débat public* », avait expliqué Daniel Kretinsky dans une vidéo diffusée pendant l'audition menée par le régulateur des médias, souhaitant avec sa chaîne « *faire le maximum pour restaurer le concept original du débat public* ».

La grille de programmes sera structurée en grande partie autour des documentaires, principalement français et européens, qui pèseront pour près de la moitié de l'offre. Le reste de la programmation se partagera équitablement entre des débats et des divertissements. Côté finances, la future chaîne dispose d'un investissement de 30 millions d'euros pour son lancement et espère atteindre l'équilibre d'ici à 3 ans, avec une audience de 1,9 %. ■

Comment YouTube concurrence Netflix et Prime Video sur les écrans de télévision

Keren Lentschner

Aux États-Unis, le service attire plus de spectateurs sur ce canal de diffusion que les plateformes classiques.



Sur les cinq premiers mois de l'année, le temps de visionnage de YouTube sur les téléviseurs connectés a augmenté de 19 % en un an et de 35 % en deux ans, selon le cabinet Comscore.

THOMAS TRUTSCHEL/PHOTOTHEK VIA GETTY IMAGES

Cet été, les utilisateurs de YouTube se sont rués sur leur télévision pour regarder les meilleurs moments des Jeux olympiques et les coulisses des compétitions. Plus de 35 % du temps de visionnage des épreuves sur la plateforme s'est fait depuis un écran TV. Cet engouement s'est poursuivi pendant les Jeux paralympiques. Et pour cause, YouTube était même le seul canal de diffusion en direct dans 175 pays.

Au-delà des JO, le sport a poussé de nombreux utilisateurs de YouTube devant leur écran TV grâce à la diffusion de matchs en direct. La consommation de contenus sportifs sur la plateforme depuis une télévision a augmenté de 30 % en un an. Comme le font déjà les autres plateformes de streaming, YouTube a noué des accords de diffusion locaux avec plusieurs fédérations ou compétitions (la National Football League aux États-Unis, le Women's Super League et la F1 Academy en Angleterre...).

Cet engouement des fans de la plateforme pour la télévision ne se limite pas au sport. « *Ces dernières années, nous avons assisté à une évolution majeure : de plus en plus de personnes regardent YouTube chez eux sur leur écran télé* », confirme Thomas Kim, responsable du management produit chez YouTube, qui participait la semaine dernière à New York à « Made on YouTube », la grand-messe annuelle de la plateforme. Le phénomène a démarré pendant la pandémie lorsque de nombreux utilisateurs se sont retrouvés bloqués chez eux, en quête de loisirs pour passer le temps. Le nombre de programmes visionnés sur des TV connectées a ainsi crû de 130 % au cours des trois dernières années. « *L'écran TV est même devenu le canal de diffusion de YouTube qui progresse le plus vite partout dans le monde* », relève Justine Ryst, directrice générale de YouTube France. Aux États-Unis, 150 millions de personnes regardent les programmes de la plateforme chaque mois sur leur télévision. Ce qui en fait son premier canal de diffusion.

En France, le smartphone reste privilégié. Mais la TV ne cesse de progresser chez les fans de la plateforme vidéo. Sur les cinq premiers mois de l'année, le temps de visionnage de YouTube sur les téléviseurs connectés a augmenté de 19 % en un an et de 35 % en deux ans, selon le cabinet Comscore. « *Plus de la moitié des sessions YouTube sur la télévision sont consacrées à du contenu de 21 minutes ou plus* », ajoute Justine Ryst. Le succès du documentaire d'Inoxtag (27 millions de visionnages à J+7) ou des jeux de Squeezie illustre l'appétit du public pour des formats longs ou très longs, propices à une diffusion sur grand écran. Mais ceux qui regardent YouTube à la TV plébiscitent aussi des interviews, comme celles d'Hugo Décrypte, des « shorts » (contenus courts de 60 secondes) ou des podcasts.

« *Ce positionnement renforce la notion de rendez-vous et donne au spectateur un sentiment plus grand d'authenticité*, estime Anaïs Loubère, à la tête de Digital Pipelettes, une agence de social media. *Cela permet à YouTube de se distinguer de son grand rival, TikTok, en s'affirmant davantage comme une plateforme qu'un réseau social. Mais cela rend aussi l'internaute plus exigeant sur la qualité du contenu attendu.* »

Si YouTube surfe sur la vague du grand écran, cela n'a pas toujours été cas. La plateforme, qui fêtera l'an prochain ses 20 ans, a dû revoir sa copie à plusieurs reprises. Elle a d'abord tenté de piloter elle-même la création de contenu en commandant des programmes « maison » à des tiers. En 2012, il a ainsi ouvert cent chaînes YouTube dont certaines animées par des stars comme Madonna. Mais ce projet, qui lui a coûté 300 millions de dollars, s'est soldé par un échec. En 2015, YouTube est revenu à la charge avec un objectif encore plus ambitieux, la création d'un service de streaming premium, YouTube Originals, dirigé par une ancienne responsable de MTV. À son catalogue, des comédies, des drames, une émission de TV réalité, des docu-séries de Justin Bieber, un concert de Taylor Swift... Mais en 2022, peu de programmes ayant réussi à percer, le service a finalement été arrêté.

Le succès que connaît aujourd'hui YouTube sur les écrans TV pourrait-il faire de l'ombre aux champions du streaming ? Probablement. Aux États-Unis YouTube attire désormais plus de spectateurs sur les écrans TV que Netflix ou Prime Video, selon le *New York Times*. Depuis plus de dix-huit mois, il est la première destination de streaming à la TV, selon les chiffres de Nielsen. En août, sa part de marché a même atteint le niveau record de 10,6 %, contre 7,9 % pour Netflix et 3,1 % pour Prime Video. Et pour couronner le tout, YouTube attire à la TV un public jeune, et donc convoité par la plateforme, ses créateurs de contenu et ses annonceurs : près de la moitié (48 %) de ceux qui regardent YouTube sur petit écran sont âgés de moins de 34 ans. Leur part est plus importante que sur Netflix (43 %).

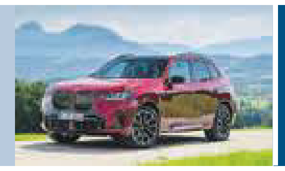
> **« Ce positionnement renforce la notion de rendez-vous et donne au spectateur un sentiment plus grand d'authenticité. Cela permet à YouTube de se distinguer de son grand rival, TikTok, en s'affirmant davantage comme une plateforme qu'un réseau social »**
> **Anaïs Loubère** Directrice de Digital Pipelettes, une agence de social media

De nombreux youtubeurs surfent sur cette tendance. « *Plusieurs d'entre vous conçoivent des programmes spécialement pour les écrans TV et cela porte manifestement ses fruits* », a déclaré Thomas Kim aux créateurs de contenu. Le nombre de créateurs générant la majorité de leurs revenus sur les écrans de télévision a ainsi crû de 30 % en un an. Du coup, YouTube a annoncé mercredi dernier de nouvelles fonctionnalités pour améliorer l'expérience des utilisateurs et maximiser ainsi in fine les revenus des créateurs. Ces derniers pourront bientôt organiser leurs vidéos en saisons et épisodes comme c'est le cas sur les plateformes de streaming classique. « *Cela permettra aux spectateurs de s'immerger dans un univers cinématographique grâce à la possibilité de visionner en une seule fois tous les programmes d'un créateur* », ajoute Thomas Kim. L'apparence des chaînes sera également retravaillée pour offrir une expérience plus immersive, comme l'apparition d'une bande-annonce en plein écran dès l'arrivée sur la page d'un créateur. Enfin, lorsqu'un utilisateur sera en train de regarder un programme à la TV, il pourra en un seul clic s'abonner au créateur sans quitter l'écran ; ce qui est censé l'aider à faire grossir sa communauté. Quant aux liens qui figurent souvent en description sous une vidéo, ils apparaîtront sous forme de QR Codes sur grand écran.

YouTube se voit désormais en acteur incontournable du divertissement. Il rêve d'ailleurs que les créateurs de contenu, à l'image d'Inoxtag en France ou de MrBeast aux États-Unis, soient considérés comme des artistes à part entière, parce qu'ils incarnent une « *nouvelle ère de l'entertainment* ». Dans une tribune publiée en mai dernier, son PDG, Neal Mohan, plaidait pour que les youtubeurs puissent à leur tour être honorés par des Emmy Awards qui récompensent chaque année les meilleures émissions de la télévision américaine. ■

LE FIGARO
et vous

AUTOMOBILE
LA QUATRIÈME GÉNÉRATION DE LA BMW X3 S'ADAPTE À SON ÉPOQUE
PAGE 30



THÉÂTRE
«LES SŒURS HILTON», LA NOUVELLE PIÈCE DE CHRISTIAN HECQ ET VALÉRIE LESORT, ENTRE CRUAUTÉ ET RIRES
PAGE 32



Beyoncé, nouvelle star du whisky

La chanteuse américaine lance, en partenariat avec Moët Hennessy, SirDavis, une marque présentée comme innovante et liée aux attentes de l'époque.

PAGES 28 ET 29

UWE FISCHER; FABRICE ROBIN; PARKWOOD ENTERTAINMENT LLC; SIRDAVIS; RUGILE BARZDZIUKAITE

Culture : un automne placé sous le signe de la Lituanie

PAGE 31



L'opéra *Have a Good Day !*, de Lina Lapelytė, Rugilė Barzdziukaitė et Vaiva Grainytė.

Le prix du roman Fnac couronne Marie Vingtras

Bruno Corty

Trois ans après «Blizzard», premier roman remarqué, «Les Âmes féroces», situé aux États-Unis, est un vrai-faux polar remarquable.

Marie Vingtras nous avait épatés en 2021 avec son premier roman, *Blizzard*, dont l'intrigue se déroulait en Alaska. Une histoire peuplée d'êtres solitaires, violents, en quête de rédemption. Un roman couronné par de nombreux prix, dont celui, recherché, des libraires.

Cette avocate spécialisée dans le droit du travail récidive avec *Les Âmes féroces*, cette fois aux États-Unis. Dans une petite ville sans histoires, Mercy, où le taux de criminalité est très bas, on retrouve le corps sans vie d'une adolescente au milieu des iris sauvages.

C'est le printemps et la première des quatre saisons qui vont ponctuer cette histoire fascinante d'une communauté soudain confrontée au mal. Quatre saisons pour quatre personnages, quatre voix qui vont, chacune à leur tour, donner leur point de vue sur l'affaire de la jeune Leo.

Le shérif, Lauren, ouvre le bal. C'est une forte femme, au physique impressionnant, dont le poste est en danger. Les autorités de la ville apprécient très moyennement son homosexualité. Une femme shérif, aux États-Unis, ça fait sourire. Lauren s'en moque. Le sort des femmes battues lui importe plus que sa carrière.

Vient ensuite Benjamin, le professeur de Leo. Un garçon charismatique, issu d'une famille aisée, dont les étudiantes raffolent. Seule ombre au tableau, un passé pour le moins ambigu.

Puis c'est Emmy, la meilleure amie de l'adolescente, qui lève le rideau sur sa famille et celle de Leo. Des gens beaucoup plus complexes qu'il n'y paraît. Elle-même s'affirme comme une manipulatrice perverse.

Enfin, c'est le père endeuillé de Leo, Seth, qui referme le livre de douleur de Mercy. C'est l'hiver. Plus rien ne sera comme avant. Chacun a donné sa version de l'affaire, son point de vue sur Leo. Et l'on découvre que, derrière la banalité d'une petite ville, nombreux sont les secrets, les zones d'ombre.

Un beau talent

Marie Vingtras confirme son beau talent avec ce roman polyphonique à l'américaine. Plongé dedans, sans pouvoir le lâcher, on se dit qu'une Laura Kasischke aurait pu écrire *Les Âmes féroces*. C'est dire la réussite du livre ! Le jury du prix du roman Fnac, 400 adhérents et 400 libraires, ne s'y est pas trompé, qui lui décerne le premier grand prix de la saison littéraire.

En finale de cette 23e édition, Marie Vingtras était en concurrence avec trois autres romancières : l'Italienne Viola Ardone (*Les Merveilles*, Albin Michel), Delphine Minoui, journaliste au *Figaro* (*Badjens*, Seuil) et Bérénice Pichat (*La Petite Bonne*, Les Avrils). ■

***Les Âmes féroces*, de Marie Vingtras, Éditions de l'Olivier, 272 p., 21,50 €.**

Le whisky, toujours premier de la classe

Jean-Pierre Saccani

Si la tendance générale de sa consommation est à la baisse, cet alcool conserve de solides atouts pour contrer la concurrence.

Le monde des spiritueux bouge, mais le whisky reste campé sur sa position de leader. Si, en France, le volume des ventes 2023 en grandes surfaces est revenu à celui de 2003, soit 75 millions de litres, alors qu'il était de 99 millions de litres en 2013 (source Nielsen), les Français consomment toujours 200 millions de bouteilles chaque année. Et demeurent passionnés, comme en attestent les pics d'audience olympiques réalisés par les classements des meilleurs whiskys mis en ligne par lefigaro.fr.

Des crises, il en a traversé. Notamment dans ses bastions historiques, comme l'Écosse, où 27 distilleries ferment leurs portes entre 1983 et 1993, une décennie terrible pour le scotch qui ne se vend plus ; l'Irlande aussi, où seules 5 distilleries subsistent en 2010. Situation inverse aujourd'hui : l'Écosse en compte désormais 146 et quelques dizaines de projets sont en cours, tandis que l'Éire repasse au vert avec plus de 30 sites de production. Et puis, la terre entière ou presque produit du whisky aujourd'hui. C'est une force.

Le Japon ouvre le bal il y a un siècle avec Masataka Taketsuru. Parti étudier la chimie organique à l'université de Glasgow, il revient sur ses terres natales pour créer une distillerie calquée sur le modèle écossais. Une première eau-de-vie sort en 1929 sous la marque Suntory. En délicatesse avec son associé, Masataka Taketsuru fonde ensuite Nikka Whisky. Deux marques devenues des poids lourds mondiaux de cette industrie. Le Japon occupe aujourd'hui le rang de quatrième pays producteur après l'Écosse, l'Irlande et les États-Unis.

> **« Leur matrice aromatique attire forcément. Là où un grand vin, au bouquet d'élevage complexe, présente plus de 1 000 composés aromatiques, le whisky en possède autant, mais dans des concentrations 10 à 100 fois supérieures »**
>
> **Cyrille Mald**
> Auteur de *Whisky* (Hachette)

Un exemple qui inspire désormais de nombreux pays dont l'Inde qui siffle chaque année 250 millions de caisses. Si 93 % des eaux-de-vie maltées qui y sont consommées sont très bon marché, le « premium » se vend de plus en plus, avec des marques locales comme Amrut, qui a écoulé l'an dernier plus de bouteilles que Glenlivet (Pernod Ricard), leader sur ce segment depuis plusieurs années. Le groupe français a d'ailleurs lancé sa propre marque locale, Longitude 77, suivant ainsi les traces de Diageo et son Godawan. Deux exemples qui démontrent l'importance grandissante du marché indien, premier importateur de scotch whiskys en 2022, dépassant ainsi la France. L'Hexagone a depuis repris son rang, avec 174 millions de flacons importés en 2023…

Pays d'eaux-de-vie de raisin ou de fruits, la France a désormais rejoint les grands pays producteurs de whisky. Le marché vient d'ailleurs de fêter ses 40 ans d'existence. Commencée sans bruit par quelques pionniers (Armorik, Eddu, Rozelieures), l'histoire s'écrit ensuite avec une régularité métronomique : 7 distilleries en 2000, 20 en 2010, plus de 100 aujourd'hui qui diffusent 115 marques (1 100 000 bouteilles vendues en 2020) selon la Fédération du whisky de France. De quoi devenir le cinquième pays producteur au monde ? *« Le whisky français est actuellement le seul qui soit en croissance. À titre d'exemple, notre marque Lefort destinée à la grande distribution est en hausse de 167 %* (source Nielsen), *ce qui en fait le leader du whisky français en grande surface, et notre label premium Bellevoye progressait de 25 %. Mais, depuis le nouveau design de son flacon, nous constatons, trois semaines après, une hausse de 40 % »*, affirme Alexandre Sirech, cofondateur avec Jean Moueix de la société Les Bienheureux.

Quelques chiffres récents tempèrent néanmoins cet optimisme. Dans son bilan de l'année 2023, la Fédération française des spiritueux révèle ainsi une baisse générale des ventes de whisky, rhum et cognac. À l'export, la situation n'est guère plus brillante : les ventes enregistrent une baisse de 13,2 %, une situation préoccupante pour les producteurs français, dont 50 % de la production part à l'étranger. Une situation qui impacte moins le whisky que le cognac, fortement dépendant de la demande asiatique, atone ces derniers temps.

Baisse conjoncturelle ou crise plus profonde ? Anne Miller, PDG de la filiale française de Suntory Global Spirits, choisit la première option sans hésiter. *« Les perspectives sont positives. La France reste le deuxième marché mondial des whiskys, et nous constatons une forte croissance pour des japonais comme Hibiki ou Yamazaki. Nous avons également la chance d'appartenir à un groupe qui continue à investir pour gagner de nouvelles parts de marché, et le fait de maîtriser désormais la distribution de nos marques nous permet notamment d'affiner des offres pour les cavistes et de compenser en partie les pertes sur le vin. Notre ambition est de devenir leader des whiskys*







SirDavis ou la renaissance du « rye whiskey »

Tombé un temps en désuétude, le « rye whiskey » – réalisé à partir de seigle – revient en force. Ce renouveau cache en réalité un juste retour aux sources du whiskey américain. Au XVIIIe siècle, les colons irlandais et écossais importent outre-Atlantique l'art de la distillation. Mais ils trouvent des terres peu propices à la culture de l'orge, leur céréale habituelle. Ils se tournent donc vers le seigle. Plus tard, George Washington, qui a maté la révolte armée contre l'augmentation des taxes sur le whiskey votée par le Congrès en 1791, lance une eau-de-vie baptisée « whiskey rye de Washington ».

Le rye s'installe alors durablement dans le paysage du whiskey américain et devient même l'ingrédient principal de deux cocktails mythiques : le Manhattan, créé en 1874, et le Old Fashioned, inventé en 1881 à Louisville (Kentucky). La prohibition (1920 pour l'ensemble des États-Unis) stoppe net ce bel élan. En 1933, Roosevelt lève l'interdiction de produire et de vendre de l'alcool. Pour le rye, le mal est fait, de nombreuses distilleries ont fermé leurs portes, et les consommateurs se tournent vers le frère ennemi : le bourbon, élaboré à base de maïs (51 % minimum et 70 % pour le Tennessee Whiskey). Les connaisseurs notent que le seigle délivre des notes épicées et un côté sec que n'offre pas le bourbon.

En 2024 à Londres, les bureaux de LVMH accueillent le Dr Bill Lumsden. Directeur de la distillation, de la création et de la gestion des stocks des marques Glenmorangie et Ardbeg (propriétés de Moët Hennessy), ce diplômé en biochimie, dans l'industrie depuis presque quarante ans, a quelque peu révolutionné le secteur du whisky écossais grâce à ses expérimentations sur la distillation, la fermentation et, bien sûr, les fûts. Sans être l'inventeur de ces fameux finish, qui ont fait le succès des singles malts, il a largement contribué à leur essor tout en respectant les règles édictées par la Scotch Whisky Association, qui surveille le cahier des charges du whisky écossais comme le lait sur le feu. Fûts de Sherry, de porto, de cognac, de bière, de vins… La liste est loin d'être exhaustive, celui qui est souvent considéré comme un savant fou, a presque tout testé, souvent pour le meilleur.

51 % de seigle et 49 % d'orge maltée

Mais, si cet avant-gardiste a quitté aujourd'hui son laboratoire écossais, ce n'est pas pour parler de whisky, mais de rye (élaboré à partir d'au moins 51 % de seigle). *« Le whiskey américain a récemment connu une très forte croissance, un peu comme celle enregistrée par son homologue japonais il y a une dizaine d'années »*, affirme-t-il en liminaire. Chargé par Moët Hennessy de réaliser un rye, le Dr Bill Lumsden signe ce nouveau venu baptisé SirDavis avec une recrue de choix : la star américaine Beyoncé. À écouter l'Écossais, la chanteuse et femme d'affaires serait aussi une grande amatrice de whiskey, japonais notamment. Et, toujours selon lui, elle a suivi, jusqu'au clap final, chacune des étapes de l'élaboration de SirDavis.

« Notre whiskey est distillé dans l'Indiana, mais je voulais y rajouter un peu d'Écosse et de Japon. Nous avons donc choisi une eau-de-vie distillée par MGP, un producteur de spiritueux très célèbre aux États-Unis. Ses 51 % de seigle lui confèrent un côté très américain et ses 49 % d'orge maltée apportent la touche écossaise », explique le Dr Bill Lumsden, avant d'en arriver au Japon, cher à la compagne de Jay-Z. *« Pour obtenir la douceur japonaise, nous transférons ensuite le whiskey longuement vieilli dans des barriques de chêne américain dans des fûts de sherry neufs pour une durée comprise entre 6 et 9 mois »*, conclut le *master distiller* écossais.

Le résultat détonne dans l'univers du rye. Embouteillé à 44 %, serti d'une flatteuse couleur orange qui laisse présager une texture moelleuse, SirDavis délivre ensuite de généreuses notes

japonais en 2027 et des premiums en 2030», explique cette fine connaisseuse des arcanes du luxe depuis son passage chez Hermès.

Même son de cloche chez le distributeur Thierry Bénitah, PDG de La Maison du Whisky : *«Cette baisse des ventes est conjoncturelle. Nous n'avons jamais connu une telle crise de la consommation en trente ans. Tous les continents sont affectés, à commencer par l'Asie, qui jouait il y a encore deux ans un rôle moteur dans la consommation mondiale. L'inflation qui touche l'Europe et les États-Unis, mais aussi les conflits majeurs à nos portes et au Proche-Orient, ont des conséquences directes sur le secteur. Dans ce contexte d'incertitude, les consommateurs n'ont jamais été aussi attentifs au prix. Toutefois, malgré cette crise, on observe que le pourcentage des ventes de bouteilles d'un montant supérieur à 150 euros n'a jamais été aussi élevé.»*

Peut-être le signe d'une reprise future… En attendant, l'amateur n'a cure de ces turbulences, même s'il aimerait que les prix des premiums arrêtent de tutoyer des sommets. Pourquoi aime-t-il le whisky? Réponse d'expert : *«Leur matrice aromatique attire forcément. Là où un grand vin, au bouquet d'élevage complexe, présente plus de 1000 composés aromatiques, le whisky en possède autant, mais dans des concentrations 10 à 100 fois supérieures. Son élevage, généralement plus long, favorise également une grande diversification de ses arômes, tant par le choix du fût utilisé que par la complexité des réactions chimiques qui s'opèrent au cours du temps. Ces facteurs expliquent l'attirance qu'il suscite»*, souligne Cyrille Mald, auteur de *Whisky* (Hachette).

Ces qualités organoleptiques intrinsèques font sans cesse de nouveaux adeptes. Derniers en date : les jeunes Chinois de moins de 40 ans. Sensible aux spiritueux d'origine céréalière, à l'instar du baidjiu, l'alcool national, le whisky les attire également en raison d'un prix jugé plus attractif que celui du cognac. Résultat : les prévisions tablent sur une augmentation des ventes de 88 % d'ici à 2026. De quoi aiguiser les appétits des grands groupes comme Diageo ou Pernod Ricard, qui a inauguré une distillerie en 2021 dans la province du Sichuan. Deux purs malts The Chuan sortent pour l'instant de l'alambic à repasse de la distillerie. Tao Yang, son maître de chai, promet un single malt pour bientôt…

Cet alignement des planètes fait que le whisky est loin d'être une citadelle assiégée par la concurrence. En 500 ans d'existence, il a toujours montré des capacités d'adaptation exceptionnelles. Il suffit de jeter un coup d'œil dans le rétro pour s'en convaincre : single malt, compte d'âge, finish, parcellaire, autant d'innovations qui ont ensuite inspiré toute l'industrie des spiritueux. Face aux nouveaux défis, les bouleversements climatiques notamment, le monde du whisky repense aujourd'hui son mode de production et son offre en valorisant d'avantage le terroir. Un autre pari sur l'avenir, gageons qu'il en sortira grandi. Une fois de plus. ■

«Le projet est un hommage à Davis Hogue, l'arrière-grand-père de Beyoncé, qui était fermier et contrebandier de whisky»,* dévoile Philippe Schaus, le PDG de Moët Hennessy, qui lance SirDavis en partenariat avec la chanteuse *(à gauche).
PARKWOOD ENTERTAINMENT LLC ; SIRDAVIS

herbacées et épicées (cannelle, gingembre), typiques du seigle, avant d'évoluer en douceur vers des arômes de caramel, d'orange, d'eucalyptus. Cette gourmandise arrive en France (compter 90 €), mais son marché principal reste les États-Unis, dont l'appétence pour la mixologie ne mollit pas, et, sur ce point, Moët Hennessy place beaucoup d'espoirs sur SirDavis.

Que le Dr Bill Lumsden exporte son savoir-faire (celui de l'élevage notamment) aux États-Unis prouve aussi que la catégorie rye évolue à la vitesse grand V. À l'instar des meilleurs single malts écossais, SirDavis pourrait ainsi bénéficier d'autres finish à l'avenir, une sophistication propre à tenter les amateurs de whisky haut de gamme. Après l'acquisition de la distillerie Woodinville, une prise de participation dans la marque Whistle Pig, puis désormais SirDavis, Moët Hennessy renforce encore davantage ses positions sur le créneau du whiskey américain. La bataille du rye ne fait que commencer. ■ J.-P.S.

Philippe Schaus : «Avec SirDavis, nous créons une nouvelle tendance»

Propos recueillis par
Stéphane Reynaud

Le président-directeur général de Moët Hennessy, Philippe Schaus, évoque la création du nouveau whisky et le partenariat mis en place avec la chanteuse nord-américaine Beyoncé.

LE FIGARO. - Pourquoi ce whisky a-t-il été baptisé «SirDavis»?
PHILIPPE SCHAUS - Ce projet est un hommage à Davis Hogue, l'arrière-grand-père de Beyoncé, qui était fermier et contrebandier de whisky. Pendant la prohibition aux États-Unis, il cachait des bouteilles dans le creux des arbres pour ses amis et sa famille. D'une certaine façon, avec SirDavis, Beyoncé, qui montre un attachement très particulier au Texas, a renoué avec son ancêtre.

Est-ce la première fois que Moët Hennessy crée une maison aux États-Unis ?
Nous possédions déjà Woodinville *(dans l'État de Washington, NDLR)* que nous avons racheté mais pas créé. L'équipe de Woodinville a contribué au projet SirDavis puisque, à un certain moment, nous l'avons rapproché de celle de Glenmorangie, en Écosse : nous voulions réaliser un whiskey américain qui ait une rondeur, une sensation en bouche qui rappelle aussi les whiskys écossais ou japonais. Et ainsi créer un produit qui a pour ambition – et je pense que c'est réussi – d'être unique sur le marché du whisky américain.

Quelle est la place exacte de Beyoncé dans cette nouvelle marque? Est-elle propriétaire, porte-drapeau, égérie ou tout à la fois?
Elle est business partner, puisque c'est une société à 50-50 dont les parts sont divisées entre elle et Moët Hennessy. Elle apporte évidemment son image mais aussi sa créativité. Par exemple, nous lui devons complètement le design de la bouteille, comme le choix du liquide. Du point de vue de la création, elle est vraiment l'âme de ce projet. Et Moët Hennessy a apporté tout le savoir-faire industriel lié au whisky.

Comment Beyoncé est-elle arrivée sur ce projet?
Elle a été demandeuse. Du fait de la relation de Moët Hennessy avec son mari, Jay-Z, nous avons été en relation avec elle. Elle nous disait que le whisky était sa boisson favorite et qu'elle rêvait d'en développer un. Nous avons commencé la discussion en lui demandant ce dont elle avait vraiment envie. Elle s'est beaucoup impliquée. Lors d'un passage au Japon avec Jay-Z, elle a souhaité que nous fassions une dégustation de whisky japonais. Elle avait spécialement réservé un bar pour cela.

Quand le projet SirDavis a-t-il été lancé?
Tout cela se prépare bien à l'avance parce qu'il faut, entre autres, laisser vieillir le produit. Nous avons donc démarré les discussions il y a quatre ou cinq ans pour aboutir aujourd'hui au produit qui est prêt à être bu.

Le lancement de ce whisky survient quelques mois après la sortie du dernier album de Beyoncé, *Cowboy Carter*. Les deux font référence à l'identité et à la culture texane…
Oui. Déjà il y a le cheval sur la bouteille. Elle a d'ailleurs lancé de petites insinuations dans les textes de ses dernières chansons. Elle parle de whisky, de Davis. Des références qu'on ne pouvait pas comprendre si on ne savait pas quelle était la suite de l'histoire. Oui, clairement il y a un lien.

À qui ce whisky s'adresse-t-il?
L'objectif est le marché mondial. Le lancement a été concentré aux États-Unis, où il se vend très bien, et quelques autres métropoles qui sont essentiellement Paris, Londres et Tokyo. À terme, le développement sera beaucoup plus général. Chacun pourra le trouver évidemment là où on trouve habituellement des alcools de très bonne qualité. Il s'agit d'un produit qui sera vendu en France au prix de 89 euros et qui se range dans la catégorie des whiskys haut de gamme. Après, évidemment une marque comme SirDavis a une ambition, qui est d'abord de faire entrer dans le monde du whisky des gens qui n'en ont peut-être pas encore goûté. Nous avons un fondateur féminin, afro-américain, et c'est une star. Tout cela a un côté très rupturiste. Quelque part, nous créons quasiment un nouveau marché.

Vous vous adressez aussi au monde des mixologues?
Le marché de SirDavis, c'est le cocktail, mais c'est aussi et surtout le siping, c'est-à-dire le whisky que l'on déguste dans le verre, avec un glaçon, un peu d'eau gazeuse ou d'eau plate, pour vraiment profiter du produit. Car un bon barman peut vous préparer un cocktail d'où ressortira toute la texture du whisky. Mais si vous êtes chez vous, il faut le boire avec les glaçons, avec de l'eau gazeuse.

La concurrence semble rude sur le marché du whisky…
Il y a énormément d'offres sur le marché du whisky américain, mais nous apportons un produit qui sort du lot. Nous espérons que dans cent ans il fera partie des belles marques et que nous regarderons en arrière à ce moment-là en nous disant : *«Ah oui, c'était une célèbre star qui l'avait créé, Beyoncé, on entend plus beaucoup parler d'elle, mais elle était connue, elle avait créé ce whisky.»* Quand Moët Hennessy fait quelque chose, l'idée du long terme ou même, je dirai, de l'éternité, est toujours fondamentale. Après, nous ne réussissons pas toujours, mais l'intention est bien là en tout cas : nous ne voulons pas que ce soit un «one shot». Ces partis pris sont très importants parce qu'ils permettent de donner une cohérence à tout ce que nous faisons.


Philippe Schaus, PDG de Moët Hennessy : *«Nous avons envie que SirDavis marque la capacité d'innovation de Moët Hennessy.»* DAVID ATLAN

Il semble qu'il y a beaucoup d'attentes liées au lancement de ce produit chez Moët Hennessy…
Avec SirDavis, nous sommes vraiment dans l'innovation. Ce produit est rupturiste à plusieurs titres. Il est lié à une femme afro-américaine, il mixe le malt et le rye, le flacon présente un design singulier… Nous avons envie que ce produit réussisse par lui-même et fasse réussir ce partenariat avec Beyoncé, mais nous avons aussi envie que SirDavis marque la capacité d'innovation de Moët Hennessy. Nous sommes dans un métier où nous avons affaire à des distributeurs, que ce soit des distributeurs grossistes ou des cavistes ou la Grande Épicerie du Bon Marché ou de Nicolas… Il y a une relation «business to business» dans laquelle Moët Hennessy offre un portefeuille à ses partenaires. Et glisser ce nouveau whisky dans le portefeuille, cela montre que nous ne sommes pas seulement la maison qui a les plus anciennes marques de champagne et de cognac et qui, peut être mieux que les autres, arrive à valoriser son patrimoine. Cela montre que Moët Hennessy est aussi capable de créer de nouvelles tendances, de nouveaux produits avec des hommes et des femmes du moment. C'est peut-être pour cette raison que nous mettons tellement l'accent sur SirDavis. ■

Sylvain Reisser

BMW X3, le SUV en met plein la vue

En vingt ans, le modèle préféré des clients de la marque allemande a beaucoup grandi, au point que la dernière génération s'est un peu éloignée de nos standards.



Sortir le mètre montre l'ampleur du phénomène qui essaime chez tous les constructeurs. En vingt ans, le X3 a changé de catégorie, passant de la taille d'un X5 de première génération à son lancement à celui d'une grande voiture. Allongée de 34 mm par rapport au modèle qu'il remplace pour mesurer 4,75 m, cette quatrième génération prend ainsi ses distances avec la famille X1/X2 récemment renouvelée. Si ce nouveau format lui vaudra d'être préféré au X5 sur de nombreux marchés et de rester la BMW la plus vendue au monde, chez nous, les automobilistes lui préféreront sans doute un SUV plus compact et moins cher. En changeant de génération, le X3 a vu son tarif s'envoler pour débuter à 63 900 euros avec le modèle 2 litres essence qui abandonne la lettre « i » désormais réservée aux véhicules électriques. Sans compter les malus écologiques et le poids. Le X3 20 annonce 1 930 kg.

Contrairement à son prédécesseur, le quatrième X3 de l'histoire bénéficie d'une évolution de style importante, se conformant au dernier langage formel de la marque. Sous certains angles, certains lui trouveront des accents coréens. Les designers se sont surtout employés à réduire les émissions de CO_2 et la carrure imposante masque une vraie finesse aérodynamique, avec un Cx de 0,27 contre 0,29 pour le précédent modèle. Dans le prolongement des récents exercices, les projecteurs remontent très haut sur les ailes ; les naseaux occupent toute la face avant ; les passages de roue sont aplatis. Selon les versions, les barrettes de la calandre sont horizontales ou obliques et verticales. Les fidèles de la marque remarqueront également des poignées de porte affleurantes et des feux arrière débordant généreusement sur les ailes et une signature lumineuse en forme de flèche pointant vers le coffre. Le dynamisme de la silhouette s'appuie sur des voies arrière élargies de 45 mm et un pavillon abaissé de 25 mm par rapport à l'ancien X3.

La révolution se poursuit dans l'habitacle, très spacieux. Le X3 se conforme au nouvel agencement BMW. Il abandonne la fameuse casquette d'instrumentation qui a fait les beaux jours de la marque pour une grande dalle numérique incurvée intégrant des diagrammes à la place des compteurs et l'écran de 14,9 pouces du système multimédia. Circuler dans les menus. Disons-le : on ne s'habitue toujours pas à cette présentation moderne, moins raffinée que par le passé. Le bas de la console centrale accueille un bac servant de station de recharge des smartphones par induction ; les contreportes multiplient à l'excès les matières et intègrent un bandeau lumineux en forme de trombone.

Autre innovation : il suffit de passer un doigt directement sur un diagramme installé sur la portière pour régler le débit d'air expulsé des aérateurs. Côté passager, la planche de bord forme une énorme masse. Elle peut être revêtue, c'est une première, d'un tissu Écorner fabriqué à partir de polyester recyclé et recyclable (+ 630 €). Ce matériau garnit également de série les sièges enveloppants. BMW propose aussi en option des selleries en cuir végan. On ne change pas les habitudes : de nombreux équipements de confort et de sécurité ne sont disponibles qu'en puisant dans le catalogue des options. C'est le cas de l'affichage tête haute couplé à la navigation avec réalité augmentée mais également de l'assistant de parking entièrement automatisé doté d'une vue à 360 degrés autour du véhicule et de l'enregistrement des manœuvres en vue de les reproduire sans l'intervention du conducteur. Aux places arrière, l'espace est généreux mais la place centrale, comme de plus en plus souvent, est étroite et pas dessinée.


UWE FISCHER

Le dernier X3 bénéficie d'une évolution de style importante *(en haut)*. L'instrumentation abandonne les compteurs pour des diagrammes numériques *(ci-dessus)*.

Sous le capot

Moteurs	
Type	Essence turbo 4-cyl. 2 litres/ 6-cyl. en ligne 3 litres
Puissance	208/398 ch
Couple	330/580 Nm
Transmission	
Type	Intégrale
Boîte	Auto. 8 rapports
Dimensions/poids	
L/l/h	4 755 × 1 920 × 1 660 mm
Coffre	570 litres
Poids	1 930/2 055 kg
Performances	
0-100 km/h	7,8/4,6 secondes
Vitesse	215/250 km
Consommation/émissions	
Mixte UE	6,9/7,7 l/100 km
Émissions CO_2	156/175 g/km
PRIX	**63 900/89 900 €**

Motorisations électrifiées

Ce SUV reste fidèle aux gènes BMW : une position de conduite parfaite, une grande amplitude de réglages et une jante de volant très épaisse. Petit plus : un bouton de raccourci sur le volant permet de déconnecter les intrusives assistances à la conduite devenues obligatoires avec l'entrée en vigueur de la norme GSR2. A l'ère de la transition écologique, personne ne s'étonnera que la marque munichoise ne propose plus que des motorisations électrifiées. À côté d'un modèle hybride rechargeable de 299 ch revendiquant 90 km d'autonomie électrique grâce à une batterie de 22,1 kWh, tous les X3 disposent d'une hybridation légère 48 V reposant sur un alterno-démarreur logé dans la boîte automatique à 8 rapports. Ce système permet d'économiser quelques gouttes d'essence. À la fin de l'essai, on regrettera sans doute d'avoir commencé par la version M50. Son six-cylindres en ligne, le plus puissant de la famille M Performance, rend le 4-cylindres 2 litres fade. Ce dernier est pourtant loin de démériter, jouant parfaitement sa partition. Le gabarit du X3 se confirme au volant : on a vraiment l'impression de conduire une grosse voiture dépassant les 2 tonnes. Tout en étant parfaitement suspendu, il ne vire plus autant à plat qu'autrefois et la direction n'offre pas le retour d'informations attendu. Le confort général très bon est entamé sur l'autoroute par les bruits d'air générés par les rétroviseurs. La M50 ne manquera pas d'étonner par la vivacité des accélérations et des reprises. En Allemagne, il atteint sa vitesse maximale sans effort apparent. ■

NOTRE AVIS

S'il reprend des couleurs et affiche un compromis général en nette hausse, le X3 ne déclenche plus autant la flamme qu'autrefois. Comme toujours chez BMW, il faut distinguer les versions d'entrée de gamme des modèles huppés plus à même de faire frissonner les adeptes de la firme à l'hélice. Son gabarit et ses tarifs en hausse pourront dissuader de nombreux automobilistes.

Ford Explorer, l'électrique à bon compte

Avec son deuxième modèle électrique issu d'un cousinage avec Volkswagen, la firme américaine à l'ovale bleu peut désormais s'adresser au cœur du marché des SUV à batterie.

Le nom fleure bon l'Amérique mais sa conception et sa production sont assurées en Europe, à Cologne. Pour éviter toute confusion avec l'Explorer américain, il aurait sans doute été plus judicieux de trouver un autre nom pour le deuxième véhicule électrique de Ford. À moins que le constructeur à l'ovale bleu manque d'imagination ? N'a-t-il pas ressuscité la dénomination Capri, désignant un coupé dans les années 1970, pour son prochain SUV à batterie.

L'Explorer EV emprunte sa plateforme au SUV ID.4. Pour développer sa nouvelle gamme électrique destinée à l'Europe, Ford est allé faire ses courses chez Volkswagen. Cette stratégie présente des avantages en termes de gain de temps et d'argent. Si la technologie provient de la firme de Wolfsburg, la firme à l'ovale bleu a réussi à se distinguer. Autour d'une silhouette raccourcie de 120 mm (4,46 m), les lignes mieux structurées montrent que les designers de Cologne n'ont pas perdu la main. Au lieu d'optiques en amande chez VW, l'Explorer adopte une signature lumineuse en forme de crosse de hockey. Le profil élancé et la poupe avec ses feux verticaux débordant sur les ailes participent à la modernité de la ligne. Peints en noir, les montants de custode donnent l'impression d'un toit flottant.

Planificateur d'autonomie

L'habitacle réussit encore plus à masquer son ascendance. Certes, on pourra reprocher le maintien des commodos, des boutons tactiles du volant et du minuscule écran d'instrumentation VW, mais le système multimédia repose désormais sur une immense dalle numérique verticale et inclinée de 14,5 pouces. Celle-ci, c'est bien vu, coulisse. En se redressant, elle libère un espace de rangement secret qui sera verrouillé lorsque l'on quitte le véhicule. Empruntée à VW, la logique de navigation dans le système n'est pas la plus simple mais le planificateur d'autonomie est un modèle du genre, permettant de sélectionner le type de bornes. La qualité perçue et les matériaux nous sont apparus d'un niveau supérieur à ceux de VW. Contrepartie du gabarit plus compact que l'ID.4, le coffre rend près de 100 litres (450 l) et la pompe à chaleur optionnelle empêche de disposer d'un espace supplémentaire sous le capot avant.



Le Ford Explorer EV emprunte sa plateforme au SUV ID.4 de Volkswagen et propose plusieurs motorisations électriques de 170 à 340 ch. FORD

De l'ID.4, l'Explorer hérite de la machine électrique de 286 ch et 545 Nm de couple installée à l'arrière et alimentée par une batterie de 77 kWh. Une version d'entrée de gamme équipée d'une batterie de 52 kWh et d'un moteur de 170 ch est aussi proposée 3 000 euros moins cher (43 900 €). Ce n'est pas du luxe, Ford revendique une autonomie supérieure à celle de sa cousine : 602 km au lieu de 545 km. C'est sans aucun doute optimiste – l'ordinateur annonçait 512 km à 100 % – mais les performances de recharge revendiquées sont au rendez-vous. Nous avons pu charger à 132 kW sur une borne rapide. Dommage que la régénération n'opère que sur un seul niveau.

Outre le design, les ingénieurs de Ford se sont également penchés sur le comportement routier. Le compromis confort-efficacité satisfera le plus grand nombre mais les revêtements dégradés se traduisent par des percussions et à basse vitesse, l'Explorer n'est pas exempt d'une certaine fermeté. Les roues de 19 pouces sont à privilégier. Enfin, la direction mériterait un peu plus de retour d'effort et le freinage moins de variations d'assistance. ■ S. R.

La Lituanie, petit pays, grande faim de culture

Valérie Duponchelle Envoyée spéciale à Vilnius (Lituanie)

La Saison de la Lituanie en France met en lumière des artistes décidés à créer, manière de défendre une identité parfois menacée.

Petit pays, grande ambition. La Lituanie mise sur sa jeunesse, elle *«dont le basket est une religion, avec la musique»*, souligne son ambassadeur à Paris depuis 2019, Nerijus Aleksiejūnas, désormais à Bruxelles. Cet été, aux JO de Paris 2024, ce plat pays qui rêve de montagnes a remporté deux médailles d'argent (athlétisme et breaking dance) et deux de bronze (aviron et basket). Le 19 août, la 77e édition du Festival de film de Locarno, en Suisse, décernait le Pardo d'Oro à *Toxic*, de la réalisatrice Saulé Bliuvaité, 30 ans, un récit sur la lutte intérieure des adolescentes face à leur corps. Et récompensait *Seses*, drame sur le deuil du réalisateur Laurynas Bareisa, 36 ans (prix de la mise en scène), et ses quatre actrices et acteurs (prix d'interprétation).

À la 17e Biennale de Lyon qui vient d'ouvrir, les artistes lituaniens sont présents avec leur monde souvent subliminal : Andrius Arutiunian, compositeur de formation né en 1991 à Vilnius, avec son installation *Arizona Club* au son hypnotique et au message ésotérique (il sera aussi au Palais de Tokyo et à Kadist Paris en octobre); Deimantas Narkevicius, né en 1964 à Utena, qui, avec *Stains and Scratches* raconte comment un groupe d'étudiants rejoua le 25 décembre 1971 au Vilnius Art Institute la comédie musicale interdite *Jesus Christ superstar* dont le vinyl circulait en douce jusque-là. La musique est en fil rouge de la contestation et de la mémoire, hier comme aujourd'hui.

«Une culture de la résilience»

La Lituanie? Le plus méridional des pays Baltes s'était fait remarquer à la 58e Biennale de Venise en 2019 : un trio d'artistes inconnues de tous, Rugile Barzdziukaite (mise en scène), Vaiva Grainyte (livret) et Lina Lapelyte (musique) remportaient le lion d'or du meilleur pavillon avec *Sun & Sea (Marina)*, chorale de vrais baigneurs qui se mettaient à chanter, l'un après l'autre, pour dénoncer le changement climatique et ses méfaits. Depuis, cet *Opera-Performance for 13 voices*, poème à l'image de ces terres de chants et de résilience face à l'adversité, a fait le tour du monde, en passant par la Villette en septembre 2023.



Dovydas Strimaitis, «dance artist» lituanien. SAISON DE LA LITUANIE EN FRANCE

Avec cette première complètement originale qui a pris de court le monde de l'art, un vent frais de création faisait découvrir un pays qu'esquisse à peine dans *La Promesse de l'aube* (1960) Romain Gary, né Roman Kacew le 21 mai 1914 à Vilnius, alors chef-lieu de l'Empire russe. Il est resté souvent vague, voire affabulateur sur ses origines, préférant clamer haut et fort son amour pour la France libre. Il a pourtant aujourd'hui sa statue en garçonnet, amoureux à en manger sa chaussure, devant l'immeuble de Vilnius où il vécut avec sa mère Mina, tout près de l'actuel ministère de la Culture. Ce petit bronze assez académique est un haut point touristique de la ville où l'architecture gothique en briques rouges le dispute à la Renaissance et au baroque.

Hautement diplomatique, voulue par la Lituanie et son président de la République Gitanas Nausėda, portée par l'Institut français, cette saison culturelle est intense. Elle propose, jusqu'au 12 décembre, d'explorer en 200 projets plus de 500 artistes et experts, dans plus de 30 villes françaises, ce pays farouchement européen de 65300 km² et 2,8 millions d'habitants, classé en 19e position au World Happiness Report. Ce même classement enregistre les grands changements de l'histoire post-soviétique et désigne les Lituaniens nés après 2004 comme *«les plus heureux du monde»*. Et de fait, entre vélo, sporty wear et coupes de cheveux asymétriques, la jeunesse de Vilnius a l'air paisible. Et pourtant, la guerre avec l'Ukraine est omniprésente dans les esprits comme dans la ville dont les bus affichent *«Vilnius loves Ukrainia»* en guise de direction.

«Le lituanien a été banni des études pendant quarante ans, de 1864 à 1904, l'alphabet latin était interdit, on l'étudiait le soir à la chandelle. Les ouvrages passaient en contrebande. C'est toute une culture de la résilience et de la survie qui explique la place de l'utopie», souligne la rousse Virginija Vitkienė, née en 1975, commissaire générale de la Saison de la Lituanie en France (titre explicite, «Se voir en l'autre»). À l'image de celle qui dirigea la Biennale de Kaunas de 2010 à 2018, les femmes sont très présentes dans la culture lituanienne. La musicienne du trio de Venise, Lina Lapelyté, née à Kaunas en 1984, a ouvert le Festival d'automne avec *The Speech* à la Bourse de Commerce le 11 septembre, et elle sera en octobre au Théâtre du Rond-Point après Toulouse (*Have a Good Day!*), à la Fondation Fiminco de Romainville (Seine-Saint-Denis), et jusqu'au 5 janvier à la Biennale de Lyon (*Study of Slope*). Elle fait déjà l'événement, comme les performances très attendues de *Hairy*, de Dovydas Strimaitis, «dance artist» aux longs cheveux roux de 27 ans (il fait l'affiche de la saison dans le métro parisien).

«L'impact de la guerre en Ukraine est très grand en Lituanie», répète inlassablement, de Paris à Vilnius, son ministre de la Culture, Simonas Kairys, géant blond né en 1984 et qui fut maire et député de Kaunas, la ville synonyme d'art contemporain à l'énergie frappante et à la jeunesse reine. *«Nous comprenons les raisons de cette guerre. Avec les déportations par les Soviétiques, ces réalités reviennent. Les pays Baltes ont une position spécifique. La guerre est toute proche, à quelques heures d'avion.»* Son nom est inscrit sur la liste noire, publiée par un site russe, pour *«atteinte au patrimoine russe»*, une *«loi qui date de l'occupation soviétique»*, dit-il. Il est venu plusieurs fois à Paris pour préparer cette saison capitale en temps de *Guerre et Paix*, dit *«faire attention quand il part en vacances, seulement dans des pays de l'Europe et de l'Otan. Sinon c'est sept ans de prison en Russie. Dans la Lettonie voisine, plus de 50% des habitants sont désormais russes, en Estonie ou chez nous, c'est moins de 4%»*, explique-t-il à la presse française réunie autour de sa grande table de réunion, formelle comme une survivante de l'Europe de l'Est au cœur de Vilnius.

Après le chapitre soviétique

L'entêtement à vivre et à créer est dans les gènes de ce pays aussi fier d'avoir créé Vinted que de son poète de l'image, Jonas Mekas (1922-2019), devenu figure de la contre-culture et du cinéma d'avant-garde américain (*Reminiscences of a Journey to Lithuania*, documentaire de 1972). Après le «Jonas Mekas Poetry Day» à Beaubourg le 15 septembre dernier, la galerie du jour agnès b. expose l'œuvre de Jonas Mekas jusqu'au 20 octobre, la Maison de la poésie à Paris rendra hommage à sa poésie le 29 novembre. À Vilnius, la maison-musée du peintre Kazys Varnelis (1917-2010) est un condensé des rêves de grandeur et de beauté d'un exilé aux États-Unis de 1949 à 1998. Petits salons qui s'enchaînent, lustres, escaliers multiples qui partent à l'assaut du cadre historique, meubles habilement chinés après la guerre, c'est l'une des deux plus vieilles maisons de Vilnius. Ce bibliophile aux 10000 livres et forgeron de la plus grande collection de cartes géographiques alors à Vilnius n'y revient qu'après le chapitre soviétique. Il y a vécu stoïquement, sans grand chauffage, dans un intérieur à 13 degrés, par amour de l'art. Il y est mort, dans son bureau. Une odyssée de l'intérieur qui rappelle celle du peintre et historien d'art letton, Imants Lancmanis, qui vécut la même austérité, de 1976 à 2019, dans le Rundāle Palace, palais baroque des ducs de Courlande, et le protégea bec et ongles contre tous les mauvais usages soviétiques.

Tapissée de ses propres tableaux aux effets optiques qui ont recours au *«shaped canvas»* (une peinture dont la forme elle-même est signifiante), cette maison-musée Kazys Varnelis est devenue un département du Musée national de Lituanie en 2003. Beaubourg fait découvrir jusqu'au 6 janvier, et pour la première fois en France, «Kazys Varnelis, le classiciste op de Lituanie» à travers une quinzaine d'œuvres, allant de 1956 à 1996, essentiellement centrées sur les années 1970. La Fondation Vasarely d'Aix-en-Provence le présentera à son tour dans «L'Op ethnographique», du 2 octobre 2024 au 19 janvier 2025. Ce n'est qu'un maillon d'une longue chaîne que la Lituanie veut sceller avec la France. ■

Saison de la Lituanie en France, jusqu'au 12 décembre. www.saisonlituanie.com



Beaubourg fait découvrir pour la première fois en France «Kazys Varnelis. Le classiciste op de Lituanie», jusqu'au 6 janvier. SAISON DE LA LITUANIE EN FRANCE

« Les Sœurs Hilton » : monstrueusement vôtre

Anthony Palou Envoyé spécial à Lyon (Rhône)

Créé à Lyon, le spectacle de Christian Hecq et Valérie Lesort raconte la vie des siamoises. Un show h ilarant et dérangeant.

Dans *Freaks* (1932), le célèbre film de Tod Browning, les sœurs Hilton sont en bonne compagnie au côté, monstrueuse parade, d'une jeune fille sans bras qui tient sa fourchette entre ses doigts de pied, d'un homme tronc, d'un charmant couple de nains, d'un homme-limace, d'une femme à barbe, de deux ou trois personnages à tête d'épingle et d'autres curiosités qui déambulent dans un cirque minable, tous tristes phénomènes de foire. Les sœurs Hilton sont siamoises et c'est leur vie lamentable que Christian Hecq et Valérie Lesort nous présentent, ces jours-ci, au Théâtre les Célestins, à Lyon. Comment ne pas se souvenir de quelques-unes de leurs remarquables mises en scène multiloliérisées : *20 000 Lieues sous les mers*, *La Mouche*, *Le Voyage de Gulliver* ou encore *Le Bourgeois gentilhomme* à la Comédie-Française. La vie des sœurs Hilton, on allait voir ce qu'on allait voir. L'on ressentait une manière de frisson en imaginant ce spectacle. L'admiration et la fascination du duo Lesort-Hecq pour l'étrange et le bizarre font notre joie ; leur perfectionnisme artistique en est la meilleure expression. Ce duo excelle dans l'illusion comique. Alors qu'en est-il de la vie de ces pauvres sœurs nées en 1908 ?

Deux personnages au visage blanc plâtré, en combinaison rouge (Yann Frisch et Christian Hecq) posent un micro vintage à même le sol. Arrive un chien genre « la voix de son maître », se plante devant le micro et dit au public : « Mesdames et messieurs, bonsoir et bienvenue ! Je me présente : Charlie l'aboyeur, pour vous servir. Tout le personnel et moi-même sommes ravis de vous accueillir pour vous raconter la fabuleuse histoire de Daisy et Violet, les inséparables sœurs Hilton. Comme mon nom l'indique, certes j'aboie excellemment, mais en outre je peux mordre z'également, surtout quand j'entends la sonnerie d'un vilain téléphone portable. Je vous suggère donc de l'éteindre incessamment de suite. » Rires dans la salle.

Le rideau noir se lève sur une scène rouge. Au fond, un castelet au-dessus duquel on devine un musicien (Renaud Crols). Nous sommes sur la piste d'un cirque car le monde n'est qu'un cirque. Alors, musique ! Piano bastringue. Lorsque l'impayable Christian Hecq débarque, vêtu grotesquement (avec la coiffe ridicule) comme une vieille sage-femme anglaise. Nous sommes en février 1908, à Brighton. Une femme, Kate Skinner, accouche dans la douleur et le mot est faible. Elle met bas, une nuit d'orage. Deux sœurs siamoises ! Miséricorde ! Kate Skinner abandonne ses filles. La sage-femme cupide, Mary Hilton, les adopte avec une idée derrière la tête : les exploiter.



Valérie Lesort et Céline Milliat-Baumgartner interprètent deux sœurs siamoises *(ici, avec Christian Hecq dans le rôle de la sage-femme)* dans un spectacle construit comme un biopic. FABRICE ROBIN

Lorsque le spectateur aperçoit pour la première fois les sœurs (Violet est interprétée par Valérie Lesort, Daisy par Céline Milliat-Baumgartner), c'est dans un énorme landau (rouge). Elles sont là, babillantes, bonnet de nuit sur le crâne, hochet à la main, effet garanti. La sage-femme entonne une chanson (Christian Hecq sait tout faire !) faisant rimer des choses comme : « *Concupiscence, luxure, foufoune et bistouquette ! / Débauche, lascivité, andouille à la crevette ! / À faire cucu panpan, voilà ce qu'on récolte ! / À faire zizi zézette, des monstres monozygotes !* » Le spectacle est construit comme un biopic. Nous suivrons la vie de Daisy et Violet de leur naissance à leur mort en 1969.

Effet bluffant

Les voilà à 7 ans. Comme dans *Alice au pays des merveilles* (ou plutôt des horreurs), une chaise géante donne l'illusion de l'âge des sœurs (jouées par les deux comédiennes adultes). Hecq prend alors le costume (rouge, toujours) d'un savant fou. Il prétend qu'il peut séparer par une opération les pauvres fillettes rattachées par le bas de la colonne vertébrale. Une intervention qui ne serait pas sans risque. Celui de perdre l'une des sœurs. Arrive un homme tronc (Yann Frisch). Il est comme posé sur une table et jongle. Là encore, l'effet est bluffant. N'oublions pas que la magie fait partie de la panoplie du duo Lesort-Hecq.

Il y aura dans ce show enchâssé de chansons des moments de franche hilarité. Ainsi lorsque Christian Hecq se fait pétomane ou lanceur improvisé de couteaux. Des séquences parfois trop longues (celle du magicien Houdini). Le déclin des sœurs ne tardera à pointer après une sorte d'apothéose à Broadway où elles deviennent des stars. Mais le monde est cruel. Ah, cette scène où Violet se fait culbuter pendant que Daisy, attendant que se passe la chose, essaie de lire un magazine ! Drôle ou terrible ? Les deux. Une chanson résume la scène : « *Partir en extase avec une paire de sœurs siamoises.* » Si nous approchons à travers les monstres le noyau de l'âme humaine – là où le plus pauvre est le plus riche, là où le plus douloureux est le plus drôle –, nos pleurs sont-ils de rire ? « *Il y a une horreur grotesque dans la comédie de la vie et les tragédies semblent se terminer en farce* », disait Oscar Wilde. Un œil de cyclope creusé dans le castelet nous rappelle que nous sommes tous des voyeurs avides de monstruosités. Et c'est ainsi que nous avons ri jaune ou rouge par intermittence sans savoir ce qui se passait vraiment dans la tête, cet enfer de quatre sous, de ces pauvres filles mortes dans l'oubli et la misère. ■

« *Les Sœurs Hilton* », au Théâtre des Célestins, à Lyon (69), jusqu'au 29 septembre. Au Théâtre des Bouffes du Nord (Paris 10e), du 10 octobre au 3 novembre. Puis en tournée.

Le faste du Ritz, mine d'or intarissable pour les enchères

Béatrice de Rochebouët

Pour la troisième fois, Artcurial vend la vaisselle et le mobilier du palace parisien, suite à ses rénovations successives.

Depuis la Belle Époque, le Ritz Paris – auquel César Ritz, fils d'une petite famille de notables suisses donna son nom en 1898 – n'a cessé de se réinventer, pour continuer à surprendre le monde. Nouveau style, nouveau décor, l'exigence d'un standing très haut de gamme, impliquant la mise au placard de son mobilier, ses services de table, son argenterie, sa verrerie et bien d'autres objets jugés plus au goût du jour. Mais, de par leur pedigree, ils sont devenus des trésors à prix d'or, recherchés par tous les nostalgiques du temps des palaces, prêts à dépenser des sommes folles pour emporter un souvenir !

Pour la troisième fois, l'hôtel parisien légendaire déstocke ses entrepôts remplis de meubles et objets dont il ne veut plus. Désignée à nouveau pour la vente, la maison Artcurial a tiré là le bon filon. Elle remet le couvert pendant trois jours, les 25, 26 et 27 septembre, pour disperser, sous le marteau de Stéphane Aubert, 1 500 lots racontant l'histoire de cet hôtel devenu l'un des plus beaux symboles de Paris. Une de nos fiertés enviée de tous les étrangers, conjuguant confort, luxe et art de vivre à la française.

Il y a de quoi faire à nouveau rêver les amateurs ! Tous ont en mémoire la féerie des deux premières dispersions qui avaient crevé les plafonds aux enchères. Nombre d'entre eux étaient repartis bredouilles, tant les résultats étaient au-delà des espérances. Événement bien médiatisé, le nom du Ritz avait attiré 11 000 visiteurs dans les salons de l'hôtel Marcel-Dassault, au rond-point des Champs-Élysées, métamorphosés par le décorateur parisien Vincent Darré, sur 3 000 mètres carrés. La vente de 2018 avait totalisé la somme record de 7,3 millions d'euros, en cinq jours de marathon, mieux que pour le Crillon, 5,9 millions d'euros, et le Plaza Athénée, 1,4 million d'euros, deux ventes organisées aussi par Artcurial. Les envies furent sans limite même pour du mobilier qui n'était pas d'époque. À l'image de ce bureau de style Louis XV, à peine sorti des ateliers du faubourg Saint-Antoine, adjugé 182 000 euros, plus cher qu'un vrai, pour la seule raison d'avoir orné la suite de Coco Chanel…

Pour cette troisième session, la maison Artcurial s'est montrée plus sobre. Dans ses espaces de boiseries du rez-de-chaussée, elle s'est contentée de trois salles, pour reconstituer l'esprit du Palace. Dans deux d'entre elles trônent de somptueux services de table, dressés sur des nappes blanches. Celui dit de « Marthe », commandé par César Ritz pour l'ouverture de son établissement, le décor fleuri en camaïeu bleu et or faisant référence à cette sainte patronne des restaurateurs et hôteliers. Celui du « Soleil de minuit », fabriqué par Haviland pour le Ritz Club – un cercle privé festif mais éphémère qui resta ouvert de 1990 à 2012 –, avec ses coupes, ses cendriers, ses vide-poches, ses assiettes (200 à 300 euros les douze à bords rouges) au motif rayonnant imaginé par Jean Boggio.

Démarrage à bas prix

La vente propose aussi les services « Camaïeu vert » et « Camaïeu pourpre », également créés par Haviland. Ils furent introduits dans l'hôtel en 1956, année de l'ouverture du restaurant l'Espadon par Charles Ritz. Leurs décors fleuris sont un hommage de ce dernier à sa mère, Marie-Louise. Présidente de l'hôtel de 1913 à 1953, cette femme de tête, en avance sur son temps, vouait une passion aux fleurs, dont elle généralisa l'utilisation au sein de l'hôtel. On retrouve ainsi un edelweiss, sa fleur préférée, au sein de certains décors. Le service « Impérial », création d'Haviland en 2016 à l'occasion de la réouverture du Ritz Paris, inspiré des tentures de la plus prestigieuse des suites du Ritz – n'aura pas fait long feu, à peine huit années, avec son décor doré s'accordant à la magnificence des boiseries et au mobilier richement orné de l'époque.

Trop pompeux, il a fini par lasser. Tout comme la décoration du bar Hemingway, avec sa grande banquette en cuir capitonné, marron (1 500 à 2 000 euros) et ses verres en cristal gravé trop classiques. Toutes les estimations démarrent à bas prix, pour provoquer l'excitation. La bonne stratégie pour que les enchères démarrent en flèche. Des flots d'assiettes, théières, verres en cristal, flûtes à champagne, cendriers, plaids en cachemire, nappes, ustensiles de cuisine en cuivre, sous-main en cuir, pièces d'argenterie ou métal argenté (les cloches de service !) sont à vendre à partir de quelques centaines d'euros. Attention à ne pas surpayer l'ordinaire – de simples assiettes blanches à filet d'or, par exemple – sous prétexte qu'il est siglé Ritz ! Mais le prix à payer est à la hauteur des rêves de chacun… ■

Vente les 25, 26 et 27 septembre. www.artcurial.com



Grande banquette en cuir capitonné du bar Hemingway. Estimation : 1 500 à 2 000 euros. ARTCURIAL

Dans les pas glaçants du « Grêlé »

Julia Baudin

S'appuyant sur le travail d'un expert psychiatre, ce docufiction revient sur l'une des affaires les plus sordides de la seconde moitié du XXe siècle.

« *Je m'appelle Daniel Zagury. Je suis expert psychiatre auprès de la justice. L'affaire du "Grêlé" est unique. Par son ampleur et sa noirceur. L'énigme qui a hanté trois générations d'enquêteurs pendant plus de trente-cinq ans. Un dossier complexe. Un profil hors norme. Insoupçonnable. Ce cas bouscule une partie de mes certitudes et je veux plonger dans cette affaire, pour comprendre* », énonce d'emblée le spécialiste. « *Qu'est-ce qui a échappé aux enquêteurs ? Qu'est-ce qui nous a échappé à tous ?* », dit-il encore. Ce docufiction en quatre épisodes, librement adapté du livre de la journaliste Patricia Tourancheau *Le Grêlé. Le tueur était un flic*, répond à ces questions. À tout le moins éclaire-t-il, via le prisme de l'anamnèse, l'étude de la mémoire refoulée, des milliers d'éléments de l'enquête et de l'expertise, la dérive d'un homme, François Vérove, gendarme et bon père de famille d'un côté, prédateur sexuel et assassin de l'autre. Affaires Cécile Bloch (1986), Politi et Müller (1987), Ingrid G. (1994)… À son effrayant tableau de chasse : dix-sept victimes, toutes violées, neuf d'entre elles assassinées, parmi lesquelles des enfants.

Aux origines du mal

Au total, il pourrait être à l'origine de trente et une agressions commises impunément sur trois décennies avant que la police parvienne enfin à le confondre, en 2021, grâce à son ADN (en 2019, il avait même été candidat du jeu télévisé de France 2 « Tout le monde veut prendre sa place »). François Vérove s'est suicidé quelques jours avant son interpellation, laissant des familles déchirées par la douleur, des magistrats perplexes, des collègues effarés et des experts aux prises avec leurs incertitudes. Le genre de dossier qui déchaîne les passions. Ce dont atteste *Insoupçonnable : le psychiatre et le tueur*. Coécrit par Patricia Tourancheau, Adrien Rode et Laure Chichmanov, incarné par Zagury dans son propre rôle, il remonte aux origines du mal. « *On s'est questionné sur le genre et la forme. On s'est interrogé longuement sur la manière de construire le récit sur deux lignes qui puissent se répondre, l'une appartenant plutôt à la fiction, l'autre plus classique, au documentaire, allant chercher les témoignages, du côté des victimes collatérales, notamment. Le tout autour du personnage de Daniel Zagury* », note la productrice Élodie Polo Ackermann. Cette série documentaire, objet audacieux parce qu'hybride, relève ce défi de rapporter une histoire terrible – de celles qui bousculant profondément l'opinion publique – et d'en faire un récit qui passionne sans jamais oublier l'impératif absolu du respect dû aux victimes et à la vérité.



Expert psychiatre auprès de la justice, Daniel Zagury campe ici son propre rôle.
© PHILIPPE LE ROUX - FTV - IMAGISSIME

On pourra juger discutable le recours à la symbolique des cartons dans lesquels le médecin pioche et range les documents nécessaires à la narration. Mais le découpage chronologico-thématique, l'alternance des témoignages, des reconstitutions minutieuses et des longues séquences d'analyse, à laquelle s'ajoute la qualité de la réalisation d'Élie Wajeman (*Médecin de nuit*), très cinématographique, captive et reste longtemps dans nos esprits. Présenté à Séries Mania 2024, *Insoupçonnable* est donc un formidable « true crime » (en français, « histoire criminelle réelle »). Le genre, né an Angleterre au XIXe siècle avec Jack l'Éventreur et défini aux États-Unis dans les années 1960 sous l'impulsion de l'écrivain Truman Capote, est à la mode. Il satisfait notre appétence pour les récits les plus glauques, notre fascination collective pour la souffrance et possède une fonction cathartique évidente. Dupont de Ligonnès, Francis Heaulme, Michel Fourniret, Guy Georges, le "Grêlé", deviennent les personnages principaux d'œuvres souvent réussies, dès lors qu'elles maîtrisent les codes de l'enquête journalistique – elle est ici plutôt psychanalytique – et ceux de la série. ■

« Insoupçonnable : le psychiatre et le tueur »
À 21 h 05, sur France 2
Notre avis : ●●●●

« Faut voir ! » : conversations secrètes avec Antoine de Caunes

Benjamin Puech

Plus sage qu'à l'accoutumée, l'animateur interroge dans ce magazine Francis Ford Coppola puis Vincent Lindon, toujours aussi imprévisible.

Hamlet est une femme. Enfin, il le sera prochainement, au Conservatoire de Paris. Les élèves y préparent l'adaptation de la pièce de Shakespeare devant la caméra de Valérie Donzelli. Sans rancune – elle n'y avait pas été acceptée dans sa jeunesse –, mais avec la curiosité de filmer des comédiens encore en apprentissage, la réalisatrice de *L'Amour et les Forêts* tourne son premier documentaire dans cette école qui a formé beaucoup des grands acteurs français du XXe siècle.

Ces premiers pas, pour les uns comme pour les autres, Valérie Donzelli les raconte dans « Faut voir ! », le magazine cinéma de Canal+. Un rendez-vous hebdomadaire au ton léger, vif dans sa réalisation, lancé en 2023. Son intervieweur vedette s'appelle Antoine de Caunes.

L'animateur ne s'y montre pas aussi dévergondé que dans « La Gaule d'Antoine », magazine de voyage décalé qu'il a incarné sur la chaîne cryptée également. On le trouverait presque sage. Sans doute est-il un peu impressionné par Francis Ford Coppola, venu lui parler de *Megalopolis*, le péplum moderniste avec Adam Driver, actuellement en salle. Le réalisateur de *Conversation secrète*, du *Parrain* et d'*Apocalypse Now*, cravate à motifs baroques et Légion d'honneur à la boutonnière, n'a jamais paru si serein. « *Je ne savais pas jusqu'ici quel était mon style* », confie l'octogénaire. Qui défend ensuite son joyau malmené par la critique lors du dernier Festival de Cannes : « *Tout ce qui est novateur a été détesté dans un premier temps.* » Il en veut pour preuve… la tour Eiffel.

Hors des sentiers battus

Vincent Lindon attend l'animateur au bout d'une ruelle vénitienne. Il vient de recevoir le prix du meilleur rôle masculin à la Mostra, pour son interprétation d'un père dépassé dans *Jouer avec le feu* de Delphine et Muriel Coulin, qui sortira l'an prochain en France. Antoine de Caunes, qui ne l'interviewe pas pour la première fois, aura le droit à des emportements tranquilles. Cette fois, contre l'exercice de la « *promo* ». Et des déclarations surprenantes dont on cherche encore le sens : « *Je peux avoir honte d'approcher ma peau, qui n'est plus celle de la jeunesse, de la peau de l'autre.* »

Puis, comme un rouleau de pellicule de cinéma qui s'emballe, le président du jury de l'édition 2022 du Festival de Cannes se met à parler de lui : « *Là, je suis bien. Mais quand je repartirai, que je reprendrai le vaporetto… Ce n'est jamais simple. Je dis les mêmes bêtises. Même, moi, je me comprends à peine, alors je me dis qu'ils ne vont rien comprendre. Que vous allez devoir faire du montage… Tout est un rêve et une souffrance.* » Antoine de Caunes, à mi-chemin entre François Chalais et Raphaël Mezrahi, se soucie visiblement de ses atermoiements comme d'une guigne. Ce qui rend la scène comique. Mais Vincent Lindon, qui en a toujours gros sur le cœur, est-il vraiment sincère ? Son autocritique ressemble surtout à un prétexte pour s'enfuir, avec humour, hors des sentiers battus. En cela, il ne ressemble pas aux autres acteurs, ceux qui ne détestent pas tout à fait la « *promo* ».

Le magazine « Faut voir ! », lui aussi, échappe à certains codes du genre. Volontairement moderne, la narration parvient même à rendre plaisante une séquence de bandes-annonces des films de la semaine. Mais il manque encore, à cette émission, un peu d'esprit décalé, inattendu et si cher à Vincent Lindon… ■

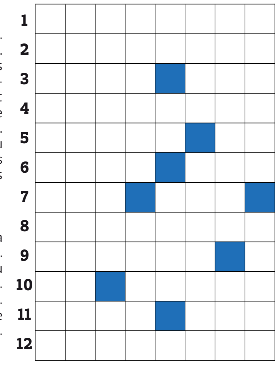
« Faut voir ! L'hebdo cinéma »
À 23 h 45, sur Canal+
Notre avis : ●●●○

MOTS CROISÉS — Par Vincent Labbé

PROBLÈME N° 6718

HORIZONTALEMENT
1. Terrains de connaissance. – **2.** Excitent l'action nerf. – **3.** Il est sonné par les coups. Finance un coût d'État. – **4.** Grosses consommatrices de lardons. – **5.** Cours des châteaux. À prendre au deuxième degré. – **6.** Inséparable d'Adam. Cordon bleu. – **7.** Pour des maths à haut niveau. Il faisait l'autruche à Madagascar. – **8.** Maison de retraite à Bruxelles. – **9.** Haut lieu de la vie arménienne. – **10.** Poussé par derrière. S'écoulent sur les rives du Mékong. – **11.** A toujours le dernier mot. Fait trembler les bois et même les siens. – **12.** Propres à déclencher des tsunamis.

VERTICALEMENT
1. Des hommes à abattre. – **2.** Avec elle, un homme aura du mal à concevoir. – **3.** Le Réal est dans son cœur. Note. – **4.** Humble amazone. Ont descendu trop de verres ou a son verre bien rempli, selon le sens. – **5.** Romains. Pétale de rose. Statue monumentale de l'île de Pâques. – **6.** Se font bien voir. Pliera la page. – **7.** Vais monter une expédition. Doublé à la queue. – **8.** Déveines en veine. Royaume dont Londres fut la capitale.



SOLUTION DU PROBLÈME N° 6717

HORIZONTALEMENT **1.** Pectoral. – **2.** Échevelé. – **3.** Rhinites. – **4.** Fanons. – **5.** Opère. Do. – **6.** RPR. Sein. – **7.** Mead. Ton. – **8.** Sépara. – **9.** NB. Moi. – **10.** Copal. Or. – **11.** Eustache. – **12.** Scieries.
VERTICALEMENT **1.** Performances. – **2.** Échappé. Bouc. – **3.** Chineras. Psi. – **4.** Ténor. Démâté. – **5.** Ovines. Polar. – **6.** Rets. Étai. Ci. – **7.** Ale. Dior. Ohé. – **8.** Lésionnaires.

BRIDGE — Par Philippe Cronier www.lebridgeur.com

PROBLÈME N° 3396 : Inhabituel

♠ 4 3 2
♥ 4 3
♦ A 3
♣ A D 5 4 3 2

N / O E / S

♠ A R 5
♥ A R 2
♦ R D 6 5 4 2
♣ R

Contrat : Sud joue **6 Sans-Atout**.

Entame : Dame de ♥ prise de l'As.

SOLUTION DU PROBLÈME N° 3395 : À la rescousse

Contrat : Sud joue **6 Trèfles**.
Entame : 6 de ♥ pour votre As.

Comptez vos levées : elles sont au nombre de onze. Plus qu'une à aller « gratter ».
L'impasse indirecte à ♠ saute aux yeux. Toutefois, vous ne devez pas vous contenter de jouer à pile ou face. Les ♦ peuvent venir à la rescousse si vous y faites trois levées.
Voici le bon timing. Encaissez Dame et Valet de ♣, quitte à laisser traîner un atout, débloquez le Roi de ♥ puis jouez dans cet ordre le Roi et l'As de ♦. **Effacez votre ♦ perdant sur la Dame de ♥ puis coupez maître un ♦.**
La couleur est-elle 3-3 ? Remontez au mort au Roi d'atout précautionneusement conservé, ce qui vous permet au passage de purger le dernier atout de la défense. Il ne vous reste plus qu'à profiter du treizième ♦ affranchi qui vous permet d'écarter un ♠ perdant de votre main.
Bien entendu, si les ♦ ne vous ont pas été favorables, il vous reste la chance intacte de l'As de ♠ bien placé.

Nord : ♠ R 8 4 ♥ D V 9 ♦ A 6 5 3 ♣ R 3 2
Ouest : ♠ D 9 3 ♥ 7 6 4 3 ♦ D 8 2 ♣ 8 5 4
Est : ♠ A V 6 5 2 ♥ 10 8 5 2 ♦ V 9 7 ♣ 6
Sud : ♠ 10 7 ♥ A R ♦ R 10 4 ♣ A D V 10 9 7

SOLUTION DU NUMÉRO PRÉCÉDENT
RONDE DES MOTS© :
LIGNE 1 : MÉCÈNE, BESACE, PÉGASE, PELAGE, SEIGLE, ANÉMIÉ.
LIGNE 2 : ÉOSINE, ARIOSO, AIGRIR, ASSAGI, GNEISS, MALIEN.





TF1

21.10
Koh-Lanta
Téléréalité



Prés. : Denis Brogniart. 2h30. La tribu maudite. Inédit. La tribu maudite est au cœur des préoccupations des candidats. Ils ont l'impression d'être délaissé dans ce lieu qui semble loin d'une représentation idyllique de carte postale. Cet environnement les pousse à se surpasser.

23.40 CANAP 2000. Magazine.



France 2

21.05
Insoupçonnable, l'affaire du Grêlé

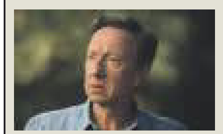


Documentaire
Fra. 2024. Réal. : Elie Wajeman, Patricia Tourancheau. 1h40. 2 épisodes. Inédit. Un psychiatre se plonge dans l'affaire dite du Grêlé, un tueur en série qui a hanté la brigade criminelle pendant plus de trois décennies.

22.45 Dangereux à perpétuité ? Documentaire.

France 3

21.05
Bellefond
Série. Policière



Fra. 2024. Avec Stéphane Bern. Succession. Inédit. Mathilde Duprieur, propriétaire du Cocoon, un restaurant de plage, est accusée du meurtre de Lionel, son mari. Elle fait appel à Bellefond qui découvre que le commandant Philippe Vasquez, un ami de longue date, est en charge de l'affaire.

22.40 Bellefond. Série. Policière.

CANAL+

21.11
Moi capitaine
Film. Drame



Ita/Fra/Blg. 2023. Réal. : Matteo Garrone. 1h59. Avec Seydou Sarr. Déterminés à rejoindre l'Europe, deux adolescents sénégalais décident de s'engager dans un dangereux périple pour réaliser leur rêve.

23.10 Clique. Magazine.
23.42 Faut voir ! L'hebdo cinéma

arte

20.55
Attaque du 7 octobre : l'enquête



Documentaire
All. 2024. Réal. : Duki Dror. 1h35. Inédit. Derrière l'effroyable moment de bascule du 7 octobre 2023, un face-à-face entre deux peuples profondément traumatisés.

22.30 Israël : Les ministres du chaos. Documentaire. Inédit.



M6

21.10
9-1-1
Série. Dramatique



EU. 2024. Saison 7. Avec Aisha Hinds. 2 épisodes. Inédit. Les membres de la 118 reçoivent une médaille pour le sauvetage du bateau de croisière. Hen et Karen rencontrent un obstacle dans la procédure d'adoption.

22.50 9-1-1. Série. Dramatique. 4 épisodes. Avec Angela Bassett.



C8

19.45 Touche pas à mon poste.

21.19 L'héritier
Film. Suspense. Fra/Ita. 1973. Réal. : Philippe Labro. 2h05. Avec Jean-Paul Belmondo. Après la mort suspecte de son père, un insouciant play-boy se retrouve à la tête d'un empire financier. Un poste non sans dangers.

23.28 Les morfalous. Film. Comédie. Avec Jean-Paul Belmondo.



W9

19.50 Les cinquante. Jeu. Inédit.

21.10 355
Film. Action. EU/Chn. 2022. Réal. : Simon Kinberg. 2h10. Avec Jessica Chastain. Au sein d'une faction féminine, une membre de la CIA fait équipe avec d'autres agents internationaux pour récupérer une arme secrète.

23.20 Ne le dis à personne. Film. Thriller. Avec François Cluzet.



TMC

19.15 Quotidien. Inédit.

21.25 Etam Live Show
Divertissement. 0h30. Inédit. Cette 17e édition du « Etam Live Show » se déroule dans la cour de la Monnaie de Paris, lieu unique et riche du patrimoine français, qui accueille le défilé 2024.

21.55 90' Enquêtes. Magazine. Prés. : Tatiana Silva. 2 épisodes.

France 5

20.05 C à vous la suite. Talk-show.

21.05 D'Emmanuelle à Emma-nuelle, deux films au cœur de deux révolutions sexuelles
Documentaire. Fra. 2024. Réal. : Julie Delettre. 1h35. Inédit. Une exploration de la sexualité féminine et de ses représentations à travers cette figure mythique de l'érotisme.

22.40 C ce soir. Talk-show.

RMC Découverte

19.55 Wheeler Dealers France. Doc.

21.10 Camions XXL : les rois du convoi exceptionnel
Documentaire. Fra. 2024. 1h20. Haute technologie et mission d'urgence. Inédit. Emma doit dépanner une machine XXL accidentée.

22.30 Camions XXL : les rois du convoi exceptionnel. Documentaire. 2 épisodes.

Histoire TV

19.55 Mystères d'archives. 2 ép.

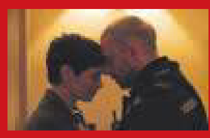
20.50 Les résistants de Mauthausen
Documentaire. Fra. 2021. Réal. : Barbara Necek. 1h50. Un groupe de républicains espagnols, déportés à Mauthausen, a sauvé de la destruction des photos prises par les SS.

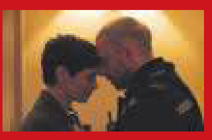
21.40 Drancy 1941-1944, un camp aux portes de Paris. Documentaire.

À LA DEMANDE

CANAL+ SÉRIES

The Responder





« Noir c'est noir, il n'y a plus d'espoir » ou alors juste un mince filet serait-on tenté de dire en parlant de cette série britannique de Tony Schumacher. Dans « The Responder », la vie de Chris Carson (excellent Martin Freeman) est rythmée par son quotidien d'agent d'intervention d'urgences dans les bas-fonds de Liverpool. En proie à des crises, l'homme parcourt les rues de la ville mais chaque appel à l'aide amène son lot de malheur. Série éminemment réaliste et à l'atmosphère sombre et nocturne, elle n'est pas sans rappeler certains schémas de « Breaking Bad » quand il s'agit d'évoquer un homme au bout du rouleau : un polar dramatique qui a le mérite d'avoir les pieds bien sur terre.

LE FIGARO TV Île-de-France

12.00 Points de vue.
18.30 Le Buzz TV. Hélène Mannarino, animatrice de « C'est Canteloup » sur TF1. Interviewée par Nicolas Vollaire et Damien Canivez. **19.00 Bienvenue en Île-de-France.**

21.00





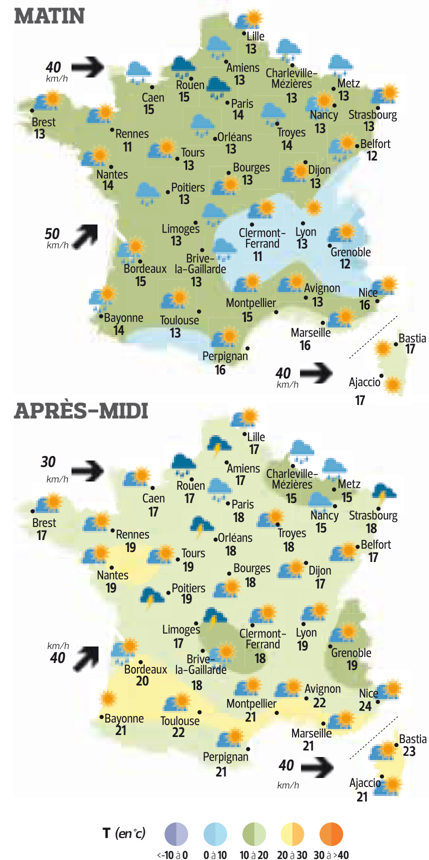
Métronome
Série documentaire. L'histoire de Paris du VIe siècle à l'an 1000.
22.30 Le Club Le Figaro International. Sur la place de la France en Europe, Philippe Gélie reçoit Christian Lequesne, professeur à Sciences-Po, Célia Belin, Burgdorff de la Fondation pour la recherche stratégique et les journalistes du *Figaro* Bertille Bayard et Renaud Girard.

Pour regarder le Figaro TV ?
Canal 34 de la TNT en Île-de-France ou sur les box
SFR 468 | Orange 345
Free 203 | Bouygues 247

FROGGIES MEDIA-INDIGÈNES-CARPO 16-2012

la chaîne météo

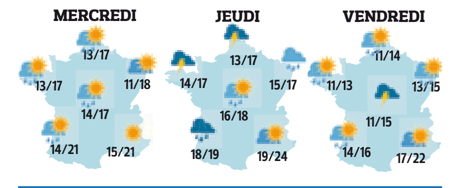
ÉPHÉMÉRIDE Ste-Thècle
Soleil : Lever 07h41 - Coucher 19h43 - Lune décroissante



LE TEMPS AILLEURS...



ALGER	19/27	AMSTERDAM	12/18	ATHÈNES	18/28
BARCELONE	19/24	BELGRADE	17/26	BERLIN	13/18
BERNE	11/17	BRUXELLES	12/17	BUDAPEST	8/21
COPENHAGUE	16/18	DUBLIN	9/15	LISBONNE	16/22
LONDRES	15/18	MADRID	13/20	PRAGUE	11/18
RABAT	19/23	ROME	19/24	TUNIS	20/29





MOTS FLÉCHÉS DU FIGARO N°3943

RCI-JEUX.com

ACTION AUX POILS / RONGEUR QUI SIFFLE — SUPER-POSITION / PEU DOCILES — IL A DE LA VOIX / DÉDUITE — CASSÉS / PUISSANT EXPLOSIF — IL TAILLE DES PLANCHES — MADAME SANS GÊNE / PAIN CONSACRÉ — FLEUR DE ROSIER SAUVAGE / PRÉCIEUX — SAILLANT — QUI SONT TOUT FEU, TOUT FLAMME — ÎLE D'INDONÉSIE / REDONNER UNE FORME — EXACTE / ADJUGÉ AUX ENCHÈRES — ANCIEN EMPEREUR DE RUSSIE / RÉPÉTER — ARGENT FAMILIER / DEVENUS PÂLES

ATTAQUER COMME UN TAUREAU — GAULOISES, OSÉES

AU NORD / ATTEND — DÉCORATIVE

CHAIRE, TRIBUNE / DENSE DU VENTRE — FERAI UNE SURPRISE / VIEILLE NOTE

CACHE-CŒUR / FIGURINE CACHÉE — AIDE PRÉCIEUSE / ÉTOUFFER LE MOTEUR — FLÂNER / D'ORIGINE FRANÇAISE — PETIT VÉHICULE / TITANE EN BREF

OUI DU SUD / ÉCALE DE NOIX — DU FROMAGE / SÉLÉNIUM — GARDE EN BOUCHE / ENSEMBLE HI-FI — PANNEAU DE SIGNALISATION — LABO DE PHYSIQUE — VILLE ET RIVIÈRE DE BRETAGNE

METTRE À UN ENDROIT — ILLUMINE / MÈRE DE PERRAULT POUR DES CONTES — C'EST DE LA PACOTILLE — COLLINE INSPIRÉE / ON S'EN BAT L'ŒIL — MAL ARROSÉ / UNE NÉGATION — MET EN MIETTES / GYM AU COLLÈGE

DU POIDS EMPORTÉ DANS UN BALLON — CENTRALISÉE / VERS BIARRITZ

QUI A UN CERTAIN PENCHANT — ELLE SE FAIT JOYEUSEMENT — ON ROUGIT À SON CONTACT — PRÉFIXE DE NOUVEAUTÉ — DEVANT UN RELIGIEUX

SUR LA CARTE D'UN DONNEUR — LES ENFANTS Y PARTENT L'ÉTÉ — INDICATION SUR UNE FACTURE — CÔTÉS D'UN PRISME

SOLUTION DU NUMÉRO PRÉCÉDENT

■P■C■S■H■S■S■R■P■S■K■U■R■Q
OLERON■ANTOINE■ELEPHANTEAU
■UPAS■EMIR■LUGES■MOMIE■AXE
BRIN■ACACIAS■ANEMIEE■
■ANICROCHES■MICRO■TRI
ULCERES■E■SAINE■LAIES
■IENA■STRAUSS■NOELS■O
PST■MUAI■ARASES■SIEUR
■TENERIFE■ENE■ENTORSE
PERORES■PARALLELES■AL

MAXIME TANDONNET La probité et le tourment de la France

Guillaume Perrault

Le haut fonctionnaire et historien, fidèle auteur des pages Débats du « Figaro » et de FigaroVox, est mort brutalement d'un AVC à l'âge de 65 ans.

Il existe encore des hauts fonctionnaires qu'angoisse l'avenir de la France, et non leur carrière. Maxime Tandonnet, qui vient de mourir soudainement, emporté par un AVC à l'âge de 65 ans, était de ceux-là. Inspecteur général de l'administration et historien, l'homme était un modèle d'honnêteté et de désintéressement. Étranger à toute vanité, indifférent à la publicité, il faisait songer à un clerc. À l'âge où on choisit une profession, ce dernier avait résolu de servir l'État comme d'autres entrent dans les ordres, en renonçant aux séductions du monde et aux mobiles ordinaires. Il honorait en outre l'équipe du *Figaro* de sa confiance totale et de sa magnifique fidélité. Les lecteurs des pages Débats de notre quotidien et de FigaroVox, auquel l'auteur participait depuis le premier jour voilà déjà dix ans, avaient la chance de savourer régulièrement ses textes que sous-tendait une exigence permanente d'authenticité.

Né à Bordeaux en 1958, Maxime Tandonnet a été élève de l'Institut d'études politiques de cette ville. L'IEP de Bordeaux, qui avait ouvert ses portes dès l'après-guerre, était alors réputé pour la qualité de son enseignement en droit public. Fort de ce bagage, complété par une maîtrise de sciences politiques obtenue aux États-Unis, le jeune diplômé réussit le concours de secrétaire des affaires étrangères. Après son service militaire dans la marine nationale, le voilà en poste à l'ambassade de France au Soudan de 1983 à 1985, rude apprentissage. Le fonctionnaire découvre un pays marqué par le legs de siècles de traite des Noirs arabo-musulmane et déchiré par une guerre civile. De retour en France, il sert à la direction Afrique du Nord et Moyen-Orient du ministère, puis à la direction des Français à l'étranger.

La question de l'immigration

Maxime Tandonnet réussit ensuite le concours interne de l'École nationale d'administration (promotion Condorcet, 1990-1992). S'il est bien un énarque qui, toute sa vie, démentira les reproches qu'on a coutume d'adresser à cette corporation (prétention, carriérisme, parisianisme, culte de la forme administrative plutôt que souci du résultat concret), c'est bien lui. Au terme de sa scolarité, celui-ci devient administrateur civil au ministère de l'Intérieur et rejoint le corps préfectoral avec le rang de sous-préfet. Les hasards de la vie administrative le font affecter à Tours aux côtés de Claude Érignac, futur préfet de Corse qui sera assassiné, à Versailles puis à Saint-Jean-de-Maurienne.

L'expérience de Maxime Tandonnet dans la diplomatie puis, surtout, au sein du corps préfectoral, lui fait mesurer peu à peu l'importance croissante de la question de l'immigration, pour laquelle il n'éprouvait pas, à l'origine, un intérêt particulier. En 1996, de retour à l'administration centrale à Paris, il se spécialise sur ces questions et, au sein des services du ministère, se trouve en première ligne pour concevoir la position de la France dans le cadre des négociations sur la politique d'asile et d'immigration à Bruxelles. Ces responsabilités nouvelles le conduisent à travailler avec Jean-Pierre Chevènement, ministre de l'Intérieur de 1997 à 2000, pour lequel le serviteur de l'État éprouve une vive considération. Arrive la présidentielle de 2002 et la réélection de Jacques Chirac. Nicolas Sarkozy accède au ministère de l'Intérieur. Et tout naturellement, Maxime Tandonnet concourt, avec quelques autres administrateurs civils, aux lois sur l'asile et l'immigration que l'hôte de Beauvau fait adopter.

Parallèlement, le haut fonctionnaire, de plus en plus convaincu de la paralysie du pouvoir politique en matière d'immigration, multiplie les livres sur le sujet pour susciter un débat public. Son inquiétude croissante se constate aux titres successifs de ses ouvrages : *Le Défi de l'immigration* (2003), *Immigration : sortir du chaos* (2006), distingué par l'Académie des sciences morales et politiques. C'est à l'occasion de la publication de ce dernier livre que l'auteur de ces lignes fit la connaissance de celui qui allait devenir un ami si fidèle. La voix de Maxime Tandonnet était douce, ses costumes discrets et il émanait de tout son être une modestie presque confondante.

Nicolas Sarkozy, revenu à l'Intérieur en 2005, l'appelle à son cabinet, puis en 2007, à l'Élysée pour traiter les mêmes sujets. Enfin, on va pouvoir agir vraiment, espère le haut fonctionnaire. Il sera cruellement déçu. Confronté à la lourdeur de la machine administrative, la bonne volonté très variable des bureaux, la pression médiatique, l'activisme associatif, le militantisme de certains magistrats, le contrôle vétilleux de quatre hautes juridictions et un feu roulant de directives européennes, l'autorité politique tend à baisser les bras sur ces questions où il est si tentant de prendre la pose de l'humaniste au grand cœur. Maxime Tandonnet devient lui-même une cible pour des militants et, indifférent envers l'intrigue, étranger à la flatterie, il vérifie bientôt son isolement ainsi que le jugement de La Bruyère : « *Vous êtes homme de bien, vous ne songez ni à plaire ni à déplaire aux favoris, uniquement attaché à votre maître et à votre devoir, vous êtes perdu* ». Il doit quitter l'Élysée en 2011 et se rétablit au cabinet du ministre de l'Intérieur, Claude Guéant. L'homme livrera son expérience amère du pouvoir dans un livre qu'il faut lire, *Au cœur du volcan. Carnets de l'Élysée* (Flammarion, 2014).


Maxime Tandonnet, en janvier 2014.
JEAN-CHRISTOPHE MARMARA/LE FIGARO

Boulimique de travail

Dieu merci, il y a aussi l'histoire et l'écriture. Au cours même de la présidence Sarkozy, ce boulimique de travail publie une étude passionnante sur la manifestation interdite des étudiants parisiens au début de l'Occupation, *1940 : un autre 11 novembre* (Tallandier, 2009). Puis Maxime Tandonnet donne tour à tour au public *Histoire des présidents de la République* (réédité en « Tempus », 2017) et un livre qui laisse deviner une blessure personnelle, *Les Parias de la République* (Perrin, 2017), consacré à des personnalités publiques décriées de façon irrationnelle à ses yeux, comme Jules Moch. Ce même souci de réparer les injustices de la mémoire collective lui fait publier *André Tardieu, l'incompris* (réédité en « Tempus », 2024), belle biographie d'une figure de la droite de l'entre-deux-guerres qui inspirera de Gaulle. Il pousse ensuite la liberté d'esprit jusqu'à écrire, toujours chez Perrin, un livre rigoureux sur un autre grand brûlé de l'histoire politique française : Georges Bidault, l'ancien bras droit de Jean Moulin qui lui succéda à la présidence du Conseil national de la Résistance avant, bien plus tard, de devenir un pestiféré pour avoir persisté à défendre l'Algérie française en 1961 (sans cependant jamais appartenir à l'OAS, selon son scrupuleux biographe).

Maxime Tandonnet n'en demeurait pas moins le spectateur tourmenté de la médiocrité de notre vie publique et de l'impuissance de l'État, dans nos colonnes, sur son blog et sur les réseaux sociaux. L'auteur trouvait dans l'histoire un refuge et une consolation. Mais, s'il est permis d'avancer une hypothèse, le cœur de ce serviteur de l'État saignait tant du marasme de la France que son souci du bien public, malgré son amour de la vie et de sa famille, a peut-être affecté sa santé elle-même. ■



UN DERNIER MOT

Par Étienne de Montety

Passation (pa-sa-sion) n. f.
Transmission qui n'est pas toujours de pensée.

La récente nomination d'un nouveau gouvernement a donné lieu à une série de passations de pouvoirs.
Le mot vient du verbe latin *passare*, qui signifie « traverser ». Ces jours-ci, les ministères sont pour quelques heures des maisons de passations. Tout ça à cause d'une passade électorale du président, suivi d'un étourdissant tour de passe-passe qui a abouti à la nomination d'un premier ministre inattendu.
Une passation entre ministres consiste en un échange de discours où, quel qu'ait été le niveau du partant – passable –, le partant est remercié.
Pas question ce jour-là d'évoquer un passif.
L'heure est aux mots dépassionnés. Chacun écoute l'autre attentivement.
L'ancien passe quelques messages au nouveau qui, quoi qu'il en pense, les écoute doctement ; comme s'ils étaient pour lui des laissez-passer.
Mais que le propos de la passation soit prononcé sur un ton jovial ou compassé, le ministre partant sait qu'il appartient déjà au passé. On n'est jamais que de passage : sur terre comme au ministère. ■


MAXMARA.COM
MaxMara

LE FIGARO plus Vin

Languedoc
L'âme vigneronne

Château de Lancyre, au Pic Saint-Loup.

RÉGIS DOMERGUE ; EYETRONIC - STOCK.ADOBE.COM

La richesse des vins du Languedoc tient dans la qualité et la diversité d'une région souvent présentée, par sa surface, comme l'un des plus grands vignobles du monde. Riche d'une trentaine d'appellations d'origine protégée (AOP) et d'une quinzaine d'indications géographiques protégées (IGP), cette région viticole, campée entre les départements de l'Aude, de l'Hérault et du Gard, compte de nombreuses personnalités désireuses de mieux faire connaître le fruit de leur terroir. Parmi elles, cinq appellations (Boutenac, La Clape, La Livinière, Pic-Saint-Loup et Terrasses-du-Larzac) ont décidé d'unir leurs forces au sein d'une association informelle appelée le Cercle des terroirs. Leur ambition : agir de concert pour confronter leurs vins à la sommellerie internationale et à la cuisine des grands chefs. Leur ADN ? Une âme vigneronne et un engagement de qualité chevillé au corps. Des convictions portées haut également par Gérard Bertrand et Jean-Claude Mas, deux figures viticoles incontournables de ce pays de soleil et de vignes. Ils en regroupent nombre de propriétés d'importance dont ils hissent fièrement les couleurs à l'international. Rencontres. ■ **G. M. ET I. S.**

Sommaire

38-39 **CINQ TERROIRS À SUIVRE**
Terrasse du Larzac, La Clape, Boutenac, La Livinière et Pic Saint-Loup



40 **JEAN-CLAUDE MAS ET GÉRARD BERTRAND : ENTRETIEN CROISÉ**
La vision commune de deux personnalités incontournables

42-43 **DÉGUSTATION SPÉCIAL ROUGE**
Les coups de cœur du Figaro vin

Dossier coordonné **par Stéphane Reynaud** et **Isabelle Spaak** avec **Guillaume Mollaret.**
Dégustation : **Martin Lemaire** et **Frédéric Durand-Bazin**



1



2



3

4

Cinq terroirs à

Terrasses du Larzac : donner du temps au temps

Guillaume Mollaret
Jonquières (Hérault)

Il souffle comme un vent de fraîcheur sur les vignes du château de Jonquières. En cette mi-juillet, alors que le soleil cogne sur le village, situé à une quarantaine de kilomètres de Montpellier, un souffle léger venu de l'Ouest effleure les grappes de carignan encore vertes. Descendant du mont Saint-Baudille, au faîte du plateau du Larzac, la tramontane transmet sa belle vivacité au contenu des bouteilles de ce domaine viticole parmi les fondateurs de l'AOC Terrasses du Larzac.

Reconnue en 2014, l'appellation a pris son temps pour établir un cahier des charges et se faire accepter parmi les appellations d'origine. L'exigence de qualité associée à la démarche de ces vignerons a rapidement porté ses fruits. Les vins des Terrasses du Larzac ont trouvé leur place sur les clayettes des sommeliers et des cavistes. Les chiffres ne mentent pas. Le prix des vignes, qui en Languedoc accompagne le mouvement de création de valeur généré par leur production, s'est apprécié d'environ 70 % en dix ans.

Un regard en arrière bien court à l'échelle du château de Jonquières, qui, d'enfants en nièces et neveux, se trouve dans la famille de Charlotte de Béarn depuis le XIIe siècle. *« Des archives du XIIIe siècle mentionnent déjà la présence de vignes et d'oliviers. Nous avons toujours produit du raisin à proximité du domaine »*, explique la représentante de la 32e génération, qui a repris, avec son époux, Clément **(1)**, la direction du vignoble quelques mois avant le passage du terroir en AOC.

Ce sont 100 vignerons et 3 caves coopératives installés au sein des 32 communes de l'appellation héraultaise. Tous mus par l'ambition de faire rayonner un terroir tout en s'appuyant sur certaines valeurs solidaires que le monde paysan sait encore parfois préserver. Au château de Jonquières, comme dans 80 % des domaines du secteur, dont la plupart ne dépassent pas les 25 hectares de culture, les vendanges s'effectuent à la main. Aussi, la propriété partage ses récolteurs avec le domaine Mas Cal Demoura. *« Nous vendangeons sur une période de six semaines pour quinze jours effectifs. Cette entraide est donc nécessaire »*, justifie Charlotte de Béarn, par ailleurs vice-présidente de l'AOC. Autre illustration de l'esprit de partage régnant ici : le prestigieux Mas Jullien, situé dans le même village que le château de Jonquières, lui permet de prélever de son ADN en recueillant des sarments que les Béarn sont autorisés à greffer pour expérimenter leur adaptation à ses ceps.

Un travail sur le temps long qui ne fait pas peur au couple. *« Nous agrandissons notre terrain de jeu, mais pas à pas. Sans brusquer les choses. Nous évoluons sur un terroir qui n'est pas propice à la production d'importants volumes. Nous explorons donc les choses touche à touche »*, témoigne Charlotte, qui, à titre expérimental, produit avec parcimonie un vin rouge baptisé White Label. Son étiquette blanche, portant les prénoms des créateurs à peine embossés, s'inspire de l'univers du disque. *« C'est une cuvée "en marge" qui nous permet d'explorer de nouvelles pistes »*, détaille la vigneronne, dont les millésimes de cette courte production se distinguent, d'une année sur l'autre, par la couleur de ses capsules de surbouchage.

Agriculture biologique et biodynamie

Gouleyants, les vins du château de Jonquières véhiculent cette fraîcheur tant recherchée en Languedoc. Cette année, les précipitations moindres sur les Terrasses du Larzac que sur d'autres terroirs voisins, devraient permettre d'exprimer davantage encore ce caractère. La météo a ainsi permis de retarder les vendanges d'une quinzaine de jours dans ce vignoble cultivé à 100 % en agriculture biologique, voire, pour une partie protégée par des haies, en biodynamie.

Sûres de leur valeur, les Terrasses du Larzac peuvent puiser dans l'histoire le gage de leur qualité. Dans les archives du château, un carnet appartenant à un distributeur canadien datant de 1870 présente, en monnaie locale, les vins du cru au même prix que les saint-émilions… C'est chic.

La prochaine étape de valorisation des Terrasses du Larzac passera par une reconnaissance – le dossier est en cours d'examen par l'Institut national de l'origine et de la qualité (Inao) – en AOC de ses vins blancs. Une production qui occupe à ce jour 20 % des 35 000 bouteilles produites par le château de Jonquières. Aux côtés du chenin, du vermentino et du carignan blanc, les Béarn travaillent un cépage quelque peu oublié, le terret bourret. *« Alors que le chenin se concentre vite en matière d'alcool, le terret bourret conserve du jus, mais aussi de l'acidité qui apporte une tension dans le vin »*, argumente Clément de Béarn. Sapides, les blancs du château de Jonquières se distinguent par leur droiture et une complexité aromatique qui se dévoile sur la longueur pour se clore sur une note finale à l'amertume bienvenue. Non sans faire écho aux délicieuses huiles d'olive produites par les moulins des alentours. ■

La Clape, ce tas de cailloux exigeant

Plus qu'une montagne, un massif central. Et même… une tour de contrôle. Vigie depuis laquelle l'armée tricolore sécurise l'espace aérien français, le massif calcaire de la Clape ne se laisse pas attendrir aisément. En été, sa traversée est régulièrement interdite aux randonneurs tant sa garrigue est un four. Pour appréhender la Clape, le plus simple reste de la contourner. Quelques châteaux viticoles épousent ses bordures tels l'abbaye des Monges en direction de Gruissan par l'ouest ; le domaine Costeplane vers Salles-d'Aude ou encore le château Moyau entre Saint-Pierre-la-Mer et les Cabanes de Fleury, par le nord. D'autres domaines, parce qu'un jour la mission Racine créa Narbonne Plage dans les années 1960, se présentent sur la route coupant le massif en son milieu. Là, le château de l'Hospitalet et ses vignes apportent au paysage une dimension dont on ne saurait dire si l'inspiration est plus toscane que californienne et pourtant… tellement française. Un concept de bout du monde, au bout de la rue.

Parce que la Clape ne s'est pas laissée entièrement apprivoiser, à deux kilomètres de là à vol d'oiseau – mais à vingt minutes en voiture –, c'est un paysage de garrigue, plus dur, et plus aride qui attend le visiteur du château Pech Redon. À l'ombre d'un préau dans lequel s'engouffre un vent du sud portant en lui une humidité bienvenue pour ses vignes, Christophe Bousquet **(2)** résume toute la complexité de ce terroir, parmi les plus anciennement cultivés par le monde romain, et reconnu comme appellation d'origine contrôlée depuis 2015. *« Nous ne sommes qu'à une vingtaine de kilomètres l'un de l'autre mais si je vais rendre visite à mon collègue vigneron du château Mire l'Étang, qui se trouve à l'est de l'appellation, j'en ai pour environ quarante-cinq minutes »*, résume ce natif des Terrasses du Larzac, qui a racheté Pech Redon en 1988. Installé au cœur du *« tas de caillou »* (traduction littérale de « clape » en occitan), ce vigneron partit tôt à la conquête de terres aux alentours et de volume à l'export s'est aussi rapidement converti au bio et mis en conformité avec certains principes. *« En 1998, du jour au lendemain, j'ai décidé d'arrêter de travailler avec la grande distribution et le négoce. J'étais passé de 34 à 47 hectares cultivés… Je suis aujourd'hui à 30 et c'est bien suffisant pour faire de la qualité. Je ne voulais plus être tributaire du volume à commercialiser et courir tous les pays. Il y a un marché intérieur qui ne nous connaît pas encore et ne demande qu'à ce que l'on présente à lui »*, résume Christophe Bousquet dont les vins, notamment blancs, se distinguent par de jolis gras, soyeux à l'intérieur des joues. Président du Conseil interprofessionnel des vins du Languedoc (CIVL) jusqu'en juin 2024, le Narbonnais défend aujourd'hui un cru qui se présente comme le deuxième en volume de la région derrière le Pic-Saint-Loup mais… sur un terrain ô combien plus escarpé et restreint. *« La quasi-totalité du massif – pour ce qui ne dépend pas de l'armée – appartient aux vignerons. En vous baladant, vous passez d'une propriété à l'autre sans vous en rendre compte »*, poursuit cet infatigable défenseur de la viticulture locale.

« Tout est vendangé à la main »

Fils de Jean-Claude Bousquet, un syndicaliste vigneron qui fut également président des Coteaux-du-Languedoc-Roussillon et de la Safer régionale – organisme qui régule les ventes de terres agricoles –, Christophe, 58 ans, poursuit un combat pour les appellations d'origine.

Une démarche qu'il mène, moins par goût pour le carcan administratif, que pour l'exigence qualitative qu'elles imposent pour tirer le plus grand monde vers le haut.

Seul cru du Languedoc à produire des blancs, La Clape fait ainsi partie d'une initiative de mise en valeur par le haut dénommé le Cercle des terroirs. Composé des AOC Boutenac, La Clape, La Livinière, Pic-Saint-Loup et Terrasses du Larzac, ce club informel de cinq appellations a pris l'initiative de présenter quelques fois l'an, ses bouteilles les mieux notées à des dégustateurs étrangers et français lors de réceptions exclusives. *« Nous avons parfois des pudeurs. Pourtant, nos meilleurs vins* (au-delà du Château de L'Hospitalet, du Château la Negly déjà bien référencés, NDLR) *ont vocation à se trouver sur les meilleures tables. Nous n'avons pas de complexes à avoir vis-à-vis de Bordeaux ou d'ailleurs »*, balaye le vigneron de Château Pech Redon qui aimerait voir s'élargir le Cercle des terroirs à d'autres appellations désireuses de s'associer à ce Languedoc en action ascendante.

« Bien sûr, certains vignerons se détournent parfois des AOC pour être classés en Vin de France… Mais combien de tentatives pour combien de réussites ? Au travers d'une démarche d'appellation, on fédère plus que des domaines. J'aime cette idée qui définit les AOC comme la perpétuation d'usages loyaux, locaux et constants », poursuit-il.

Rencontré à la veille des vendanges, Christophe Bousquet s'impatiente. La chaleur, encore trop présente sur la Clape, promet de concentrer les jus malgré les régulières – mais faibles – épisodes pluvieux de juin. Une situation qui nécessite une présence attentive à Pech Redon. *« J'ai la chance d'avoir des personnes fidèles présentes depuis quelques années. Le principe est simple : tout est vendangé à la main et, pour conserver de la fraîcheur, il se passe moins d'une heure, entre le premier coup de sécateur et le moment où la grappe rejoint la cave. Je m'en assure moi-même puisque je conduis le tracteur »*, assure Christophe Bousquet.

Ce pari de la qualité, les vingt-neuf caves particulières et trois coopératives de la Clape l'ont largement embrassé. La preuve ? Les stocks, au-delà des douze mois d'élevage obligatoires sont inférieurs à huit mois. Le chemin qui mène à leurs vignobles est étroit mais la capacité de séduction des vins de La Clape leur offre un boulevard. ■

G. M. À NARBONNE (AUDE)



5

MARC MEDEVIELLE ; ANNE FUTTERER ; DORIAN CHASSARY ; COLLECTION PERSONNELLE ; C. DESCHAMPS

La Livinière, une AOC au féminin

Certaines ont une cuvée ou une parcelle à leur prénom, d'autres ont à leur actif la présidence du domaine. Elles s'appellent Yvette, Chantale, Annick, Morgane, Mélanie et Mathilde. *« Des prénoms à conjuguer au pluriel car ce sont aussi les prénoms de mon arrière-grand-mère »*, s'amuse Mathilde Fossey **(5)**, qui préside depuis deux ans aux destinées du château de Gourgazaud, à La Livinière, petite bourgade héraultaise géographiquement bien plus proche de Carcassonne que de Montpellier. Dans ce coin de Minervois, le château de Gourgazaud domine une plaine où – quelle aubaine ! – s'écoulent deux ruisseaux à travers les vignes. *« Gourgazaud est un dérivé du mot "gourgue", qui signifie source. Nous avons la chance d'être en autonomie et non raccordés au réseau communal tant pour le château, et pour l'écurie que pour la cave »*, avance Mathilde Fossey. Cet accès à l'eau vaut également pour les vignes puisque le domaine se trouve, à 80 % de sa surface, irrigué grâce au réseau hydraulique régional BRL ; succession de longs tuyaux acheminant pour les agriculteurs locaux un peu d'eau salvatrice du Rhône, dont le lit se trouve pourtant à quelque 200 km plus à l'est.

À cet égard, Gourgazaud semble un point de confluence extraordinaire au sein du cru puisque seuls 15 % des vignobles de l'AOP La Livinière sont irrigués ! *« Certains terroirs bénéficient de sols profonds mais d'autres sont plus maigres »*, constate-t-on au sein de l'appellation.

Accompagnée du régisseur du domaine, David Lignon, face à un crucifix tournant le dos aux ceps, Mathilde Fossey désigne le panorama : *« Au-delà du ruisseau, ce sont nos blancs. »* Pour trouver les rouges dont sont issus la production en AOP La Livinière, il faut monter au-dessus du château. Ici se trouvent les plus vieilles vignes du domaine. Celles plantées par un homme (sic !). Le dénommé Roger Piquet, grand-père de Mathilde.

Aujourd'hui indissociable de La Livinière dont il a porté, avec Maurice Piccini, la création de l'AOC, le nom de Roger Piquet est également celui d'un grand acteur du négoce, au travers de Chantovent. Dans les années 1960 et 1970, bien avant la loi Évin qui restreint la publicité pour les alcools et les spiritueux, cette marque aux vins issus des villages audois voisins de La Livinière s'offrait sans restriction des encarts publicitaires dans *Le Figaro* et *Paris Match* mais également sur les écrans de cinéma ! *« Gaité, force, dynamisme (…). Chantovent, le vin qui conserve la jeunesse »*, vantait la réclame. Slogan impensable aujourd'hui.

Acheteur d'importants volumes et installé dans les Yvelines, Roger Piquet était aussi un amoureux du terroir languedocien. Désireux de le faire monter en gamme pour tirer vers le haut un ouest de l'Hérault et une Aude paysanne en crise. Une vision de la qualité qui, à son époque, n'avait pas toujours été comprise par ses contemporains, qu'ils soient vignerons ou voisins.

25 000 bouteilles en AOP

Pour autant, l'histoire familiale de Piquet et de sa descendance féminine avec La Livinière ne remonte pas à 1973, lors de l'acquisition du château de Gourgazaud… Héritier de son père, Roger Piquet achète du vin en Algérie jusqu'à ce qu'il doive changer de stratégie lors de la déclaration d'indépendance, en 1962. Se tournant vers le sud de la France, il découvre par hasard que son propre grand-père achetait, au tout début du XXe siècle, d'importants volumes de vins à la cave coopérative de Pépieux, proche de La Livinière. La suite est une affaire d'opportunité et de coup de foudre. Celui qu'il éprouva pour Gourgazaud, transmis depuis à ses filles, à ses petites-filles, et aux arrière-petits-enfants travaillant aujourd'hui sur la propriété. *« J'ai toujours vécu à Paris, avant de rejoindre Gourgazaud, il y a cinq ans. Désormais, j'apprends à en connaître les subtilités, le terroir, les vins, leur commercialisation »*, détaille Mathilde Fossey, admettant en toute humilité *« ne pas tout savoir »* de son propre château, qui produit quelque 25 000 bouteilles en AOP La Livinière.

Pour l'apprivoiser, la vigneronne se plonge dans la vinothèque de Gourgazaud. Elle déguste, classe, réétiquette pour mieux appréhender un ADN vitivinicole dont les allèles – toutes les versions possibles d'un même gène – sont intimement mêlés à la génétique familiale. Issu de vieilles vignes âgées de 70 ans, ramassé à la main en caissettes de 10 kg et vinifié pendant un an en barriques de 400 litres, le grenache du château de Gourgazaud est associé à un mourvèdre ensoleillé. L'assemblage donne naissance à Pater familias, la cuvée prestige du domaine. Une histoire de filles, donc. Mais avec le caractère du père. ■

G. M. À LA LIVINIÈRE (HÉRAULT)

À Boutenac, la biodynamie met le turbo

C'est une juxtaposition de vallées, une succession d'éperons rocheux riches en oxyde de fer. Rouge, la terre de Boutenac l'est jusque dans les bouteilles de la petite appellation d'à peine 223 hectares cultivés. Rouge à l'intérieur mais verte à l'extérieur, puisque plus des deux tiers de cette AOC créée en 2005 sont travaillés en bio et même… en biodynamie. Notamment sous l'impulsion de Gérard Bertrand, qui fut le premier président de l'appellation. Approche globale de l'agriculture, plus exigeante encore que la labélisation en agriculture biologique (AB), la biodynamie vise notamment pour le viticulteur à être le moins interventionniste possible pendant les fermentations du raisin en barrique. Une pratique s'inspirant également du calendrier lunaire, dont les principes ont été formulés par le philosophe occultiste autrichien Rudolf Steiner (1861-1925), il y a tout juste un siècle.

« La qualité du vin se joue à 90 % à la vigne », explique Pierre Bories **(4)**, propriétaire du Château Ollieux Romanis, un des quelque 37 producteurs de l'AOP Boutenac. *« Nos objectifs de production s'inscrivent dans une logique de circuit court. Les œufs des poules du domaine sont servis dans notre restaurant… C'est aussi le cas de nos moutons qui, l'hiver, servent à fertiliser les sols de nos vignes »*, poursuit celui qui a donc créé un restaurant ouvert à une clientèle de touristes, mais aussi de salariés des entreprises dans ce territoire à équidistance de Toulouse et de Montpellier. Aux commandes depuis 2001, le vigneron – par ailleurs négociant et président du Conseil interprofessionnel des vins du Languedoc (CIVL), a également succédé à sa mère, Jacqueline, depuis le printemps – à la direction du domaine. Alors que le château se trouve dans sa famille depuis un peu plus de deux cents ans.

Outre sa marque, Pierre Bories porte le projet de s'inscrire en *« artisan partisan »* d'un terroir qu'il a à cœur de faire découvrir par le vin (forcément), la cuisine, des soirées musicales, ou encore des parcours œnotouristiques en forme de chasse aux trésors à travers vignes. Depuis une colline adossée au massif du Pinada, où il a aménagé un restaurant d'été, on peut admirer un paysage où se dressent de façon plus ou moins régulière des petites collines investies de garrigue entre les vignes.

Ainsi du terroir aride de Boutenac, pourtant situé à 30 km à vol d'oiseau de la mer, qui se niche à 180 mètres d'altitude, sur les premiers contreforts des Pyrénées tandis que se dessine à l'ouest le pech de Bugarach, montagne mystique et toit des Corbières culminant à 1 230 mètres d'altitude.

Proposé sur les cartes des sommeliers

L'accès autoroutier pour l'appellation est tout proche. Pourtant, il règne ici comme une sensation d'être éloigné de tout. *« C'est sans doute la raison pour laquelle nous n'avons pas de complexe à proposer nos vins à l'export »*, explique Pierre Bories, tandis qu'une voiture de touristes belges quitte les lieux. *« Je réalise 80 % de mon chiffre d'affaires à l'étranger. Pour mon voisin au domaine de Fontsainte, c'est 98 %. La Grande-Bretagne est aujourd'hui mon premier marché et c'est sans doute parce qu'il n'y a pas de métropole à proximité immédiate pour nous imposer sur les tables »*, analyse le vigneron qui poursuit sa réflexion : *« Grâce à l'aéroport de Carcassonne, il me faut à peu près autant de temps pour me rendre à Londres que pour aller à Montpellier. »* CQFD…

Proposés sur de belles cartes de sommeliers, et notamment à l'Auberge du Vieux Puits, à Fontjoncouse (Aude), chez Gilles Goujon, meilleur ouvrier de France et chef triplement étoilé, les vins d'Ollieux Romanis vont chercher leur puissance dans la profondeur des sols d'ici. Bien que Pierre Bories aimerait voir le cru Boutenac évoluer pour proposer également des vins blancs, il ne se sent aucune pression. *« Les surfaces des logements, donc de stockage, se réduisent. Un vin rouge, même jeune, doit pouvoir être bu immédiatement, si c'est l'envie du moment. La construction de notre production doit être adaptée à ce type de consommation que je qualifierai de plus urbaine. Les vignerons de Boutenac l'ont bien intégré »*, veut croire le vigneron, alors que les ventes affichent *« une progression de 17 % au premier semestre »* pour cette AOP à 100 % rouge. Un gisement de rubis dont on n'a pas encore exploré tous les filons. ■

G. M. À MONTSÉRET (AUDE)

Le Pic Saint-Loup, une culture à fleur de faille

« La minéralité, la minéralité… C'est comme la buvabilité, chacun la définit comme il en a envie. » Dans une galéjade mi-amusée, mi-agacée, Régis Valentin **(3)** résume bien toute la difficulté de s'accorder sur un corpus commun dès lors qu'il s'agit de caractériser le goût d'un vin.

Scientifique de formation, le propriétaire du Château Lancyre (AOC Pic Saint-Loup) à Valflaunès (Hérault), n'apprécie pourtant guère de lancer des mots à la cantonade. Aussi le vigneron aime-t-il prouver ce qu'il avance. Sa minéralité à lui, il va la chercher dans la parfaite connaissance géologique de ses parcelles. Calcaire dur, calcaire tendre, argiles rouges, marnes… L'Héraultais parle des pierres avec autant de passion que de son vin lui-même. *« Voyez sur ce terrain, les pierres sont naturellement disposées à la verticale. C'est intéressant, car les racines peuvent plonger plus profondément pour s'alimenter »*, explique-t-il, avant de s'arrêter au milieu d'un chemin pour mieux pointer la faille de Corconne, colonne vertébrale traversant les vignobles du Pic Saint-Loup, *« un élément structurant de l'appellation »*, insiste le géologue Jean-Claude Bousquet, notamment auteur d'un ouvrage sur la géologie des terroirs viticoles languedociens.

Adossés aux premiers contreforts des Cévennes, les vignerons du cru bénéficient ici de vents rafraîchissants, mais également d'une pluviométrie parmi les plus enviables du Languedoc. Quand à 30 kilomètres de là, d'autres tirent la langue ! *« L'appellation trouve sa moyenne à 120 mètres d'altitude, littéralement au pied d'une barrière rocheuse ; un véritable mur qui grimpe subitement à 650 mètres. Les nuages portés par le vent depuis la mer viennent s'y accrocher pour nous en donner l'eau »*, résume le vigneron. *« Hier, la pluie était considérée comme un inconvénient… c'est moins le cas aujourd'hui »*, euphémise Régis Valentin. Ainsi, les vignerons du Pic Saint-Loup ont quasiment enregistré sur neuf mois les précipitations d'ordinaire mesurées sur douze. La vigne se repose d'autant mieux que l'amplitude thermique *« varie de 36 degrés l'après-midi à 15 degrés à 5h30 du matin »*, assure-t-on au Château Lancyre.

Des sols riches et divers

Bienvenue aujourd'hui, la fraîcheur n'a pas toujours été appréciée. Ainsi, 1956 a marqué un tournant pour l'agriculture languedocienne. Cet hiver-là, il a fait si froid que les anciens assurent avoir entendu pleurer les oliviers. Sur le terroir du Pic Saint-Loup nombreux sont les ceps qui n'ont pas survécu… bien des exploitations, grandes et plus modestes, non plus. Qu'à cela ne tienne, la terre s'est reposée, permettant à une nouvelle génération de vignerons de se former et d'apporter un regard entrepreneurial neuf sur le territoire. Et ce, jusqu'au tournant des années 2000. Après avoir cherché son identité, l'AOC Pic Saint-Loup (reconnue en 2017) a su imposer une image de qualité. Choisir « un Pic Saint-Loup » au hasard d'une des 83 caves de l'appellation est devenu l'assurance de ne pas se tromper.

Installée à fleur de falaise, la cave du Château Lancyre domine une cuvette aux airs d'arène, où les sols, malgré une surface concentrée, se révèlent particulièrement riches et divers. *« Nous procédons, comme beaucoup de vignerons ici, à une vinification parcellaire. On pourrait penser à une forme de coquetterie, mais je vous assure qu'entre deux syrahs cultivées sur des parcelles pourtant à touche-touche, vous pouvez faire la différence »*, promet Régis Valentin, depuis le balcon de son chai offrant une vue imprenable sur le pic Saint-Loup et l'Hortus.

La minéralité, encore et toujours. Au sous-sol, avant parfois un passage en barrique, les vins du Château Lancyre se forment dans des cuves en béton. *« Un matériau noble qui permet d'apporter de la fraîcheur et d'équilibrer au plus près les arômes et les tanins »*, précise le vigneron, qui goûte au quotidien le fruit de sa vinification afin de s'assurer de cette justesse.

Rigoureux dans ses sélections, dont il essaye d'objectiver au maximum les caractères, Régis Valentin aime aussi laisser à ses vignes une part de mystère. D'un coup d'œil en contrebas du chai, le voilà qui désigne une parcelle enchâssée dans la garrigue. *« Le sol, juste-là… Eh bien, sachez qu'il n'a rien d'exceptionnel. Par contre, les pieds qui y sont plantés produisent un jus rouge particulièrement velouté. L'alchimie entre le sol et la plante s'est faite. C'est la beauté de notre métier. Le goût du vin a sa part d'inconnue. Est-il nécessaire de vouloir tout expliquer ? »* ■

G. M. À VALFLAUNÈS (HÉRAULT)


Jean-Claude Mas.


Gérard Bertrand.

MARIE ORMIÈRES ; DAVID FRITZ GOEPPINGER

« Nous avons besoin d'une **vision commune** »

Propos recueillis par **Guillaume Mollaret**

Jean-Claude Mas et Gérard Bertrand sont tous deux vignerons et négociants. Leur credo : défendre les spécificités des terroirs du Languedoc dans une centaine de pays à travers le monde. Entretien croisé.

Pour les domaines Paul Mas, tout a commencé en 1987 avec les 35 hectares transmis par Paul Mas à son fils, Jean-Claude. Aujourd'hui, des Pyrénées-Orientales à l'Hérault et l'Aude, ce sont 940 hectares en propriété sur tout le territoire languedocien et 1500 ha de vignobles partenaires. Et un regard tourné à 90 % vers l'international. Tandis que des Pyrénées aux terrasses du Larzac en passant par le littoral méditerranéen, les vins Gérard Bertrand, ce sont 17 propriétés (900 hectares) sur les terroirs les plus emblématiques du Languedoc, Corbières-Boutenac, La Livinière, Limoux, Cabrières, Minervois. Gérard Bertrand, c'est aussi une histoire de famille sur trois générations depuis 1920, et bientôt une quatrième. Mais c'est surtout l'histoire d'un homme parti à la conquête du monde en restant profondément enraciné dans son territoire, ainsi qu'il se raconte dans son nouveau livre, *Le Vin multidimensionnel*(1). S'entretenir avec Jean-Claude Mas et Gérard Bertrand, c'est écouter deux paroles fortes. L'avenir, l'essor du blanc, le vin orange, les envies des jeunes générations de consommateurs et de viticulteurs, la crise de la surproduction, le bio, mais aussi la nécessité de se réinventer, de communiquer, de développer l'œnotourisme. Autant de thèmes abordés avec passion et sans tabous.

LE FIGARO. - Quels seront les signes distinctifs des vins du Languedoc à horizon 2050 ?

JEAN-CLAUDE MAS. - Les vins du Languedoc conserveront leur constance dans la qualité et le style. Ce seront des vins gourmands. Nous avons la chance qu'une cinquantaine de cépages produisent de belles choses dès lors qu'on les plante au bon endroit. Nous ne disposons pas d'une seule vallée, comme bien des régions viticoles, mais d'au moins cinq !

GÉRARD BERTRAND. - Il y a cinq ans, je vous aurai asséné quelques certitudes. Aujourd'hui, j'ai besoin d'une boule de cristal. Sur le plan structurel, il nous faudra de l'eau. La région Occitanie devra doubler ou tripler le réseau hydraulique régional BRL *(qui achemine déjà de l'eau du Rhône jusque dans l'Aude, NDLR)* pour irriguer l'ensemble du vignoble. Si l'eau n'est pas un facteur limitant, nous deviendrons la Californie de l'Europe.

Quels sont les atouts du Languedoc pour séduire une nouvelle génération de consommateurs ?

J.-C. M. : Le vin, ce n'est pas le diable. Il contribue au bien-être. Les néo-consommateurs aiment ce qui est bon et connaître l'histoire derrière ce qu'ils boivent. Il faut donc faire savoir de façon forte. Cela nécessite de gros budgets de communication qu'il faut agréger et confier à des gens dont c'est le métier.

G. B. : Ici, nous avons la beauté et la puissance des vins de cépages. Au niveau du groupe Gérard Bertrand, nous tâchons d'innover. Nous concevons des rouges à boire frais ; nous faisons 1 million de bouteilles de vin orange ; nous avons également accompagné l'ascension du rosé, proposé des vins non filtrés. Faire toujours pareil, c'est quand même un peu embêtant, non ?

> **« Nous avons la chance qu'une cinquantaine de cépages produisent de belles choses dès lors qu'on les plante au bon endroit »**
> **Jean-Claude Mas**

L'image du Languedoc est associée au vin rouge. Or, c'est le blanc qui a aujourd'hui les faveurs du consommateur. Le vignoble doit-il s'adapter à cette demande ?

J.-C. M. : Historiquement, je produis 51 % de rouge. Depuis douze ans, cette part décroît au profit du rosé, avec désormais 32 % de rouge et 18 % de rosé. Je crois malgré tout au pouvoir attractif du rouge. Le danger pour lui, c'est qu'il a davantage été industrialisé par le Nouveau Monde, dans une stratégie trop commerciale. L'équilibre actuel entre ces couleurs fonctionne chez moi. Nous avons des merlots qui embaument le cassis. Ils sont appétissants et je les crois de nature à séduire les néoconsommateurs.

G. B. : Nous avons déjà une offre dense en blanc ! En IGP, on peut créer des choses remarquables. En AOC, Picpoul de Pinet est une référence internationale associée aux fruits de mer. Faut-il continuer à planter des blancs ? Tout dépend si les grandes maisons de négoce parviennent à construire des marques puissantes au niveau international.

Voilà un an, le ministère de l'Agriculture a supprimé pour les vins la marque ombrelle Sud de France, créée par la région Occitanie et que de nombreux vignerons apposaient sur leurs bouteilles. Qu'en pensez-vous ?

J.-C. M. : On nous a rayé des millions d'euros d'investissement d'un trait de plume. C'est vraiment malheureux ! C'était une bonne marque qui nous faisait rayonner à l'export.

G. B. : Attention, le match n'est pas encore perdu. Nous sommes pour deux ans encore en période probatoire. Il faut encore se battre car cette marque a donné un souffle international, notamment aux petits producteurs. Elle est fédératrice et permet de mettre en commun des moyens de communication important.

Le Languedoc, comme tous les vignobles, connait une crise de surproduction. Craignez-vous un arrachage massif ou bien faut-il en passer par là ?

J.-C. M. : Il faut optimiser le vignoble. S'il n'y a pas d'issue économique, il faut passer à autre chose. Je ne parle pas là des vieilles vignes qu'il faut sanctuariser. Sur le vignoble moderne, en revanche, il faut le renouveler, car la matière végétale est souvent très pauvre. Il faut renouveler pour quelque chose de durable mais cela nécessite des investissements. Pensez qu'en moyenne pour des vins vendus entre 4 et 7 euros, notre production de raisin est, à l'hectare, de 30 % inférieure à ce qu'il se fait dans d'autres pays.

G. B. : Il ne faut pas un arrachage massif, mais un arrachage voulu et non subi. Si on arrache trop, cela fragilisera le monde coopératif. Il faut un arrachage accompagné et lié à la replantation. Je suis assez optimiste, car le prix de l'hectare de vigne est plus raisonnable ici que dans d'autres régions, ce qui permet à des jeunes de s'installer.

> **« Pour les indépendants souhaitant peser, il faut une ambition qualitative, donc une organisation, et du temps devant soi »**
> **Gérard Bertrand**

Avec une trentaine d'AOP et une quinzaine d'IGP, le Languedoc est riche d'une impressionnante diversité de terroirs. Est-ce une force ou une faiblesse ?

J.-C. M. : Pendant trente ans, le Languedoc a cherché sa voie, d'abord par imitation de ce qu'il se faisait de bon ailleurs. Avec le recul, je me dis que c'est normal. Cependant, au fond des Corbières ou au bord de l'étang de Thau, on ne peut pas avoir le même point de vue. Il y a un esprit de paroisse qui n'est malheureusement pas fédérateur. Or, pour peser, nous nous devons d'avoir une vision commune.

G. B. : Les gens sous-estiment ici la beauté parce qu'ils la voient tous les jours. C'est une carte postale permanente. Il n'y a pas de région viticole aussi grande qui présente une telle diversité. Le Languedoc doit devenir une véritable destination œnotouristique. Malheureusement, nous manquons d'hôtels 4 et 5 étoiles et de grands restaurants. Il faut que les gens sachent davantage d'où viennent nos produits.

Vous êtes vigneron, mais aussi négociant, les équilibres entre domaines indépendants et les assembleurs seront-ils toujours les mêmes ?

J.-C. M : Nous vivons un grand bouleversement. À mon sens, les entreprises du vin de demain devront maîtriser les cinq métiers de viticulture, de vinification, d'élevage, de conditionnement et de marketing. On ne peut pas seulement parler de stratégie de production. Ce que l'on fait de bon, il faut avoir les moyens de le faire savoir.

G. B. : Il y aura une clé de répartition légèrement différents entre des indépendants, la coopération qui se sera davantage rassemblée, et des marques mondiales fortes dont on manque par ailleurs. Pour les indépendants souhaitant peser, il faut une ambition qualitative, donc une organisation, et du temps devant soi, c'est-à-dire 20 ou 30 ans. Les gens disent : *« Gérard Bertrand, c'est une boîte qui marche* (le groupe réalise 200 millions d'euros de chiffre d'affaires, NDLR) ». Mais j'ai mis vingt-cinq ans pour y gagner de l'argent !

Le bio et la biodynamie, après des années de forte croissance, semblent avoir atteint un plateau. Un retour vers le conventionnel est-il envisageable ?

J.-C. M. : La consommation de bio croît toujours. Le bio, c'est d'abord une philosophie. Ce ne doit pas être un argument de vente. Aussi, ce n'est pas parce qu'on y croit qu'on le vend plus cher ! Moi, j'aime revoir des perdreaux dans mes vignes alors qu'avant, il n'y en avait plus. Après, sans doute faut-il revoir le cahier des charges du bio, car il faut trouver des alternatives au cuivre et au soufre.

G. B. : Cela fait vingt-cinq ans que nous faisons du bio et de la biodynamie. Si, il y a quinze ans, le bio était une clé d'entrée pour certains consommateurs, ce n'est plus le cas aujourd'hui. Désormais, on n'achète plus du bio parce que c'est bio, mais parce que c'est bon ; avec un rapport qualité-plaisir à la hauteur. Il n'y aura pas de retour en arrière, car le bio doit être la normalité en matière de vin. En ce sens, nous devons montrer la voie à l'ensemble du monde agricole.

Vous avez hérité des terres de vos pères. Comment imaginez-vous le travail de vos successeurs, pourquoi pas de vos enfants ?

J.-C. M. : Le sujet sera ce que mes successeurs en feront. J'ai inculqué, je l'espère, à mes enfants et à ceux qui m'entourent suffisamment de valeurs pour faire perdurer de jolies choses.

G. B. : Pour faire ce métier, il faut avoir la passion, aimer son terroir et son territoire. Si mes enfants veulent m'accompagner, ce sera tant mieux. Il leur faudra porter la flamme plus loin. ■

(1) « Le Vin multidimensionnel », Éditions Origine Nature, 19 €.


VIN
VIBRANT
VIN
VIVANT
Languedoc
APPELLATION
D'ORIGINE PROTÉGÉE
Vous regardez une œuvre d'art. Un vin AOP Languedoc sous microscope, qui vibre de l'énergie positive et généreuse de nos terroirs. La promesse d'une dégustation intense et singulière.
Cofinancé par
l'Union européenne
APPELLATION D'ORIGINE PROTÉGÉE
wonDERFuL – © Shutterstock - Tous droits réservés – 09/2024.
L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ, À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

ROUGES

Nos coups de cœur



Martin Lemaire et Frédéric Durand-Bazin



BOUTENAC

Domaine Ledogar

Ledogar 2020
Nez majestueux, qui annonce beaucoup de plaisir, avec des effluves de cèdre, de garrigue, de cassis, mais aussi de fruits rouges frais et de zan. Bouche intense et ample, mais toujours équilibrée, sur les épices (poivre noir) avant une finale longue et racée, pleine de gourmandise.
PRIX : 27 €
NOTE DU FIGARO : 94/100

Château Fabre Gasparets

Château Fabre Gasparets 2020
La complexité est de mise au nez, avec ce côté anisé, mentholé et fenouillé. On décèle aussi de l'écorce d'orange confite, des herbes aromatiques, comme le romarin. Plein de fraîcheur en bouche et en même temps beaucoup d'intensité aromatique et de tonicité, avec l'olive, les fruits noirs et quelques épices. Les tanins sont souples.
PRIX : 18,10 €
NOTE DU FIGARO : 93/100

Château Ollieux Romanis

Atal Sia 2022
Un vin dégageant des notes d'olive noire, de fruits rouges et noirs et d'épices, mais dans un registre élégant, sobre. La bouche est plus expressive, toujours dans l'élégance. On se régale de ces notes vanillées et de sous-bois, avant une finale longue, juteuse et racée.
PRIX : 26 €
NOTE DU FIGARO : 93/100

Château Ollieux Romanis

Cuvée Or 2021
Nez sur le pain grillé, finement toasté, mais aussi les fruits noirs et la vanille. La bouche est tendue au départ, énergique et minérale, presque graphite, avant d'évoquer le cuir et les épices. La finale est longue et les tanins délicieusement fondus.
PRIX : 27 €
NOTE DU FIGARO : 93/100

Château de Villemajou (vins Gérard Bertrand)

Grand Vin 2021
Nez tout en douceur et en amplitude, sur les herbes aromatiques, les fruits noirs et même l'encre de seiche. Les fruits noirs se retrouvent en bouche, mais compotés, avec une pointe acide très agréable, le tout enrobé par ces tanins racés. Finale poivrée.
PRIX : 33,50 €
NOTE DU FIGARO : 92,5/100

Château de Caraguilhes

Le Trou de l'Ermite 2022
Le nez oscille entre le cacao, les fruits noirs, les épices et même le noyau de cerise. La bouche est juteuse, tendue, sur une belle trame acide et épicée. On apprécie les fruits rouges, les notes de zan, pour un ensemble plus qu'agréable.
PRIX : 15 €
NOTE DU FIGARO : 92/100

LA CLAPE

Château L'Hospitalet (vins Gérard Bertrand)

Grand Vin rouge 2021
Menthol, notes de pain grillé, laurier, olive verte pour un nez très complexe, subtilement minéral et charmeur. La bouche est droite, fraîche et très équilibrée. Du fruit noir compoté, du romarin, pour un ensemble racé et ample.
PRIX : 43 €
NOTE DU FIGARO : 94/100

Château Pech Redon

La Centaurée 2020
Au nez, les fruits rouges confits s'imposent dans toute leur gourmandise. On distingue aussi la garrigue et les herbes, comme le thym. La bouche, ample, chaleureuse et puissante, est d'une grande élégance, avec ses notes d'olive noire, de bois de santal et de poivre de Timut.
PRIX : 30 €
NOTE DU FIGARO : 93,5/100

Commanderie Saint Pierre la Garrigue

Cru d'exception 2020
Nez explosif, sur la violette, la réglisse, la fraise écrasée et les fruits noirs. Bouche toute en rondeur, elle est gourmande, mais aussi en souplesse, sur le caramel, le chocolat noir, avec une trame saline, qui apporte de la fraîcheur.
PRIX : 30 €
NOTE DU FIGARO : 93/100

Château La Négly

La Falaise 2022
Au nez, c'est pierreux et herbacé, comme l'impression de respirer de l'humus. Des notes de poivre blanc, de fruits rouges et de cassis. En bouche, c'est rond et gourmand, avec des notes de fruits rouges confits, soutenues par une trame de garrigue.
PRIX : 23,75 €
NOTE DU FIGARO : 92/100

Château Capitoul

Solstice 2019
Le nez est complexe : on distingue l'humus, la terre mouillée, avec la promesse d'une belle fraîcheur. En bouche, cela se confirme, avec une minéralité très plaisante. Les tanins sont déjà assez fondus et portent une aromatique sur l'olive noire écrasée et le cassis, avant une finale persistante.
PRIX : 30 €
NOTE DU FIGARO : 92/100

LA LIVINIÈRE

Clos d'Ora (vins Gérard Bertrand)

Clos d'Ora 2020
Un nez racé et élégant, sur des notes de mûre confite et de romarin, mais aussi de cacao et de grain de café. De la complexité et de la structure en bouche, avec un côté salade de fruits noirs, puis des notes tertiaires de bois brûlé et de champignons des bois. Un grand vin du Sud.
PRIX : 199 €
NOTE DU FIGARO : 94/100

Clos Centeilles

Le Clos 2017
On est envoûté par ce nez de tabac blond, de groseille fraîche, de lavande. Des effluves frais et complexes de menthol et de poivre blanc également. La bouche, tendue, surfe sur une gourmandise assez prodigieuse et n'oublie pas l'élégance, avec de l'évolution et un côté jus de viande très sapide. Finale longue et aromatique.
PRIX : 33 €
NOTE DU FIGARO : 93,5/100

Château Pépusque

Cailloux Blancs 2021
Nez profond, d'une grande complexité, avec ces senteurs de garrigue, de bois brulé, mais aussi de fruit pur (grenade, fruits noirs). La bouche se veut caressante, pleine de velours, sur des arômes lardés et soutenue par une trame minérale rafraîchissante. Finale longue et sapide.
PRIX : 25 €
NOTE DU FIGARO : 93/100

Domaine de L'Ostal

Grand Vin 2021
Nez résolument sur la fraîcheur, avec ce petit côté menthe-chocolat, assez After Eight, finalement. Le poivre blanc et la garrigue sont aussi présents. La bouche est tonique, fluide et complexe, avec du bois de santal et des épices, avant une finale longue, où l'on retrouve les nuances épicées.
PRIX : 25 €
NOTE DU FIGARO : 93/100

Domaine La Rouviole

Caïssa 2021
Un beau nez de violette, persistant, à laquelle viennent s'ajouter des notes d'olive noire et de myrtille. La bouche est gourmande et en même temps tendue, avec des tanins accrocheurs pour donner une très belle matière. La finale est longue et épicée.
PRIX : 23 €
NOTE DU FIGARO : 93/100

Château Laville Bertrou (vins Gérard Bertrand)

Grand Vin rouge 2021
La vanille s'impose largement au nez, avec laquelle se confondent les fruits noirs et le boisé. La bouche est suave, dotée d'une belle énergie, avec du toasté, une belle acidité et une finale épicée et longue.
PRIX : 31 €
NOTE DU FIGARO : 92,5/100

Château de Gourgazaud

Pater Familias 2022
Le nez offre un côté jus de viande lui donnant un côté canaille, avec aussi de belles notes mentholées, réglissées et épicées. On sent aussi la prune rouge. La bouche est plus ronde, flatteuse et riche, avec ces fraises écrasées comme arrosées de sucre glace. Une finale sur les herbes, notamment le basilic.
PRIX : 24 €
NOTE DU FIGARO : 92/100

PIC SAINT-LOUP

Clos Marie

Les Glorieuses 2019
Quel nez fantastique de cuir, de bois brûlé, de grain de café, de bois de santal, de champignons des bois ! Une grande complexité et du charme. La bouche est un modèle d'équilibre et de fraîcheur. C'est cuivré, mentholé et surtout très digeste. Finale longue.
PRIX : 70 €
NOTE DU FIGARO : 94,5/100

Clos Marie

L'Olivette 2022
Une trame fumée au nez, avec de petits fruits rouges délicatement compotés et épicés. L'équilibre est magnifique en bouche, sur une trame finement tannique, fruitée. C'est ciselé et frais.
PRIX : 22 €
NOTE DU FIGARO : 93/100



Château Capitoul, à La Clape.

PATRICK BRUNET

Domaine de l'Hortus

Bergerie 2022
Le nez est un jardin herbacé et floral, c'est frais, élégant et racé, avec des notes fumées, de thym, de laurier et de poivre vert frais. La bouche est plus ronde et en même temps juteuse, on évolue vers des notes de cuir et de réglisse.
PRIX : 17,50 €
NOTE DU FIGARO : 93/100

Domaine Pech Tort

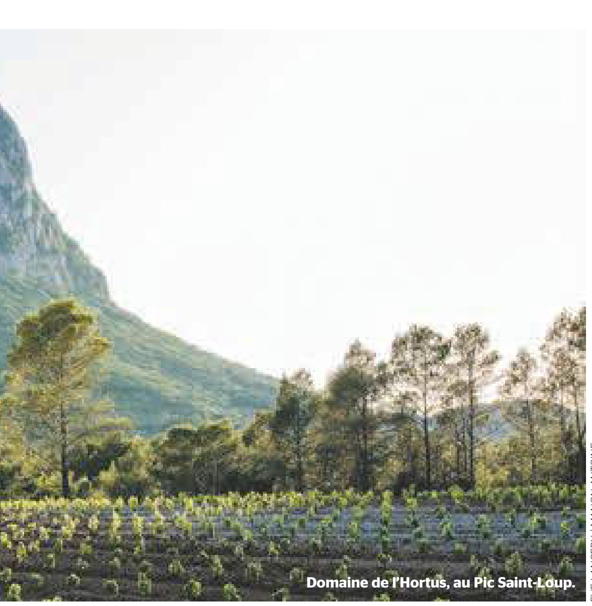
Folle Passion 2021
Un nez comme une balade en forêt, c'est tantôt herbacé, tantôt floral, tantôt boisé. La bouche est équilibrée, juteuse, avec plein de petits fruits noirs, on retrouve le noyau de cerise et le menthol en finale.
PRIX : 17 €
NOTE DU FIGARO : 93/100

Héritage du Pic Saint Loup

Héritage du Pic Saint Loup 2022
Beau nez, intense et séducteur, sur la garrigue et les notes herbacées (menthe, coriandre), mais aussi le poivre et les fruits noirs compotés. La bouche est fraîche, racée, tendue, et évolue vers des notes boisées, sans oublier un beau fruité.
PRIX : 16 €
NOTE DU FIGARO : 93/100

Château de Lancyre

Vieilles vignes 2022
Un nez en hommage aux amers, sur la réglisse, le cuir, le pain grillé et les plantes aromatiques. En bouche, les tanins sont présents, c'est tendu et fruité, dans un ensemble très umami, salin et dynamique.
PRIX : 16 €
NOTE DU FIGARO : 92,5/100


Domaine de l'Hortus, au Pic Saint-Loup.

EVE LANCERY / MANON ANTOINE

Cammaous et Caussarelle

Gensollen - 2020
Un nez réglissé, sur le cuir, les fruits rouges, le cassis, la myrtille et les épices. Bouche stricte et tendue, mais aussi délicate avec ces fruits noirs, cette tapenade d'olive et cette trame épicée.
PRIX : 25 €
NOTE DU FIGARO : 92/100

Château de Lancyre

Madame 2020
Nez de plantes aromatiques, sur le cuir aussi, mais également l'écorce de citron et des notes de champignons. La bouche est tonique, juteuse, sur une trame réglissée.
PRIX : 30 €
NOTE DU FIGARO : 92/100

Clos des Reboussiers

Les Reboussiers 2020
Nez réglissé, avec des notes citronnées et mentholées, mais aussi de fruits au sirop, de poivre vert. La bouche est aromatique, équilibrée, avec des notes de pain grillé et de cerise à l'eau-de-vie.
PRIX : 20 €
NOTE DU FIGARO : 92/100

Mas Foulaquier

L'Orphée 2021
C'est doux et rond au nez, ça respire l'élégance avec ces notes de champignons et de sous-bois. Des fruits noirs compotés, d'épices et de réglisse se distinguent également. La bouche est vibrante, solaire, gourmande. On se régale de fruits rouges frais avec quelques épices.
PRIX : 20 €
NOTE DU FIGARO : 92/100

Domaine Mirabel

Les Éclats 2022
Épices douces, compotées de fruits rouges et noirs, mais aussi notes de garrigue et d'herbes fraîches : tout un programme au nez. La bouche est racée, opulente, finement tannique, on sent les fruits rouges et quelques notes vanillées. Finale fraîche.
PRIX : 21 €
NOTE DU FIGARO : 92/100

Domaine Uma

Hommage 2021
Le nez est expressif. On sent le cacao, le pain grillé, le fruit noir et l'olive verte. Une pointe fumée se distingue également. En bouche, c'est frais, juteux et épicé. Quelques notes de poivron pour un ensemble de belle énergie.
PRIX : 26,50 €
NOTE DU FIGARO : 92/100

Mas Peyrolle

Chant de l'Aire 2022
Un beau nez réglissé et mentholé, presque capiteux. Des effluves d'herbes aromatiques se font aussi sentir. La bouche est ronde et complexe, avec des notes de vanille, de moka et de caramel, avant une finale plus fraîche.
PRIX : 20 €
NOTE DU FIGARO : 92/100

TERRASSES DU LARZAC

Cassagne et Vitailles

Clas Mani 2020
Une intensité de tous les instants au nez. On se régale de fruits noirs gorgés de soleil et de notes de cuir. La bouche est mûre, complexe et très énergique, révélant des arômes de tabac et de menthol. Des tanins subtils portent un jus velouté et persistant en finale.
PRIX : 56 €
NOTE DU FIGARO : 94/100

Domaine de La Réserve d'O

La Côte d'Arboras 2019
Nez puissant de fruits rouges compotés, on est presque dans l'univers du vin doux, mais avec une fraîcheur mentholée. Très belle matière en bouche, c'est cuivré et réglissé, complet, dans une trame minérale et rafraîchissante qui se termine dans une finale longue.
PRIX : 35 €
NOTE DU FIGARO : 94/100

Domaine Mas Cal Demoura

Cuvée Terre de Jonquières 2022
Un patchwork d'arômes se dégage au nez : les fruits rouges frais, les épices douces, le cuir. La garrigue s'impose en bouche, avec élégance, et une matière persistante sur des fruits noirs et des notes de rose, avant une finale longue, aux tanins souples. Un modèle d'équilibre.
PRIX : 26 €
NOTE DU FIGARO : 94/100

Château de Jonquières

Renaissance 2021
Une délicieuse trame fumée au nez, on sent aussi de belles notes réglissées et de tapenade d'olive. La bouche est gourmande et épicée, la mûre sauvage s'impose, mais aussi le clou de girofle et le poivre. Finale longue et racée.
PRIX : 33 €
NOTE DU FIGARO : 93/100

Le Clos Rivieral

Cuvée Les Maros 2022
Une belle complexité au nez, sur le grain de café et le cuir, avec une note presque animale. On évolue aussi dans l'univers des fruits noirs. La bouche est juteuse et fraîche, elle dégage des arômes de violette, puis s'en va vers des arômes tertiaires avec du terreux et du fumé.
PRIX : 23 €
NOTE DU FIGARO : 92,5/100

Domaine du Pas de l'Escalette

Les Clapas 2022
Une légère sensation de fumé au nez, avec des fruits rouges et noirs compotés, et de la garrigue. La bouche est tonique, fraîche, sur des notes très appréciables de réglisse et une belle acidité. Les tanins sont fins et souples.
PRIX : 19 €
NOTE DU FIGARO : 93/100

Château des Crès Ricards (domaines Paul Mas)

Oenothera 2022
Le nez se distingue avec une panoplie d'arômes, entre les plantes aromatiques, l'anis, le poivre vert, mais aussi la vanille et le bois de cèdre. La bouche est fraîche, voluptueuse et tonique, avec une belle dynamique d'arômes de chocolat et de fraise confite. Tanins souples et finale doucement poivrée.
PRIX : 19,90 €
NOTE DU FIGARO : 92/100

L'ART DE VIVRE DU FIGARO

F

SINGULIER
À Londres, chez Kim Jones, créateur de mode

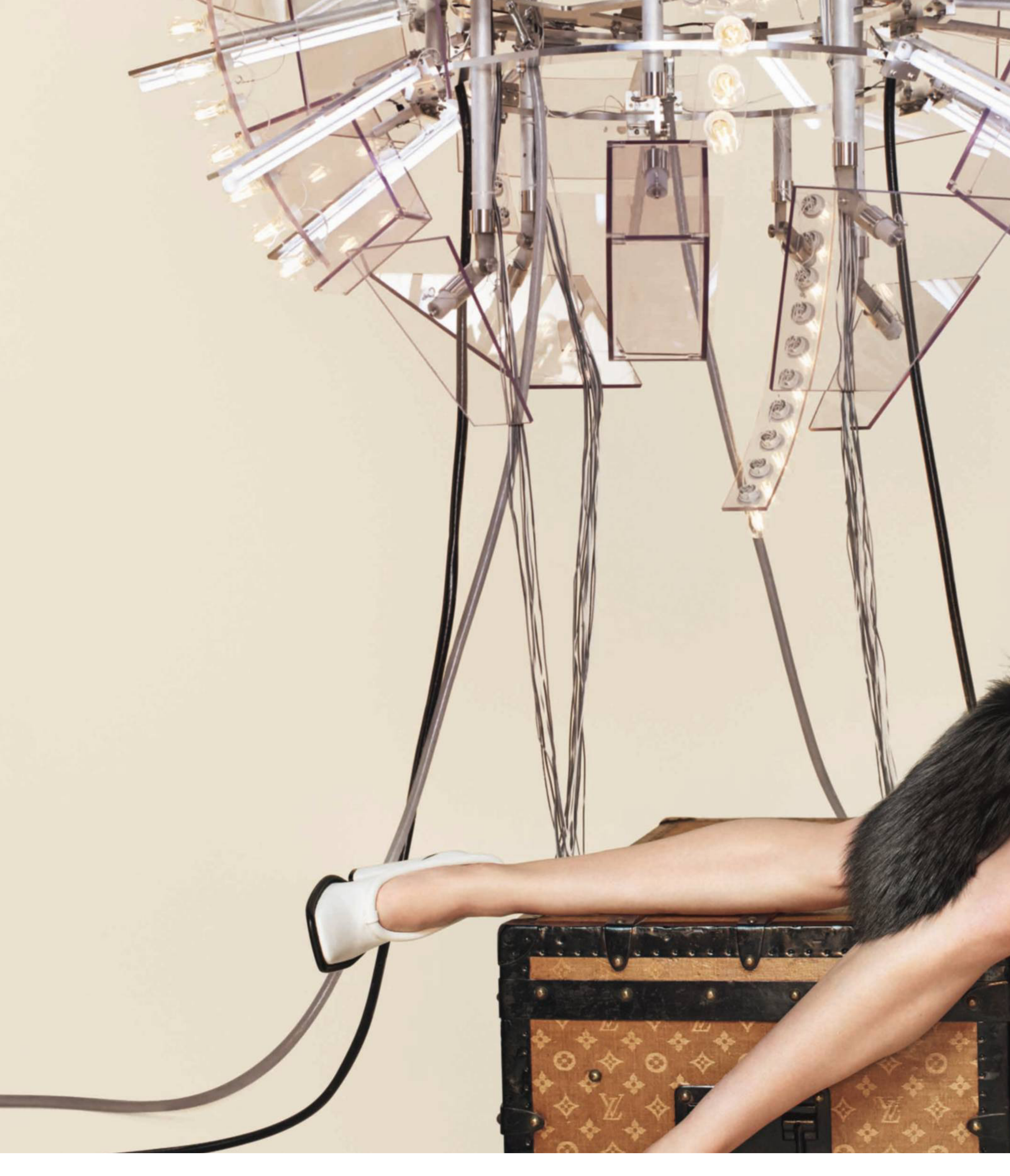
IMMORTELLE
Portrait sans retouches de la photographe et académicienne Annie Leibovitz

PROSPECTIF
Les douze designers qui renouvellent le mobilier italien

LA RÉSILIENCE DE L'ÉLÉGANCE

NUMÉRO 42 / MARDI 24 SEPTEMBRE 2024 / SUPPLÉMENT DU FIGARO N° 24909 / COMMISSION PARITAIRE N° 0426 C 83022 / NE PEUT ÊTRE VENDU SÉPARÉMENT

AUTOMNE 2024



Chandelier par Philippe Parreno


louisvuitton.com



T by Tiffany

Hommage à un motif
iconique de 1975, inspiré
de la ville de New York.

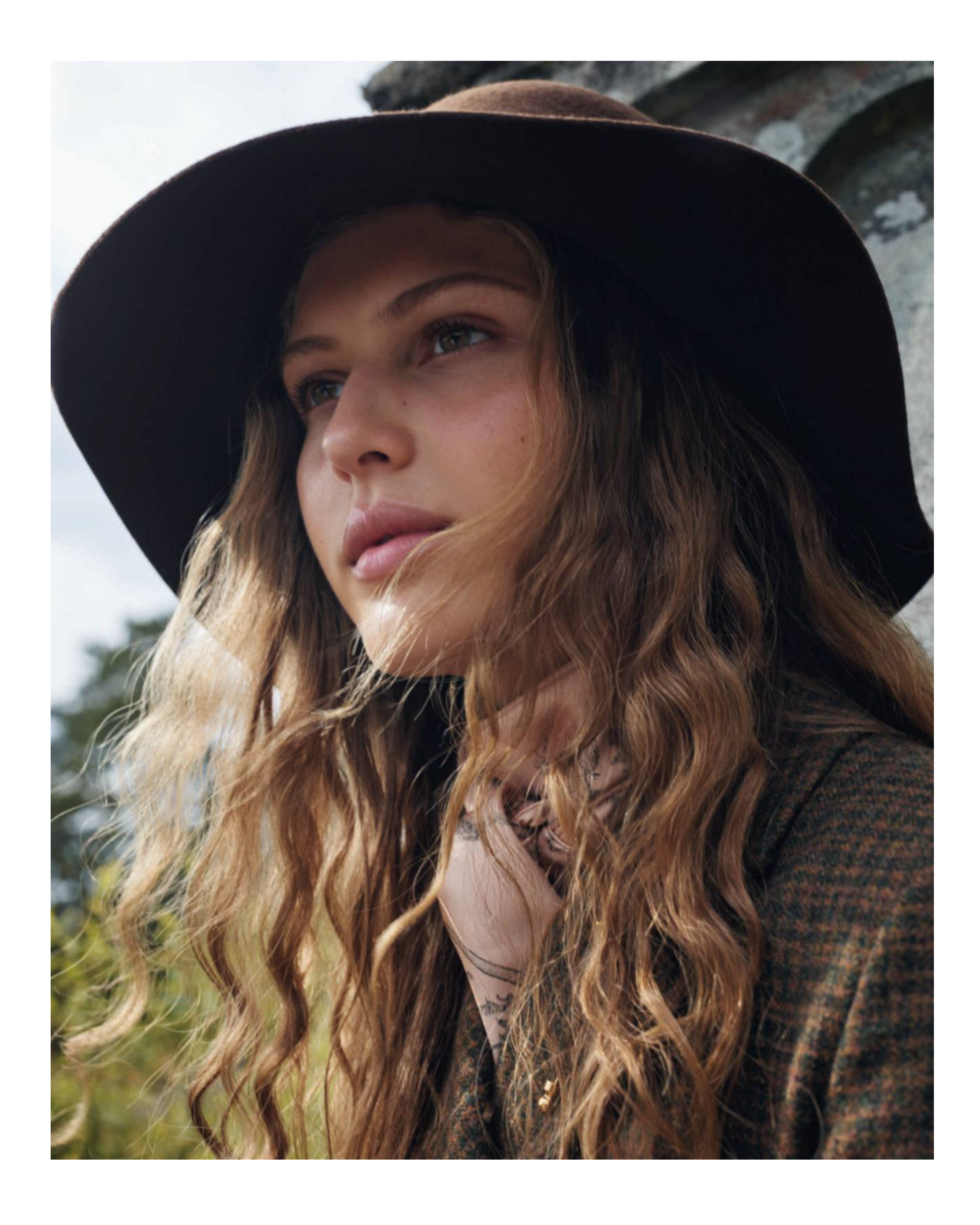
Une ode au potentiel
infini de l'amour.

*With love, Since 1837*** TIFFANY&CO.










Loro Piana



Audi Vorsprung durch Technik
sont réceptionnés en Europe sur la base de la procédure d’essai harmonisée pour les véhicules légers (WLTP), procédure d’essai permettant de mesurer la consommation de carburant et les émissions de CO_2, plus réaliste que la procédure NEDC précédemment utilisée. ** Selon configuration. Volkswagen Group France, SA au capital de 198 502 510 €, 11 avenue de Boursonne Villers-Cotterêts, RCS Soissons 832 277 370. Vorsprung durch Technik = L’avance par la technologie.
Découvrez-la


MAXMARA.COM


RENAULT SYMBIOZ
E-TECH FULL HYBRID
145 CH
jusqu'à 1 000 km d'autonomie(1)
jusqu'à 80% de conduite électrique en ville(2)
volume de coffre jusqu'à 624 L(3)
toit verre panoramique opacifiant solarbay®(4)
Google intégré avec plus de 50 apps(5)
découvrir
A
B 107 g CO2/km
C
D
E
F
G


MA-808-TH

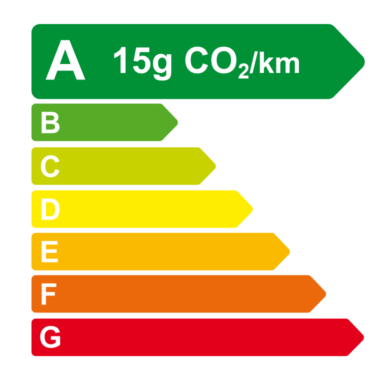
Baccarat

OUVERTURE
DUCASSE BACCARAT

MAISON BACCARAT
11 PLACE DES ÉTATS-UNIS 75016 PARIS



RANGE ROVER





LA RÉSILIENCE DE L'ÉLÉGANCE

Le mot est fort. Appliqué à la mode, il a même un parfum de provocation. Résiliente, l'élégance ? Allons donc ! C'est lui faire grand honneur, lui accorder un pouvoir qu'elle n'a pas, la hisser à des sommets qu'elle ne tutoiera jamais… Sans doute. Car, enfin, comment placer au même niveau ceux que la vie a meurtris, ceux qui ont traversé l'enfer et dont les brûlures sont devenues autant de lumières, avec le pouvoir d'une étoffe, voire d'un style ? Peut-on s'autoriser à parler de la résilience de l'élégance face à des récits au-delà du dicible, comme *La Disparition* de Georges Pérec ou, plus près de nous, *Le Lambeau*, de Philippe Lançon ou *Inconsolable* d'Adèle Van Reeth ? Et pourtant. Oui, Matthieu Blazy, directeur artistique de Bottega Veneta, a mille fois raison d'affirmer au sujet de sa collection automne-hiver : « *Dans un monde en flammes, il y a quelque chose de très humain dans le simple fait de s'habiller.* » L'élégance ne prétend pas autre chose que cela : apporter un peu de grâce, de clémence, être ce fugace rayon de soleil qui vient fendre une lourde obscurité, un message en forme d'avertissement adressé à l'adversité. Être élégant, c'est résister. Cela demande parfois du courage, de l'opiniâtreté, une générosité aussi, car plus que soi-même, c'est un peu de beauté que l'on donne en partage. Karl Lagerfeld, qui s'y connaissait en la matière, disait : « *Une femme qui n'est pas élégante nue ne le sera pas habillée non plus.* » Car si l'élégance passe au premier degré par le style, elle est avant tout une vertu morale, cet « *esprit pur de la vie en fuite avec le temps* » en empruntant la si jolie formule de Pierre Louÿs. Et sa résilience se confond ainsi avec celle des êtres humains, irrémédiablement taillés… pour le costume du bonheur.

Marie-Noëlle Demay
Rédactrice en chef



LOTHAR SCHMID





GIORGIO ARMANI
photographie retouchée


BVLGARI

AUTOMNE 2024

66

« Skyspace » de James Turrell, dans la résidence Sheats-Goldstein, conçue par l'architecte John Lautner, à Los Angeles.

IPSO FACTO

37 / PREMIER PLAN
Comment Céline Sallette a fait de Saint Phalle son modèle de révolution
38 / VISA
Respiration de rentrée
40 / NUMERUS CLAUSUS
Les coups de cœur du F
42 / NEC PLUS ULTRA
Verts divers
44 / RADIOGRAPHIE
Au Mexique, un voyage régénératif entre jungle et lagune
46 / ROUES LIBRES
Une mythique victorieuse du Mans à l'encan
48 / EX-LIBRIS
La mode dans le décor
50 / IN EXTENSO
Pollyanna Johnson, la voix des femmes
52 / ALBUM
Hubert Barrère, créateur et plasticien
54 / FICHE D'IDENTITÉ
Julie Richoz, le réveil de Pomone
56 / NEC PLUS ULTRA
À double tour
58 / ATELIER
Agnès Debizet, la femme aux mains d'argile
60 / FOCUS
Pia Chevalier, ligne de terre
60 / VERBATIM
Francis Kurkdjian : "La parfumerie a toujours existé en dehors du genre"
62 / SYNTAXE
Trone, siège royal

74

Annie Leibovitz pose dans sa cuisine à Rhinebeck, commune du nord de l'État de New York (octobre 2021).



ITALIQUES

66 / PORTFOLIO
Dans la lumière de James Turrell
74 / KALÉIDOSCOPE
Annie Leibovitz, le film d'une vie
80 / DESIGN
Sou Fujimoto, l'effervescence créative
82 / DÉCOUVERTE
Solann, une autre voix
84 / PHÉNOMÈNE
La relève du design italien
90 / DANS LES PETITS PAPIERS DE
Alexandre Assouline
92 / PERSONA GRATA
Gaël Faye, le garçon qui plantait des arbres
94 / COULISSES
Le manteau sous toutes ses coutures
98 / RENCONTRE
Blanca Li mène la danse



Sur le revers du col des pardessus Max Mara, la couture forme le double M du monogramme maison.

(En couverture)
Manteau et chemise en laine, DOLCE & GABBANA.

Opus.

AUTOMNE 2024

100

Manteau en laine, FENDI.
Chapeau en poil de lapin, LORO PIANA.

MODUS OPERANDI

100 / LA RÉSILIENCE DE L'ÉLÉGANCE

102 / "LA MODE EST UNE ARMURE POUR SURVIVRE À LA VIE DE TOUS LES JOURS"

118

Dans la ville tchèque de Brno, la nef ovoïde en béton brut de l'église Sainte-Marie-Restitute.

CARPE DIEM

118 / EXTRA-MUROS
Brno : à l'Est, du nouveau

126 / PROPRIÉTÉ PRIVÉE
Dans l'antre arty du créateur de mode Kim Jones

134 / SAVEURS
Dandelion, au pays de Casque d'Or

136 / IN VINO VERITAS
Le Clos des Fèves, cuvée de rêve

POST-SCRIPTUM

138 / POINT DE VUE
Joël Andrianomearisoa, fenêtre ouverte sur Madagascar





Le designer de mode Kim Jones dans sa maison à l'architecture brutaliste de Londres.

MICHEL FIGUET ; DANIEL RIERA

Forum.

LES CONTRIBUTEURS DU F

Daniel Riera
Photographe

Originaire d'Espagne, il étudie les beaux-arts et le cinéma. Il démarre sa carrière en réalisant des pochettes de disques avant de se tourner, rapidement, vers la photo de mode pour des magazines indépendants. Lors de ses voyages, il aime faire des prises de vues en extérieur et capter l'inattendu qui contribue à créer des images originales. Son travail est souvent publié dans la presse française et internationale *(Purple, Monocle, Marie Claire, Flair…)* et exposé à New York, Madrid, Barcelone, ou aux Rencontres de la photographie, à Arles. Il signe ici les images de notre série mode réalisée avec la styliste Belén Casadevall *(p. 100)*.

Clara Géliot
Journaliste

Tombée très jeune dans la potion du septième art, elle a débarqué dès la fin de ses études au service culture du *Figaro Magazine*. En tant que chef du service cinéma, puis rédactrice en chef adjointe, elle a fait de sa passion une activité à temps plein, visionnant en amont tous les films, interviewant les stars françaises et internationales, courant les festivals, de Cannes et d'ailleurs, squattant les tournages… De quoi faire des rencontres qu'elle aime retracer dans nos pages. Comme ici, où elle nous parle de sa rencontre avec Céline Sallette et de son nouveau biopic sur Niki de Saint Phalle *(p. 37)*.

Pascal Perich
Photographe

D'origine basque et catalane, il a grandi dans le sud-ouest de la France avant de s'installer, il y a trente ans, à New York dans le quartier de Red Hook, à Brooklyn. Spécialisé dans le portrait, il collabore régulièrement avec des publications telles que *Télérama, GQ, Vanity Fair* ou *Time Magazine*. Son travail, photo et vidéo, s'intéresse à ce qui se passe en dehors de l'image, au contexte de ses différentes rencontres. Pour ce *F*, il a immortalisé, dans son bureau new-yorkais, l'éditeur Alexandre Assouline *(p. 90)*.

Belén Casadevall
Styliste

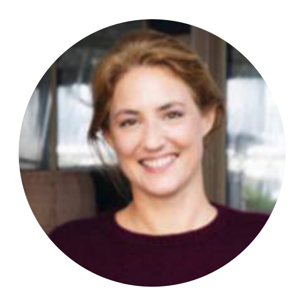
De père espagnol et de mère anglaise, cette passionnée de mode s'est nourrie de ce contraste de styles et de cultures. Parisienne depuis une quinzaine d'années, Belén travaille pour des magazines prestigieux, tels *Vogue* et *Numéro*. Récemment, elle a créé sa propre marque, N°7, hommage à sa ville natale, Cadaquès. Avec le photographe Daniel Riera, elle a réalisé la série mode en couverture de ce numéro, vibrant hommage à la beauté du luxe discret et à l'élégance de l'essentiel *(p. 100)*.

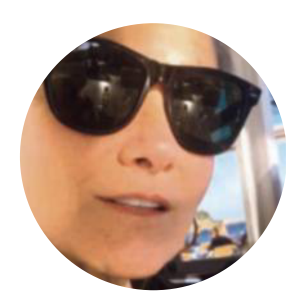
Margaux Krehl
Journaliste

Après une courte incursion dans le domaine des beaux-arts, cette Parisienne d'adoption s'est finalement tournée vers le journalisme. Chef de rubrique mode du site de *Vanity Fair* France pendant sept ans, aujourd'hui journaliste indépendante, elle collabore notamment régulièrement avec *Le Figaro*. Pour la coverstory de ce *F*, elle analyse le grand retour d'une mode élégante, sans fioritures, mettant à l'honneur les classiques féminins, comme une réponse au climat anxiogène du monde actuel *(p. 100)*.

Fanny de Gouville
Photographe

Diplômée de l'ESRA, elle s'oriente d'abord vers la production dans le cinéma avant de se consacrer à la photographie. Elle signe par la suite les affiches de plusieurs films : *La Nuit du 12, Normale, Le Patient*, et se spécialise dans le portrait. En 2022, elle réalise le court-métrage *Les Rimes féminines*, adaptation filmée d'un poème de Françoise Elian. Aujourd'hui, ses photos sont publiées dans *Libération, Télérama, Elle* ou *Le Nouvel Obs*. Fanny signe pour nous le portrait de Solann, révélation de la pop française *(p. 82)*.





COLL PERSO ; FANNY DE GOUVILLE / MODDS ; PHILIPPE QUAISSE

ONT COLLABORÉ À CE NUMÉRO

Yan Bernard-Guilbaud, Sophie Brissaud, Frédéric Brun, Pauline Castellani, Nadjet Cherigui, Valérie Duponchelle, Stéphane Durand-Souffland, Fabrice Gaignault, Marine Mimouni, Vincent Noyoux, Olivier Nuc, Marie-Angélique Ozanne, Sylvain Reisser, Stéphane Reynaud et Cédric Saint André Perrin (textes), Benjamin Bouchet, Michel Figuet et Laura Stevens (photos), Marc Quentin (service photo), Sandrine Kaufmann (mise en page), Cyril Delabarre (directeur artistique adjoint), Elena Giannakou-Fèvre (co-editing), Véronique Tran Vinh (révision), Cécile Hontarrede (assistante) et le service imagerie.



DIRECTEUR DE LA PUBLICATION
Marc Feuillée

DIRECTEUR DES RÉDACTIONS
Alexis Brézet

DIRECTRICE DE LA RÉDACTION
Anne-Sophie von Claer

RÉDACTRICE EN CHEF
Marie-Noëlle Demay

RÉDACTION EN CHEF ADJOINTE
Élodie Baërd

DIRECTEUR ARTISTIQUE
Philippe Gruson

RÉDACTEUR EN CHEF PHOTO
Cyril Drouhet

ÉDITEURS
Robert Mergui, Anne Pican

RÉDACTRICE EN CHEF RÉVISION SR
Véronique Dequatremard

MEDIA.figaro

PRÉSIDENTE
Aurore Domont

DIRECTRICE DÉLÉGUÉE
Chantal Follain-de Saint Salvy

www.lefigaro.fr/lifestyle 23-25 rue de Provence
75438 Paris Cedex 09
Imprimé par Groupe Maury Imprimeur,
45 330 Malesherbes. CPPAP N° 0421 C 83022.
Dépôt légal à parution. ISSN 0812-5852

Origine du papier : Finlande. **Taux de fibres recyclées :** 0 %.
Eutrophisation : Ptot 0,0077 kg/tonne de papier.






DISPONIBLE SUR DIOR.COM
j'adore
LE PARFUM
L'OR



PREMIER PLAN

COMMENT CÉLINE SALLETTE A FAIT DE SAINT PHALLE SON MODÈLE DE RÉVOLUTION

Sensible et engagée, l'actrice a vu dans le parcours de la plasticienne une forme d'émancipation qui faisait écho à ses aspirations. De quoi trouver la force de passer derrière la caméra et faire de « Niki » un biopic très personnel.

par Clara Géliot/photo Laura Stevens

PREMIER PLAN

COMMENT CÉLINE SALLETTE A FAIT DE SAINT PHALLE SON MODÈLE DE RÉVOLUTION

→ C*e n'est pas la destination qui compte mais le voyage. »* Si la formule peut sembler éculée, elle se prête bien au parcours de Niki de Saint Phalle, pour qui le processus de création l'emportait sur l'œuvre finale, ainsi qu'à celui de Céline Sallette, engagée depuis dix ans dans une restructuration profonde et inspirée par le destin de la plasticienne. *« En tombant sur une de ses interviews, j'ai été doublement frappée, d'abord par sa ressemblance avec Charlotte Le Bon, ensuite par la modernité de cette femme qui, en 1965, révélait, face à la caméra de Roger Kahane, une détermination à s'émanciper de la condition de ménagère et d'artiste mineure dans laquelle on voulait l'enfermer. »* Cette anecdote, Céline Sallette a eu l'occasion de la raconter en mai dernier au Festival de Cannes, lors de la présentation de son premier long-métrage dans la sélection Un certain regard. Mais lorsqu'on la retrouve, par un après-midi caniculaire, dans la fraîcheur des bureaux climatisés de son distributeur, l'actrice prend le temps de se livrer. *« À 34 ans, j'ai compris que la manière dont je fonctionnais n'était pas la bonne. Enfermée dans une dépendance affective, je cherchais sans cesse à assouvir quelque chose dans le regard des autres pour me sentir exister. Pour sortir de cette impasse qui pourrissait ma vie intime, il fallait que j'aille chercher au plus profond de moi. C'est un travail difficile, inconfortable, mais quand j'ai compris que j'étais finalement mon propre enfer, j'ai éprouvé intérieurement, voire physiquement, la nécessité de me réformer complètement. Cela a eu des conséquences sur ma vie et mon environnement. »*

"LES HISTOIRES, EN LITTÉRATURE COMME AU CINÉMA, M'AIDENT À COMPRENDRE COMMENT ON FAIT POUR VIVRE"

Cette (r)évolution est aussi ce que raconte son premier long-métrage, *Niki*. Porté avec une gracieuse détermination par Charlotte Le Bon (qui, en plus de son talent d'interprète multiplie les points communs avec celle qu'elle incarne : la double nationalité, l'expérience malheureuse dans le mannequinat, le besoin de réaliser elle-même ses productions artistiques ou cinématographiques), le film retrace les dix années qui ont permis à la plasticienne franco-américaine *« d'aller chercher, à l'hôpital psychiatrique, la cause de l'enfer qui l'habitait, puis d'en tirer une connaissance qu'elle porterait au monde à travers ses œuvres »*. On découvre alors que lorsqu'elle est canalisée par l'art, sa rage devient puissante.

Ce cheminement a donné à Céline Sallette l'envie d'avoir un deuxième enfant, dix ans après sa première fille, et lui a permis de s'autoriser à raconter des histoires. *« Dans la littérature comme au cinéma, les histoires, c'est ce qui m'intéresse. Cela me permet d'atteindre la vibration du monde et m'aide à comprendre comment on fait pour vivre »*, note-t-elle. En tant qu'interprète, l'ancienne élève du Conservatoire national supérieur d'art dramatique de Paris a eu l'occasion d'en porter, que ce soient des tragédies shakespeariennes ou des comédies dramatiques chez nos cinéastes contemporains. Avec Philippe Garrel, qui a lui a confié l'un des rôles principaux d'*Un été brûlant*, elle a autant appris qu'elle s'est fait connaître. Grâce à lui, Bertrand Bonello l'a invitée à rejoindre le cercle fermé de *L'Apollonide. Souvenirs de la maison close* et c'était parti ! Avec la série *Les Revenants*, elle a goûté au plaisir d'accompagner un personnage sur le long terme et permis aux spectateurs de l'identifier rapidement. Outre-Atlantique, Sofia Coppola et Clint Eastwood n'ont pas attendu longtemps pour repérer l'intensité du jeu de cette actrice aux faux airs de Gena Rowlands. *Marie-Antoinette* puis *Au-delà* restent comme deux élégants tampons sur son passeport. Avec Jacques Audiard, elle a inscrit son nom à l'affiche du mémorable *De rouille et d'os* et gagné en Marion Cotillard une amie avec qui partager son engagement pour l'écologie. Devant la caméra de Cédric Jimenez, elle s'est fait une place entre Jean Dujardin et Gilles Lellouche dans *La French*. Et d'autres films forts comme *Corporate* de Nicolas Silhol sur le monde implacable de l'entreprise, *Mais vous êtes fous*, d'Audrey Diwan, sur les pièges de la drogue, *Brillantes* de Sylvie Gautier sur la précarité des femmes de ménage ou plus récemment *Les Algues vertes*, de Pierre Jolivet sur un scandale écologique ont permis à cette femme engagée de mettre son art au service de sa pensée.

Grâce à l'écriture, puis à la réalisation, Céline Sallette a vu s'ouvrir le champ des possibles. *« Je me suis découvert une passion jubilatoire, celle d'étudier le réel, voire de mener des enquêtes pour inventer des histoires séquencées »*, dit-elle. Après *L'Arche des canopées*, un court-métrage réalisé dans le cadre des Talents Adami, elle s'est lancée dans l'écriture de son premier long-métrage. Une idée donnant naissance à une autre, l'actrice-réalisatrice fourmille désormais d'envies et de projets. Les deux sur lesquels elle se concentre moment ? La réécriture d'un script sur Marilyn, Miller, Montand et Signoret qu'on lui avait proposé dans le but d'incarner cette dernière et qui lui est revenu pour assurer la mise en scène. Emballée à l'idée de faire résonner le destin commun de ces légendes avec notre époque, elle rêve déjà à un casting réunissant Sidney Sweeney, Damien Chapelle, Michael Shannon et Léa Seydoux. Mais entre deux séquences d'écriture, Céline Sallette aimerait préparer son BPREA, un brevet agricole qui lui permettrait d'exploiter la terre dont elle vient de faire l'acquisition. Une aventure à la fois folle et sensée qui aurait sûrement enchanté la mère de toutes les *Nanas*, Niki de Saint Phalle.

VISA

RESPIRATION *DE RENTRÉE*

En Allemagne ou en Angleterre, deux adresses en pleine nature pour reprendre son souffle.



DAS ACHENTAL

L'ALIBI / Le Chiemgau est un véritable paysage de carte postale. Des prairies vertes au premier plan, quelques vaches ici et là, le lac Chiemsee bleu scintillant en arrière-plan et, au loin, les sommets alpins imposants.

L'ARGUMENT / Au cœur de cette idylle, à dix minutes du Chiemsee, l'hôtel Das Achental, l'un des meilleurs resorts en Allemagne, s'est refait une beauté et dispose d'un nouveau parcours de golf 18 trous.

LES MOYENS / 179 chambres et suites spacieuses avec vue panoramique sur les Alpes, une table triplement étoilée au Michelin, un golf, un tennis et un spa de plus de 2 000 m² avec deux piscines, sauna, hammam, cours de yoga…

À partir de 394 € la nuit. Das-achental.com

THE NEWT IN SOMERSET

L'ALIBI / Une propriété géorgienne de 325 hectares transformée en hôtel de luxe à deux heures de Londres, dans l'un des plus jolis coins de la campagne anglaise.

L'ARGUMENT / L'architecte Richard Parr a transformé cette bâtisse du XVIIe siècle en élégant refuge en phase avec la nature. On flâne dans les jardins, signés des paysagistes Katie Lewis et Patrice Taravella, pour admirer les 3 000 pommiers, vedettes du lieu.

LES MOYENS / 23 chambres dans la maison principale où se mêlent histoire et humour en totale harmonie. Dans les box à chevaux des anciennes écuries ont été installés des lits à baldaquin. Et aussi un spa avec piscine chauffée, un verger de 350 variétés de fruits, une cidrerie, un potager et trois restaurants.

À partir de 800 € la nuit. Thenewtinsomerset.com

Yan Bernard-Guilbaud

LAURA STEVENS ; SDP


Maison
Francis Kurkdjian
Paris
Maison
Francis Kurkdjian
Paris
A part of me
APOM
Une part de moi

Ipso Facto.

NUMERUS CLAUSUS

En nombre limité, mais essentielles : tel est le principe de ces informations glanées au fil de l'actualité, de nos coups de cœur et de l'air du temps. Une photographie subjective, guidée par les lois du désir.

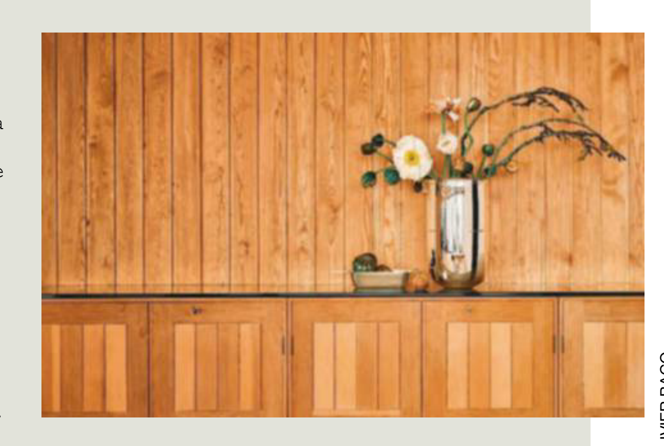
par Marie-Noëlle Demay



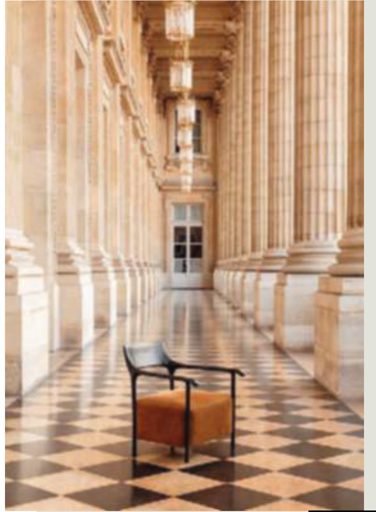
1 Stephen Jones : son nom n'est pas très connu du public français, pourtant ce modiste britannique collabore souvent avec les grandes maisons parisiennes, dont Christian Dior. 170 chapeaux, archives et silhouettes à voir au Palais Galliera, à Paris, du 19 octobre au 16 mars 2025. **Palaisgalliera.paris.fr**



2 Alev Ebüzziya Siesbye, grande figure turco-danoise de la céramique et du design, signe pour Puiforcat une remarquable collection de six pièces dont le nom, Séléné, évoque la déesse grecque de la lune. **Puiforcat.com**

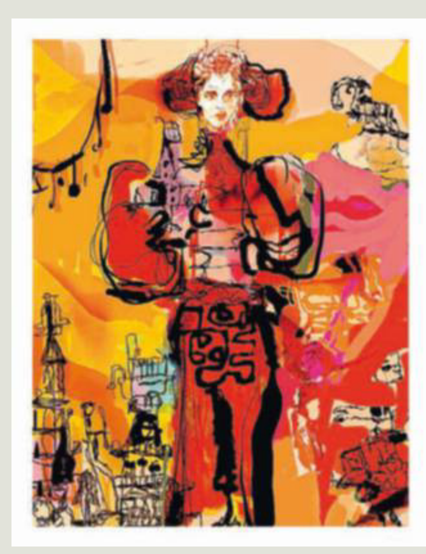


4 Charles Zana, architecte d'intérieur, mais aussi designer et scénographe, dévoilera une vingtaine de pièces de mobilier et luminaires lors de l'exposition « Iter » (chemin, en latin). À voir à l'Hôtel de la Marine, à Paris, du 16 au 20 octobre. **Hotel-de-la-marine.paris**



3 Après *Chez eux*, Pierre Sauvage, PDG de Casa Lopez, nous ouvre les portes de 22 nouveaux intérieurs de personnalités du monde entier. Un voyage au pays du bon goût, raconté par notre collaborateur Cédric Saint André Perrin. ***Plans de table*, 320 p., Flammarion. Sortie le 16 octobre.**

5 Poète, romancier, figure du surréalisme, Max Jacob (1876-1944) fut aussi un fou d'astrologie. Ses échanges avec Claude Valence sont réédités et illustrés par Christian Lacroix. ***Miroir d'astrologie*, 256 p., Gallimard.**



6 Les cheveux aussi ont leur brume parfumée, infusée d'actifs nourrissants et hydratants. Trois fragrances, signées Initio Parfums Privés, pour un rituel beau et sain. **Initioparfums.com**



7 Le designer Ronan Bouroullec a collaboré avec le label Homme Plissé Issey Miyake pour une « session créative », donnant ainsi naissance à une collection automne-hiver 2024-2025 entre mode et art, avec des dessins réalisés au feutre-pinceau japonais. **Isseymiyake.com**





8 Hommage au mode de vie ancestral du Japon et au pas des geishas, la collection Geta est signée Natacha Froger et Aurèle Duhart pour Atome Associés. **Maison Jean-Marc Hervier, Saint-Ouen-sur-Seine.**



NEC PLUS ULTRA

VERTS *DIVERS*

La couleur de l'espoir et de la renaissance a toujours été appréciée des joailliers et de leur clientèle. Surtout depuis que le choix ne se cantonne plus uniquement à l'émeraude.

par Élodie Baërd / photo Benjamin Bouchet

Comme toutes les couleurs, il a connu des hauts et des bas. Et s'il a actuellement une connotation plutôt positive (symbole de la nature et de l'écologie, de la fraîcheur et de la prospérité), il n'en a pas toujours été ainsi. Teinte des super-héros et des Martiens, du dollar et des tapis de jeux, le vert est l'emblème du pouvoir dans l'Antiquité, mais du mal au Moyen Âge. Au théâtre, aujourd'hui, il porte malheur, car, selon une (fausse) légende, Molière le portait sur scène pour sa dernière représentation du *Malade imaginaire*, le 17 février 1673, quelques heures avant sa mort.

En joaillerie, la plus précieuse des pierres vertes, l'émeraude, était la préférée de Cléopâtre, tandis que Néron la portait en monocle pour regarder les combats des gladiateurs. Les gemmes brutes sont confiées aux tailleurs les plus délicats et expérimentés, car leur matière est friable et fragile. Contrairement aux autres pierres précieuses, très prisées quand elles sont pures, les inclusions de l'émeraude (que les gemmologues appellent un « jardin ») font sa valeur. Les plus recherchées proviennent de Colombie, mais de beaux spécimens viennent aussi d'Afrique, notamment de Zambie.

L'éclat et la rareté des tsavorites lui font concurrence depuis quelques années. Ce grenat vert intense a été découvert à la fin des années 1960 par le gemmologue écossais Campbell R. Bridges en Tanzanie, à la frontière du Kenya. Outre la malachite et la jadéite, qui s'arrogent une belle notoriété, il faudrait citer la chrysoprase dont la lumière fraîche et laiteuse égaie de plus en plus les vitrines des joailliers et qui, en lithothérapie, symbolise la compassion et la douceur. Elle est surtout l'une des plus anciennement utilisées par l'homme à travers l'histoire. Et serait, d'après saint Jean dans l'*Apocalypse*, une des douze pierres ornant les fondements de la muraille de la Jérusalem céleste.

(De gauche à droite et de haut en bas)
Bracelet Perlée en or jaune pavé d'émeraudes, VAN CLEEF & ARPELS.
Bague en or jaune godronné, onyx, diamants et chrysoprase melonnée, CARTIER.
Boucles d'oreilles en diamants et émeraudes, taille poire, ovale, brillant, émeraudes, GRAFF.
Bague en or rose pavé de diamants et d'émeraudes et serti d'un péridot, BVLGARI.

RADIOGRAPHIE

AU MEXIQUE, un voyage régénératif entre jungle et lagune

Conçu par l'architecte Frida Escobedo, Boca de Agua égrène ses 26 « habitats poétiques » sur les rives luxuriantes de la lagune d'eau douce de Bacalar. Une robinsonnade engagée et inédite au sud du Quintana Roo.

par Marie-Angélique Ozanne



Le concept

Le projet s'articule autour de deux tropismes : le bien-être (au sens large) et la préservation de l'écosystème. Tout a été pensé pour minimiser l'impact sur l'environnement et maximiser la reconnexion à la nature.

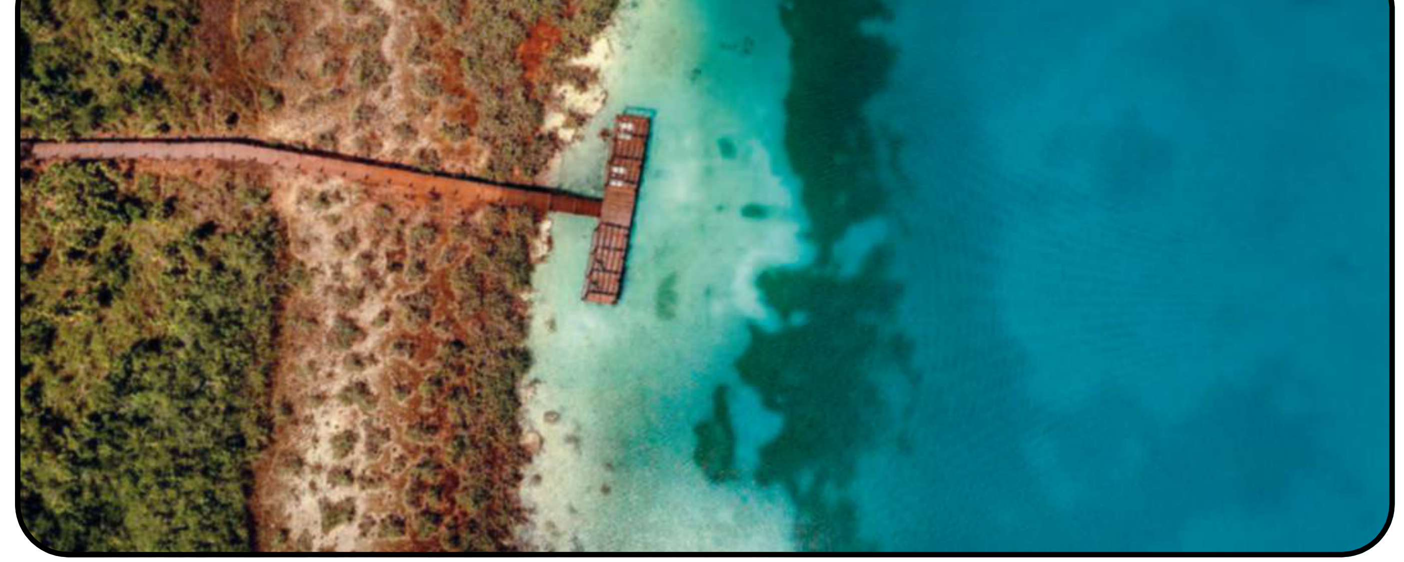


Les chambres

26 clés (dont 22 suites). Trois types de *casitas* sur pilotis, entre 45 et 90 m², disposant d'une ou deux chambres, voire d'une piscine privée.





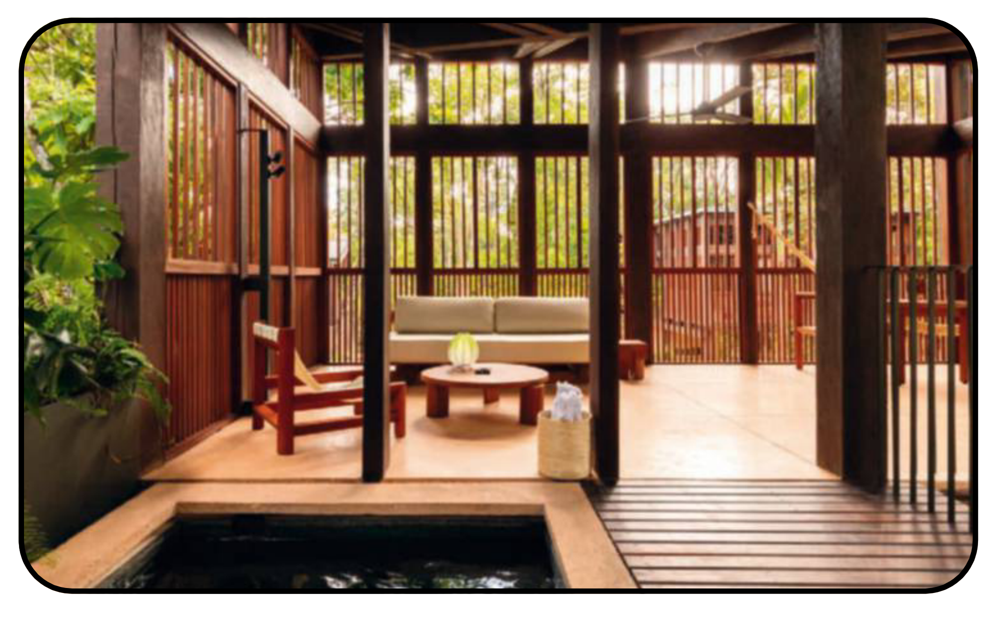


L'environnement

Les paysages extraordinaires de la lagune aux sept couleurs, enchanteurs et fragiles. L'hôtel s'engage auprès des communautés locales et des scientifiques à les préserver activement.

Les espaces communs

En écho aux villages mayas d'autrefois, ils sont des lieux d'échange et d'immersion dans la culture locale. À partir de 320 $ la nuit. *Bocadeagua.com* *Voyage sur mesure depuis la France avec Ilandatravel.com*





CESAR BEJAR



ROUES LIBRES

UNE MYTHIQUE *VICTORIEUSE DU MANS* À L'ENCAN

Neuvième Ferrari titrée dans la Sarthe et dans la même collection depuis cinquante-deux ans, la 250 LM du Nart, va être proposée aux enchères par Sotheby's. Un événement.

par Sylvain Reisser

Ce n'est pas une 250 LM comme les autres, mais la plus prestigieuse de la série des trente-deux prototypes produits par Ferrari entre 1963 et 1966. Portant le numéro de châssis 5893, cette splendide berlinette à moteur V12 3,3 litres en position centrale arrière est entrée dans la légende en signant la neuvième victoire de Ferrari aux 24 Heures du Mans en à peine seize ans. De 1949 à 1965, la firme de Maranello a largement dominé la plus grande épreuve d'endurance automobile au monde. Mais, signe de la complexité de la course mancelle, Ferrari doit ensuite patienter cinquante-huit ans avant d'accrocher un dixième titre. C'était l'an dernier, à l'occasion de l'édition du centenaire du Mans. Et cette année, un onzième trophée est venu s'ajouter.

En 1965, l'affiche des 24 Heures s'annonce comme un nouvel épisode du duel Ferrari-Ford. Le constructeur américain, qui rêve plus que tout de faire mordre la poussière à l'artisan italien, a dépêché une armada de prototypes. Pour ces deux adversaires, ce sera l'hécatombe. Leurs voitures officielles abandonnent les unes après les autres. Un autre scénario s'impose. La lutte pour la victoire oppose les déjà dépassées 250 LM : la jaune de l'écurie Francorchamps du belge Jacques Swaters et la rouge de l'écurie américaine du Nart (North American Racing Team) dirigée par Luigi Chinetti. Au volant de la berlinette portant le numéro de course 21, l'écurie américaine a fait le pari de l'expérience et de la fougue. Le bouillant américain Masten Gregory partage le volant de la LM avec le jeune espoir et fougueux Autrichien Jochen Rindt. Après un début de course retardé par leur démarreur puis par leur condensateur, les deux pilotes n'ont d'autre stratégie que de foncer, pied au plancher. Dimanche midi, la LM rouge n'est plus qu'à un tour de la LM jaune. Dans le camp américain, on commence à y croire, d'autant que Rindt ne ménage pas sa monture, alignant les tours à une cadence de grand prix. C'est finalement le déchapage de la LM numéro 26, dans la ligne droite des Hunaudières, qui décidera du vainqueur. C'est la magie du Mans : avec une avance de près de six tours, Gregory et Rindt, dont personne n'avait pronostiqué la victoire, triomphent. Les deux compères ont eu chaud. Donnant déjà des signes de fatigue à une heure de l'arrivée, le différentiel finit par perdre toutes ses dents peu après le passage du drapeau à damiers. Entrée dans l'histoire, la LM 5893 reviendra, sous les couleurs du Nart, fouler le sol sarthois à deux reprises, en 1968 et en 1969, mais sans éclat.

Depuis 1972, la neuvième Ferrari victorieuse dans la Sarthe avait pris une retraite bien méritée au sein de la collection du musée du circuit d'Indianapolis. Tout arrive, même l'invraisemblable. Cinquante-deux ans après, la LM s'apprête à quitter le musée de la plus célèbre des courses américaines. Outre la Ferrari, ses gardiens ont décidé de se séparer d'un autre chef-d'œuvre de la compétition : l'une des monoplaces Mercedes que l'Argentin Juan Manuel Fangio a pilotée en grand prix.

Combien vaut la LM 5893 que la maison anglo-saxonne RM Sotheby's va mettre aux enchères cet automne ? Sans doute bien au-delà des 20 millions d'euros estimés mais la question est presque accessoire. Le plus important est que ce morceau de l'aventure plus que centenaire des 24 Heures du Mans se retrouve sur le marché.



Née en 1963, la Ferrari 250 LM est la première berlinette à moteur arrière de Maranello. Elle est animée par un V12 de 3,3 litres. Le châssis 5893 est le sixième des 32 prototypes produits.





Masten Gregory et Jochen Rindt à l'arrivée des 24 Heures du Mans 1965.

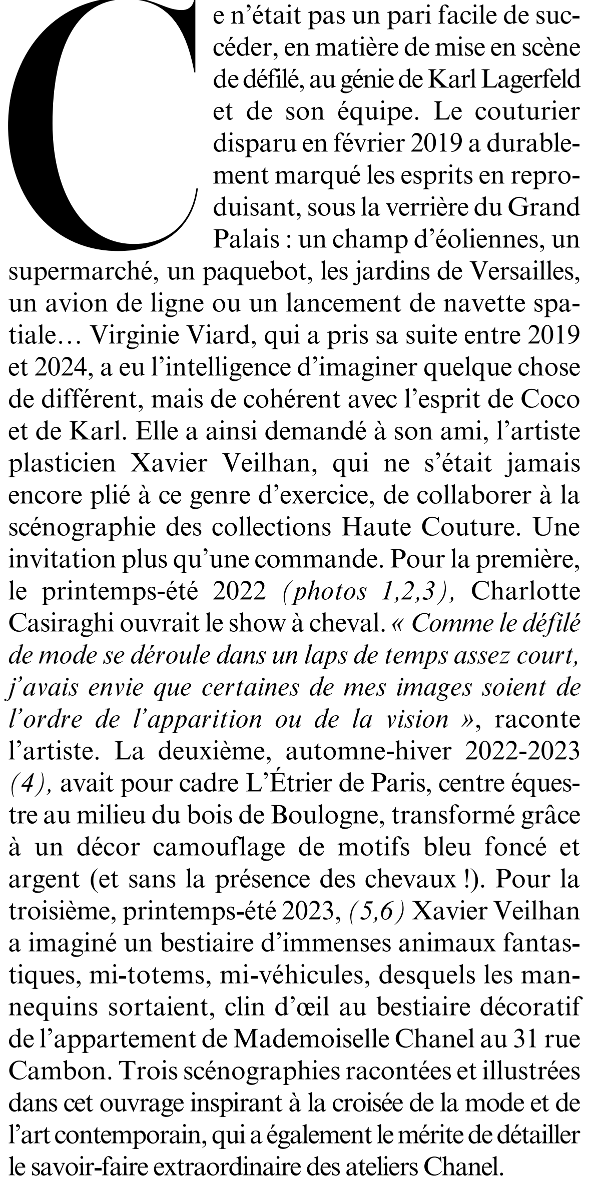


EX-LIBRIS

LA MODE DANS LE DÉCOR

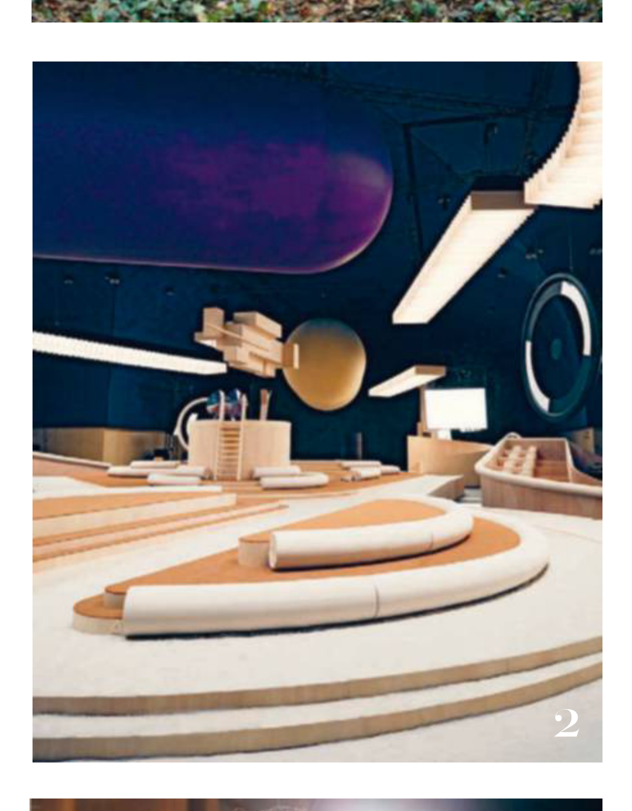
Un beau livre raconte les exceptionnelles scénographies imaginées par l'artiste plasticien Xavier Veilhan à l'invitation de Virginie Viard, pour trois récents défilés Haute Couture Chanel. Un éblouissant dialogue créatif.

par Marie-Noëlle Demay

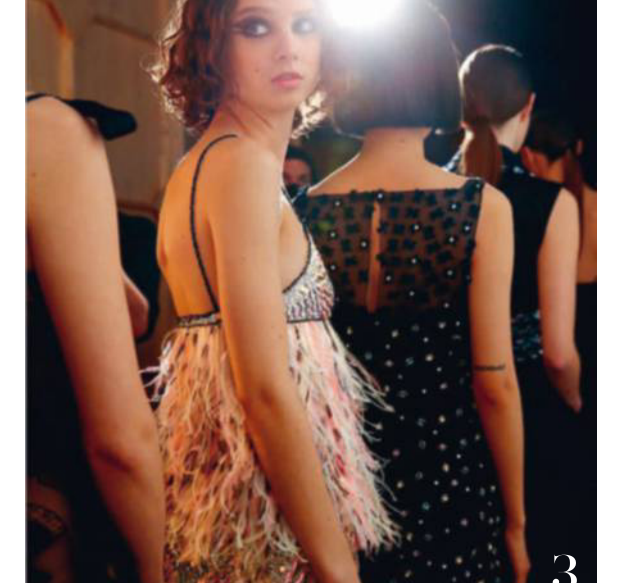


Ce n'était pas un pari facile de succéder, en matière de mise en scène de défilé, au génie de Karl Lagerfeld et de son équipe. Le couturier disparu en février 2019 a durablement marqué les esprits en reproduisant, sous la verrière du Grand Palais : un champ d'éoliennes, un supermarché, un paquebot, les jardins de Versailles, un avion de ligne ou un lancement de navette spatiale… Virginie Viard, qui a pris sa suite entre 2019 et 2024, a eu l'intelligence d'imaginer quelque chose de différent, mais de cohérent avec l'esprit de Coco et de Karl. Elle a ainsi demandé à son ami, l'artiste plasticien Xavier Veilhan, qui ne s'était jamais encore plié à ce genre d'exercice, de collaborer à la scénographie des collections Haute Couture. Une invitation plus qu'une commande. Pour la première, le printemps-été 2022 *(photos 1,2,3),* Charlotte Casiraghi ouvrait le show à cheval. *« Comme le défilé de mode se déroule dans un laps de temps assez court, j'avais envie que certaines de mes images soient de l'ordre de l'apparition ou de la vision »*, raconte l'artiste. La deuxième, automne-hiver 2022-2023 *(4),* avait pour cadre L'Étrier de Paris, centre équestre au milieu du bois de Boulogne, transformé grâce à un décor camouflage de motifs bleu foncé et argent (et sans la présence des chevaux !). Pour la troisième, printemps-été 2023, *(5,6)* Xavier Veilhan a imaginé un bestiaire d'immenses animaux fantastiques, mi-totems, mi-véhicules, desquels les mannequins sortaient, clin d'œil au bestiaire décoratif de l'appartement de Mademoiselle Chanel au 31 rue Cambon. Trois scénographies racontées et illustrées dans cet ouvrage inspirant à la croisée de la mode et de l'art contemporain, qui a également le mérite de détailler le savoir-faire extraordinaire des ateliers Chanel.

1



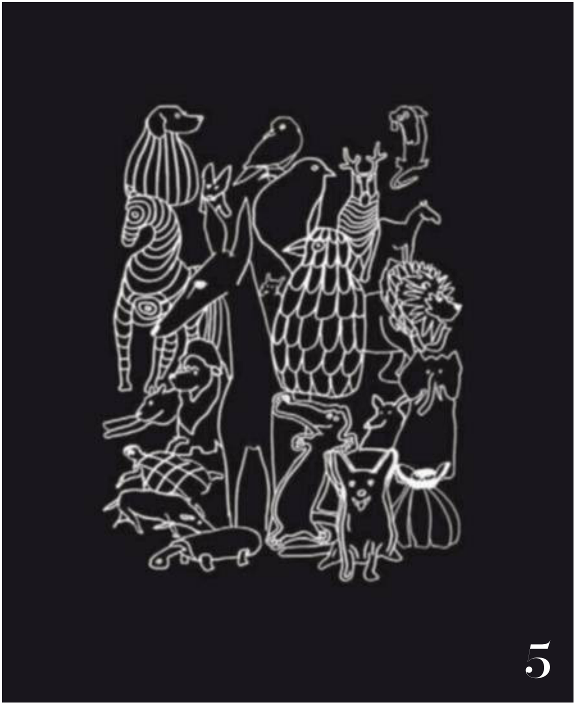
2



3



4



5



6



Xavier Veilhan/Chanel, Haute Couture Shows/ 7L/Flammarion, 184 pages.


CANALI.COM
CANALI
INNER BEAUTY*
*BEAUTÉ INTÉRIEURE - Photos retouchées
RUE DU FAUBOURG ST. HONORÉ, 34, PARIS

IN EXTENSO

POLLYANNA *JOHNSON* La voix des femmes

Adepte talentueuse du détournement féministe, cette jeune artiste anglaise a marqué les esprits par ses interventions poétiques et radicales lors de la présentation de la collection Dior croisière 2025 au château de Drummond, en Ecosse.

par Fabrice Gaignault



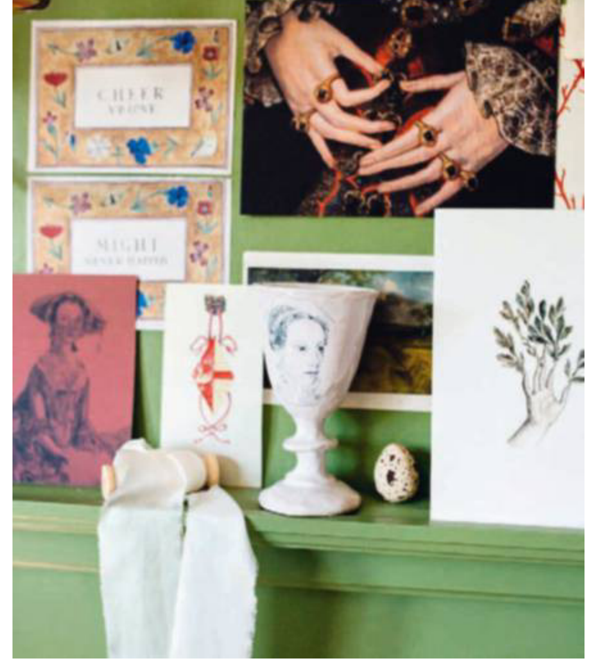
Pollyanna Johnson avec l'un des modèles de la collection arborant ses punch lines.



Portrait de la reine d'Écosse Marie Stuart cernée d'adjectifs misogynes : râleuse, fougueuse, autoritaire…



Des mots comme des slogans sur ce look de la collection croisière.





Il faut savoir écouter ses enfants, surtout lorsque l'histoire est belle. Un jour, Rachele, la fille de Maria Grazia Chiuri, la directrice artistique des collections féminines de Dior, rentre d'Angleterre avec des assiettes sur lesquelles figurent les reproductions de portraits de femmes du passé, célèbres ou inconnues, auxquelles sont jointes des phrases décalées car joliment féministes. Une rencontre du troisième type comme si l'histoire de ces femmes en majesté rencontrait soudain les mots d'ordre les plus actuels. Le nom de l'artiste : Pollyanna Johnson. Une quasi-inconnue de 31 ans qui, du jour au lendemain, devient célèbre lorsque Maria Grazia Chiuri décide d'imprimer quelques-uns de ses slogans bien sentis sur des pièces de la collection Croisière 2025. À la suite du défilé de présentation dans le parc du château écossais de Drummond, au printemps dernier, les journalistes conviés avaient pu découvrir un inattendu service d'assiettes spécialement conçu pour l'occasion.
Chez la douce Pollyanna Johnson, la colère couve comme de la lave en fusion au fond de l'Etna. Par exemple, une très austère et très chic aristocrate du XVIe siècle laisse échapper *« I am not your bird »* (« Je ne suis pas ton oiseau »). Une autre s'exclame, moqueuse : *« Be A Lady, They Said »* (« Sois une dame, disent-ils »). La reine d'Écosse Marie Stuart est auréolée de qualificatifs négatifs parfois employés par les hommes pour définir les femmes : *« Râleuse, Compliquée, Autoritaire, Hystérique, Émotive, Stridente. »* Mention spéciale à ce robuste : *« Don't Tell Me To Fucking Smile »* (« Ne me demande pas un putain de sourire »). Pollyanna, terre de contrastes : « Une main de fer dans un gant de velours », *as we say in french.*
De chez elle, dans sa maison bucolique de l'East Sussex où je la joins, cette diplômée de la Royal Drawing School m'explique comment lui est venue cette idée d'accoler des slogans féministes à des reproductions de portraits tout ce qu'il y a de plus classique, échappés de musées : *« Un soir, je me suis fait harceler dans une rue de Londres par un type qui m'a insultée d'une façon horrible. J'étais vraiment en colère, mais je suis d'une nature timide et je n'ai pas osé répondre sur le moment. J'ai beaucoup réfléchi à cet incident, et c'est de là qu'est née mon idée de confronter des femmes du passé à des cris de révolte féministes contemporains contre la brutalité des hommes. Je trouvais plus originale l'idée de contraste plutôt que d'opérer dans le champ contemporain. »* Pollyanna est celle par qui les femmes du passé trouvent une voix pour se révolter et dire enfin haut et fort ce qu'elles ne se seraient pas risqué à affirmer en public. S'inspirant de la céramique de Delft du XVIe siècle, elle leur donne une nouvelle vie en utilisant un bleu cobalt flamboyant pour les décrire en y adjoignant des détails poétiques. *« Il y a quelques années,* me dit-elle, *Joseph, mon compagnon qui est médecin, s'est lancé dans la céramique à ses heures perdues. Il m'avait offert une assiette sur laquelle peindre. J'ai toujours aimé regarder des portraits historiques de femmes et j'avais décidé de reproduire à ma façon la fameuse Ophélie de John Everett Millais. Le processus de peinture sur céramique est magique, dans la façon dont vous vernissez la pièce ou vous la faites cuire avant de découvrir quelque chose d'inconnu à la sortie du four… Je suis peintre et dessinatrice de formation, deux pratiques que je poursuis en travaillant sur les paysages, mais j'ai tout de suite vu ce que je pourrais tirer de mes recherches sur la céramique. »* Un enthousiasme partagé par Joseph Dupré, l'homme de sa vie, délaissant désormais son stéthoscope à la mi-journée pour manier l'argile ou le grès à rythme soutenu. Sous le regard intrigué de leur petit garçon, appelé Tudor. On ne se refait pas.

DIOR ; RACHEL LAMB ; EMILY MACINNES


SAINT-GERMAIN SOFA, DESIGN JM MASSAUD POLIFORM.IT
Poliform

ALBUM

Une exposition célèbre un siècle de savoir-faire de la prestigieuse maison de broderie Lesage. L'occasion de (re)découvrir celui qui en est le directeur artistique depuis treize ans.



HUBERT *BARRÈRE* Créateur & plasticien

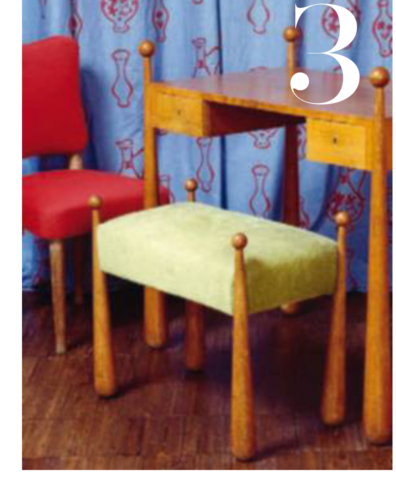
par Marie-Noëlle Demay

Comment le définir ? Brodeur, plasticien, corsetier, sculpteur… Amoureux des matières assurément, des lignes, de la beauté en général. Son CV est brodé au fil de l'excellence : fils d'une lignée de militaires nantais (à 8 ans, il dessinait déjà des collections), diplômé de la Chambre syndicale de la couture parisienne, il a travaillé, entre autres, pour le brodeur Vermont et lancé sa première collection de corsets – sa passion – en 1995 (*« J'ai essayé d'en faire, malgré sa rigidité, un instrument de liberté et de confort »,* a-t-il déclaré) pour laquelle il sera récompensé, en 1996, par le grand prix de la mode de la Ville de Paris, avant d'être nommé l'année suivante directeur artistique de la maison Hurel. Il rencontre alors Karl Lagerfeld, avec lequel il travaille dès 1997, et qu'il évoque toujours avec émotion et reconnaissance. Les deux ont en commun, il est vrai, le don des traits d'esprit, une solide culture et le goût du dépassement, talents qui conduiront Hubert Barrère, devenu, en 2011, directeur artistique de la maison de broderies Lesage (Métiers d'art de Chanel) à réaliser les projets parfois extravagants du couturier.

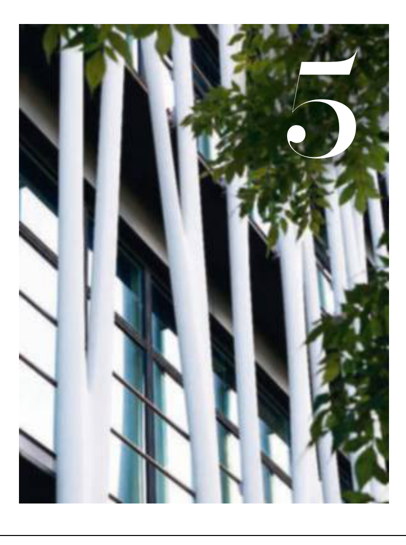
Autre fil à son métier à tisser du beau : les costumes d'opéra. *B comme…* avec Nicolas Le Riche, en 2018, auquel s'ajoute la scénographie pour *Zémire et Azor* d'André Gréty à l'Opéra-Comique, l'an dernier. En préparation pour l'été prochain : les costumes de *La Descente d'Orphée aux Enfers* et des *Arts florissants* de Marc-Antoine Charpentier, sous la direction musicale de William Christie pour le Jardin des Voix. De quoi broder sans fin du rêve.

Exposition « Lesage, 100 ans de mode et de décoration », à la Galerie du 19M, 2, place Skanderberg, Paris 19e, du 26 septembre 2024 au 5 janvier 2025.











Le bâtiment que vous admirez le plus dans le monde ?
Le 19M, évidemment **(5)** ! J'ai l'immense chance d'y travailler. Un lieu créé par Rudy Ricciotti où la lumière et l'espace favorisent l'accomplissement des gestes des artisans d'art, le partage entre les différents métiers et la transmission auprès des jeunes générations.

Vos maîtres en design et en décoration intérieure ?
Jean Royère **(3)**, Axel Vervoordt et Laurids Gallée **(6)**.

L'œuvre artistique qui pourrait vous faire pleurer ?
Theodora de Haendel, et plus particulièrement le duo *« To thee, thou glorious son of worth… »*, autant pour la musique – sublime ! – que pour le message du don de soi par amour.

Un compositeur qui accompagne votre vie ?
Bach, la musique de tous les refuges.

Une mise en scène qui vous a fait chavirer ?
En juin dernier, *L'Olimpiade* de Vivaldi **(4)**, mise en scène d'Emmanuel Daumas, au Théâtre des Champs-Élysées.

Un jeune artiste que vous suivez ?
L'artiste-peintre Rakajoo **(1)**, mais aussi Lea Desandre, mezzo-soprano, Thomas Dunford, luthiste et chef d'orchestre, Pierre de Maere, auteur-compositeur-interprète.

Vos réalisations pour lesquelles vous avez le plus de tendresse ?
Tous les corsets Givenchy Haute Couture que j'ai eu le bonheur de faire pour Alexander McQueen **(2)**. L'an dernier, la création des costumes et de la scénographie de l'opéra *Zémire et Azor* de Grétry (qui reprend le conte de *La Belle et la Bête)* à l'Opéra-Comique, en particulier la robe de la Belle, toute constellée de broderies Lesage.

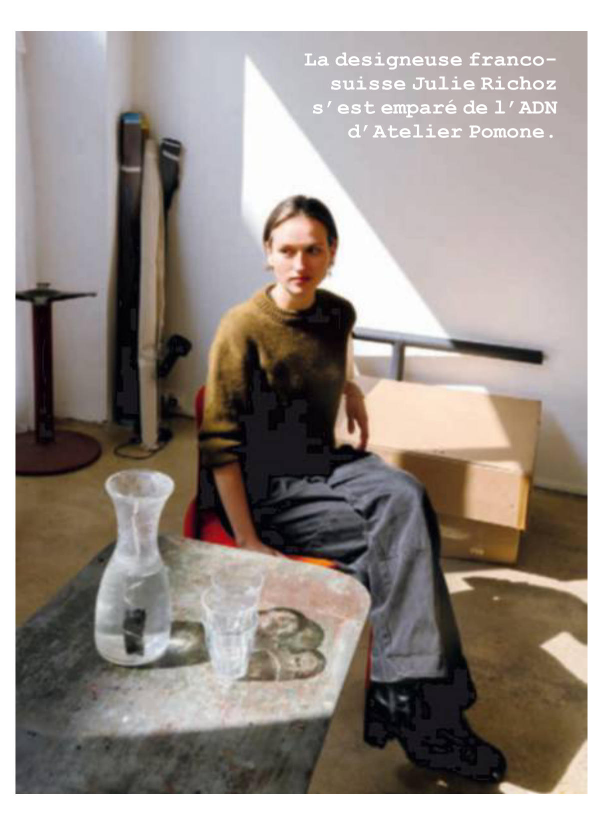
Et celle dont vous êtes le plus fier ?
La fierté n'est pas mon carburant… Je dirais plutôt le bonheur d'avoir participé en 2015, avec Karl Lagerfeld et Virginie Viard, à la création de tailleurs Chanel, en fabrication additive grâce à des imprimantes 3D et entièrement rebrodés à la main. La tradition associée à l'innovation.

SERVICE DE PRESSE ; AKG-IMAGES/ARCHIVES CDA/ST-GENÈ ; RAKAJOO ; ETHAN HART


PARIS
5 RUE DES BLANCS
MANTEAUX 75004
EXCLUSIVELY @ LONDON
LIBERTY REGENT
STREET W1B 3BN
EXCLUSIVELY @ NEW YORK
MAISON ORDEVA
1020 MADISON AVENUE
INFINIMENTCOTY.COM
INFINIMENT
COTY
PARIS
ARISTO CHYPRE
COTY
UNE NOUVELLE ÈRE DE LA PARFUMERIE
INFINIMENT
COTY
PARIS
"MON PARFUM, RIEN D'AUTRE"*
NICOLAS VU, CO-FOUNDER
*"NOTHING BUT MY PERFUME"

FICHE D'IDENTITÉ


Coquetiers façonnés par Florence Girod, experte de la terre marbrée, l'une des signatures de l'Atelier Pomone.


La designeuse franco-suisse Julie Richoz s'est emparé de l'ADN d'Atelier Pomone.


Autre facette du talent de la créatrice : sa collection Bibolina pour Alki, présentée à la Design Week de Milan cette année.



JULIE *RICHOZ* Le réveil de Pomone

La jeune designeuse, au style pur et net dont la rigueur n'est jamais séparée du confort, du bien-être et d'une touche d'humour, insuffle son esprit à la renaissance de l'atelier d'art du Bon Marché Rive Gauche.

par Sophie Brissaud

Une nouvelle vie commence pour l'Atelier Pomone, au Bon Marché Rive Gauche. Dans la continuité de son principe fondateur – offrir aux clients *« tout ce qui constitue ou embellit le cadre de la vie quotidienne »* –, la designeuse Julie Richoz est chargée de répondre à la question : qu'est-ce qu'une table en 2024 ? Sans nostalgie, sa démarche témoigne d'une modernité présente dans l'ADN de l'Atelier Pomone. De dialogue en dialogue avec des manufactures d'art françaises, la réponse est apparue : des lignes modernes et sobres révélant la beauté de la matière et la main de l'artisan.

En 1923, le directeur de cet atelier de mobilier et d'objets, le décorateur Paul Follot, souhaite rendre le beau accessible et moderne, par opposition aux objets « de style » (Louis-XVI, Empire, Directoire…) qui prévalaient jusqu'alors. Cette rupture esthétique fera de Pomone un pionnier de la diffusion de l'Art déco dans les foyers français. En 1928, René Prou succède à Paul Follot, suivi par Albert Guénot, de 1932 à 1955, avec un accent encore plus appuyé sur la modernité.

Après le départ de Guénot, l'Atelier Pomone s'éteint peu à peu, mais il semble clair qu'aujourd'hui son âme bouge encore. *« Rouvrir l'atelier, un peu comme si les clés avaient été retrouvées, […] en faisant appel à de jeunes créateurs. »* Tel est l'objectif du Bon Marché en 2024. Symbole d'une continuité naturelle, le soliflore créé par Julie Richoz est exécuté par la Manufacture des émaux de Longwy, qui œuvrait déjà pour Pomone dans les années 1930.

« Ce qui fait pour moi le charme d'une table, confie la jeune designeuse, *c'est qu'elle se construit au fil du temps, de coup de cœur en coup de cœur. Elle peut être hétéroclite, chargée de porcelaine fine, d'objets chinés et d'autres plus modernes, et faire cohabiter divers caractères sans perdre son harmonie stylistique. Les articles sont différents, mais ils s'accordent bien entre eux, et il est important que chacun ait sa propre histoire. Aussi, au Bon Marché, l'acheteur a un œil spécial : il désire des produits utiles qui sont là pour durer. J'ai recherché un style classique et décalé, sans perdre de vue le fonctionnel. »*

Julie Richoz insiste sur l'aspect organique et vivant de chaque objet, évitant la géométrie pure. Les manches des couteaux 9.47 de l'Atelier Perceval sont revêtus d'une résine colorée à l'aspect ondoyant, écaillé ou marbré. On retrouve cette marbrure dans la masse des coquetiers en terres naturelles mêlées de la céramiste Florence Girod. Les deux parties de la planche à découper (Atelier Brut) s'imbriquent tel un jeu de Tetris, ce qui permet d'y délimiter des zones pour servir divers ingrédients. Une touche d'humour ne nuit pas, comme l'illustre le service à thé Bernardaud décoré de foulards repliés par-dessus le bord de chaque tasse – foulards qui apparaissent aussi sur les motifs de bandana des serviettes de table.

Des couverts à la carafe en passant par les verres à vin, onze maisons d'artisanat ont participé à l'élaboration de cette gamme de table. À travers elle, s'exprime le meilleur du savoir-faire français, qu'il émane de manufactures traditionnelles (faïencerie de Gien, porcelaines de Limoges, verrerie de Biot, émaux de Longwy) ou de jeunes créateurs. Le tout définit une table qui se projette vers demain sans rupture avec le passé.

NOM /
Julie Richoz

LIEU /
Née en 1990, à Yverdon-les-Bains (Suisse), Julie a grandi principalement à La Rochelle. Elle vit et travaille à Paris.

ÉTUDES /
En 2012, elle sort diplômée de l'Ecal, la prestigieuse école d'art et de design de Lausanne. Elle passe ensuite deux ans en tant qu'assistante de projet au côté du designer français Pierre Charpin.

DÉBUTS /
En 2015, elle installe son studio de création à Paris afin de développer son propre langage esthétique par la création d'objets.

STYLE /
Julie Richoz refuse de dissocier design industriel et design artisanal : ce qu'elle admire, c'est le savoir-faire, la passion de créer, la beauté des matériaux. L'accessibilité est pour elle une qualité primordiale.

DISTINCTIONS /
Grand Prix du jury Design Parade (Hyères, 2013) ; Swiss Design Awards (2015 et 2019) ; finaliste du Hublot Design Prize (2016) ; Rising Talent Award (Maison § Objet, Paris, 2020) ; Grand Prix de la création de la Ville de Paris (2023).

COLLABORATIONS /
Entre autres : Cité de la céramique de Sèvres, Centre international de recherche sur le verre et les arts plastiques (Cirva), Villa Noailles centre d'art, Tectona, Louis Vuitton, La Manufacture Cogolin, Kvadrat, Nespresso, Alessi… Depuis 2017, Julie Richoz enseigne le design industriel à l'Ecal.

SDP

Bouclé, ceinturé, cadenassé… Est-ce parce que, dès l'Antiquité, le sac, alors appelé bourse, puis aumônière, contenait l'argent destiné aux aumônes qu'il a été conçu comme un accessoire à protéger ? Porté par les hommes comme par les femmes, il est accroché à la ceinture des vêtements. Tout près du corps. Impossible à dérober. Très vite, on lui fait dissimuler peignes, ciseaux, chapelets, miroirs, mots doux… Et, plus son propriétaire est puissant, plus il convient d'en contrôler l'accès. Au XVe siècle, une armature en métal est ajoutée de façon que la bourse soit plus structurée et mieux fermée. Bronze, fer ou laiton sont alors utilisés et souvent richement travaillés. Au XVIe siècle, Henri II possède plusieurs modèles d'escarcelles munies d'un fermoir parfois aussi sophistiqué qu'une combinaison de coffre-fort, comme on le remarque sur le portrait du roi attribué à François Clouet, exposé au Musée du Louvre. D'ailleurs, étymologiquement, le mot escarcelle est dérivé de l'italien *scarso* qui signifie « avare ». Faut-il comprendre qu'elles ne s'ouvraient pas fréquemment ? Grand bond en avant : vers 1860, avec le développement des voyages, le cuir devient la norme. Plus solides, les sacs, de voyage ou pas, se ferment aussi mieux. Fermoir, rivet, ardillon, boucle, clip, mousqueton, « tuck »… toutes les options sont possibles pour les rendre inviolables. Plus tard, l'ultracréative Elsa Schiaparelli imaginera un trou de serrure en guise de fermoir sur ses sacs, afin d'apporter une aura de mystère à cet objet du quotidien. Une jolie façon de mettre un peu de poésie et de fantaisie dans cet objet utilitaire.



NEC PLUS ULTRA

À DOUBLE *TOUR*

Mystères et secrets sont la marque d'accessoires à l'esthétisme étroitement surveillé. Fermoirs et autres rivets en défendent l'accès. On ceinture l'inattendu pour mieux s'en protéger.

par Marie-Noëlle Demay/ photos Benjamin Bouchet

(De haut en bas)
Sac Slim Trunk vanille en cuir, LOUIS VUITTON. Sac Verrou mini en veau Box, HERMÈS. Sandales Gala en veau végétal, LOEWE.



PLEATS
PLEASE
ISSEY MIYAKE
isseymiyake.com
©2024 ISSEY MIYAKE INC.

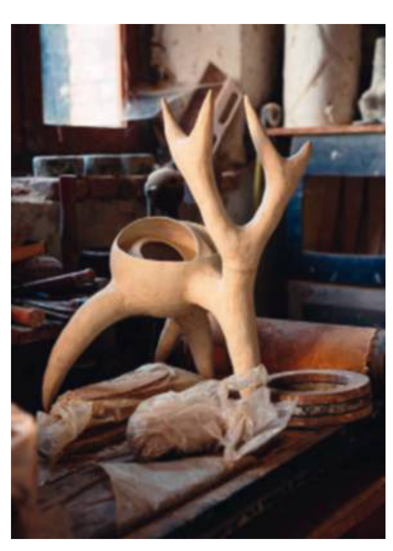
ATELIER

AGNÈS DEBIZET La femme aux mains d'argile

La céramiste nous ouvre les portes de son atelier installé dans une ancienne étable, au cœur de l'Yonne. Un endroit où elle s'est réfugiée il y a près de trente ans pour laisser libre cours à sa créativité.

par Marine Mimouni



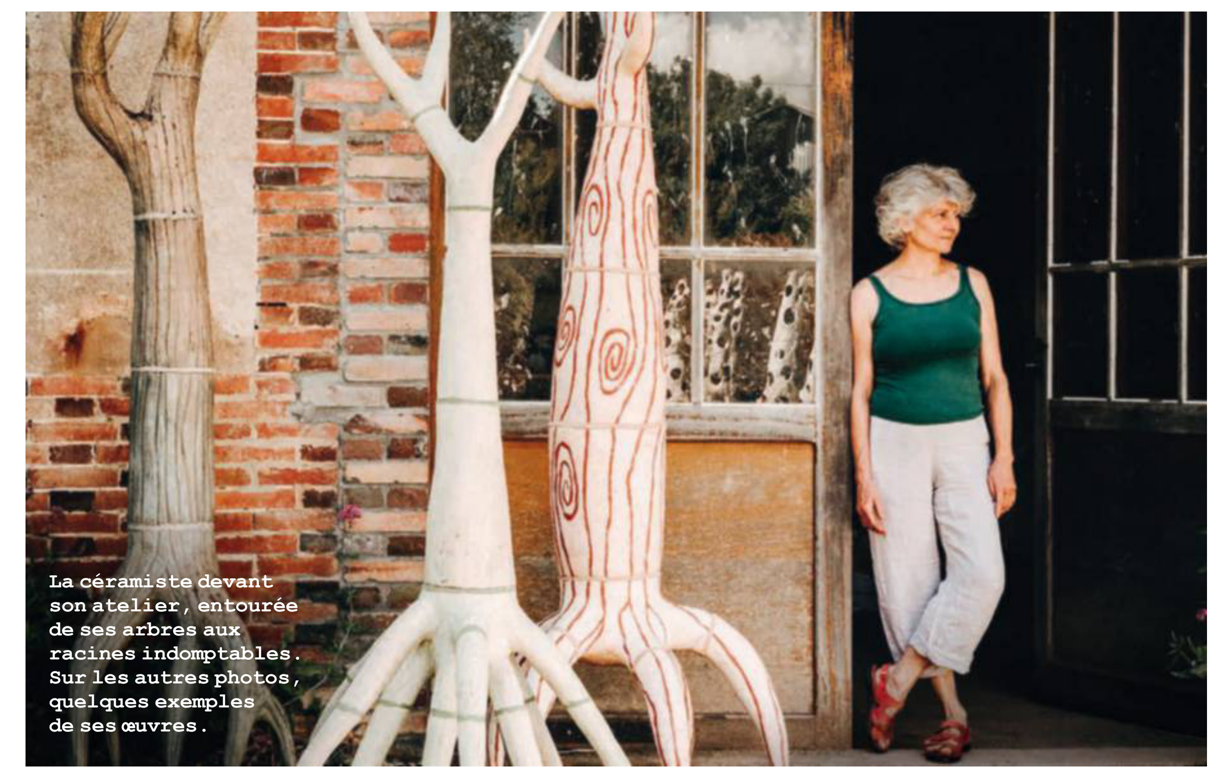












La céramiste devant son atelier, entourée de ses arbres aux racines indomptables. Sur les autres photos, quelques exemples de ses œuvres.

Dans la cour principale, surplombant l'espace rectangulaire de 60 m², se dressent d'imposantes sculptures semblant sortir de terre. Un décor digne des films de Tim Burton. À l'intérieur de l'atelier, les râteliers à foin qui servaient autrefois à nourrir le bétail accueillent désormais les céramiques et autres prototypes en argile de la créatrice. Un endroit – fermé au public – qui incarne subtilement son amour pour la matière.

Tout commence à Paris, dans les années 1980. Alors étudiante en lettres, la jeune Agnès Debizet commence des cours du soir dans l'atelier du céramiste Albert Minot et s'y rend assidûment pour perfectionner sa technique et se consacrer entièrement à la sculpture. *« La personnalité d'Albert Minot a été déterminante dans mon travail »,* dit-elle. Quelques années plus tard, malgré ses collaborations avec des galeristes de renom comme Yves Gastou, elle s'attelle à réaliser des projets plus personnels au sein de son atelier. La preuve avec Évolution, un ensemble sculptural lui servant de ligne directrice pour les multiples formes de ses pièces. Quatre premières sculptures voient le jour en 2007, suivies d'une longue lignée faisant partie intégrante de son travail encore aujourd'hui. De ses mains habiles, la céramiste réalise des pièces tantôt organiques, tantôt sensuelles, où la nature reprend ses droits. *« Pour* L'Espèce Rouge*, j'ai souhaité créer un dialogue entre l'animal et le rocher, brouillant ainsi la frontière entre les deux. Cette ambiguïté est au cœur de mon travail »,* affirme-t-elle. Tout comme ses sculptures, son atelier est en perpétuel mouvement. Un choix délibéré pour donner vie à son travail. *« J'utilise des planches à roulettes pour déplacer mes sculptures, ce qui me permet d'aménager mon atelier comme je l'entends. Seuls les deux fours qui le composent sont immobiles. »*

Le rapport charnel qu'elle entretient avec l'argile lui apporte une liberté d'improvisation certaine. Assise confortablement devant son tour de poterie, elle part d'un pain de terre, découpé au préalable en plusieurs bandes collées entre elles. Une fois le modelage et le séchage terminés, Agnès Debizet habille certaines de ses créations d'un engobe en porcelaine. Pour d'autres, elle utilise de l'argile rouge, parfois recouverte d'un engobe beige et de gravures évoquant des créatures mystiques tirées d'encyclopédies. Parmi ses sources d'inspiration, l'artiste revendique également les civilisations anciennes où l'art, à cette époque, n'était pas sectorisé : *« Je ne fais pas de distinction entre le design et l'artisanat ; je souhaite que mes pièces soient universelles. Ces catégories n'existent pas vraiment, de sorte que mon travail passe naturellement d'un espace à l'autre. »*

La céramiste présentera prochainement de nouvelles œuvres à Design Miami/Paris en collaboration avec la Galerie Yves Gastou, avant d'exposer à Ceramic Brussels en janvier 2025.

ALICE MESGUICH ; KAREL BALAS

FOCUS







Pia Chevalier *Ligne de terre*

Cette designer et artisane indépendante signe une belle collaboration avec la maison Le Tanneur en créant trois pièces uniques qui marient, pour le meilleur, cuir et céramique.

par Marie Hugo

Les deux matières n'ont a priori pas beaucoup à se dire… Pourtant, c'est une véritable conversation entre le cuir et la céramique qu'a imaginée la designer-artisane parisienne Pia Chevalier, en les faisant dialoguer dans une collaboration artistique, lancée par la maison Le Tanneur. Résultat, trois œuvres uniques, à la frontière entre pièces du quotidien et objets d'art. *« Ce qui me fascine dans mon travail, c'est l'apprentissage qu'il y a autour des matériaux, des textures et des couleurs. Et ce qui m'a toujours attirée dans la terre, c'est la liberté d'expression que propose cette matière sur de la céramique, cela m'a beaucoup plu, c'est nouveau pour moi. »* Le travail de la jeune femme, issue d'une famille passionnée par le design, la déco et la brocante, et formée à l'école Boulle, est reconnaissable à ce zeste poétique de fantaisie qu'elle injecte dans ses créations, telles les tasses Donut, aux anses aussi démesurées que les oreilles de Dumbo l'éléphant. L'artiste a également enchanté la Paris Design Week 2023 en revisitant la scène du goûter dans *Alice aux pays des merveilles*, avec pâtisseries en céramique, tasses et théières métamorphosées en luminaires. Un jeu de piste entre rêve et réalité. *« La manière dont je travaille est très instinctive. J'aborde la création directement par la matière »,* dit-elle, tel un mantra. Une démarche qui ne pouvait que plaire à la maison Le Tanneur, maître maroquinier depuis 1898, qui souhaite contribuer, via une série de collaborations nommée « L'art du savoir », à la transmission des connaissances et au travail des matières.
Piachevalier.com, Letanneur.com

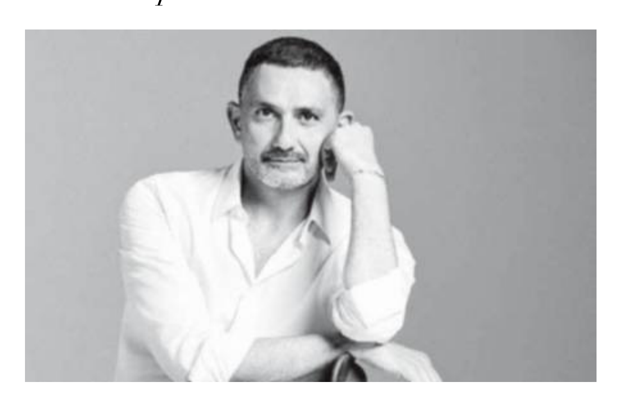
VERBATIM

FRANCIS *KURKDJIAN* "La parfumerie a toujours existé en dehors du genre"

Le parfumeur et cofondateur de Maison Francis Kurkdjian fusionne un duo de fragrances emblématiques de ses débuts en un nouveau parfum sans genre particulier. Il explique, ici, ce processus de création singulier.

par Pauline Castellani

Pourquoi avoir choisi de revisiter ces parfums quinze ans après leur création ?
APOM pour femme et APOM pour homme faisaient partie de la série de compositions que j'avais imaginées en 2009 lors de la création de la maison. Pour diverses raisons – probablement trop audacieux pour l'époque –, nous avions choisi de les discontinuer. À regret, car il y avait là une belle histoire et un joli nom : APOM pour « A Part Of Me », c'est la part de soi qu'on laisse aux autres. Un parfum, ça vit sur la peau, sur les gens qui bougent, se rencontrent, s'embrassent, s'aiment, se détestent… Il y a aussi là l'idée du sillage, de la trace de soi lorsqu'on traverse un lieu, que l'on sort d'un ascenseur ou d'une pièce. Le parfum, c'est un souvenir en devenir.
Est-ce une pratique courante que de revenir sur la formule d'origine d'une fragrance ?
C'est la première fois que je le fais ! D'autant que toutes les compositions que j'ai réalisées pour d'autres ne m'appartiennent pas. J'adorerais parfois les retoucher de manière presque imperceptible, plutôt que de les sentir vieillir. Prenez les peintres, les sculpteurs, les musiciens, les écrivains… certains pratiquent le « repentir » lorsqu'ils reprennent une œuvre existante pour y apporter d'infimes modifications. Les compositeurs Gustav Mahler, Igor Stravinsky ou encore Pierre Boulez ont souvent corrigé leurs partitions d'origine des années plus tard. Quant au peintre Pierre Bonnard, il se rendait parfois dans les musées pour retoucher certains détails de ses tableaux exposés – jusqu'à se faire surprendre en 1938 par un gardien au Musée du Luxembourg ! C'est un peu ce que j'ai voulu faire ici, et j'ai la liberté de revisiter mon propre patrimoine. Les deux versions (féminine et masculine) d'APOM avaient des formules semblables et des ingrédients communs. Un peu comme une chemise blanche : le tissu est le même pour l'homme et la femme, c'est juste la coupe qui diffère légèrement. Avec APOM, j'ai fusionné le meilleur des deux.
Ce nouvel opus est donc mixte. Est-ce parce que la notion de genre en parfumerie a évolué depuis quinze ans ?
La parfumerie a toujours existé en dehors du genre, depuis les premières Cologne jusqu'au best-seller unisexe CK One de Calvin Klein. Ce qui a changé, c'est le goût de l'époque, et il se reflète dans les parfums, le miroir olfactif de la société. Alors qu'en 1993, Angel de Thierry Mugler semblait être le summum de la gourmandise, trente ans plus tard, les parfums sont toujours plus sucrés, confiturés, gras, laiteux… APOM n'est pas du tout dans cette tendance, et même si son accord reste classique – une alliance entre le fusant aromatique de la lavande et la rondeur de la fleur d'oranger sur un fond ambré doux –, il paraît finalement bien plus cinglant et radical.
APOM, ***70 ml, 185 €.***





SDP ; LAURENT HUMBERT


LE MEILLEUR DE PARIS
S'INVITE...
OH!
PARIS PARIS
BON MARCHÉ
EXPOSITION
DU 24 AOÛT AU 20 OCTOBRE
LEBONMARCHE.COM
LE BON MARCHÉ
RIVE GAUCHE
LE BON MARCHÉ – 24, RUE DE SÈVRES, PARIS 7E.

SYNTAXE

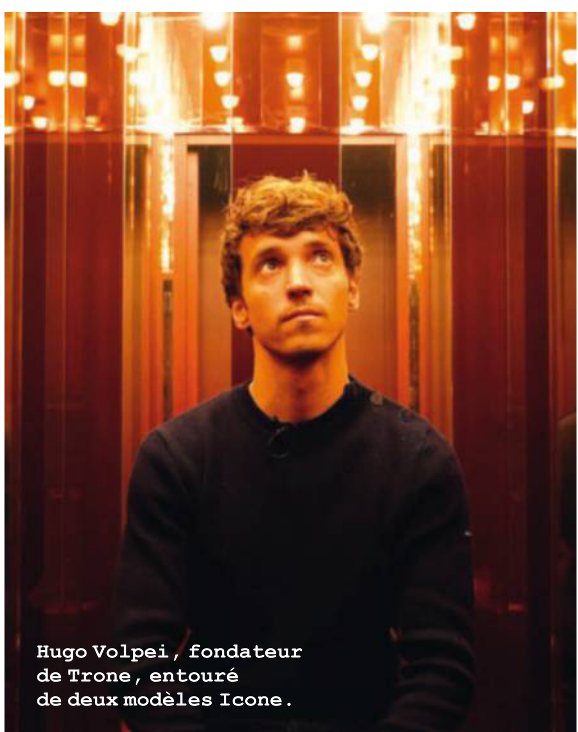




Inspiré par l'océan, le modèle Callipyge est décliné ici dans trois couleurs.







Hugo Volpei, fondateur de Trone, entouré de deux modèles Icone.



SIÈGE royal

Hugo Volpei a sublimé les commodités pour en faire de véritables bijoux design. Il élargit cette saison la gamme créative de sa marque Trone.

par Nadjet Cherigui

SUJET / Il a commis l'exploit de transformer « le petit coin », murmuré souvent du bout des lèvres, en espace où l'expérience intime peut, enfin, se vivre dans la démesure, voire se partager en clichés léchés sur les réseaux sociaux. Hugo Volpei, trentenaire aux airs d'adolescent insouciant, est le fondateur de Trone, une start-up créée en 2018 et née d'un constat simple et évident : les toilettes sont d'un ennui mortel. Originaire de Corse, le jeune Hugo est fraîchement diplômé d'HEC. Plutôt que de se lancer dans la finance, le conseil ou le marketing, il pense et entreprend à contre-courant, au point de se jeter dans la cuvette pour imaginer des cabinets d'aisance où le beau s'invite là où il n'avait encore jamais osé franchir cette porte… toujours fermée.

VERBE / Sublimer. Hugo Volpei porte en lui l'exigence du beau jusque dans les moments d'expérience les plus solitaires : aux toilettes. Il a relevé ainsi le défi de transformer ce bloc d'émail, impersonnel et froid, en un objet de luxe et de désir. Il a su s'entourer de designers, ingénieurs, artisans et architectes pour concevoir des cuvettes uniques et sublimées. Aux antipodes du siège blanc, si peu accueillant, il a travaillé des courbes novatrices, asymétriques ou épurées, tout en osant les déclinaisons de couleurs ou de motifs. Il a imaginé des chasses d'eau à la manière de réservoirs en transparence. Cent pour cent fabriqués en France et en Italie, ces indispensables devenus pièces de design tendent à *« rendre l'intime sublime ».*

OBJET / Les toilettes, cet incontournable du quotidien, n'ont guère évolué depuis leur création il y a deux cent cinquante ans. Trone incarne la toute première réinvention des commodités. Révolutionné, transformé, embelli, le fameux trône devient plus qu'un passage bref et obligé. Il s'agit d'une expérience immersive que l'on peut retrouver dans de hauts lieux de l'hôtellerie et de la restauration. Les clients ne s'y trompent pas et multiplient les clichés sur les réseaux sociaux pour immortaliser cette expérience.

COMPLÉMENT / Inspiré, Hugo Volpei va plus loin pour proposer des écrins à ces moments d'intimité. Sa palette de créations se décline aussi en vasques, lave-mains et plaques de commande en céramique émaillée.

MATHIJS LABADIE ; NICOLAS VORAZ ; SDP

goturkiye.com

Découvrez les Attraits

6 EXPÉRIENCES À İSTANBUL POUR VIVRE COMME UN LOCAL

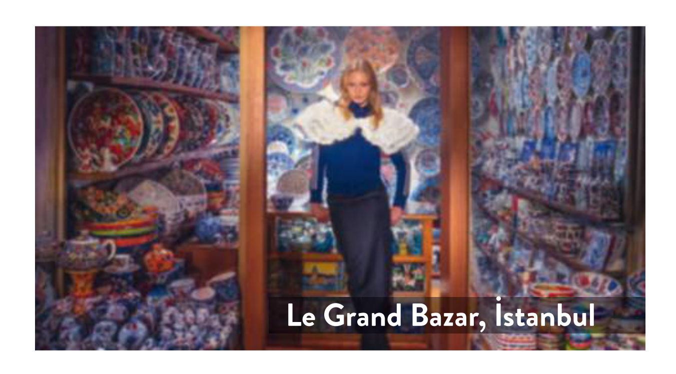
Ortaköy, İstanbul

Commencez par un Petit-déjeuner Turc Classique

Un petit-déjeuner Turc typique est une symphonie de saveurs et de couleurs, invitant les voyageurs à savourer une variété de délices mettant en valeur les produits frais et l'héritage culinaire du pays. Imaginez que vous commenciez votre journée avec un simit -un anneau de pain enrobé de sésame fraîchement cuit, aliment de base de la cuisine de rue Turque. Accompagnez-le de menemen, un savoureux mélange d'œufs, de tomates et de poivrons verts mijotés à la perfection. La table est ornée d'un assortiment de confitures locales, de fruits frais et de noix assorties, ce qui constitue un plaisir à la fois sucré et salé pour le palais. Pour des délices gastronomiques aussi authentiques, ne manquez pas de visiter de petits quartiers comme **Balat** ou **Moda**, où de charmants cafés respirent le caractère et la chaleur. Ici, les habitants se réunissent pour partager des histoires autour d'un petit-déjeuner tranquille, et l'ambiance est aussi conviviale que les saveurs elles-mêmes. Pour une expérience plus panoramique, envisagez un petit-déjeuner Turc dans les quartiers côtiers de **Çengelköy**, **Bebek** ou **Rumelihisarı** le long du Boğaziçi (Bosphore), le détroit de 30 kilomètres qui traverse le cœur d'İstanbul.

Traversez le Bosphore en Vapur

Imaginez-vous à bord d'un Vapur, traversant les eaux reliant l'Europe et l'Asie. Au cours de cet agréable voyage de 20 minutes à travers le Bosphore, des principaux centres de **Kadıköy** et **Üsküdar** à **Karaköy** et **Beşiktaş**, les habitants se réconfortent en partageant un simit tandis que les mouettes emblématiques de la ville s'envolent à toute allure. Pour une exploration plus approfondie, passez un week-end de croisière sur le Bosphore et admirez les collines verdoyantes et les quartiers côtiers pittoresques, tandis que la brise fraîche de la mer Noire vous accueille sur votre route.



Le Grand Bazar, İstanbul

Perdez-vous dans les Plus Anciennes Boutiques d'İstanbul

Embarquer pour une excursion shopping dans le **Marché aux Epices** et le **Grand Bazar** est un voyage dans l'histoire et l'essence même de la ville. Au milieu du labyrinthe de boutiques et d'allées, le Marché aux Epices offre un festin olfactif d'épices exotiques, de thés et de délices culinaires qui tentent les marchands et les commerçants locaux depuis l'époque de l'Empire Ottoman. L'arôme du safran, du cumin et du café Turc fraîchement moulu crée une atmosphère enivrante et intemporelle. Tout aussi captivant, le Grand Bazar, avec son complexe tentaculaire de rues couvertes et de cours cachées, témoigne du dynamisme de la communauté d'İstanbul et de son esprit commercial durable. Les acheteurs peuvent y découvrir une multitude de trésors, des textiles finement tissés aux kilims intemporels, en passant par les produits parfumés des hammams et les bijoux exquis, chaque pièce témoignant du riche patrimoine artisanal de la ville.

Explorez l'Art et le Shopping à Tophane

Galataport, aménagement florissant aux multiples facettes, est rapidement devenu un lieu de prédilection pour les citadins à la recherche d'expériences variées et agréables pendant leurs week-ends de détente. Les visiteurs peuvent parcourir les dernières collections des créateurs locaux, dîner tranquillement dans des restaurants au bord de l'eau et admirer de loin les couchers de soleil sur la vieille ville. Au-delà de son attrait commercial, Galataport est un centre culturel qui abrite l'**İstanbul Modern**, merveille structurelle conçue par l'architecte renommé Renzo Piano, qui a récemment rouvert ses portes. Ce musée de Tophane dévoile l'art moderne, avec des expositions permanentes et temporaires.

Appréciez une Sortie Nocturne à Beyoğlu

La **Rue İstiklal** est la principale promenade piétonne de style Européen de la ville et bourdonne de culture et de vie nocturne, proposant des restaurants, des cinémas, des galeries d'art, des bars et des clubs de musique. Asseyez-vous dans un meyhane (Taverne Turque) classique situé dans les rues animées **de Nevizade** ou **d'Asmalımescit** pour déguster des mezes et du rakı, les amuse-gueules froids et l'alcool anisé préférés des locaux. À l'extrémité de la Rue İstiklal, la Place Taksim est à nouveau le cœur culturel de la ville, grâce à **l'Atatürk Kültür Merkezi** (AKM - Centre Culturel Atatürk) rénové, palais d'avant-garde pour les arts de la scène. Assistez à un spectacle dans la salle d'Opéra principale du centre, conçue en forme de globe rouge scintillant géant et accueillant une foule d'opéras, de symphonies et d'extravagances artistiques tout au long de l'année.

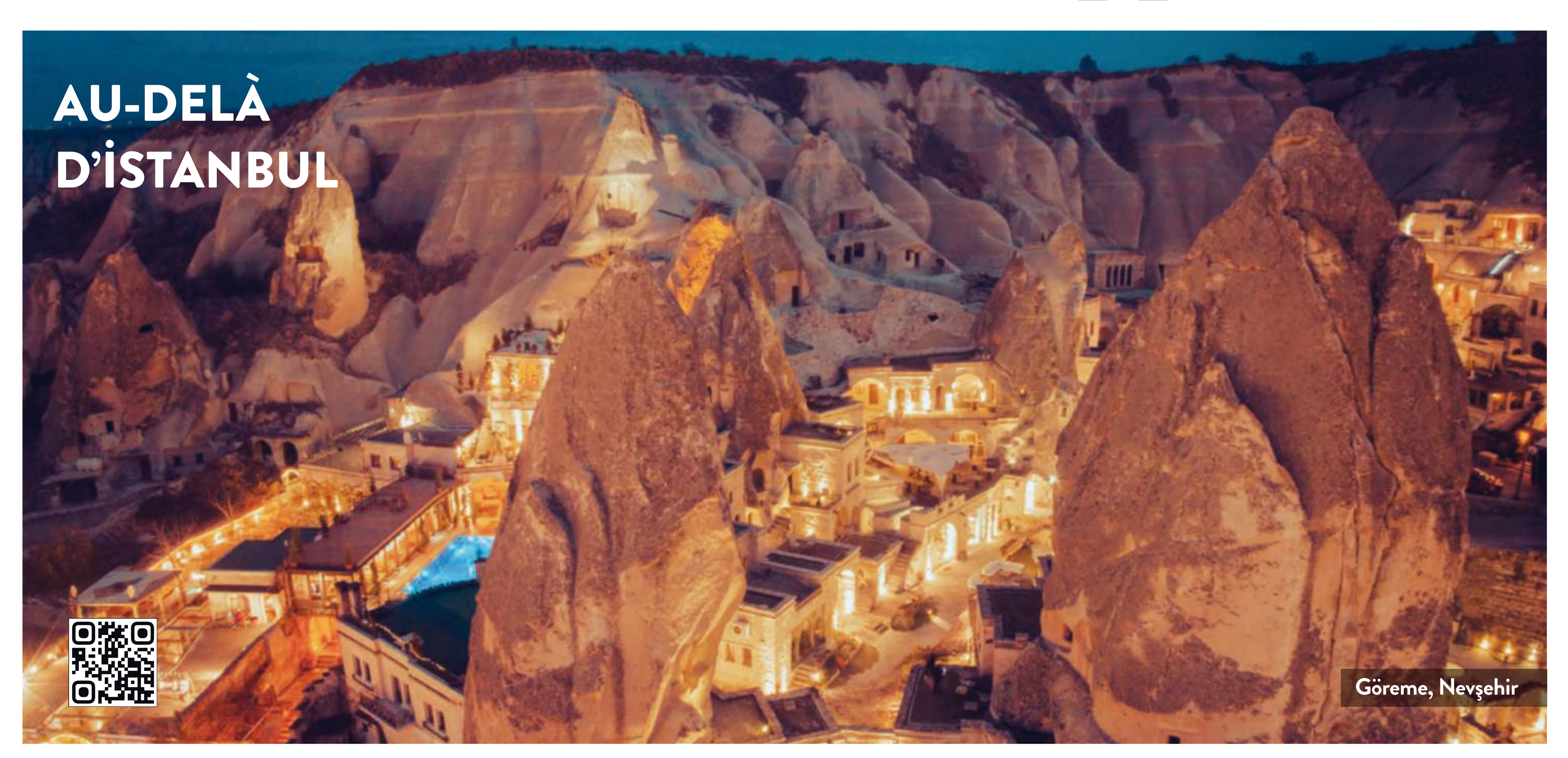
Laissez-vous Tenter par les Hammams Intemporels d'İstanbul

Immergez-vous dans le luxe d'un traitement au hammam, un must dans les bains Turcs centenaires, créés à l'origine par les sultans et l'élite Ottomane. Les hammams de Çemberlitaş, Galatasaray, Cağaloğlu, Hürrem Sultan et Kılıçalipaşa sont parmi les plus anciens de la ville qui ont survécu à l'épreuve du temps. Vous pouvez également vous rendre dans le spa d'un hôtel 5 étoiles, dont beaucoup disposent d'exquis hamams en marbre inspirés de modèles historiques. Si le rituel varie d'un hamam à l'autre, l'essentiel reste le même: à votre arrivée, vous recevrez un peshtemal, serviette de bain en coton pelucheux, un bol en cuivre et un savon parfumé avant d'entrer dans la chambre à vapeur centrale. Là, vous vous allongerez près de votre lavabo personnel pendant 15 à 20 minutes, préparant votre peau à un gommage exaltant. Un expert, utilisant un gant en soie brute, effectue une exfoliation transformatrice, revitalisant votre peau, et termine par un massage à la mousse bienfaisante - le point culminant de la pure relaxation.



Petit déjeuner à İstanbul

d' İstanbul et de la Cappadoce



Göreme, Nevşehir

Une Escapade de Rêve en Cappadoce

Si la grande métropole est la porte d'entrée vers de nombreuses expériences inédites que la Türkiye a à offrir, la Cappadoce, elle aussi, peut offrir des souvenirs inégalés lorsque l'on s'aventure au-delà d'İstanbul. Voici comment assurer les meilleures découvertes au "Pays des Cheminées de Fées".

DANS LE CIEL

- **Reveillez-vous pour la Montgolfière à l'aube.**

Alors que le soleil jette une lueur dorée sur le paysage inouï de la Cappadoce, des montgolfières colorées s'envolent pour un voyage épique dans le ciel. En montant, vous serez impressionné par une nouvelle perspective à couper le souffle, alors que vous glisserez gracieusement au-dessus de ces extraordinaires formations terrestres.

- **Découvrez les Nids de Pigeons**

L'enchanteresse **Vallée des Pigeons**, longue de 6 kilomètres, reliant les charmantes villes d'**Uçhisar** et de **Göreme**, offre une vue vraiment incomparable sur de nombreuses cheminées de fées renommées de la région, minutieusement taillées pour devenir des demeures aviaires. Les habitants valorisent depuis longtemps les fientes de pigeons comme de puissants fertilisants, contribuant à la floraison des vignobles qui soutiennent la tradition de production de vin riche de la région.

AU SOL

- **Visitez les Eglises Rupestres Reconnues par l'UNESCO**

Pénétrez à l'intérieur des églises des Xe et XIe siècles, sculptées avec minutie dans les roches du **Musée de Plein Air de Göreme**, partie du Parc National de Göreme et des Sites Rupestres de Cappadoce, reconnus par l'UNESCO en tant que Site du Patrimoine Mondial Culturel et Naturel (mixte). Ici, sur ces murs, les histoires bibliques prennent vie à travers des fines peintures murales intimes - toiles hypnotiques qui témoignent de l'impact durable de l'art Romain Oriental (Byzantin).

- **Pédalez dans les Vallées de la Cappadoce**

Le paysage volcanique de la région propose des itinéraires stimulants et attrayants pour les amateurs de cyclisme. Les circuits guidés en Cappadoce offrent un bon aperçu du cyclisme en milieu sauvage et isolé, ainsi qu'une sélection des meilleurs itinéraires de VTT de vélo de gravier de Türkiye, encadrés par des cyclistes locaux expérimentés. La Vallée de Görkündere, la Vallée des Épées, la Vallée de l'Amour, les Vallées Rose et Rouge, ainsi que les Vallées de Gomeda et d'Üzengi font partie des endroits qui font de la Cappadoce le summum des escapades à vélo hors des sentiers battus.

SOUS-TERRE

- **Embarquez Pour un Monde Sous-terrain**

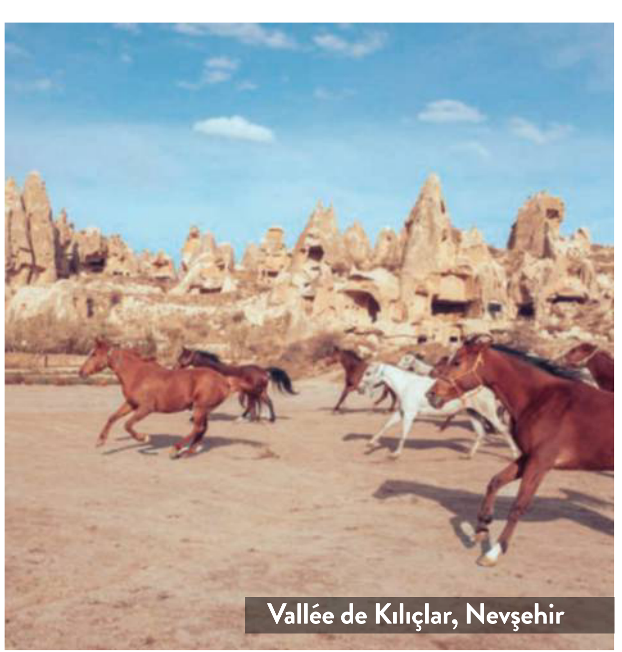
Plongez dans l'histoire architecturale de la Cappadoce en explorant ses villes souterraines à plusieurs niveaux. Parmi ces merveilles souterraines les deux plus grandes, **Derinkuyu** et **Kaymaklı**, offrent un aperçu de l'ingéniosité des habitants de la Cappadoce d'antan. Ces deux merveilles révèlent de vastes labyrinthes de passages et de chambres, qui abritaient autrefois des milliers de personnes en quête de refuge et de survie en période de conflit.

- **Evadez-vous dans de Luxueuses Retraites Troglodytes**

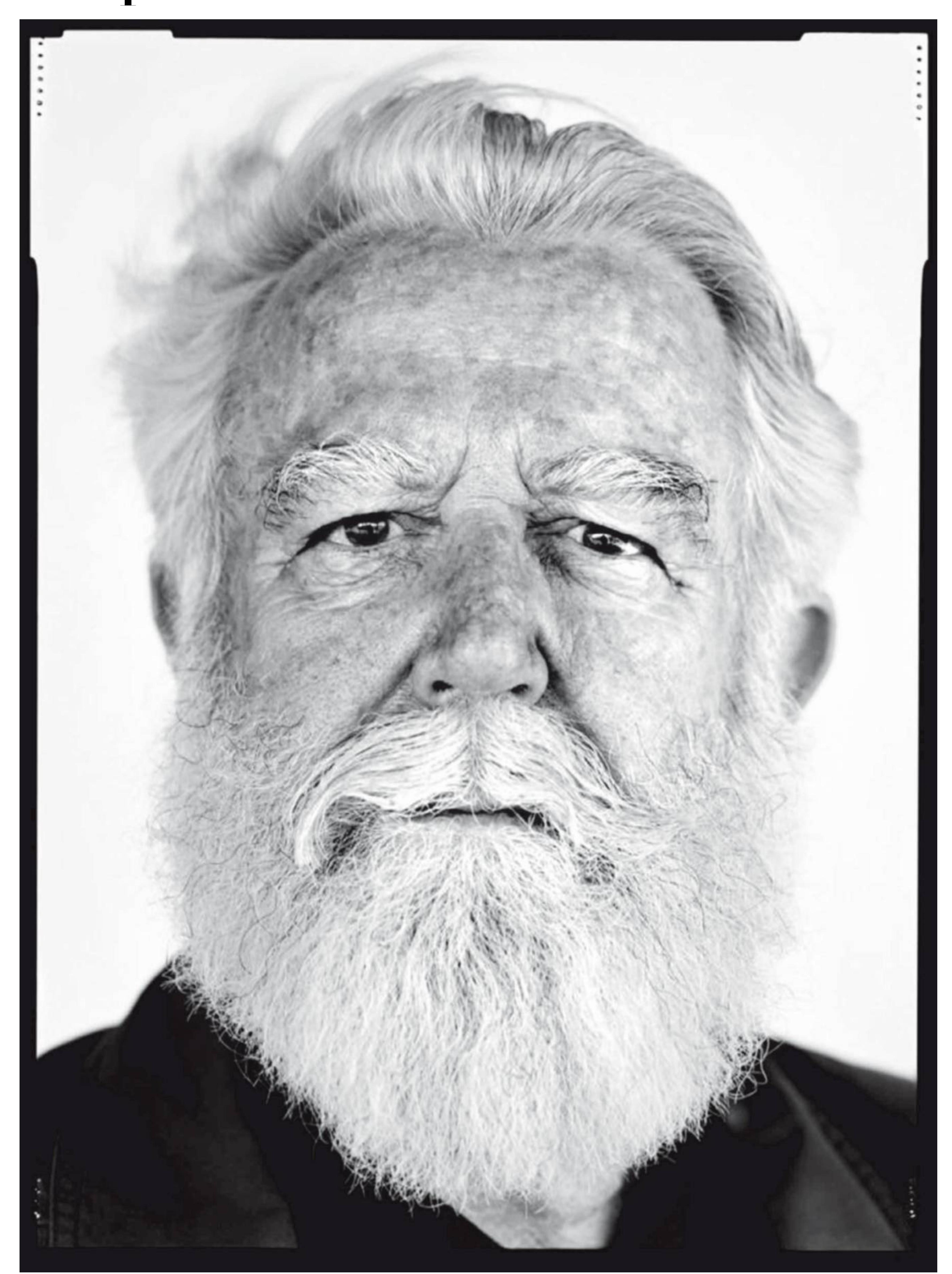
À **Ürgüp** et **Göreme**, vous pouvez séjourner dans d'anciennes demeures qui ont été transformées en hôtels de charme opulents. Ces habitations transformées offrent de somptueuses suites troglodytes et des terrasses panoramiques avec piscines à débordement, parfaites pour observer la danse quotidienne des montgolfières au lever du soleil.

Comment se Rendre en Cappadoce

Un vol direct de 90 minutes au départ d'İstanbul vous fait atterrir à Nevşehir ou à Kayseri, portes d'entrée de la vaste région de la Cappadoce. Depuis l'aéroport, un trajet en navette de 40 à 60 minutes vous conduira à votre hôtel.


Vallée de Kılıçlar, Nevşehir


Cappadoce



GRANT DELIN ; GAELLE LE BOULICAUT/MADAME FIGARO

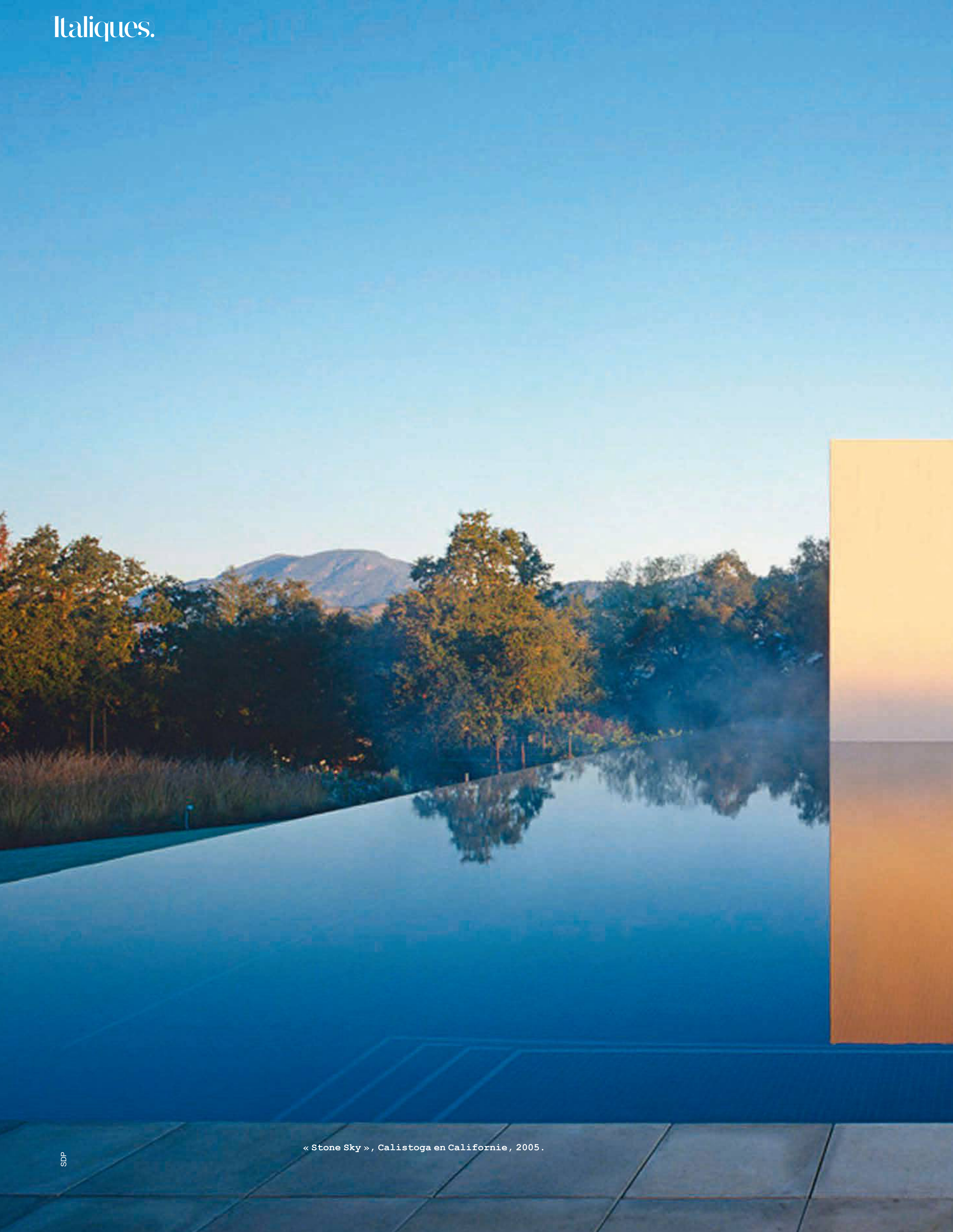
PORTFOLIO

DANS LA LUMIÈRE DE JAMES TURRELL

Ce géant américain, que l'âge n'a pas vraiment assagi, revient à Paris cet automne, chez Gagosian et chez Almine Rech. Il a découvert le ciel en tant que jeune pilote dans des missions dangereuses. Il en a gardé le goût de l'infini, du miraculeux, de la nature plus grande et plus inventive que tout. Quiconque a expérimenté ses « Skyspaces » n'oublie plus cette leçon d'une contemplation active. Portrait d'un prophète de l'immatériel.

par Valérie Duponchelle

(À gauche) James Turrell, 81 ans.
(Ci-contre) « Skyspace » dans la résidence Sheats-Goldstein, conçue par l'architecte John Lautner, à Los Angeles.



« Stone Sky », Calistoga en Californie, 2005.

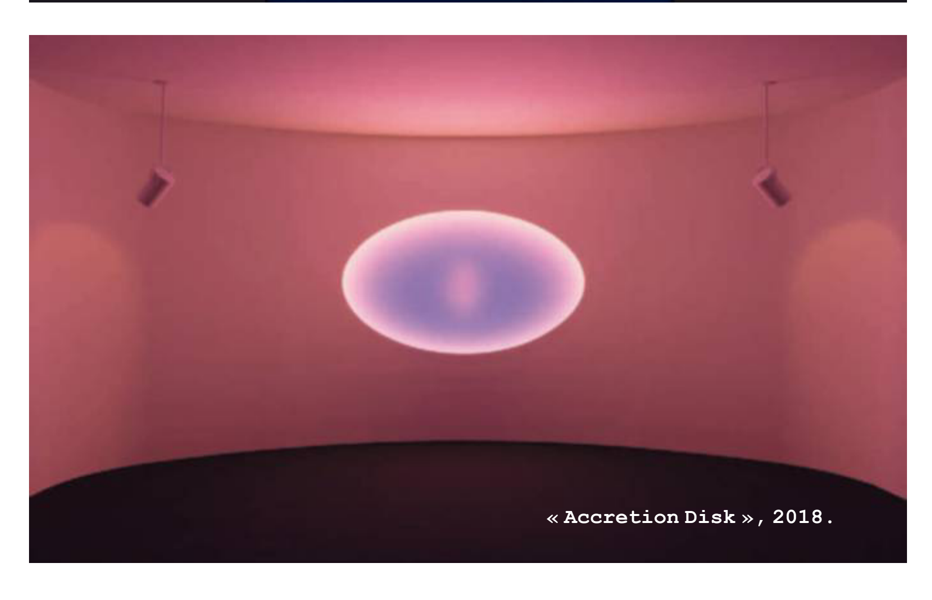
SDP



"DU SLOW ART EN ACTION ?
J'OFFRE VOLONTAIREMENT DES SIÈGES
OU DES BANQUETTES POUR QUE LE SPECTATEUR
AIT LE TEMPS DE VIVRE UNE ŒUVRE,
POUR QU'IL PUISSE S'ATTARDER DANS
UNE ŒUVRE… AU GUGGENHEIM DE NEW YORK,
À L'ÉTÉ 2013, IL Y AVAIT DES MATELAS
SUR LESQUELS S'ALLONGER"

« Lech Skyspace » dans le massif de l'Arlberg, en Autriche, 2018.


« Accretion Disk », 2018.


« Accretion Disk », 2018.

James Turrell, 81 ans, c'est une légende de l'art américain, grande comme un volcan. Son volcan. Celui qu'il a acheté en 1979 en Arizona, près de la ville de Flagstaff et qu'il transforme depuis, inlassablement, en œuvre d'art extraterrestre, *The Roden Crater Project*. Une ouverture naturelle et directe sur le ciel et le cosmos, un *Skyspace* du troisième type, monumental, voire pharaonique dont l'achèvement est gardé au plus secret. James Turrell aurait pu être français, son ancêtre s'appelait Tourelle et venait du nord de la France. Mais son parcours d'Action Man, digne de Tom Cruise dans *Mission impossible*, est typiquement américain. Avec les ans, ce bon vivant a pris quelque chose d'Orson Welles dans sa version massive et d'Odin, le dieu viking à la barbe blanche.

Né à Los Angeles le 6 mai 1943, ce fils d'une famille de Quakers est un mélange quasi hollywoodien de contemplation et d'action à tendance héroïque. Son père est ingénieur en aéronautique, sa mère médecin. Il passe son brevet de pilote à 16 ans. Objecteur de conscience pendant la guerre du Vietnam, il participe à l'évacuation des moines tibétains par les airs durant l'occupation chinoise. Il a étudié la psychologie de la perception, les mathématiques, la géologie et l'astronomie au Pomona College de Claremont en Californie.

C'est un marin hors pair qui *« participe toujours aux régates dans la vaste Cheasapeake Bay »*, ce Maryland cossu où se réfugient les députés de Washington et où il passe ses étés et ses Noëls. *« En attendant, je suis en Arizona, mais nous sommes à 2300 mètres d'altitude et donc le climat du désert y est plus frais »*, nous dit, début juillet, ce passionné des JO qui se délecte d'avance de Paris 2024. À 81 ans, James Turrell *« aime toujours piloter, expérimenter tous les types de transport, monter à cheval, mener un attelage, faire du planeur - sans doute* (son) *sport favori »*, dit très tranquillement cet intrépide. *« Je ne dirais pas que je n'ai pas peur en planeur, mais ce n'est pas mon souci. Il faut ralentir dans l'air ascendant et jouer de l'air descendant. Tout est stratégie. Quand un gros orage tombe sur votre voilier, il y a des moments où vous avez peur. Il s'agit de réfléchir et d'agir au mieux avec ses moyens. »*

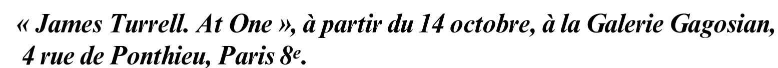
Il revient à Paris, cet automne, après une longue absence, avec deux expositions concomitantes, à la Galerie Gagosian et chez Almine Rech. Il eut une grande exposition au Musée d'art moderne de Paris, en 1983-1984. Autant dire un siècle. Aujourd'hui, si l'on veut expérimenter un *Skyspace* de James Turrell, il faut aller chez Bernar Venet au Domaine du Muy, dans le Var. Turrell qui l'a piloté de loin, avec une précision démoniaque, va *« enfin le découvrir à l'occasion de sa venue en*

“JE ME SOUVIENS DU TEMPS IMPARTI AU VISITEUR DEVANT *LA JOCONDE*, QUAND ELLE EST VENUE À LOS ANGELES, EN 1963, UN PRÊT HISTORIQUE. J'AI FAIT LA QUEUE LONGTEMPS ET J'AI ÉTÉ PROPULSÉ TRÈS VITE HORS CHAMP. TEMPS FACE À L'ICÔNE : 14 SECONDES ! ”

France ». Perfectionniste, Bernar Venet entretient méticuleusement cette fragile sculpture ouverte au chaud, au froid, au vent et à la pluie. *« Mon retour est induit par l'effervescence de Paris, après le Brexit qui éloigne Londres, avec le contexte des élections américaines qui préoccupent le pays. Paris a son heure »*, estime ce géant américain auquel le Guggenheim consacra une exposition au rayonnement irréel en 2013, la première à New York depuis 1980.
Être qualifié d'« artiste de la lumière » ne le fatigue-t-il pas ? Il rit. *« C'est un compliment que j'apprécie. J'utilise la lumière comme un matériau pour canaliser la vitesse de la perception. »* Des commentaires qui l'agacent ? *« J'ai des détracteurs, comme toute personne qui a une vision qui n'est pas celle des autres. Mais cela ne me concerne pas. Je lis parfois ce qui est écrit à mon sujet*, répond ce taiseux. *Je m'exprime à travers mon art, pas par les mots. C'est mon art qui incarne ma performance. »* Se sent-il singulier dans le monde sonnant et trébuchant de l'art contemporain ? *« Je ne me sens pas différent de l'artiste de mes débuts. C'était un temps où l'art avait de grandes ambitions, je faisais partie de cet élan. Aujourd'hui, l'art contemporain est dominant. Il suffit d'un avis déterminant sur un jeune artiste, et son compte Instagram explose. Je me sens toutefois bien dans mon époque. L'art est partout, mais il a sa juste place. »*

APPORTER « UN PEU DE SPIRITUALITÉ AU MONDE »

Ses premiers travaux avec la lumière commencent en 1966 dans son studio de Santa Monica. Il appartient alors au groupe d'artistes Light and Spac, qui comprend quelques grands utopistes de l'art : Robert Irwin, le plus ancien, mort en 2023 à 95 ans, qu'exposa le Mac Lyon en 2017 ; Mary Corse, 79 ans, artiste entre peinture et lumière, entre expressionnisme abstrait et minimalisme, exposée au Whitney Museum de New York et défendue par la puissante Pace Gallery ; et Doug Wheeler, 85 ans, sorte de prophète en blanc que le Fond régional d'art contemporain de Lorraine invita en 2016 à Metz. Mais James Turrell, par son approche holistique de l'art, a une aura particulière. Elle touche à l'universel. Elle repose sur son approche de la lumière qui utilise l'architecture dans ses *Skyspaces*, depuis les années 1970, pour définir un cadre au-dessus duquel défilent le ciel et toutes ses variations de couleurs.
Il reconnaît que son héritage quaker *« a eu une grande influence sur son attraction pour l'abstraction »*. *« J'aimerais croire que j'ai apporté un peu de spiritualité au monde. Mais, en fait, tout dépend du spectateur qui vient avec ses propres croyances, son histoire, ses propres goûts et rejets. C'est de l'art, pas une religion ! »* L'humour, distillé à froid, est son armure. Quand son projet *Roden Crater* sera-t-il enfin achevé ? *« J'ai toujours dit que j'aurais fini en l'an 2000, j'y travaille ! C'est le projet d'une vie, c'est toute ma vie… Avec le Covid, j'y ai vécu les quatre dernières années. Tout était vraiment confiné aux États-Unis. J'ai donc pu y travailler in situ. Et comme le site est clos, on a pu continuer de construire pendant le confinement, malgré les difficultés : nous avons perdu deux de nos ouvriers, victimes du Covid. Je n'ai pas de date d'achèvement du projet, cela dépend aussi des fonds que j'arriverai à attirer. Pour l'heure, tout va très bien. »*
Ses projets, essaimés aux quatre coins du monde, sont autant de petits miracles de l'esprit humain qui plongent le visiteur dans l'expérience du Slow Art : son *Skyspace* du Museum San s'ouvre sur le ciel de la Corée du Sud (*Twilight Resplendence*, 2012) dans une vallée privée rendue à la beauté de la nature ; ses installations spectaculaires sur l'île japonaise de Naoshima, près de Kobe, culminent avec l'hôtel Oval où les privilégiés poursuivent la soirée, voire la nuit sous les étoiles ; de son *Irish Sky Garden,* ouvert en 1992, dans le Liss Ard Estate à Cork en Irlande, à celui, associé à une piscine qui conduit à l'illumination, des mécènes et collectionneurs Norah et Norman Stone dans Napa Valley, James Turrell recrée cet émerveillement de l'homme à l'aube du monde… Comme s'il découvrait son premier arc-en-ciel, son premier nuage, sa première nuit étoilée. James Turrell n'est pas le magicien qui dévoile ses tours, mais plutôt celui qui s'éclipse derrière cette apparition où la couleur ne connaît plus de frontières.


« James Turrell. At One », à partir du 14 octobre, à la Galerie Gagosian, 4 rue de Ponthieu, Paris 8e.
« James Turrell », du 14 octobre au 21 décembre, à la Galerie Almine Rech Paris Matignon, 18, avenue Matignon, Paris 8e.


« Skyspace » au Museum of Contemporary Art de Scottsdale, en Arizona, 2001.


«Knowing Light», 2007.

JAMES TURRELL, PHOTO MIKE BRUCE. AVEC L'AIMABLE AUTORISATION DE L'ARTISTE ET DE GAGOSIAN ; ERIC MARTIN/FIGARO MAGAZINE



GILLIAN LAUB/NYT-REDUX-REA

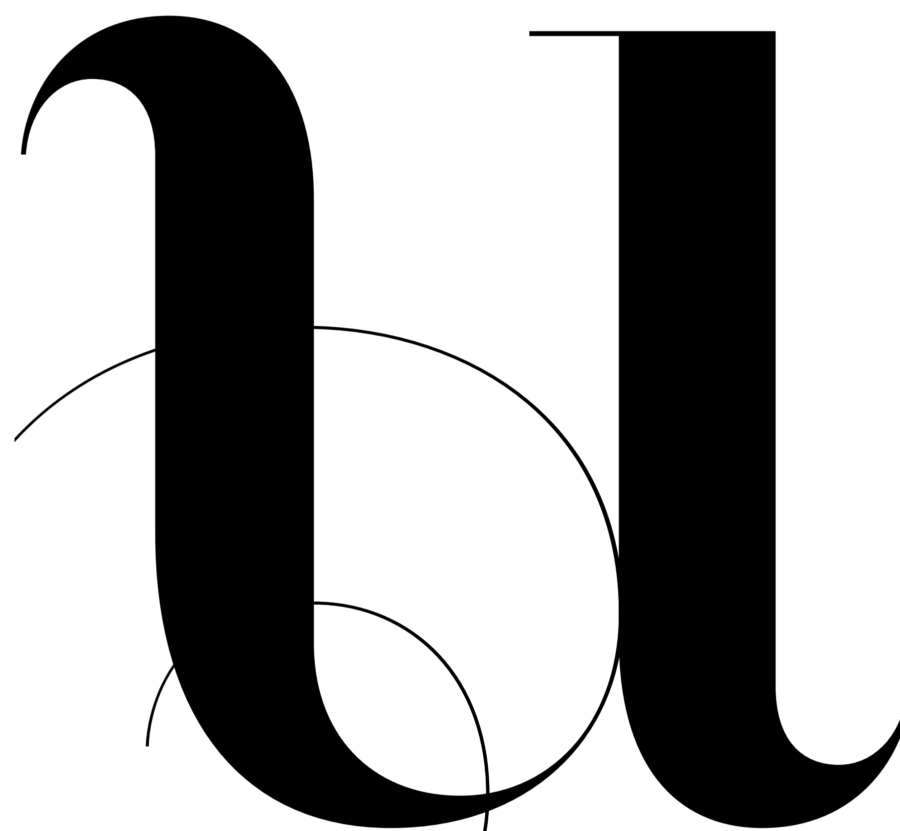
Annie Leibovitz photographiée dans sa cuisine à Rhinebeck, petite commune du nord de l'État de New York, en octobre 2021.



Annie Leibovitz Le film d'une vie

Désormais Immortelle depuis son intronisation sous la coupole de l'Académie des beaux-arts, la grande photographe américaine a su toujours se réinventer entre deuil amoureux, faillite et controverses. Retour sur une carrière dessinant un destin exceptionnel.

par Fabrice Gaignault



Elon Musk, Hawthorne, California, 2015.

Simone Leigh, Brooklyn, New York, 2023.

Louise Bourgeois, New York, 1997.

Une épée. Une épée qui *« peut parer les coups, esquiver les attaques avec le sourire, surtout face à toute tentative visant à pénétrer ses défenses »*. Une épée qui « *ne révèle pas rapidement ou aisément sa vraie nature et use, pour cela, de nombreux stratagèmes subtils* ». C'est par ces métaphores chevaleresques que cette fine lame d'Anna Wintour célébrait son amie en mars dernier lors de sa réception à l'Académie des beaux-arts. Il est vrai qu'Annie Leibovitz tient davantage du mousquetaire intrépide et cash que de la retorse et fielleuse Milady de Winter. Est-ce dû à son enfance auprès d'un père lieutenant-colonel de l'US Army qui imprimera en elle une attitude de combat considérée comme un des beaux-arts ? Du judaïsme familial, elle retient que rien n'est jamais acquis lorsque votre peuple doit sans cesse se battre pour sa survie. Anna-Lou Leibovitz est née en 1949 dans le Connecticut. À chaque fois que leur père était transféré vers une autre base, les six enfants et leur mère se serraient dans la voiture paternelle et prenaient la route jusqu'à leur nouveau point de chute. *« Nous avons dû déménager au moins huit fois*, se souvient la photographe lors de son discours de réception. *Ma sœur Susan affirme que la vitre de la voiture familiale a été mon premier cadrage. »* C'est sur une base des Philippines, en pleine guerre du Vietnam, que l'enfant prend son premier cliché.

Plus tard, bien plus tard, alors qu'elle suit des études d'art à San Francisco afin de devenir professeur, elle a soudain la révélation lors d'un cours de photographie : c'est dans cette discipline qu'elle souhaite désormais faire carrière. Le souhait chez Annie Leibovitz n'a rien d'une vague promesse éthérée, c'est un ordre qu'elle se donne à elle-même. Appliquée, bosseuse, entêtée, maniant aussi bien l'objectif que les monographies et les catalogues des maîtres intimidants, la jeune femme effectue son premier voyage à Paris alors qu'elle est encore étudiante. *« J'avais mon premier appareil photo avec moi*, poursuit-elle. *Je me vois encore debout sur ce pont des Arts, enchantée de découvrir qu'il s'agissait de l'endroit précis où Cartier-Bresson avait pris une photo. C'est son travail qui m'a fait devenir photographe. »* Grande et costaude, celle qui passera quelques mois en 1969 dans un kibboutz, affiche une énergie de sabra. Diplôme en poche, armée de son Mamiya RZ67, elle se lance dans la photo comme on part au combat. Elle persuade Jann Wenner, le

"FAIRE DES PORTRAITS M'A DONNÉ TOUTE LATITUDE DE CHOISIR UN ANGLE, D'AVOIR UNE OPINION… DE RACONTER DES HISTOIRES"



ANNIE LEIBOVITZ ; GILLIAN LAUB/NYT-REDUX-REA

rédacteur en chef du magazine *Rolling Stone*, de la faire travailler. Sa première image, plébiscitée, est un portrait de Grace Slick, la chanteuse du groupe de rock Jefferson Airplane. Elle y restera dix années, contribuant, par ses portraits « différents » de rock stars, à élargir le lectorat de ce magazine spécialisé dans les musiques populaires. *« Ma vie filait d'un travail vers un autre. J'ai photographié des concerts sans entendre la musique, tout ce que je devais faire était de voir à travers mon appareil photo. »* Au total, Leibovitz ne réalisera pas moins de 142 couvertures de *Rolling Stone*. Devant son objectif ? Un mix de Hollywood, de rock, d'art et de littérature, d'Arnold Schwarzenegger à Tina Turner, de Norman Mailer à Bob Dylan, de Mohamed Ali à Andy Warhol… Elle sait aussi aborder avec succès les rives du reportage, comme, en 1972, le lancement d'Apollo 17, le dernier vol habité de la Nasa sur la Lune et, deux ans plus tard, les adieux de Nixon à la Maison-Blanche, à la suite du scandale du Watergate. L'un de ses faits les plus marquants (et traumatisants) est la séance de shooting de John Lennon (nu) dans les bras de Yoko Ono (habillée), cinq heures avant l'assassinat du Beatles en décembre 1980. *A day in the life.*

PRENDRE PARTI, CHOQUER MÊME

Son arrivée, en 1983, au sein du groupe de presse Condé Nast va peu à peu modifier sa vision du portrait. Ces sujets deviennent objets de mises en scène appuyées, presque baroques dans leurs excès de la gestuelle. Là aussi, sa patte si personnelle va presque cannibaliser le magazine qui l'emploie, en l'occurrence *Vanity Fair*, au point qu'il est difficile de songer à l'un sans penser à son « artiste » maison. Trois exemples signés Vanity Annie : Demi Moore enceinte et nue, Whoopi Goldberg dans un bain de lait, le champion olympique Bruce Jenner célébrant sa nouvelle identité de femme trans en lingerie… Autant de spectaculaires mises en application de son antienne favorite : *« Un photographe doit prendre parti. »* Au point, parfois, de choquer comme ce sera le cas avec sa cover du *Vogue US* figurant le joueur de basket LeBron James dribblant d'une main et tenant fermement de l'autre la blonde Gisèle Bündchen, tout en rugissant tel un fauve affamé. C'en était trop pour certains, hurlant au racisme… Annie Leibovitz, bien sûr, ne voit aucun King Kong dans son image. Juste une envie de contraste entre la force brute et la sensualité douce. *« Faire des portraits m'a donné toute latitude de choisir un angle, d'avoir une opinion, d'être conceptuelle et de raconter des histoires. »* Pour cette fonceuse instinctive, la photographie, c'est la vie en son ensemble, son énergie à fleur de peau, ses moments évanescents, sans sous-titres tirés par les cheveux. Ruinée après avoir été incapable de rembourser un emprunt faramineux de 24 millions de dollars, Leibo la cigale saura rebondir comme toujours en acceptant beaucoup de commandes alimentaires, parfois trop. Remise sur pied, elle se consacre à ses trois jardins secrets : l'essayiste et écrivain Susan Sontag, l'amour de sa vie envolé en 2004 qui la laisse inconsolée, ses trois filles Sarah, Susan et Samuelle, et sa maison de Rhinebeck, au bord de l'Hudson. Sur les murs, des œuvres de ses photographes préférées, de Lynn Davis la « portraitiste » des icebergs, au très radical David Wojnarowicz, en passant par Barbara Morgan dont elle possède une splendide image de la danseuse Martha Graham en mouvement. « *Cette maison*, confie Anna Wintour, *est l'endroit qu'elle préfère au monde, peut-être parce que c'est là que ses trois filles ont grandi et ont joué, dans les potagers, au milieu de ses poules et autour de l'étang dans lequel elles se baignaient…* » J'avais pu découvrir au printemps dernier à Paris, lors de l'exposition « Ikea + », une série réalisée par la photographe intitulée *Life at Home*, mettant en scène vingt-cinq portraits d'anonymes au sein de leur domicile, à travers le monde. Derrière ces images d'intérieurs hétérogènes, une seule leçon : *« Le pouvoir de la photo, celui de partager notre expérience avec les autres au-delà des différences de temps, de géographie, d'éducation ou de croyance. »* Hypothèse plausible : Annie Leibovitz voit d'un œil qui sent. Le jour précédant le vernissage, sur les lieux du montage de l'exposition, je m'étais faufilé pour interroger en aparté cette célébrité surprise mais bien disposée, quand avait surgi une cerbère maison peu accommodante. Questions restées par la force des choses sans réponses intéressantes. Je pensais aux après-midi passés avec Robert Doisneau à converser, dans des transats sous le soleil du Sud. Autre temps. Un jour, qui sait, avec Annie dans sa maison de Rhinebeck. Définitivement peut-être.

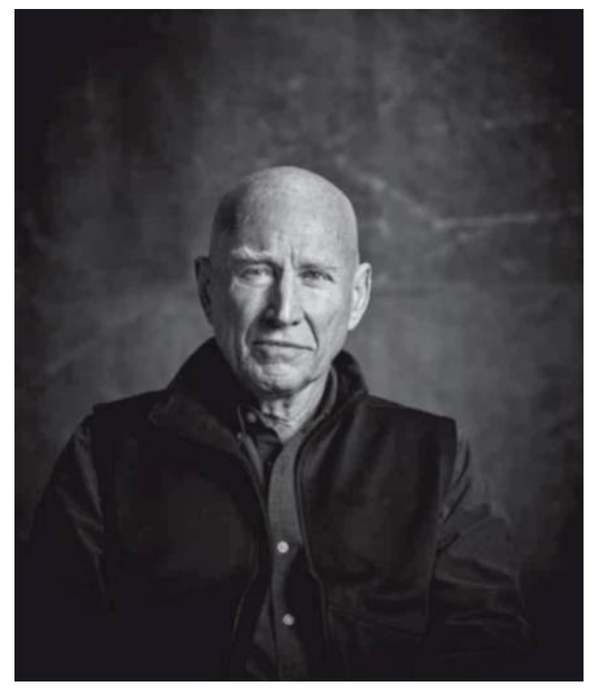


DOMINIQUE BOURGOIS

ÉDITRICE

"Nous avons établi une relation quasi familiale"

"J'ai rencontré Annie à New York par mon amie Susan Sontag, la célèbre écrivaine et essayiste américaine que je publiais alors. Susan a été l'amour de sa vie. Lorsque Victoire, ma fille, a voulu changer d'horizon professionnel, elle est partie s'installer à New York et a travaillé deux ans auprès d'Annie, en s'occupant notamment de ses archives, en partie rachetées plus tard par Maja Hoffmann. Victoire s'était notamment occupée de préparer la merveilleuse exposition de 2021 à Luma, qui fait date et qui réunissait 3000 tirages de ses treize premières années de travail. Après la disparition de Susan avec laquelle Annie aura vécu une relation tumultueuse, j'ai commencé à beaucoup la voir. Nous avons établi avec le temps une relation quasi familiale. Annie possède son caractère, parfois difficile, c'est certain, mais c'est selon moi une qualité qui signe son perfectionnisme. Il est d'ailleurs étrange de constater que cette exigence teintée d'autoritarisme est en règle générale reprochée aux femmes, rarement aux hommes… Certains en ont beaucoup voulu à Annie d'avoir publié les photos de Susan sur son lit de mort, vêtue d'une magnifique robe Fortuny. Cela ne m'a pas du tout choquée, parce que j'ai compris qu'elle avait voulu offrir au monde sa compagne, enfin apaisée après des jours d'agonie, comme un acte d'amour qu'elle partageait. Il y a, c'est certain, une part de maladresse chez Annie qui peut être abrupte dans ses décisions ou ses rapports aux autres ; en revanche, elle manie les concepts avec une grande agilité. En outre, elle est toujours d'un grand respect face aux gens qu'elle photographie. Elle ne les oblige jamais à faire quelque chose qu'ils n'aiment pas. Annie est unique dans sa façon de « sentir » les célébrités, de capter les qualités, mais aussi les faiblesses de ses modèles, de trouver la mise en scène idéale en prenant soin de la personnalité de chacun, comme, par exemple, les portraits de trois ex-premières dames américaines – Hilary Clinton, Michelle Obama ou encore, dans un genre plus clinquant, Melania Trump."



SEBASTIAO SALGADO

PHOTOGRAPHE

"Elle a joué les commissaires-priseurs en soutien à ma fondation"

"Ma première rencontre avec Annie, je ne m'en souviens plus vraiment… Mais je pense que c'était lorsque je collaborais moi-même au magazine *Rolling Stone,* il y a une trentaine d'années. J'aime le pouvoir qu'elle a dans le monde de la photographie. Ce n'est pas un pouvoir gratuit, mais il repose sur une vision très intéressante de la façon de décrypter son pays, ce qui est plus important à mes yeux que ses portraits de célébrités que nous connaissons tous. Depuis ses débuts à *Rolling Stone,* qu'elle a d'ailleurs grandement contribué à hisser au top des magazines, Annie a complètement intégré les fonctions historiques de son pays, que ce soient les manifestations contre la guerre du Vietnam ou les mouvements en faveur des droits civiques. Elle est, à mes yeux, une artiste à part par sa puissance de travail hors norme. Je peux affirmer que nous sommes amis, mais j'ai bien cru une fois que cette amitié allait être malmenée. Nous étions partis quelques jours avec un groupe de copains dans sa très belle maison, située au nord de l'État de New York, afin de lui donner un coup de main pour l'entretien du bâtiment et du jardin. J'avais décidé que ma participation consisterait en prises de vues de sa maison et de son environnement avec mon Leica. Il était convenu qu'à mon retour à Paris, je donne à développer mes bobines et que je lui expédie ensuite un choix tiré sur papier. Le type du labo s'est endormi pendant l'opération, et tous mes négatifs ont été cramés. C'était un bide total : je n'ai jamais pu lui envoyer les photos qu'elle attendait fébrilement. Elle ne m'en a pas voulu, enfin c'est ce qu'elle m'a toujours dit, mais c'était quand même très chaud ! *(Il rit)* Je suis à la tête d'une association de défense de l'Amazonie, et nous avons toujours besoin de fonds. Lors d'une vente de photos provenant de dons de photographes célèbres, organisée à New York chez Sotheby's, Annie a tenu à jouer elle-même au commissaire-priseur afin de faire monter les enchères de ses propres images parce qu'elle trouvait trop mou le type au marteau. Résultat : des 150 000 dollars estimés, ses photos se sont envolées pour un montant de 450 000 dollars ! C'est tout Annie, cette scène : l'énergie et la générosité."



ANNA WINTOUR

DIRECTRICE ÉDITORIALE MONDIALE DE VOGUE

"Personne ne travaille plus dur qu'elle !"

"J'ai rencontré Annie Leibovitz à mon arrivée chez Condé Nast, en 1988. Elle travaillait alors surtout pour *Vanity Fair.* Je connaissais bien sûr ses portraits époustouflants, ainsi que les photos plus anciennes pour le magazine *Rolling Stone* des années 1970. J'ai été prudente au début vis-à-vis d'elle, mais j'ai vite compris qu'elle s'intéressait aussi à la mode, et à la fin des années 1990, je lui ai demandé de shooter la couture à Paris avec Kate Moss. À partir de là, notre collaboration a décollé. Personne ne travaille plus dur qu'Annie. Personne ne se fixe des normes plus élevées. Et par conséquent, elle peut être sa critique la plus sévère, mais vous savez que vous obtiendrez à chaque fois quelque chose de spécial et d'historique. Et vous avez de ses nouvelles lorsqu'elle est en mission ! J'adore tous les SMS, courriels et appels que je reçois avant et pendant ses shootings : ils témoignent de son enthousiasme et de sa passion pour ce qu'elle fait. Son travail est entièrement axé sur la narration, rien que la narration. Annie crée des personnages, des intrigues, des drames. C'est ainsi qu'elle pense. Son esprit est toujours en mouvement. Et ses portraits de musiciens, de célébrités, d'hommes politiques, de chefs d'État fonctionnent de la même manière. Ils racontent une histoire sur chaque sujet, parfois en une seule image. Mon histoire préférée concerne la fois où Annie a été invitée au palais de Buckingham en 2007 pour photographier la reine Élisabeth II. Celle-ci est arrivée avec cinq minutes de retard en portant un diadème, ce qui n'était pas prévu par Annie qui prépare soigneusement chaque détail de ses séances. Intrépide comme d'habitude, Annie a demandé à la reine de l'enlever afin que l'image soit *« moins habillée »,* c'est l'expression qu'elle a employée devant Sa Majesté. *« Moins habillée ! »,* s'est exclamée la reine, quelque peu interloquée, avant d'ajouter avec humour : *« Qu'entendez-vous par là ? »* Elles se sont finalement bien entendues. Au point qu'Elisabeth l'invita des années plus tard à venir réaliser son portrait à Balmoral. Ce sont des images inoubliables."

Anna Wintour est également directrice des contenus éditoriaux de Condé Nast.

OLIVIER ROLLER/FEDEPHOTO ; RENATO AMOROSO ; MARECHAL AURORE/ABACA



Les lignes incurvées de la toiture du pavillon évoquent les courbes de la bouteille de champagne.





Sou Fujimoto devant le pavillon Nicolas Ruinart à Reims.

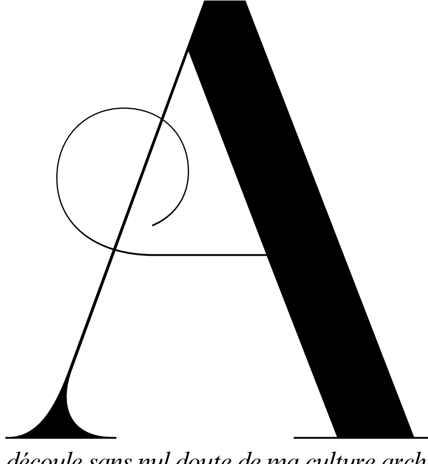
DESIGN

SOU FUJIMOTO

L'effervescence créative

L'un des architectes les plus intéressants du moment signe pour Ruinart, à Reims, un pavillon aérien et poétique. Une construction phare, destinée aux visiteurs désireux de découvrir la maison de champagne et ses cuvées de prestige.

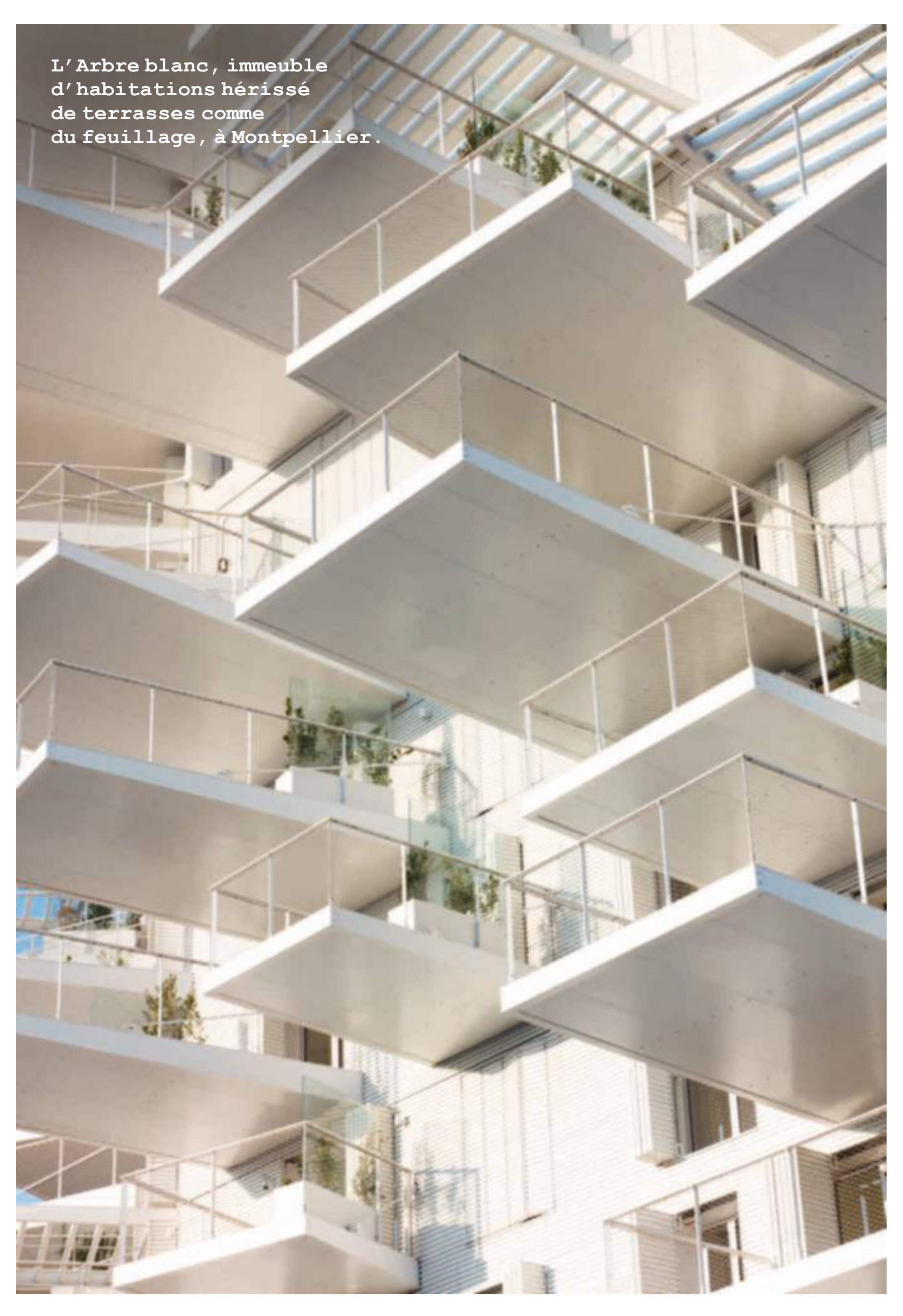
par Cédric Saint André Perrin



Au cœur de Reims, sur la butte Saint-Nicaise, entre les ailes en U de son bâtiment historique abritant aujourd'hui encore des ateliers de tirage, la maison de champagne Ruinart inaugure un nouveau pavillon de réception immaculé, lumineux et aérien de 1 400 mètres carrés. Sa façade en verre est sérigraphiée d'une effervescence de bulles, motif pétillant qui, outre sa fantaisie décorative, permet de filtrer les rayons solaires. Son toit incurvé s'inspire, lui, des courbes de la célèbre bouteille de spiritueux. *« Le choix de formes légèrement dissymétriques découle sans nul doute de ma culture architecturale japonaise,* avance Sou Fujimoto à qui l'on doit cette construction. *Au Japon, les maisons traditionnelles ne sont jamais développées dans une logique de régularité. Prévalent plutôt des effets de surprises, des décrochages visuels qui insufflent leur dynamique aux bâtiments. »* Sorte de cube minimal érigé en pierre de Noyant, une roche calcaire crème, incrustée de coquillages, provenant d'une carrière de la région, le pavillon Nicolas Ruinart – baptisé au nom du fondateur de la plus ancienne maison de champagne – rend hommage aux crayères de Reims. Sa modernité tranche avec les bâtiments existants du XIXe siècle à l'esprit écuries de cavalerie. *« L'idée de faire dialoguer architecture contemporaine et construction historique me semble une spécificité typiquement française,* explique Sou Fujimoto. *C'est quelque chose que l'on se permet moins aisément au Japon. Mais pour être franc, œuvrer au Japon, en France ou ailleurs n'est pas vraiment un sujet ; chaque projet dépend des besoins des clients, d'un contexte historique, du climat et des modes de vie locaux, ce qui requiert des réponses adaptées, et donc à chaque fois différentes. »*

Né à Hokkaido en 1971 et diplômé en 1994 de la faculté d'ingénierie de Tokyo, Sou Fujimoto fonde en 2000 son agence japonaise qu'il double en 2015 d'une antenne parisienne lui permettant de répondre à l'engouement grandissant pour son travail. Il est en

ALICE JACQUEMIN ; CYRILLE WEINER ; IWAN BAAN ; CHLOE LE RESTE


L'Arbre blanc, immeuble d'habitations hérissé de terrasses comme du feuillage, à Montpellier.


Final Wooden House, en poutres de bois, à Kumamoto.


Le pavillon immaculé de la Serpentine à Londres en 2013.


"CHAQUE PROJET DÉPEND DES BESOINS DES CLIENTS, D'UN CONTEXTE HISTORIQUE, DU CLIMAT ET DES MODES DE VIE LOCAUX, ET REQUIERT DES RÉPONSES ADAPTÉES, DIFFÉRENTES"

effet l'auteur de L'Arbre blanc, un ensemble de logements inspiré d'un arbre et hérissé de vastes terrasses en porte-à-faux, façon feuillage, inauguré à Montpellier en 2019. Cette folie architecturale de dix-sept étages, dressée face au fleuve le Lez, invite à une façon nouvelle de vivre, tout autant dedans que dehors. Sou Fujimoto livrait également en 2023 le bâtiment d'Enseignement mutualisé de l'École polytechnique de Saclay. Un pôle d'enseignements paysagé, comme un arbre habité, déployant de multiples passerelles, des salles flexibles et atriums qui permettent des interactions et de nouvelles approches de l'apprentissage. *« Traditionnellement, dans les universités, les professeurs sont perchés sur des estrades face à des élèves placés, eux, dans des amphithéâtres. Cela ne répond plus aux modes de communication actuels où les rapports humains sont plus fluides, moins hiérarchisés et plus déstructurés. On ne se forme plus de la même façon, on retient des informations glanées ici et là, venant d'une multitude d'interlocuteurs, et cela dans la vie même, pas uniquement sur Internet. Il fallait donc penser un bâtiment privilégiant d'autres types d'interférences à travers des espaces plus déconstruits. »*
Sou Fujimoto est réputé pour ses bâtiments aériens, immaculés, lumineux, jouant sur les pleins et les vides. Des projets, où l'on retrouve, tel un fil rouge, son obsession pour la nature. *« J'ai grandi sur l'île d'Hokkaido avant de partir vivre à Tokyo à l'âge de 14 ans. De par leur échelle, leur densité et leur caractère anarchique, les ruelles de la capitale bordées de maisonnettes en bois m'évoquaient une petite forêt. Je fais d'ailleurs souvent un rapprochement entre ville et forêt ! »* À Paris, ce qui aurait dû être son projet phare, une forêt habitée enjambant le périphérique porte Maillot, composée de 127 logements, 27 589 mètres carrés de bureaux, un hôtel, une gare routière, et plantée de 1 000 arbres, ne sortira jamais de terre. Lancé en 2016 dans le cadre de « Réinventer Paris », le programme a été stoppé par le tribunal administratif. Trop polluant, car placé au-dessus du périphérique.
Si, à ses débuts, le bâtisseur œuvre en priorité sur de petits espaces au Japon, il se fait remarquer en remportant trois années de suite le prix Architectural Review Awards, décerné aux personnalités émergentes dans le monde de l'architecture. En 2013, il signe le pavillon de la Serpentine Gallery à Londres, au cœur du parc de Kensington. Cette installation éphémère, ouverte sur le paysage, composée d'une armature géométrique en acier, tout en transparence et légèreté, le révèle au monde. S'ensuivent moult projets internationaux. La Maison de la musique de Hongrie, à Budapest, nichée parmi les arbres d'un parc, au toit flottant ondulé et percé d'excavations, invite enfants et adultes à des expériences mélodiques. Sa façade recouverte d'un rideau de verre rend le bâtiment translucide, brouillant les frontières entre espaces intérieur et extérieur – une constante dans son travail.
Il faudra attendre 2025 pour découvrir la très spectaculaire structure de 60 000 mètres carrés, d'une circonférence de 2 kilomètres, encerclant le site de la prochaine exposition universelle dans la baie d'Osaka. Libre interprétation des constructions traditionnelles japonaises, cet anneau en bois qui accueillera des galeries et un toit promenade constituera la principale voie de circulation du site. *« Toujours, je cherche à créer des lieux de vie permettant une multitude d'actions, de fonctions et d'usages. Leur forme architecturale est souvent assez simple au premier abord, mais elle tend à se complexifier dans leur organisation, avec des imbrications d'espaces répondant à différents usages. »* Ainsi, le hall d'entrée du pavillon Nicolas Ruinart joue sur un contraste entre une zone sombre et étroite – à la façon des couloirs reliant les crayères – et un espace baigné de lumière, vaste plateau s'ouvrant sur le panorama d'un parc paysagé, un bar à champagne, une boutique et une terrasse. Une architecture riche de surprises.

Le 4, rue des Crayères de la Maison Ruinart, à Reims, ouvert 7 jours sur 7 à partir du 5 octobre. Entrée libre pour le jardin de sculptures et le pavillon Nicolas Ruinart, de 11 heures à 23 heures. Visites des crayères sur réservation. Ruinart.com



« Il y a enfin de la place pour des voix qui ne sont pas des "voix" »,
se réjouit cette fan des Rita Mitsouko.

DÉCOUVERTE

SOLANN

Une autre voix

Cette sylphide brune aux grands yeux noirs, à peine 24 ans, est la révélation française des derniers festivals de musique. Venue du théâtre, elle mêle timbre cristallin et textes puissants et s'autodéfinit comme une « sorcière réconfortante ». La sortie de son premier album devrait bientôt confirmer les débuts prometteurs de cette discrète déterminée.

par Olivier Nuc / photo Fanny de Gouville

Solann n'a pas encore sorti son premier album, mais elle est déjà une habituée des plus prestigieux festivals de chansons de notre pays. Présente à l'affiche du Printemps de Bourges en avril dernier, elle figurait en bonne place parmi les invités des dernières Francofolies de La Rochelle. Le prénom de cette jeune chanteuse figure avec insistance ces derniers mois dans la catégorie révélation. *« C'est la première année où je fais de la scène et c'est dingue de me retrouver là tout de suite. Assez intimidant aussi. »* Souriante, gracile et avenante, la jeune artiste évolue avec sérénité et grâce dans l'environnement musical. Pourtant, cette fille discrète ne se destinait pas au départ à la chanson, mais au théâtre. C'est à la faveur du confinement de 2020 qu'elle a changé de cap. *« Tous les théâtres étaient fermés, il fallait que je trouve un moyen de m'exprimer »,* lâche-t-elle. C'est alors qu'elle a commencé à chanter en langue française. Activité thérapeutique au départ, le chant est devenu son moyen d'expression favori. Venue du théâtre, la demoiselle a très vite écrit des histoires, puis des chansons. Aujourd'hui, sa voix est un baume apaisant pour ceux qui l'écoutent. Et ils sont de plus en plus nombreux. Son nom se propage avec insistance, ce qui ne manque pas de l'intriguer.

Elle attribue sa passion du chant à sa mère, qui a longtemps fait du cabaret et des comédies musicales. *« Pendant longtemps, je copiais les divas que ma mère écoutait : Nina Simone, Aretha Franklin, Christina Aguilera. Ensuite, j'ai découvert des femmes qui chantent davantage dans la douceur, comme Stacey Kent ou Lisa Ekdahl. »* Après avoir trouvé sa « voix » et défini ce qu'elle avait envie de raconter, Solann s'est lancée, avec le soutien du producteur et co-compositeur Marso. *« J'ai un peu trop d'ego pour laisser quelqu'un signer les textes avec moi »,* avoue-t-elle. Dans ses écrits, la jeune femme n'hésite pas à se dévoiler. *« Lors de mon concert parisien de janvier dernier, toute ma famille m'a entendue chanter des morceaux nouveaux. Je me suis dit que ça devait être un choc pour eux. Il y a eu quelques discussions houleuses ensuite… »,* explique-t-elle.

« LES CONCERTS ME FAISAIENT PEUR, MAIS JE COMMENCE À APPRÉCIER »

Après Zaho de Sagazan ou Clara Ysé, révélées ces dernières années, Solann apporte sa singularité à une scène qui se féminise à vitesse grand V. Cette fan des Rita Mitsouko se réjouit : *« Il y a enfin de la place pour des voix qui ne sont pas des "voix". J'écoute tout le temps de la musique, je ne peux pas sortir sans : c'est ma bulle. »*

Ces derniers mois, le rythme de la jeune femme s'est considérablement accéléré. *« J'ai bénéficié d'opportunités auxquelles je n'aurais jamais cru. J'ai eu la chance de faire la première partie d'Angus et Julia Stone. Et j'ai même pu chanter avec eux »,* dit-elle avec un grand sourire. C'est sur le standard de Joe Dassin, *Les Champs-Élysées*, que les deux Australiens ont donné la réplique à la Française. *« Un vrai bonheur »,* résume-t-elle. Il y a fort à parier que Solann, qui sera à l'Olympia le 9 avril 2025, deviendra à son tour une valeur sûre. *« On m'a demandé dans quelle salle je voulais vraiment chanter. Le tout premier concert que j'avais vu, à l'âge de 10 ans, c'était Renan Luce à l'Olympia, alors cette salle s'est imposée. »*

En attendant, la musicienne garde la tête froide et soigne l'écriture des chansons qui composeront son premier album. Après des vacances au mois d'août – ses premières depuis longtemps –, elle a fait le tri parmi les morceaux déjà terminés. *« C'est un problème de bienheureux : il vaut mieux en avoir trop que pas assez. Je suis très heureuse de ce qu'on va raconter, je commence à écrire la suite aussi, et ça me fait du bien. »*

Solann entretient le mystère quant à l'avancement réel de son disque. Elle peaufine, cherche, aménage, agence les chansons avec un degré d'exigence peu ordinaire. *« Si je pouvais sortir le disque aujourd'hui, je le ferais. Enfin, je ne sais pas,* hésite-t-elle. *Je suis pressée de voir tout ce qui va aller avec la musique, creuser les idées pour savoir comment la présenter, sous quel angle… c'est-à-dire toute la production visuelle. »* Solann est pressée, mais pas consciente d'être attendue pour autant. Malgré les sollicitations dont elle est l'objet, elle ne se sent pas particulièrement désirée. *« Je n'ai pas le temps d'avoir cette impression. »* Pourtant, il y a les festivals, le public, les journalistes, la maison de disques… *« Dans un festival, les gens ne viennent pas pour moi. Je passe avant Olivia Ruiz et Shaka Ponk, dont les fans sont très patients. Ça me fait plaisir de découvrir un autre public, qui est adorable et qui joue le jeu »,* dit-elle, pas dupe.

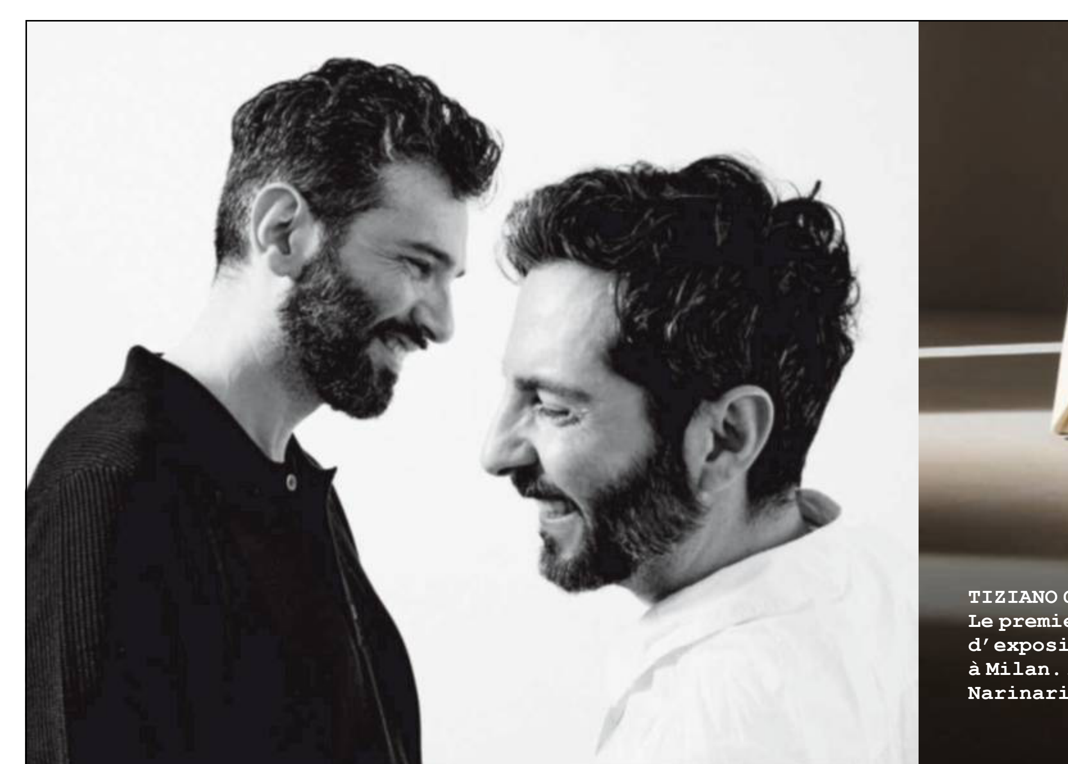
Solann a longtemps été paralysée par le trac avant de monter sur scène. *« Ça me faisait vraiment peur. Mais je commence à apprécier. Avant, je voyais cela comme un moment de souffrance et de douleur. Maintenant, je m'amuse beaucoup plus »,* reconnaît-elle, allant jusqu'à employer le terme d'euphorie : *« Ce sont des événements survenus dans ma vie personnelle qui m'ont fait prendre du recul. Je peux faire ce que je veux, les gens m'écoutent, me soutiennent et me donnent des choses. Ce n'est pas grave de rater un concert.* » Solann apprend progressivement à lâcher prise. *« À chaque fois, je veux surprendre le public, je n'ai pas envie de donner toujours la même chose. J'ai tout le temps envie de faire mieux. »*



DAVID LOPEZ QUINCOCES ET FRANCESCO MEDA
Le premier est designer, le second décorateur. Ensemble, ils ont pris la direction artistique d'Acerbis, l'un des plus anciens éditeurs italiens, qui revient sur le devant de la scène avec des rééditions pointues. Des créations seventies sélectionnées et revisitées, à l'instar de ce meuble modulable Free System.



ELISA OSSINO
Architecte et designer d'origine sicilienne, elle fonde son studio en 2006. Et conçoit des intérieurs résidentiels et commerciaux, des produits et des projets scénographiques. Son travail combinant abstractions géométriques et univers métaphysique a séduit l'éditeur De Padova.





TIZIANO GUARDINI ET LUIGI CIUFFREDA
Le premier vient de l'univers de la mode, le second a été scénographe d'exposition. Ils ont fondé le studio portant leurs noms en 2020 à Milan. À quatre mains, ils ont dessiné pour B & B Italia le fauteuil Narinari résolument sculptural, leur premier opus pour l'éditeur.

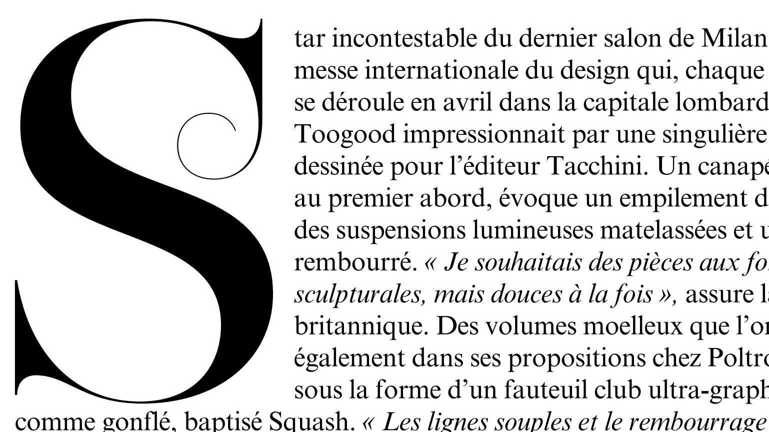
ALBERTOSTRADA ; TOMMASO DEL PANTA ; SDP ; DAVIDE GALLIZIO ; GIONATA XERRA

PHÉNOMÈNE

LA RELÈVE DU DESIGN ITALIEN

Ils sont directeurs artistiques, décorateurs, parfois issus de la mode ou de l'art, loin du parcours des puristes. Mais ils ont en commun d'insuffler un vent de fraîcheur à l'industrie du meuble. Grâce à cette douzaine de noms ou duos, sélectionnés par *F*, le secteur se métamorphose.

par Cédric Saint André Perrin



Star incontestable du dernier salon de Milan, grande messe internationale du design qui, chaque année, se déroule en avril dans la capitale lombarde, Faye Toogood impressionnait par une singulière collection dessinée pour l'éditeur Tacchini. Un canapé qui, au premier abord, évoque un empilement d'oreillers, des suspensions lumineuses matelassées et un miroir rembourré. *« Je souhaitais des pièces aux formes sculpturales, mais douces à la fois »,* assure la créatrice britannique. Des volumes moelleux que l'on retrouve également dans ses propositions chez Poltrona Frau sous la forme d'un fauteuil club ultra-graphique, comme gonflé, baptisé Squash. *« Les lignes souples et le rembourrage décontracté bousculent l'idée que l'on se fait de ce type d'assise classique. L'idée est de célébrer l'expertise de Poltrona Frau en matière de cuir, tout en imaginant une autre façon d'utiliser ce matériau. Plutôt que d'être parfaitement ajusté, le cuir est plissé, ce qui lui confère mouvement et malléabilité. Le siège vous étreint ! »* Faye Toogood, qui a grandi dans la campagne anglaise, insuffle ainsi une indéniable poésie folk au savoir-faire du fabricant italien. Cette ancienne rédactrice au très select magazine de décoration *World of Interiors* ne répond en rien au profil type du designer industriel. Tout à la fois architecte d'intérieur, créatrice d'objets ainsi que de vêtements, elle refuse de se cantonner à une seule et unique discipline.

« Faye Toogood a été révélée par un objet ovni, le fauteuil Roly Poly, à l'assise en forme de soucoupe posé sur quatre super gros pieds cylindriques, qu'elle a dessiné en 2014, et qui est au catalogue de Driade depuis 2018, avance Ugo Silvera, chargé des achats et directeur e-commerce du diffuseur de mobilier portant son nom. *Elle est représentative d'une nouvelle génération de talents qui s'impose aujourd'hui sur la scène milanaise, des gens un peu décalés. Je pense également à Hannes Peer et Giampiero Tagliaferri, nouvelles signatures chez Minotti, qui mènent également une activité de décorateurs en parallèle du job de designer, ce qui leur permet des propositions différentes, plus libres. »*

Qu'il s'agisse de la Japonaise Fumie Shibata, chez FlexForm, ou de l'Italien Stefano Belingardi Clusoni, pour Poliform, une kyrielle de nouveaux noms, souvent totalement inconnus jusque-là, apparaissent pour la première fois dans les castings des grands éditeurs transalpins. Des valeurs montantes, comme le très progressiste duo FormaFantasma, basé aux Pays-Bas, ou encore les Belges MullerVan Severen, gagnent en puissance avec des projets forts et engagés.

« Les industriels italiens ont toujours apporté une grande importance à la création, à leur image, reprend Ugo Silvera. *Ces dernières années, ils se laissaient parfois aller à la facilité de valeurs sûres, recourant abondamment à la pratique des rééditions. C'est moins le cas aujourd'hui. La dernière édition du Salone Del Mobile s'avère l'une des plus intéressantes depuis des années. La multitude de nouveautés présentées confirme la prédominance de l'Italie, tant en matière de savoir-faire technique, de force économique que d'inventivité. »* Bien sûr, demeure une école scandinave, dominée par des fabricants danois comme Gubi. Forte de Ligne Roset, Cinna et Roche Bobois, la France fait bonne figure au royaume du design. De Sede en Suisse, BD Barcelona en Espagne, Knoll aux États-Unis, à chaque pays ses champions nationaux… Mais impossible d'énumérer l'ensemble des manufactures transalpines tant elles sont nombreuses.

UNE INDUSTRIE EN MUTATION

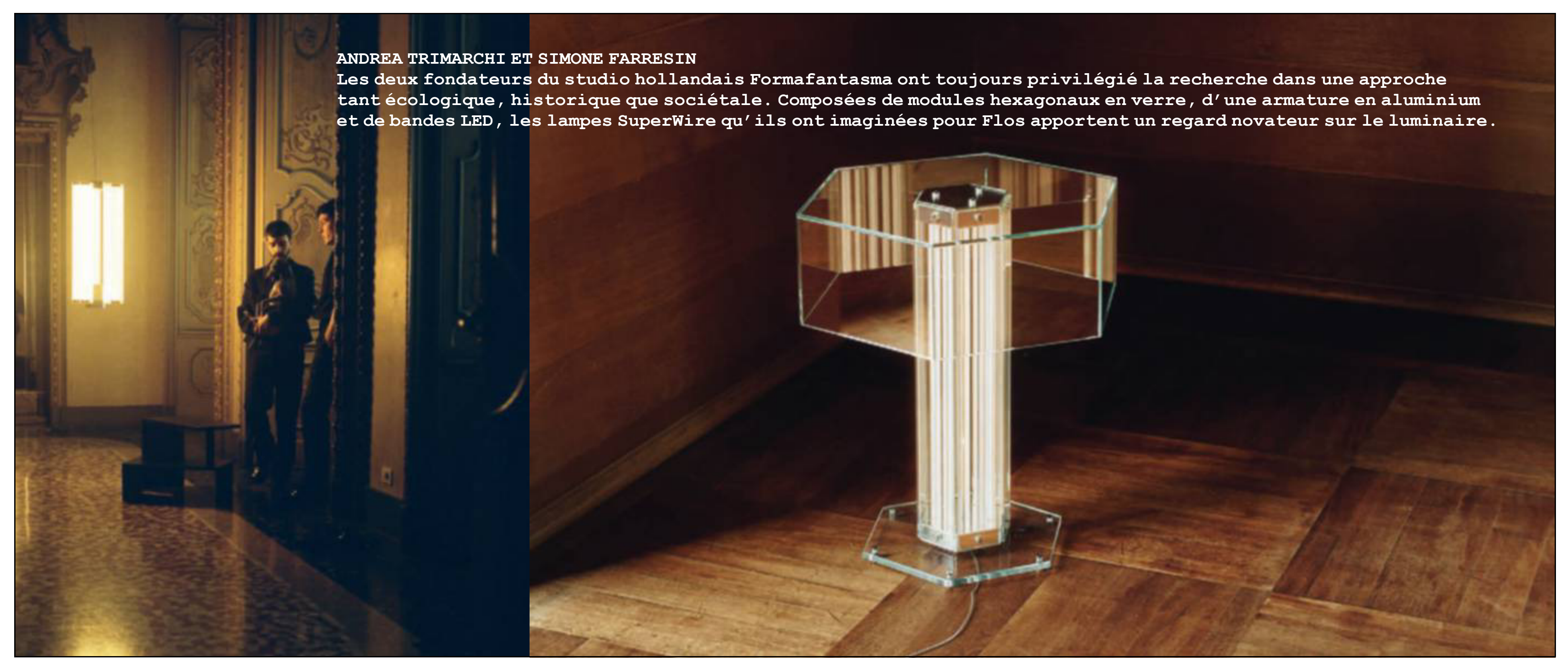
Leur émergence remonte aux années 1950. Au sortir de la Seconde Guerre mondiale, reconstruction oblige, les architectes les plus brillants du pays, Gio Ponti (1891-1979), Franco Albini (1905-1977) et Achille Castiglioni (1918-2002) en tête, s'intéressent à la production de masse, instaurant un dialogue de haut vol entre art et industrie. Au regard du succès de propositions novatrices comme la chaise Superleggera, pesant →



STEFANO BELINGARDI CLUSONI
Ce jeune architecte milanais œuvre aussi bien sur des projets de construction, d'urbanisme que de mobilier. Il a fait ses classes auprès du « starchitecte » Daniel Libeskind. Il vient de signer le fauteuil Loai de Poliform, classique et enveloppant.



FUMIE SHIBATA
La Japonaise se plaît à développer des meubles, des objets décoratifs comme des espaces. Elle a, par exemple, conçu des hôtels capsules, spécificité bien nippone. Ses formes à la fois douces et précises caractérisent le fauteuil Eri qu'elle a dessiné pour FlexForm.



ANDREA TRIMARCHI ET SIMONE FARRESIN
Les deux fondateurs du studio hollandais Formafantasma ont toujours privilégié la recherche dans une approche tant écologique, historique que sociétale. Composées de modules hexagonaux en verre, d'une armature en aluminium et de bandes LED, les lampes SuperWire qu'ils ont imaginées pour Flos apportent un regard novateur sur le luminaire.

SDP ; LUCA CAIZZI ; ROBERT RIEGER ; VILHELM BJORNDAHL ; LORENZO BARONCELLI ; ©FEDERICOCEDRON

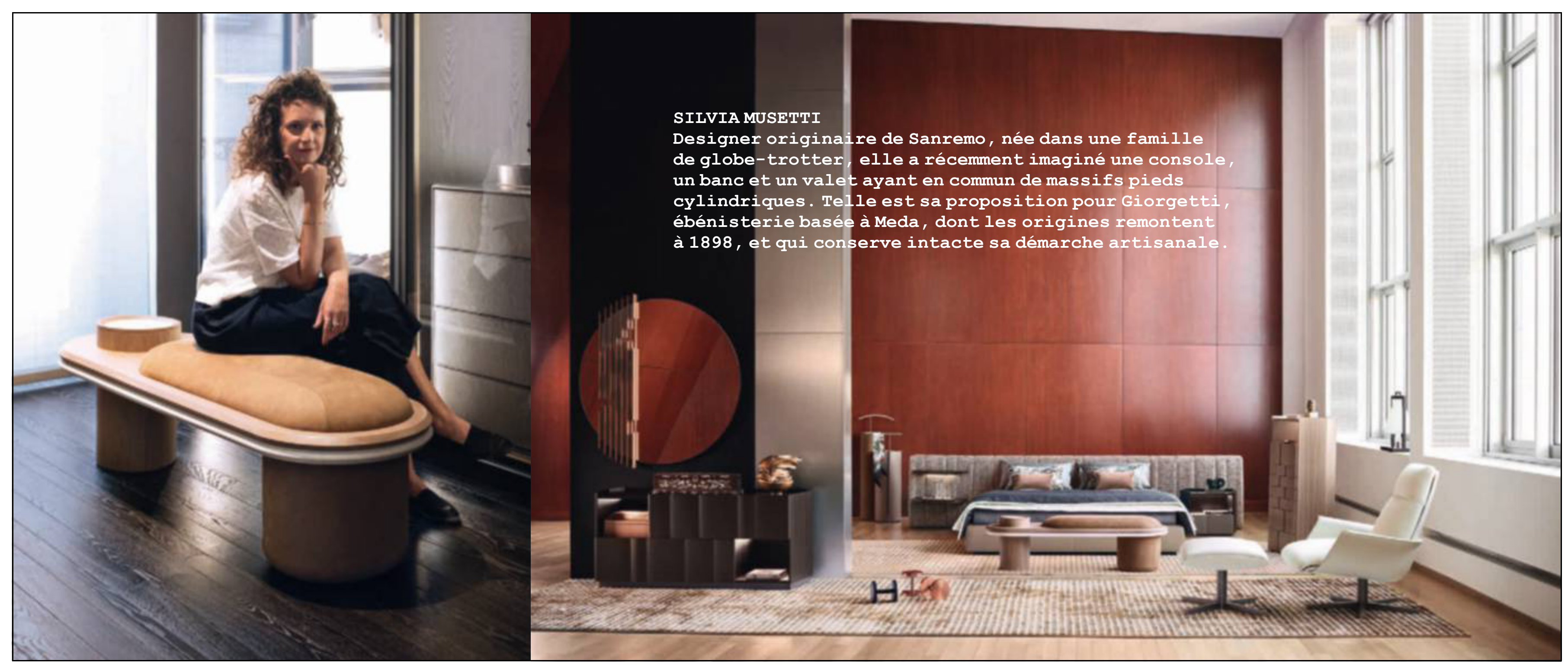


PATRIZIO GOLA et GUGLIELMO GIAGNOTTI
Le premier est passé chez Dimore Studio, le second est un ancien architecte de l'agence Vincent Van Duysen. Ensemble, ils ont fondé Studioutte (comprenez « studio hutte », cabane, abri) à Milan, en 2020. Ils déploient leur sophistication rigoriste à travers une collection de mobilier autoéditée, mais aussi des intérieurs privés et des espaces commerciaux.

GABRIELE CHIAVE
Cet ancien collaborateur de Marc Sadler et de Marcel Wanders a fondé son agence de design Controvento en 2007. Il s'est fait remarquer à Milan en avril dernier, grâce à la nouvelle collection de canapés et fauteuils F-Affair, développée par son studio pour Fendi Casa.







SILVIA MUSETTI
Designer originaire de Sanremo, née dans une famille de globe-trotter, elle a récemment imaginé une console, un banc et un valet ayant en commun de massifs pieds cylindriques. Telle est sa proposition pour Giorgetti, ébénisterie basée à Meda, dont les origines remontent à 1898, et qui conserve intacte sa démarche artisanale.

"La dernière édition du Salone Del Mobile et la multitude de nouveautés présentées confirment la prédominance de l'Italie, tant en matière de savoir-faire technique, de force économique que d'inventivité"

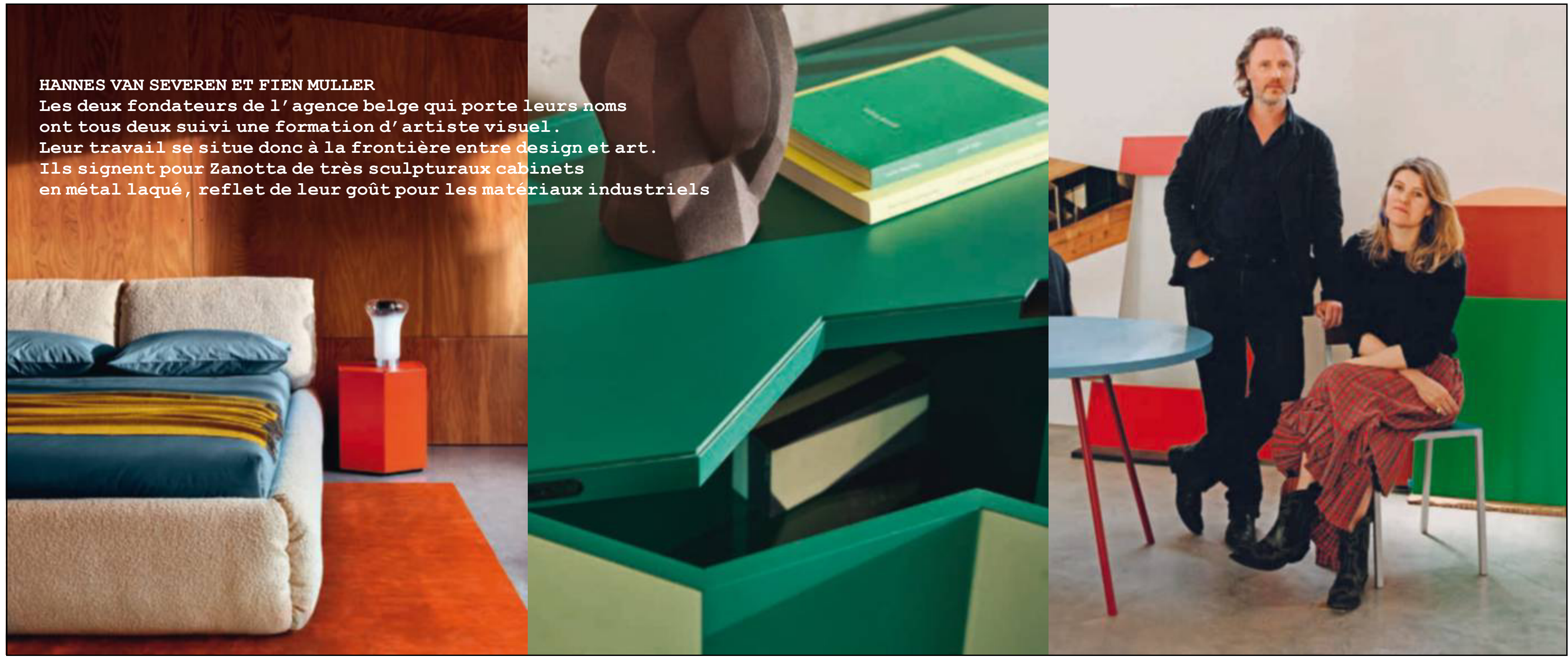
seulement 1 700 grammes, conçue en 1957 par Gio Ponti, et toujours au catalogue de Cassina, de petites entreprises familiales rencontrent un engouement international. En 1972, l'exposition « Italy, the New Domestic Landscape » au MoMA de New York fait littéralement exploser le design italien aux yeux du monde. Les magazines de décoration transalpins deviennent la référence ultime. Des figures emblématiques comme Joe Colombo (1930-1971), Enzo Mari (1932-2020) et Ettore Sottsass (1917-2007) inaugurent le mobilier pop. Aligné sur les utopies de l'époque, répondant au nouveau mode de vie cool prôné par le mouvement hippie, le fauteuil anatomique Sacco de Zanotta, conçu en 1968 par les designers Piero Gatti (1940-2017), Cesare Paolini (1937-1983) et Franco Teodoro (1939-2005), invite à s'asseoir au plus près du sol. Il devient emblème générationnel, au même titre que l'album psychédélique *Ummagumma* des Pink Floyd.
Plus radicales encore, les années 1980 célébreront les propositions désinvoltes, hautement fantaisistes et pleines d'humour du mouvement Memphis. Se revendiquant de l'école de pensée postmoderniste, le collectif promeut formes asymétriques, géométries concassées et couleurs flashy. Les revues sur papier glacé se délectent, le succès commercial s'avère plus contrasté.
Afinde faire tourner à plein les fabriques, et de répondre à une demande internationale éprise de modernité, mais pas forcément d'excentricité, les Cappellini, Driade et autres Cassina ont alors recours à des créatifs d'autres horizons.
Philippe Starck, toujours fidèle au poste, entre dans la danse. Suivront des Japonais comme Nendo, l'Allemand Konstantin Grcic et plus récemment l'Espagnole Patricia Urquiola, star incontournable du moment, nommée directrice artistique de Cassina en 2015. Ce petit club de designers stars interchangeables œuvre à flux tendu pour l'ensemble des fabricants transalpins…
Au risque parfois de brouiller l'identité propre à chaque marque, tant ils jonglent entre les commandes. Au risque également de se répéter.
Dans les années 1990-2000 émerge aussi une génération de designers italiens prompte à faire tourner la machine industrielle à plein régime.
Ils ont des profils de chef de produits, voire d'ingénieurs, plus que de véritables créateurs.
Mais, davantage qu'une identité stylistique, le savoir-faire technique définit l'ADN de chaque entreprise : l'art de rendre le plastique chic pour Kartell, les travaux de peausserie chez Poltrona Frau ou encore l'inventivité des éclairages Flos.
Deux bassins industriels se détachent, la Lombardie, pour le mobilier, et la Vénétie, davantage spécialisée dans le verre et les luminaires. Longtemps demeurées majoritairement familiales, ces maisons attirent aujourd'hui un flux de capitaux étrangers, bien souvent des fonds d'investissement américains. Un phénomène de concentration s'opère désormais dans le paysage du design. Depuis 2018, le groupe Flos B & B Italia, exploite les plusieurs signatures internationales (Flos, B & B Italia, Louis Poulsen, Maxalto, Arclinea, Azucena ou encore Fendi Casa).
Autre consortium, Dexcellence, rassemble Gervasoni, Meridiani et une dizaine de petits fabricants. Lifestyle Design réunit pour sa part Cappellini, Cassina, Ceccotti Collection, Luxury Living et Versace Collection. *« Ces regroupements permettent des transferts de compétences*, positive Ugo Silvera. *Chaque marque tend de plus en plus à s'orienter vers un univers de style spécifique déclinant une offre globale, ce qui n'était pas le cas il y a cinq ans encore. On trouve par exemple aujourd'hui chez Cassina aussi bien des canapés quedes luminaires, des tables ou encore des tapis. »* Est-ce à dire que les fabricants se muent en décorateurs-ensembliers aptes à livrer des projets complets, du salon à la chambre, en passant par le dressing ? Forts de commerciaux dans leur showroom capables de proposer plans et visuels 3D, certains s'y emploient déjà.

L'ÉLÉGANCE À L'ITALIENNE, ENTRE AUDACE ET NONCHALANCE

La grande décoration italienne renaît également de ses cendres. Depuis la disparition du cultissime Renzo Mongiardino (1916-1998), ordonnateur d'intérieurs à la théâtralité envoûtante, tout en trompe-l'œil, mobilier précieux et débauche de soieries, pour les besoins des dynasties Agnelli, Rothschild et Radziwill, la péninsule avait quelque peu perdu son faste. Dimore Studio y remédie depuis une quinzaine d'années à grand renfort de décors nostalgiques aux tonalités voluptueuses. Ce duo, formé par l'Américain Britt Moran et l'Italien Emiliano Salci, mêle des pièces vintages estampillées de grands noms du design italien à leurs propres créations. Un mobilier néorétro est édité sous l'appellation Dimore Milano depuis 2006. Leurs anciens assistants s'égrènent aujourd'hui partout dans le monde. À Milan, Studioutte, agence formée par Patrizio Gola – un de leurs ex-collaborateurs – et Guglielmo Giagnotti, déploient une sophistication minimale. *« Nos références sont à aller chercher du côté du rigorisme des grands maîtres italiens des années 1920-1930 comme Giuseppe Pagano (1896-1945) ou Giovanni Muzio (1893-1982). Claudio Silvestrin qui, dans les années 1990, développa le premier concept des magasins Armani, nous a également beaucoup marqués.*
Chacun de nos meubles est pensé comme de petites architectures autonomes. Nous sommes attachés à l'idée d'une esthétique silencieuse. »
À Paris, Fabrizio Casiraghi – lui aussi passé chez Dimore Studio – insuffle un vent de néoclassicisme italien aux appartements haussmanniens.
« Ma passion pour la décoration s'est déclarée après des études d'urbanisme, assure le jeune homme. *Durant une année de césure, je me suis engagé dans le programme de restauration de la Villa Necchi, demeure historique milanaise construire dans les années 1930 par Piero Portaluppi (1888-1967).*
Le raffinement apporté par Portaluppi aux poignées de portes comme aux cache-radiateurs m'a sidéré. En fait, sans la Villa Necchi, je ne serais jamais devenu architecte d'intérieur, rien ne m'y prédisposait. » Qu'il s'agisse de Giancarlo Valle à New York, de Studio Daminato à Singapour ou d'Alessandro Moriconi à Monaco, partout émergent des architectes d'intérieur faisant rayonner l'élégance à l'italienne, mélange d'audace et de nonchalance.
Avec une pointe de nostalgie aussi, quand le design industriel transalpin opte pour une approche de plus en plus internationale.
Et toujours, cette touche de fantaisie baroque, rassurons-nous.



FAYE TOOGOOD
Designer britannique dont la pratique englobe le design d'objet, l'architecture intérieure et la création de mode, elle se plaît à des propositions malicieuses. Pour Poltrona Frau, elle a développé un siège graphique et voluptueux, mais également un miroir de poche gansé de cuir, tout comme un encadrement de miroir en peau matelassée.



HANNES VAN SEVEREN ET FIEN MULLER
Les deux fondateurs de l'agence belge qui porte leurs noms ont tous deux suivi une formation d'artiste visuel. Leur travail se situe donc à la frontière entre design et art. Ils signent pour Zanotta de très sculpturaux cabinets en métal laqué, reflet de leur goût pour les matériaux industriels



GIAMPIERO TAGLIAFERRI
Cet architecte d'intérieur et designer, basé entre Milan et Los Angeles, signe cette saison ses premières propositions pour Minotti, au glamour résolument seventies, évoquant à la fois la jet-set romaine période Willy Rizzo et le Nouvel Hollywood, porté par Robert de Niro, Al Pacino et Faye Dunaway.

SDP

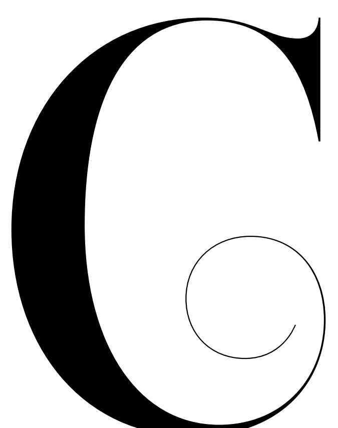
DANS LES PETITS PAPIERS DE

ALEXANDRE ASSOULINE

Entre les pages

Ce trentenaire créatif et perfectionniste qui bouillonne d’idées imprime peu à peu sa marque au sein de la maison d’édition créée par ses parents, il y a plus de trente ans. Retour sur une réussite familiale exceptionnelle.

par Fabrice Gaignault / photo Pascal Perich



C’est une colombe, non pas posée sur un toit tranquille, mais nichée dans un petit village du Sud qui enfanta l’une des plus grandes réussites éditoriales de ces dernières décennies. Martine et Prosper Assouline adorent depuis toujours la Colombe d’Or, le charmant hôtel de Saint-Paul-de-Vence célébré par les peintres et les poètes. Il y a de cela trente ans exactement, ils rapportèrent de ce cocon une moisson de photos au point de regretter de ne pas en faire profiter le plus grand nombre. Un livre autoédité consacré à la Colombe d’Or vit le jour. La première pierre d’un édifice en comptant aujourd’hui… trois mille, avec depuis le premier jour le même imprimeur. Derrière le succès de ce tandem inséparable, une constante : surprendre, éblouir, passionner. Le catalogue couvre à peu près tout le spectre du glamour, de la beauté et de la réussite, de Frida Kahlo à la légende Ferrari, de Jay-Z à Francis Bacon, de Barbie à Maria Callas… Comme si les Éditions Assouline avaient rendu l’art, la distraction et le luxe à portée de regards et de mains. Le texte y joue sa partition au même titre que l’image, comme en témoigne la présence récente des « plumes » aussi convoitées que celles de Simon Liberati (pour *St Tropez Soleil)* et de Frédéric Beigbeder (pour *Biarritz Basque)*. Une centaine de salariés à New York où est établi le camp de base, une quinzaine à Paris, les éditions Assouline éditent la plupart de leurs ouvrages en anglais, ce qui leur permet une exposition maximale en librairies à l’étranger.

C’est justement depuis New York qu’officie Alexandre Assouline, le « dauphin » présumé de la maison. Chemise blanche, pantalon beige à pinces, ce trentenaire brun masque derrière une apparence policée de jeune homme de bonne famille une détermination en alliage blindé. Après un détour par des boîtes de conseil et de stratégie, celui-ci est revenu au bercail il y a une dizaine d’années pour s’occuper du volet « business », même s’il tient à rappeler qui est le chef : *« Prosper, mon père, possède une très bonne vision de ce qu’il veut. Je suis là pour me saisir de celle-ci, l’acter et travailler sur le développement de ce qui constitue une marque de luxe. »*

Alexandre Assouline a commencé de faire ses gammes en travaillant un temps chez l’imprimeur, pratiquant quelques années le métier de graphiste designer, avant de s’atteler par la suite aux métiers du digital et du marketing. « AA » a grandi entouré de livres, mais loin de le dégoûter, comme cela peut arriver, ce monde de papier lui a forgé une certitude : *« Selon moi, un livre est quelque chose qu’on ne peut pas ne pas aimer. Feuilleter pour la beauté de l’objet, lire pour apprendre sont deux choses que j’ai adoré faire depuis mon enfance. Mes parents ont toujours été avides de culture, ce n’est pas par hasard s’ils travaillent sur cent livres par an. On ne peut pas avoir une telle boulimie de création livresque sans un amour absolu des livres. »*

Enfant, lorsqu’il n’était pas à l’école, Alexandre n’avait qu’une passion : regarder ses parents travailler au milieu des planches-contacts et des textes. Il aura vu passer à la maison nombre d’artistes et de personnalités. L’un de ses plus beaux souvenirs reste la visite du « roi Pelé » au domicile familial, visite ponctuée de quelques dribbles improvisés dans le couloir avec l’icône brésilienne du foot… Autre souvenir fort, une fois adulte, l’échange à Capri avec Valentino lors de la préparation de l’ouvrage consacré au couturier. *« Je me souviens de nous, assis à la terrasse d’un café avec nos ordinateurs pour échanger sur le choix de la couverture. Les Éditions Assouline sont le contraire d’une société froide, la nôtre est avant tout basée sur le contact humain. J’ai vécu des moments intenses pour chaque livre. »* Ce jeune homme pressé et perfectionniste, marié depuis un an (son épouse travaille à ses côtés, reproduisant en cela l’exemple de ses parents), caressait un rêve : réaliser un beau livre avec l’immense Roger Federer. Rêve devenu réalité ce mois-ci avec le lancement mondial de l’ouvrage.

INSPIRER, ÉDUQUER, ÉMERVEILLER

Développer tous azimuts la marque est peut-être ce qui semble le plus tenir à cœur Alexandre : *« Nous ne faisons pas que des beaux livres, nous les traitons aussi comme des objets de luxe, et de ce fait, nous avons entrepris depuis des années une multitude de déclinaisons autour de nos ouvrages. Nous ouvrons plusieurs boutiques par an, six cette année dont deux avec pop-up. »* Singularités de la maison : le lancement de bibliothèques sur mesure dessinées par l’équipe, le développement de nouvelles gammes de senteurs de bibliothèque et de destinations, la vente d’objets vintage glanés dans le monde entier… Mais aussi des ouvertures de bars et restaurants à l’intérieur des boutiques telle celle, très réussie, du Swans Bar de Londres. Bientôt suivie – en fin d’année – d’un concept store identique à Paris, rue Bonaparte, dans un lieu jouxtant la boutique créée en 2006. Ce que mon interlocuteur nomme la *Assouline’s Touch*.

Au fait, que fait Alexandre lorsqu’il ne travaille pas ? Il travaille. *« Je passe un jour du week-end au bureau avec mon père. »* Et en dehors ? Flâner dans New York à vélo, jouer au squash avec son père. Voir ses amis. S’il devait emporter un livre Assouline sur une île déserte ? Ce serait l’un des prochains, dénommé *Paris by Paris, « parce que Paris est l’autre ville de mon cœur dont je n’ai pas fait le tour, une ville qui m’envoûte, à commencer par le Palais-Royal, un lieu chargé d’histoire où mes parents possèdent un appartement ».* Des parents qui, selon ses mots, lui ont enseigné trois choses : le don de la curiosité, le goût de creuser et la faculté de comprendre. Alexandre trouve injuste la critique, parfois faite à la maison d’édition, lui reprochant un côté *coffee table book* clinquant : *« Nos livres sont bien plus que des objets de décoration. En les ouvrant, on découvre un univers unique : une sélection d’images, un texte rédigé par des auteurs spécialisés et une expérience immersive, qui transcende la simple décoration. Ils sont avant tout conçus pour inspirer, éduquer et émerveiller. »* Un jeune homme lui-même émerveillé par la déclinaison maison de livres autour de James Bond, son héros de jeunesse, peut-être lié à une fierté secrète : Martine, sa mère, a incarné une James Bond Girl dans *Moonraker*. Avant de se quitter, une dernière question : quel est le meilleur conseil qu’on lui ait donné ? Il vient de son père : *« Tout peut arriver. Quand on veut, on peut. Il ne faut pas se laisser abattre lorsque quelque chose ne va pas dans son sens. »* Son livre de chevet s’appelle *Les Âmes errantes,* signé Cécile Pin. Il raconte les aventures de trois orphelins vietnamiens qui fuient la dictature communiste sur une embarcation de fortune pour se reconstruire en Grande-Bretagne. Une histoire de trio et de réussite, encore et toujours.

PASCALPERICH



Alexandre Assouline,
en juillet dernier, dans les bureaux
de la maison d'édition familiale à New York.

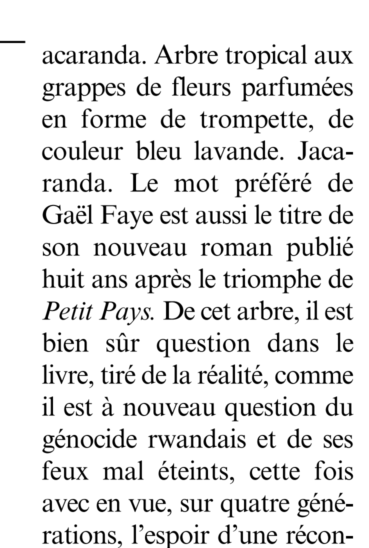


Gaël Faye a grandi entre deux cultures. ***« Où que je sois, je suis toujours exotique,*** **confie-t-il.** ***L'adaptation est l'histoire de ma vie, je n'ai pas le choix en tant que métis. »***

GAËL FAYE
Le garçon qui plantait des arbres

Huit ans après l'extraordinaire succès de *Petit Pays*, le célèbre musicien et écrivain franco-rwandais revient avec un roman à la fois terrible et plein d'espoir sur la tragédie génocidaire qui frappa les siens il y a trente ans. Rencontre avec un sage au regard d'enfant qui combat les horreurs du passé par l'écriture et l'amour des jacarandas…

par Fabrice Gaignault



Jacaranda. Arbre tropical aux grappes de fleurs parfumées en forme de trompette, de couleur bleu lavande. Jacaranda. Le mot préféré de Gaël Faye est aussi le titre de son nouveau roman publié huit ans après le triomphe de *Petit Pays.* De cet arbre, il est bien sûr question dans le livre, tiré de la réalité, comme il est à nouveau question du génocide rwandais et de ses feux mal éteints, cette fois avec en vue, sur quatre générations, l'espoir d'une réconciliation au bord du lac Kivu. Ce jour-là, l'été parisien semble avoir anesthésié la ville livrée au vide et au silence. Me voici dans un hôtel de la rive gauche où la maison Grasset installe depuis toujours, ou presque, ses auteurs pour le rituel de l'entretien. Gaël Faye a casé de côté ses grandes jambes d'ancien basketteur amateur d'1,93 m. Le chanteur-auteur-compositeur et bien sûr écrivain possède un beau visage fin, à la fois doux et paisible, d'où émergent des yeux sombres et un grand sourire qui ne demande qu'à éclairer la petite pièce comme un soleil de circonstance. Il parle lentement, peut-être parce que les mots, ces mots qu'il chérit tant, lui apparaissent comme des denrées précieuses ne méritant pas le gaspillage de la logorrhée inconsidérée. Ces mots qui peuvent tuer lorsqu'ils sont avidement consommés dans la barbarie. Le Rwanda a connu en 1994 une boucherie monstrueuse – entre 500 000 et 800 000 morts, hommes, femmes, enfants, bébés. Tous massacrés par les Hutus parce qu'appartenant à l'ethnie honnie des Tutsis, accusée d'avoir fait tuer le président hutu. Gaël Faye et sa petite sœur ont échappé au pogrom coûtant la vie à la plupart des membres de leur famille parce qu'ils vivaient au Burundi voisin, où s'était exilée leur grand-mère maternelle à la suite de précédents massacres. Une chance, d'une certaine façon. La mère rwandaise de Gaël avait rencontré un sympathique aventurier-routard-motard français, devenu guide touristique et plus tard auteur de pièces de théâtre. *« Mon père est devenu célèbre pour avoir essayé de capturer Gustave. »* Gustave ? Un génocidaire ? Non, un crocodile de 8 mètres de long. Un monstre à l'état pur ayant dévoré au bas mot 300 imprudents ayant trempé un orteil dans le lac Kivu avant d'être aspirés par l'horrible mâchoire et croqués comme de vulgaires pistaches. *« Ce n'est pas une légende, j'ai moi-même aperçu un jour Gustave. Hollywood en a fait un film dans lequel le héros, mon père, était mangé à la fin »,* me précise Gaël Faye et se marre en laissant éclater un sourire à la fois enfantin et pur. De ce père, touche-à-tout et théâtreux, sans doute a-t-il hérité en partie de son amour pour l'écriture.

Débarqué à 13 ans en région parisienne, dans cette France parfois peu encline à la chaleur humaine, cette contrée de grisaille grelottante, l'adolescent se frotte avec courage à l'inconnu, se réfugiant dans l'amour du hip-hop et du rap, ses compagnons des bons et mauvais jours. Résumé chantant dans *Taxiphone,* l'un de ses derniers titres : *« Je venais d'Afrique […] La France, c'est la sécurité et la paix, mais c'est la morsure du froid et la solitude, l'Eldorado n'était pas si beau. »* Grandir entre deux cultures, est-ce renoncer ou au contraire agréger les différences ? *« Là-bas, je suis blanc, ici métis. Où que je sois, je suis toujours exotique. L'adaptation est l'histoire de ma vie. Je n'ai pas le choix en tant que métis. On est toujours l'autre. Être en permanence sur la ligne de crête a été parfois douloureux à l'adolescence, mais, petit à petit, je me suis aperçu que savoir s'adapter à des milieux de culture différents, parfois antagonistes, est une fabuleuse faculté humaine. »*

DES PAROLES ET DES MOTS

Jeune adulte auréolé de bonnes études, il se retrouve à Londres à travailler pour un fonds d'investissement. L'argent gagné n'achète pas l'ennui d'un job sans saveur. L'appel de la musique n'a pas de prix. Le voici à composer jour et nuit jusqu'à connaître le succès avec *Lundi méchant,* son second album. Lundi gentil aussi : intriguée par la qualité des paroles du disque qu'écoute en boucle son fils, l'agent littéraire Catherine Nabokov contacte l'artiste et lui demande s'il n'aurait pas un texte dans ses tiroirs qui ressemblerait à une amorce de roman. Bingo. Trente pages sont transmises chez Grasset, à l'éditrice Juliette Joste signant sur-le-champ l'apprenti écrivain. Bingo bis quand on connaît la suite : plus d'un million trois cent mille exemplaires vendus en France, des parutions dans une quarantaine de pays. S'ensuit une tournée mondiale et, entre deux invitations de conférences et signatures, l'écriture de morceaux, la parution d'albums et des concerts à guichets fermés.

Mais il était écrit qu'il serait encore question du jacaranda dans son nouveau roman : un jour, alors qu'il travaille sur son texte, assis à sa petite table, avec la vue sur l'arbre magique du jardin voisin qui lui permet de goûter un peu d'ombre en exhalant de doux parfums, un promoteur l'abat pour laisser place à l'une de ces hideuses constructions défigurant peu à peu Kigali. *« J'étais en colère et stupéfait en même temps, car une scène importante de mon livre relate l'abattage d'un arbre semblable. »* Cela relevait de la prémonition, de la médiumnité, dons que possèdent assurément certains écrivains. Gaël Faye a, depuis, trouvé une autre maison, plus arborée, où abriter sa petite tribu composée des trois femmes de sa vie, sa femme, infirmière, spécialisée en maladies infectieuses et tropicales, et leurs deux filles de 10 et 14 ans. Sans crainte d'un retour vers l'enfer. *« Mon roman se veut une capture des premières années de la reconstruction du Rwanda. Il y a énormément de projets qui vont tout bouleverser. Ça va de mieux en mieux, le mot d'ordre est : "Il n'y a qu'une seule ethnie, la Rwandaise !" Les nouvelles générations, c'est un des thèmes de mon roman, grandissent sans le prisme de l'ethnie ; c'est moins facile pour les plus vieux, parce que les survivants des massacres croisent tous les jours les bourreaux libérés de prison. Il y a eu deux millions de procès »,* ajoute celui qui demeure le secrétaire engagé du Collectif des parties civiles pour le Rwanda, une association chargée de débusquer les anciens tueurs, où qu'ils se trouvent.

Sur les ondes de la Radio des Mille Collines, radio de propagande hutu, le signal du début du génocide des longilignes Tutsis fut, dit-on, la phrase suivante : *« Abattez les grands arbres. »* Comme en écho bienfaisant à ce sinistre mot d'ordre, ce garçon soucieux de l'avenir de la planète a acquis avec des amis trois hectares pour planter des arbres et des essences rares. *« Je le fais pour mes enfants et mes petits-enfants. J'y ferai peut-être bâtir un jour une maison en terre crue. »* Et pousser des jacarandas. Ces grands frères fragiles des damnés de la Terre, passés, présents et futurs.

« Jacaranda », Grasset, 288 pages.

PATRICK FOUQUE PHOTO12



COULISSES

LE MANTEAU SOUS TOUTES SES COUTURES

Convoité par les élégantes et les femmes de pouvoir de Londres à Tokyo et de New York à Paris, le pardessus star de Max Mara est confectionné à la main à Reggio Emilia, au cœur de l'Italie. Avec un soin et une attention aux détails qui lui confèrent un statut à part.

par Frédéric Brun



La ligne de production de Max Mara occupe un vaste espace de 10 000 m². *(À gauche)* Sur chaque pièce, on retrouve les initiales M formées par les coutures.

SDP



Les riches archives renferment croquis et références de tous les manteaux depuis les années 1950.


Un système de rail permet de livrer les vêtements aux postes de travail.



Chaque manteau fait l'objet de plusieurs phases de contrôle minutieux.


Les coupons d'étoffe sont transportés sur des chevalets pour éviter tout faux pli.

GRÂCE À D'INFIMES DÉTAILS RAFFINÉS, CHAQUE MANTEAU EST UN LUXE POUR SOI, UN *LUSSO PRIVATO* COMME DISENT LES ITALIENS

La précision n'est pas l'apanage des joailliers ou des maisons horlogères. D'un geste sûr mais attentif, Giulia place avec exactitude sur la table de coupe la juste mesure de tissu. Ici, du cachemire infiniment soyeux, issu des meilleures filières d'élevage et tissé avec soin en Italie. Une prochaine fois, ce sera sans doute de l'alpaga ou du poil de chameau, l'étoffe fétiche de la maison. Son mouvement, à la fois vif et mesuré, prouve que Giulia connaît parfaitement son affaire. Après plus de vingt ans de pratique à la Manifattura di San Maurizio, elle peut ajuster la position de la lame de coupe d'un simple coup d'œil. Une règle carrée à la graduation millimétrique et à la simplicité ancestrale ne viendra pas la démentir. Souriante et silencieuse, concentrée et vêtue d'une blouse blanche, comme ses 240 collègues, Giulia n'a pas seulement l'amour du travail bien fait, mais aussi le respect de la matière première naturelle.
D'un poste de travail à l'autre, les pièces composant le vêtement sont portées sur des chevalets à roulettes, en forme de cheval d'arçons, pour les maintenir bien à plat. C'est la première opération de la construction du 101801, l'ambassadeur des manteaux Max Mara, dont les manches kimono, la longue ceinture ou la double poitrine ont été imaginés par Anne-Marie Beretta en 1981 et adoptés depuis par de nombreuses femmes élégantes et actives. Plus de 70 autres interventions vont suivre, sans compter les étapes de contrôle, au fil des différents postes de travail, agencés de manière linéaire au sein du vaste local de plain-pied de 10 000 m². *« L'atelier est organisé pour suivre la logique des différentes étapes de la fabrication. Tout commence par le stock des tissus, puis les postes de découpe employant des machines très modernes, la salle de couture où sont assemblées les différentes pièces ou encore les établis servant à percer les poches, repasser, coudre les boutons… Toutes ces phases sont effectuées à la main. La machine n'est là que pour seconder l'artisan »,* explique Alessandro Bianchi, directeur de ce site construit en 1988.

DES DÉTAILS INSPIRÉS DE LA HAUTE COUTURE FRANÇAISE

À l'époque, en pleine vague de désindustrialisation du prêt-à-porter italien, cette usine moderne et fonctionnaliste semblait un projet utopiste. Visionnaire aurait été un meilleur adjectif, car elle est depuis l'un des atouts de l'entreprise familiale, créée par Achille Maramotti en 1951, pour maîtriser son outil de production. Postes de travail adaptables en hauteur pour les tâches accomplies debout, contrôle de l'air ambiant, aussi bien pour la température que pour l'humidité, mécanisation de l'acheminement des vêtements montés grâce à un rail courant au plafond : tout est fait pour assurer les meilleures conditions de travail. Une fibre humaniste qui va de pair avec l'exigence de qualité des pièces produites. Aucun détail n'est négligé. Au contraire. La souplesse et la robustesse des coutures, par exemple, font l'objet d'incessantes recherches. Dans la progression de la fabrication, parmi les nombreuses références proposées par les neuf marques du groupe Max Mara, les pièces de la collection Atelier concentrent particulièrement l'attention.
« Cette année, nous nous sommes tournés vers un jeune designer en lui demandant de faire un voyage à travers l'histoire de Max Mara, dont les premiers manteaux ont été introduits dans la collection automnelhiver 1957-1958. M. Maramotti, qui avait toujours un œil sur les créations de la haute couture française, a alors décidé de transformer un vêtement épaulé typiquement masculin pour l'adapter au goût féminin. Ce regard sur la couture, c'est-à-dire sur ce qui est fait à la main, se traduit dans les 15 modèles de manteaux proposés par la gamme Atelier. Les détails sont très soignés, avec de nombreuses particularités qu'il faut savoir découvrir et comprendre », assure Laura Lusuardi, qui veille sur le patrimoine et le style de la maison italienne, en détaillant les métamorphoses des pardessus. Ils deviennent redingote, caban ou trench-coat. Le manteau « Monsieur » se veut *« très français et évoque le blazer ».* Sur chaque pièce, une touche de rouge quelque part. Passepoil d'une poche ou ganse d'une boutonnière. Rien d'ostentatoire ni de banal. Ici ou là, comme sur le revers du col, la couture forme le double M du monogramme maison. La doublure spécifique est en satin de couleur bronze. Un *lusso privato* (un luxe pour soi) assure la gardienne de l'âme de Max Mara en soupesant avec volupté la manche d'un manteau, tandis que l'air du soir se fait un peu moins brûlant en cette soirée d'été. Il est temps de prendre un apéritif en grignotant des *erbazzone* avant de commander les *cappeletti* les plus petits possibles. Ils seront bien sûr accompagnés de parmesan, l'autre emblème mondialement connu de Reggio Emilia.

SDP

RENCONTRE

BLANCA LI

mène la danse

La chorégraphe, danseuse et réalisatrice vient d'être nommée présidente du parc et de la Grande Halle de la Villette. Un challenge à la hauteur de sa passion dévorante pour la création tous azimuts.

par Marie-Noëlle Demay

Il y a en elle les hautes terres des sierras éreintées de soleil ; ce « poème de marbre » qu'est l'Alhambra sous la plume d'Hemingway ; les Vierges et Christs qui défilent dans les rues de Séville : ces *« Maria de las angustias, ces Señora de los dolores, ces Christs de la Expiracion, de la Exaltacion, de la Coronacion, de la Converzion del buen ladron ou de las siete palabras »,* dont parle Maurice Barrès dans *Je vous écris d'Andalousie ;* les stances du Cid ; les accords brûlants et rauques du flamenco… Pourtant, rien ne pourrait s'approcher plus près de la vérité de Blanca Li l'Andalouse que cette phrase du poète espagnol Federico Garcia Lorca : *« Celui qui danse chemine sur l'eau et à l'intérieur d'une flamme. »* Mais *basta !* Blanca Li échappe au classicisme, aux clichés, au conventionnel : elle étire le champ des possibles et se joue des carcans. La belle native de Grenade n'a qu'un maître : la création. *« Je vis pour créer, je ne peux pas m'arrêter. »* Sa récente nomination comme présidente de l'Établissement public du parc et de la Grande Halle de la Villette (première femme à ce poste !), lieu plébiscité par des millions de personnes pendant les Jeux olympiques, et qui compte 210 salariés et 12 millions de visiteurs par an, va lui fournir toute latitude d'exprimer son bouillonnement artistique. *« Mon prédécesseur, Didier Fusillier, a fait un super travail. Quant à moi, je souhaite donner une place encore plus grande aux évolutions du monde actuel, mais aussi valoriser les arts urbains, comme le hip-hop, développer la musique, les graffitis et des sports tels le roller ou le BMX, imaginer des événements comme des grandes fêtes populaires. Et puis y attirer le monde de la mode, qui connaît peu ce lieu et ses ressources. Il y a une ambiance spéciale à La Villette, un côté festif. J'y venais souvent promener mes enfants petits, voir des spectacles, aller au cinéma en plein air avec un pique-nique. Son énergie est proche de la mienne. »*

Pas de surprise dans la nomination de la danseuse, comédienne, réalisatrice, vidéaste, chorégraphe, élue à l'Académie des beaux-arts en 2019 (elle a acquis la nationalité française en octobre 2014) qui est aussi réalisatrice et directrice d'expositions interactives : elle ne s'est jamais contentée d'être artiste et possède une solide expérience de gestionnaire. Quatre ans durant, elle a été la directrice du Teatros del Canal à Madrid, un complexe consacré aux arts de la scène. Une gageure puisque le Covid éclatait trois mois après son arrivée. Dans la même veine, elle a créé il y a plus de trente ans sa propre compagnie, près de Paris. *« On apprend beaucoup en étant femme d'entreprise : être gestionnaire, productrice… Jeune artiste indépendante, je n'ai jamais connu de lieu subventionné, j'ai toujours dû me débrouiller. Il faut comprendre le cadre, être créatif à l'intérieur des limites. »*

L'indépendance : le mot revient souvent dans sa bouche. Même si elle le fait souvent précéder de celui de volonté. *« Je crois aux choses que tu as dans ta tête, à la force de t'accrocher à tes rêves qui te donnent, ensuite, la volonté d'y parvenir. Moi, depuis l'enfance, je suis têtue, tellement têtue !… »* Il le faut lorsqu'on a six frères et sœurs et une famille (père employé de banque, mère fondatrice d'une entreprise de nettoyage industriel, l'une des premières femmes chef d'entreprise à cette époque) soucieuse de donner l'égalité des chances et le choix de sa vie à chacun de ses enfants. *« J'ai toujours voulu faire de la danse, mais il était impossible que chacun des enfants choisisse une activité différente. Alors j'ai trouvé un moyen détourné d'arriver à mes fins : j'ai intégré la sélection nationale espagnole en gymnastique rythmique. Mes parents n'ont rien eu à payer, la fédération s'occupait de tout, mais je savais aussi que mon entraînement était conditionné par mes résultats scolaires, alors je suis toujours restée très bonne élève en faisant mes devoirs très tôt le matin ou dans les transports. Tout cela m'a donné une capacité de travail incroyable, le sens de la rigueur, de la précision, l'envie de me dépasser et aussi la faculté de gérer mon temps. Le plus important, c'est le travail, les choses n'arrivent pas toutes seules, il ne faut jamais se décourager et s'accrocher à son rêve. »*

Adolescente, Blanca veut enfin laisser s'épanouir sa part créative. Une rencontre amicale avec un journaliste et torero allemand, Michael von der Goltz (oui, un véritable torero blond aux yeux bleus), sera sa chance : il lui facilite l'inscription aux cours de Martha Graham, Merce Cunningham et Alvin Ailey à New York. S'ensuit une bourse d'étudiante et l'apprentissage de la véritable indépendance comme la découverte d'un multiculturalisme qui va la marquer à jamais. De ce moment, elle mixera les univers mélangeant danse(s), musique, arts plastiques, cinéma… *« La danse seule est un village trop petit pour moi »,* dit-elle joliment.

À New York, elle créera son groupe de flamenco-rap Las Xoxonees et fera la rencontre d'Étienne, un Français professeur de mathématiques, qui deviendra son mari et le père de ses deux fils, Oscar et Hector. En 1993, tous deux décident de s'installer en France. Elle a 29 ans, ne parle pas le français. *« Ça a été très dur. Je voulais monter ma propre compagnie et j'envoyais mes chorégraphies en vidéo sans jamais avoir de réponse. Alors, en 1993, j'ai tenté le Off du Festival d'Avignon. Avec huit danseuses et cinq musiciens, j'ai présenté un spectacle chorégraphique,* Nana et Lina. *On devait passer l'aspirateur avant et après la représentation, il faisait très chaud, on n'avait pas de douche et comme nous nous aspergions de farine pendant la chorégraphie… c'était un cauchemar ! On a démarré avec trois spectateurs et, petit à petit, le succès est venu, les 100 places ont été vendues et j'ai reçu le prix Coup de cœur du Off. »*

La suite appartient à la légende : elle chorégraphie, met en scène ballets ou opéras, comme les *Indes galantes* à l'Opéra de Paris ou *Shéhérazade* pour le ballet de l'Opéra ; réalise longs- et courts-métrages ; chorégraphie pour Pedro Almodóvar, Daft Punk, Paul McCartney, Beyoncé, Jean Paul Gaultier, les maisons Dior ou Chanel. Cette passionnée de nouvelles technologies a aussi marqué les esprits en 2011 avec *Le Bal de Paris,* un spectacle immersif en réalité virtuelle, et présente cette rentrée deux spectacles : un *Didon et Énée* et un *Casse-Noisette* hip-hop. *« J'ai la chance de faire quelque chose que j'aime vraiment ! Tellement que je ne peux vraiment pas le garder pour moi, il me faut le partager. »*

« Celui qui danse chemine sur l'eau et à l'intérieur d'une flamme. » Federico Garcia Lorca avait raison.

« Didon et Énée », à La Villette, à Paris, du 17 au 31 octobre. « Casse-Noisette », au Théâtre Libre, à Paris, du 30 octobre au 4 janvier.

NICOS BUSTOS



Blanca Li, en 2015, dans le ballet *Déesses et Démones*, qu'elle a chorégraphié et pour lequel elle a invité la danseuse Maria Alexandrova. Une création sur des thèmes mythologiques, qui est aussi sa dernière apparition sur scène en tant qu'interprète.

LA RÉSILIENCE DE L'ÉLÉGANCE

Brandie par les créateurs qui la revisitent sous bien des formes, l'élégance s'impose comme une échappatoire, voire un outil de résistance, en ces temps troublés.

photographe Daniel Riera / réalisation Belén Casadevall / assistant photo Giuseppe Fazio / assistante styliste Emie Dieudegard / modèle Rouguy Faye (The Claw Models) / casting MC Barnes / coiffure et maquillage Jamal Musa / production Joana Burgues



Manteau en cuir et jupe en laine, PRADA.
Casquette perlée, INNANGELO.
Richelieus en cuir, ALEXANDER McQUEEN
(sur toutes les images).

“La mode est une armure pour survivre à la vie de tous les jours”

« Cette collection reflète mon état d'esprit actuel. J'ai de la colère contre tout ce qui existe dans le monde, surtout contre moi-même. » Celle qui s'exprime ainsi, c'est Rei Kawakubo, fondatrice et directrice artistique de la griffe japonaise Comme des Garçons. Ces propos pleins de rage clôturent son défilé automne-hiver 2024, peuplé de Marie-Antoinette néopunks. Des créatures elles-mêmes en colère, traversant le podium au pas de charge, sanglées dans de volumineuses robes de cuir noir comme autant de carapaces pensées pour affronter le monde extérieur. « *La mode est une armure pour survivre à la vie de tous les jours* », avait un jour déclaré le célèbre photographe de mode américain Bill Cunningham.

La vie de tous les jours, ce quotidien anxiogène émaillé de conflits, c'est bien ce qui tourmente bon nombre de créateurs cette saison. Qui, agités par le ressentiment ou l'angoisse, trouvent du réconfort dans l'exploration d'un vestiaire sans fioritures, mettant à l'honneur les grands classiques féminins (robes longues, manteaux enveloppants, jupes midi…) et le vêtement avec un grand V. *« Dans un monde en flammes, il y a quelque chose de très humain dans le simple fait de s'habiller*, expliquait ainsi Matthieu Blazy, directeur artistique de Bottega Veneta, dans la note d'intention de son défilé automnal. *Nous regardons tous les mêmes news. Il est difficile de se sentir festif à un tel moment. Pourtant, l'idée de renaissance est belle, aussi. Ici, l'élégance est résilience. »*

Pour la docteur en philosophie Marie Schiele, membre associé du Centre Victor Basch (recherche en esthétique et philosophie de l'art) à la Sorbonne, l'élégance n'est pas tant une posture de révolte qu'une façon d'essentialiser les matériaux qui la composent. En effet, *« s'habiller pour faire face au monstrueux, à la tristesse et la tragédie des événements peut passer pour une déclaration un peu faible pour ne pas dire totalement en décalage face à l'expérience traumatique de personnes effectivement confrontées au dénuement le plus total.* » Pour la chercheuse, « *ce sont les matériaux qui sont caractérisés comme résilients. Leur vulnérabilité et leur résistance sont mises à l'épreuve par une série de traitements intenses, exigeants, qui transforment leur nature, mais leur confèrent aussi de nouvelles qualités esthétiques. »*

Cette attitude face au vêtement se retrouve sporadiquement tout au long de l'histoire de la mode. Au cours de la Seconde Guerre mondiale, la soie des parachutes drape ainsi les élégantes et les futures mariées, quand les chutes de cuir et autres matériaux de récupération servent à confectionner des sacs à main. Les couturiers ne sont pas en reste. Il faut *« s'adapter aux circonstances actuelles en créant du simple qui soit très beau »,* déclare Jeanne Lanvin, qui brode alors de faux bijoux sur les cols blancs de ses robes. Au plus fort du conflit, les créateurs se font ainsi les arbitres de l'élégance. Mais n'hésitent pas non plus à remettre en cause sa définition même, comme lorsque Christian Dior présente, en 1947, sa première collection en son nom. *« Les créations dévoilées sont en rupture avec les tenues vestimentaires proposées à cette époque – jupes courtes et droites, vestes carrées*, lit-on à l'époque dans *Le Figaro*. *Chez Dior, c'est l'opposé : épaules doucement marquées, taille cintrée, buste souligné, jupes larges, jambes découvertes d'environ 30 centimètres. Le créateur crée une révolution dans la mode en proposant une certaine image de la femme. En accord avec l'air du temps et le retour à l'art de la séduction. »* Baptisée New Look par Carmel Snow, puissante rédactrice en chef du magazine américain *Harper's Bazaar*, cette silhouette va alors déferler dans les rues, s'imposant comme un symbole de renaissance après des années d'austérité.

Il convient cependant de noter que l'élégance n'a jamais été figée, prenant différentes formes au fil des mouvements sociaux, culturels, politiques ou encore religieux. *« C'est une notion complexe, qui évolue en fonction des modes et du temps*, rappelle l'historien de la mode Xavier Chaumette. *Elle a longtemps été définie par une élite qui imposait des codes esthétiques et de goût. Chacun a sa vision de l'élégance : certains y voient une forme complètement fantasmée de la beauté féminine, d'autres l'associent à la simplicité, ou au contraire à la sophistication. Il y a quand même des normes, des valeurs un peu bourgeoises, très morales, héritées de notre passé occidental et qui sont immuables : ce qui est jugé trop voyant ou trop sexy ne sera pas élégant. »*

Quoi qu'il arrive, l'élégance reste avant tout le symbole d'une certaine discrétion, comme l'établissent les traités de conduite édités au cours de la Renaissance et de l'âge classique (cette période courant de la fin du XVIe au début du XVIIIe siècle). *« Parmi les conduites désignées comme exemplaires, celui qui est élégant est celui qui va arriver à feindre en quelque sorte toute forme de recherche et de sophistication pour qu'elle apparaisse à son interlocuteur comme parfaitement naturelle »,* explique Marie Schiele. Qui rappelle qu'il ne peut d'ailleurs y avoir d'élégance physique sans élégance morale. *« Si on rapporte la visée esthétique de l'élégance à une certaine vertu sur le plan éthique ou moral, alors cette vision éthique serait celle d'une forme de désintéressement de soi. On ne se focalise pas sur soi, mais on donne l'impression d'être indifférent à l'effet qu'on provoque, tout en sachant très bien quel est l'effet recherché*, poursuit-elle. *Ce qui est visé, c'est une forme de naturel. »*

Aujourd'hui, on oublie donc les fioritures pour se concentrer sur l'essentiel, à l'image du défilé Bottega Veneta mettant à l'honneur jersey, tricot, calicot de coton ou encore cuir souple. *« L'embellissement est minimum, le dépouillement choisi*, précise la note d'intention du show. *Il y a une simplicité visuelle, mais sans jamais abandonner la somptuosité du toucher et de la sensation, particulièrement à travers la façon dont est fait le vêtement. »*

De quoi expliquer aussi le succès, ces deux dernières années, du « quiet luxury » – dont Matthieu Blazy est par ailleurs l'un des porte-étendards –, ce luxe discret à mille lieues des pièces logotypées propulsées par l'avènement des tendances streetwear et sportswear. *« Le quiet luxury, c'est l'élégance à son paroxysme*, note Marie Schiele. *Ici, le vêtement s'efface : tout son caractère un peu extravagant est neutralisé par des teintes assez sourdes, des matières qui sont extrêmement belles, somptueuses en elles-mêmes. Pour un œil qui n'est pas forcément connaisseur, ce luxe discret paraît alors extrêmement simple et assez différent de la définition même que l'on se fait du luxe, dans le sens de quelque chose qui attire la lumière sur lui. »*

par Margaux Krehl



Caban et jupe en soie, LORO PIANA.
Gants en satin, DOLCE & GABBANA.
Casquette perlée, INNANGELO.



Veste de tailleur, pantalon en laine mohair,
chemise en bâche de nylon de soie,
ALEXANDER McQUEEN.



Pantalon en laine brodé, BRUNELLO CUCINELLI.



Robe cardigan et pantalon en tricot, ISSEY MIYAKE.



Robe bustier en crêpe de soie beige, BALENCIAGA.


Veste, gilet et
pantalon en textile
et perles, LOEWE.
Chapeau en satin, LORO PIANA.



Minirobe en laine, dentelle
et velours, GUCCI.
Chapeau en poil de lapin,
LORO PIANA.
Boucle d'oreille en argent,
N° 7 CADAQUÈS.



Robe en laine, chemise en cuir,
pantalon de tailleur en laine,
BOTTEGA VENETA.



Manteau et chemise en laine,
DOLCE & GABBANA.



Manteau en laine, FENDI.
Chapeau en poil de lapin, LORO PIANA.



Trench-coat, GIORGIO ARMANI.
Top, AGAPORNIS.
Fichu en organza, MEYER.



Redingote en laine, robe en cuir, moufles en fourrure, LOUIS VUITTON. Chapeau en poil de lapin, LORO PIANA.



Robe en mousseline de soie brodée, pull en laine, pantalon en soie, CHANEL. Masque en nylon noir injecté, BALENCIAGA.





Col roulé en cachemire et soie,
tunique et pantalon en soie côtelée, DIOR.
Chapeau en cuir, ALEXANDER McQUEEN.



(Ci-dessus) Vue intérieure d'un bâtiment du Parc des expositions, fondé en 1928, selon les plans des architectes fonctionnalistes.
(À droite) La nef ovoïde en béton brut de l'église Sainte-Marie-Restitute.



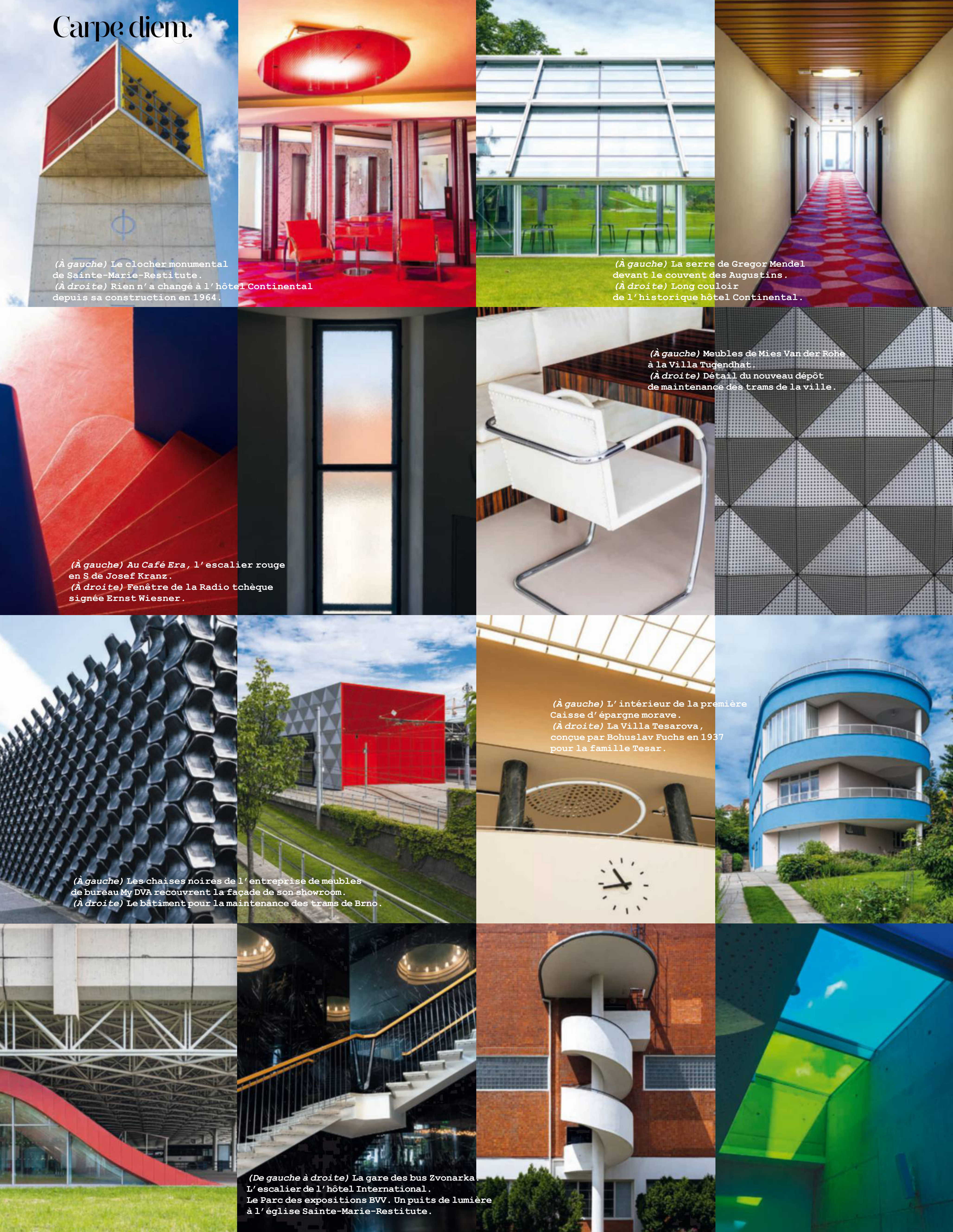
BRNO

À L'EST, DU NOUVEAU

Plus près de Vienne que de Prague, la deuxième plus grande ville tchèque se classe à part. Sous la houlette d'architectes visionnaires, la « Manchester morave » est devenue un haut lieu du fonctionnalisme. Ici est née une architecture droite, épurée, follement avant-gardiste. Une audace qui se lit aussi dans les bâtiments contemporains. (Br)no future ? Bien au contraire.

par Vincent Noyoux / photos Michel Figuet

Carpe diem.



(À gauche) Le clocher monumental de Sainte-Marie-Restitute.
(À droite) Rien n'a changé à l'hôtel Continental depuis sa construction en 1964.

(À gauche) La serre de Gregor Mendel devant le couvent des Augustins.
(À droite) Long couloir de l'historique hôtel Continental.

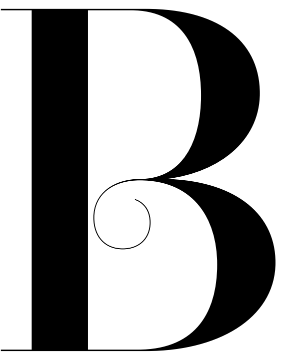
(À gauche) Meubles de Mies Van der Rohe à la Villa Tugendhat.
(À droite) Détail du nouveau dépôt de maintenance des trams de la ville.

(À gauche) Au Café Era, l'escalier rouge en S de Josef Kranz.
(À droite) Fenêtre de la Radio tchèque signée Ernst Wiesner.

(À gauche) L'intérieur de la première Caisse d'épargne morave.
(À droite) La Villa Tesarova, conçue par Bohuslav Fuchs en 1937 pour la famille Tesar.

(À gauche) Les chaises noires de l'entreprise de meubles de bureau My DVA recouvrent la façade de son showroom.
(À droite) Le bâtiment pour la maintenance des trams de Brno.

(De gauche à droite) La gare des bus Zvonarka. L'escalier de l'hôtel International. Le Parc des expositions BVV. Un puits de lumière à l'église Sainte-Marie-Restitute.



rno. Quatre lettres et, pour les non-Tchèques, bien du tracas. Comment diable prononcer ce nom-là, avec ces trois consonnes qui n'ont rien à faire ensemble ? Breuno ? Beurno ? Brrrrno ? Mies Van der Rohe s'en sortait-il mieux que nous ? C'est l'architecte allemand (naturalisé américain), père du minimalisme moderne, qui nous amène ici, en Moravie, à 210 kilomètres à l'est de Prague. *« La Villa Tugendhat qu'il a conçue en 1930 a fait connaître la deuxième ville tchèque dans le monde entier »,* observe Iveta Cerná, la directrice des lieux. Imaginons, au sommet d'un parc en pente, un vaisseau blanc de verre et de béton aux lignes droites, simples, épurées. Évidentes. À des années-lumière des flonflons Mitteleuropa du centre-ville.

Lorsque le couple Tugendhat lui passe commande, Mies Van der Rohe dispose d'un budget illimité. Partisan du *« less is more »* (la formule est de lui), il bannit l'ornement, l'accessoire, le superflu. Resserre tout à l'essentiel. Édicte des principes inflexibles. Pas de mur porteur : aux 29 colonnes cruciformes en fer de soutenir la structure. Les fenêtres sont horizontales. Les portes montent jusqu'au plafond afin de ne pas ajouter de lignes supplémentaires. Les espaces sont libres. La noblesse des matériaux adoucit cette apparente sécheresse. Le verre est tchèque, le fer allemand, le travertin vient d'Italie, l'onyx du Maroc. Les baies vitrées sont si larges qu'on se croirait dehors en étant dedans. Un ingénieux système permet de les escamoter en les faisant disparaître dans le sol. Des caissons de bois de santal filtrent l'air. Dans le vaste salon trônent encore les fauteuils Barcelona et Tugendhat dessinés par l'architecte. Les colonnes chromées, le mur d'onyx que les rayons du couchant semblent embraser, la bibliothèque en ébène de Macassar, le jardin d'hiver… Partout s'exprime le génie de Mies Van der Rohe. On nous fait remarquer qu'aucune œuvre d'art ou presque n'est accrochée au mur. À quoi bon ? Dans le cadre des fenêtres, la vue sur les arbres, le parc, les toits de la ville au loin se suffit à elle-même. On a rarement vu architecture aussi racée, sûre d'elle et de ses principes.

La famille juive Tugendhat ne profitera de sa villa que huit ans. Fuyant le nazisme, elle s'exilera en 1938 pour ne jamais la revoir. La Gestapo occupera les lieux, puis une école de ballet et un centre pour les enfants malades. C'est ici que le divorce entre la Tchéquie et la Slovaquie sera décidé en 1992. Classée à l'Unesco depuis 2001, la villa a été restaurée de main de maître. Elle accueille désormais les visiteurs, qui arpentent ses vastes espaces avec des soupirs résignés. « Ah, si j'avais une telle maison ! », songent-ils.

« Si Mies Van der Rohe a accepté cette commande, c'est qu'il avait apprécié la qualité architecturale de Brno », souligne Iveta Cerná. En 1928, la Tchécoslovaquie est un jeune État qui écrit ses premières pages. Brno, la « Manchester morave », prospère depuis plus de cinquante ans. On retrouve aujourd'hui dans le centre-ville l'architecture cossue du début du XXe siècle, lourde, cossue, avec ce qu'il faut d'oriels, de graffites et d'atlantes musculeux figés dans la pierre. Un parfum d'Empire austro-hongrois qui ne va pas sans charme.

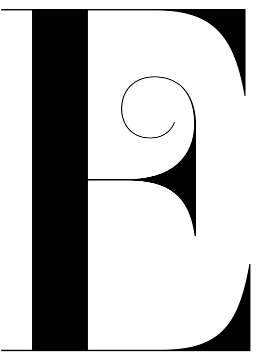
Mais c'est vers des bâtiments plus sobres que l'œil doit aller. Sur la place de la Liberté, on passerait devant la Banque de Moravie sans la remarquer. Mais derrière la façade sobre en verre opaxit (un verre blanc opaque), on découvre un intérieur élégant où règnent laiton, marbre et pavés de verre. Des matériaux nobles ou nouveaux, mis au service d'une architecture qui refuse l'ostentation. Le bâtiment est signé de Bohuslav Fuchs. Ce dernier a aussi dessiné, dans les années 1920, le curieux hôtel Avion. Le défi était de taille pour le jeune architecte : loger 50 chambres, un restaurant et un café derrière une façade d'à peine 9 mètres de large. L'impression d'espace est pourtant réelle. Sans pilier, tout le poids de l'immeuble repose sur les murs extérieurs. L'espace libéré permet l'ouverture de puits de lumière qui éclairent ce qui aurait dû n'être que pénombre. Les couleurs primaires égaient les étages comme un tableau de Mondrian. Tout est joyeux ici, même la standardiste qui dévore Balzac et adule Louis de Funès. Fuchs serait heureux de voir l'hôtel toujours ouvert après des décennies difficiles. *« Mon grand-père a passé toute sa vie à Brno. Il s'est beaucoup inspiré du groupe et un peu du Bauhaus : la forme doit suivre la fonction, pas d'ornement, etc. Et pourtant, quelle élégance ! Il est le précurseur des baies vitrées qui rentrent dans le sol, comme on en voit à la Villa Tugendhat »,* confie sa petite-fille Pavla Seitlová.

Brno regorge d'autres bâtiments fonctionnalistes, imaginés par une génération d'architectes marquée par le passage ici même du Corbusier, le temps d'une conférence en 1925. La Radio tchèque, signée Wiesner, avec sa cage d'escalier en marbre, son patio de verre, ses élégantes touches de laiton ici et là. Le Centrum, qui devait être le premier gratte-ciel d'Europe avant qu'on ne décide de l'arrêter au septième étage. Le passage Alfa aux devantures arrondies, la Banque nationale tchèque à la façade incurvée, le bâtiment Cedok et ses hublots de paquebot, non loin de la gare… Même l'église hussite tchécoslovaque de la rue Botanická respecte les canons du genre : lignes droites, baies vitrées verticales, constructions presque cubistes. Dans la nef bleu ciel officie Sandra, la souriante prêtresse aux bras tatoués. Cette mère divorcée organise expositions, projections et concerts dans ce lieu de prières conçu par Jan Vísek, choisi à la place… de Bohuslav Fuchs.

À deux pas de la Villa Tugendhat, le Café Era, conçu par Josef Kranz, a retrouvé ses couleurs d'origine, celles du drapeau tchécoslovaque (rouge, bleu et blanc). Son superbe escalier en S aimante les regards jusqu'à l'hypnose. On le prend en photo sous toutes les coutures, comme on le ferait d'un mannequin au déhanchement assassin.

Sans ces architectes, Mies Van der Rohe n'aurait pas été séduit par la ville au point d'accepter le projet des Tugendhat. Le dernier directeur du Bauhaus avait aussi visité les bâtiments grandioses du Parc des expositions de Brno, toujours debout. Aussi grand qu'un terminal d'aéroport, le hall A en impose avec ses voûtes paraboliques rappelant celles d'Auguste Perret. Pour la première fois en 1928, le béton prend des libertés avec la forme, s'invente des trajectoires ovoïdes, des courbes affolantes. L'imaginaire n'a plus de limites sous cette nef qui semble léviter au-dessus de nos têtes. Plus loin, la gigantesque rotonde en béton armé, construite dans les années 1950, prend des airs de cathédrale industrielle. Les machines exposées à l'époque n'avaient pas, il est vrai, le format lilliputien de nos technologies contemporaines. Pourtant, rien d'oppressant dans ce gigantisme. Parfois, *more is less…*

Au début des années 1960, il faut loger les foules toujours plus nombreuses des foires de Brno. Le réalisme socialiste a déjà corseté l'imaginaire des architectes, mais deux hôtels surnagent au milieu du marasme architectural. le Continental n'a pas changé d'un pouce depuis 1964. Même hall de style bruxellois, période Exposition universelle de 1958 (celle de l'Atomium). Escalier en spirale, plafond de laque blanche, bar jaune citron, chambres marron et orange. Rétro en diable ! À la même époque, l'Hotel International « bruxellise » aussi son hall, mais tropicalise sa façade avec son grand auvent brésilien, à la manière d'Oscar Niemeyer. Ici, les plus grands ont séjourné, de la reine d'Angleterre au pape, en passant par Milan Kundera, le célèbre écrivain tchèque… natif de Brno.



n 1989, à la chute du mur de Berlin, Brno est exsangue. Pavla Seitlová se souvient d'une *« ville grise, délabrée ».* Adam Vodicka, dandy en queue-de-pie noire et pantalon mauve, parle d'une ville triste, brumeuse. *« Les gens se cachaient. Ma génération, née dans les années 1980, a commencé à voyager et à rentrer au pays avec des idées neuves. »* Adam et ses amis ont d'abord ouvert Le Bar qui n'existe pas, le premier lieu branché de Brno (façon speakeasy), puis le Super Panda Circus à l'atmosphère de cabaret psyché-punk, et enfin l'Anybody Hotel, aux chambres-boudoirs inspirées du cinéma. *« Brno a gardé cet appétit de vivre qui vient de la fin de l'ère soviétique. Et les habitants se sont enfin réapproprié l'espace publique. »* Adam fut le premier à oser installer des transats sur la place du Marché aux Choux, comme ça se faisait dans les capitales occidentales. Désormais, les habitants se mettent à l'aise sur la place de la Liberté ou sur la verdoyante place de la Moravie. *« C'était un parking autrefois ! »,* sourit Ondrej Chybík. Cet élégant trentenaire incarne la relève de l'architecture tchèque. C'est à lui qu'on doit la nouvelle serre de Mendel, devant l'ancien couvent des Augustins. Cette verrière contemporaine se dresse à l'endroit précis où le moine Gregor Mendel jeta, en 1805, les bases de la génétique en étudiant les petits pois. *« L'ADN de Brno, c'est le style fonctionnaliste,* rebondit justement Ondrej Chybík. *Cela a mis la barre très haut du point de vue architectural, un peu comme le Bauhaus à Tel-Aviv. Hélas, le régime totalitaire a presque tout détruit. On a vraiment basculé dans l'ère contemporaine après 2010. Soudain, Brno a vu fleurir des terrasses de cafés, des parcs, des bars branchés fréquentés par nos 100 000 étudiants* (un habitant sur quatre, NDLR)*. Aujourd'hui, on n'a rien à envier aux grandes villes étrangères. »* Et avec 150 architectes sortant chaque année de la faculté, la relève est assurée.

L'église Sainte-Marie-Restitute figure parmi les gestes forts de l'architecture du XXIe siècle. Signé en 2020 par l'atelier Stepán à Brno, l'édifice de béton se niche au bout d'une ligne de tramway, dans un quartier verdoyant de logements sociaux. Le clocher évoque un périscope dessiné par Le Corbusier. Une nef ovoïde en béton brut ou lisse, sans aucun angle vif. Des tribunes arrondies comme des gros galets. Et au sommet, une couronne de 180 vitraux formant un cercle chromatique. La lumière divine (ou plus simplement solaire) jette un dégradé de taches mauves, turquoise, orange dans la nef tout en rondeur. Sublime. On s'étonne de voir une chope de bière stylisée sur la façade. *« C'est qu'en bonne Tchèque, la Bienheureuse religieuse Marie Restitute Kafka, qui fut décapitée par les nazis, aimait la bière »,* sourit le père Frantisek. Retour dans le centre-ville. Dans la chaleur de l'été, la jeunesse en goguette écluse des chopes qu'on peine à tenir avec une seule main. Comme elle, buvons une pils et trinquons à la santé de Mies Van der Rohe, Bohuslav Fuchs et les autres. Des pionniers qui auront contribué à placer Brno sur la carte du monde, à défaut de nous aider à prononcer son nom.



À la Villa Tugendhat, du verre tchèque, du fer allemand, du travertin italien, de l'onyx marocain… Et des baies vitrées si larges qu'on se croirait dehors tout en étant dedans.

Vingt-neuf colonnes cruciformes en fer soutiennent la structure et libèrent l'espace pour mettre en avant les meubles dessinés par Mies Van der Rohe pour le couple Tugendhat.

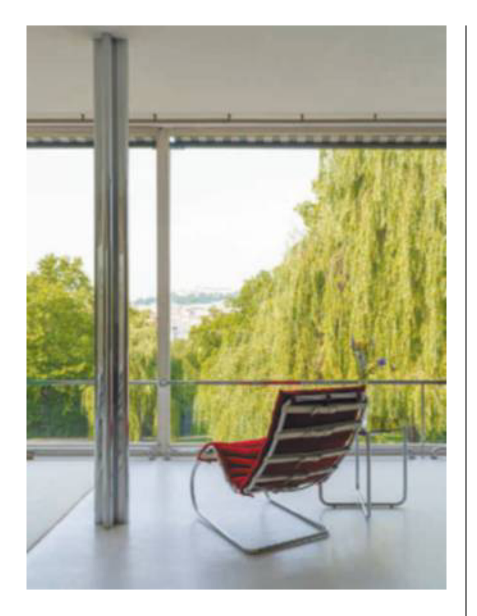


(À gauche) Le terminus des bus Zvonarka.
(À droite) Des cônes « fontaines d'eau » animent depuis quelques mois la place Dominicaine.

Brno regorge de bâtiments sobres et fonctionnalistes, imaginés par une génération d'architectes marquée par le passage ici même du Corbusier en 1925

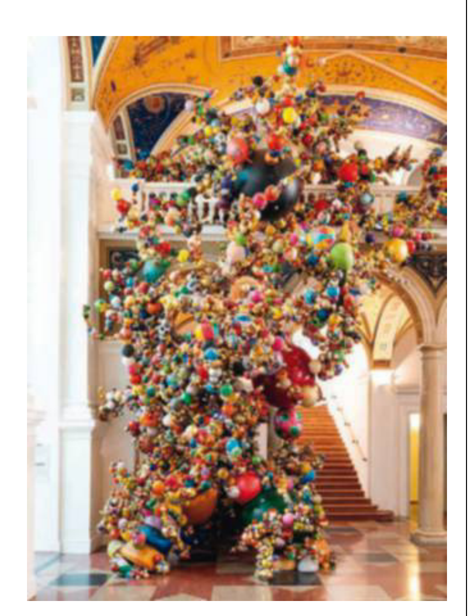
(À gauche) Horloge en mosaïque à l'hôtel Continental. *(À droite)* Le « cloud » de Marek Stěpán, structure en forme d'oreiller géant sur la terrasse du musée de la Galerie morave.

VOIR



Villa Tugendhat

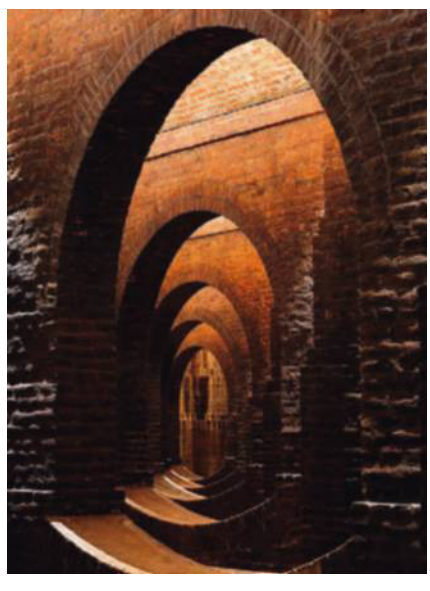
Mies van der Rohe n'est pas encore directeur du Bauhaus lorsqu'il conçoit, parallèlement au Pavillon allemand de Barcelone, cette belle villa pour Fritz et Greta Tugendhat. Le plan libre, le principe de « peau et d'os » (le verre et le fer), l'absence de cloisons, l'épure des lignes en font un chef-d'œuvre du fonctionnalisme et de la modernité. On remarquera la chaise cantilever Brno, conçue avec Lilly Reich spécialement pour ici. Visites guidées en petits groupes. L'accès au jardin est gratuit.
Cernopolní 45
Tugendhat.eu



Moravska Galerie

La Galerie morave dissémine ses collections et ses expositions dans cinq bâtiments, mais les amoureux du design privilégieront celui dédié aux arts décoratifs, sur Husova. La salle The Cave réunit les icônes du design tchèque : fauteuil cubiste Josef Gocár, affiches Sécession de Koloman Moser, téléphones en bakélite tchécoslovaques. À l'étage, superbes porcelaines européennes. Intéressantes expos au palais de Prazák, autre établissement de la Galerie morave, dans la même rue.
Husova 535/14, Brno
Moravska-galerie.cz

FLÂNER



Brno souterrain

Un labyrinthe de galeries et de tunnels sont à découvrir. Le deuxième plus grand ossuaire d'Europe se cache sous l'église Saint-Jacques. Ces catacombes renferment des pyramides de crânes qui datent souvent de la guerre de Trente Ans et des épidémies de peste et de choléra. Visite à la bougie en été. Les réservoirs d'eau sous la colline Zlutý Kopec forment une succession d'arches et de voûtes, tel un décor de cinéma. Autre lieu à explorer, les souterrains de la place du Marché aux choux.
Gotobrno.cz



Novoretro

Dans leur boutique-atelier, Dan et Alena vendent et rénovent du mobilier d'époque sélectionné avec soin. Tous les meubles et objets de la période 1900-1980 sont représentés, notamment quelques pépites fonctionnalistes. Table Art déco, lampe Bauhaus, meuble fifties, canapé Navrátil, commode Halabala… Du vrai design vintage ou néorétro. Également divers objets de l'époque communiste : horloges, coquetiers, statuettes. Le site est très complet et évite de se déplacer.
Palackého trída 51
Novoretro.net

GOÛTER



Element

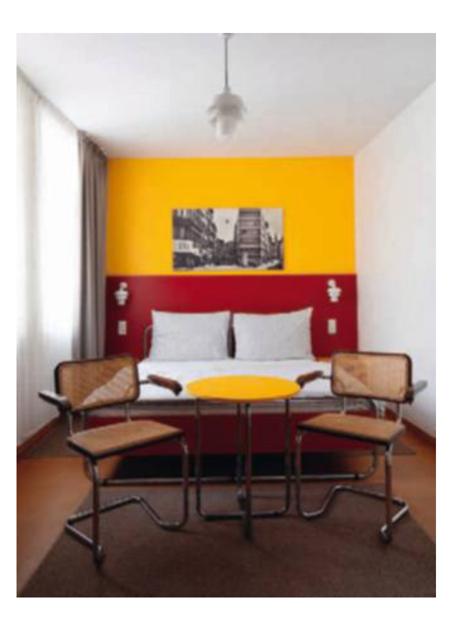
Cette adresse branchée se cache derrière la place de la Liberté. Assise dans une pénombre savamment travaillée, la clientèle chic goûte la cuisine semi-gastronomique de Tomas Reger dans un beau décor industriel de béton patiné et de tuyauteries apparentes. Filet de sandre, schnitzel de lapin et le *Eton mess*, dessert aux fraises, rhubarbe, basilic et meringue légère, très dans l'air du temps. Attention, la salle peut vite être bruyante. Belle carte des vins.
Béhounská 108/7
Elementbrno.com



Kohout NA VÍNE

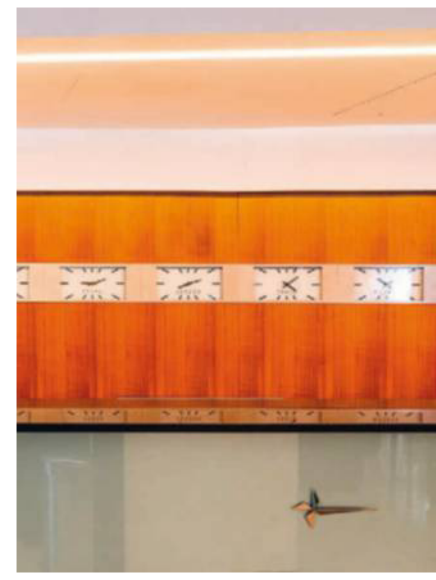
Considéré comme l'une des meilleures tables de la ville, le restaurant du jeune chef André Pavlik s'est fait une spécialité du coq au vin, dont il change régulièrement la recette selon l'inspiration. L'influence nordique se lit dans son goût pour les légumes fermentés. À essayer aussi, le smazák (fromage frit), un classique tchèque revisité avec malice. À la carte, du riesling morave parmi les 200 types de vins du monde entier. Le menu dégustation donne un aperçu de toute la carte avec accord mets-vin.
Malinovského nám. 652/2
Knvrestaurant.cz

RÊVER



Hôtel Avion

En plein centre-ville, cet hôtel conçu par Bohuslav Fuchs dans le style fonctionnaliste est un bel exemple de l'architecture des années 1930. Rouvertes en 2022 après une grande campagne de restauration, ses 37 chambres aux couleurs pimpantes offrent pour certaines une vue grandiose sur les toits de Brno. Curiosité : l'hôtel est géré par une grande famille circassienne, les Berousek, passés maîtres dans l'art du funambulisme ! Visite gratuite du musée pour les clients de l'hôtel.
À partir de 100 € la chambre double.
Avion-hotel.cz



Hôtel International

Ambiance sixties de l'Est dans cet hôtel de plus de 200 chambres dont l'horloge indique encore l'heure de Moscou. Le hall de style Bruxelles 1958 en impose avec sa cloison sculptée en verre et métal, tout comme l'escalier aérien en marbre noir et le restaurant français décoré de luminaires « trompettes » et de sculptures de verre. Une plongée dans une époque ! Les chambres, très confortables, ont été refaites dans une déco internationale beaucoup plus sage. Fitness et spa privé.
À partir de 119 € la chambre double.
Hotelinternational.cz

PROPRIÉTÉ PRIVÉE

KIM JONES
L'ANTRE ARTY D'UN CRÉATEUR DE MODE

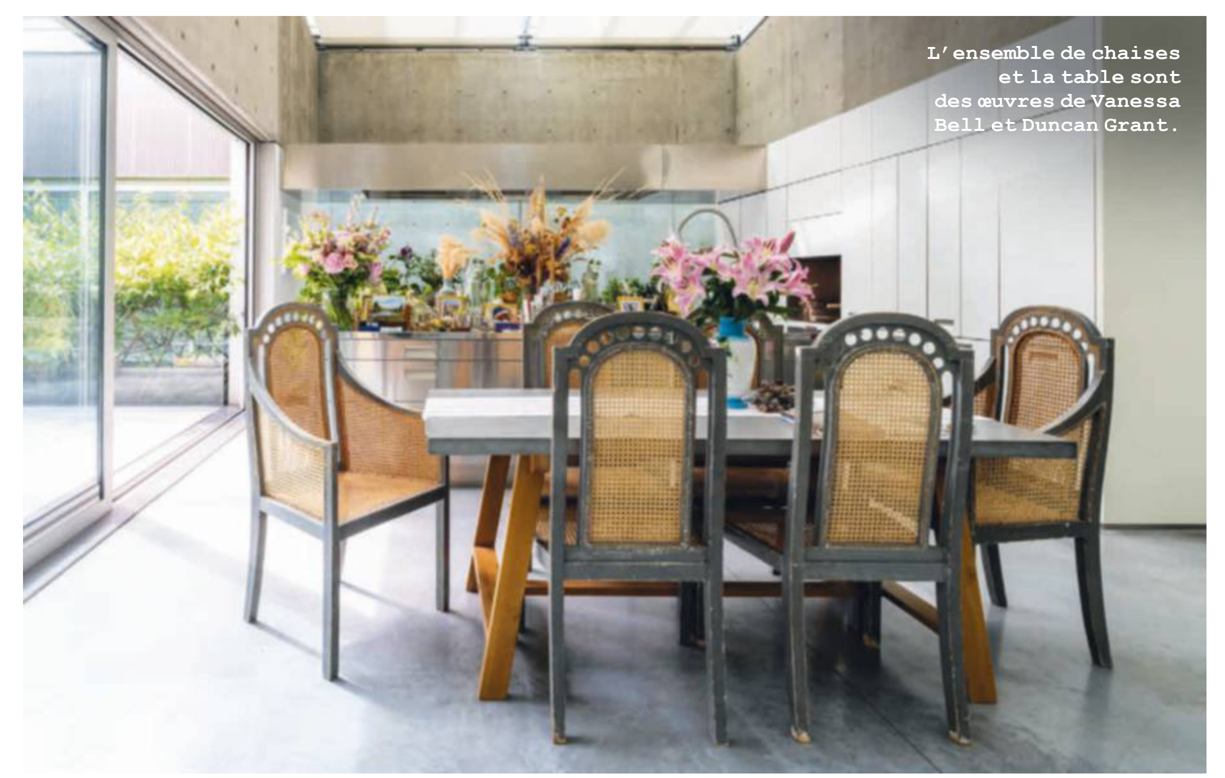
Designer prolifique, chargé de Dior Homme, mais également des collections féminines de Fendi, l'Anglais a fait de sa maison brutaliste londonienne le laboratoire créatif de sa mode. Un lieu accueillant ses 1 000 collections érudites, un repaire intimiste dont il nous ouvre les portes en exclusivité.

Texte et réalisation Cédric Saint André Perrin
Photos Michel Figuet

Sur le palier, sous un portrait de Pavel Tchelitchew, une banquette de Donald Judd.

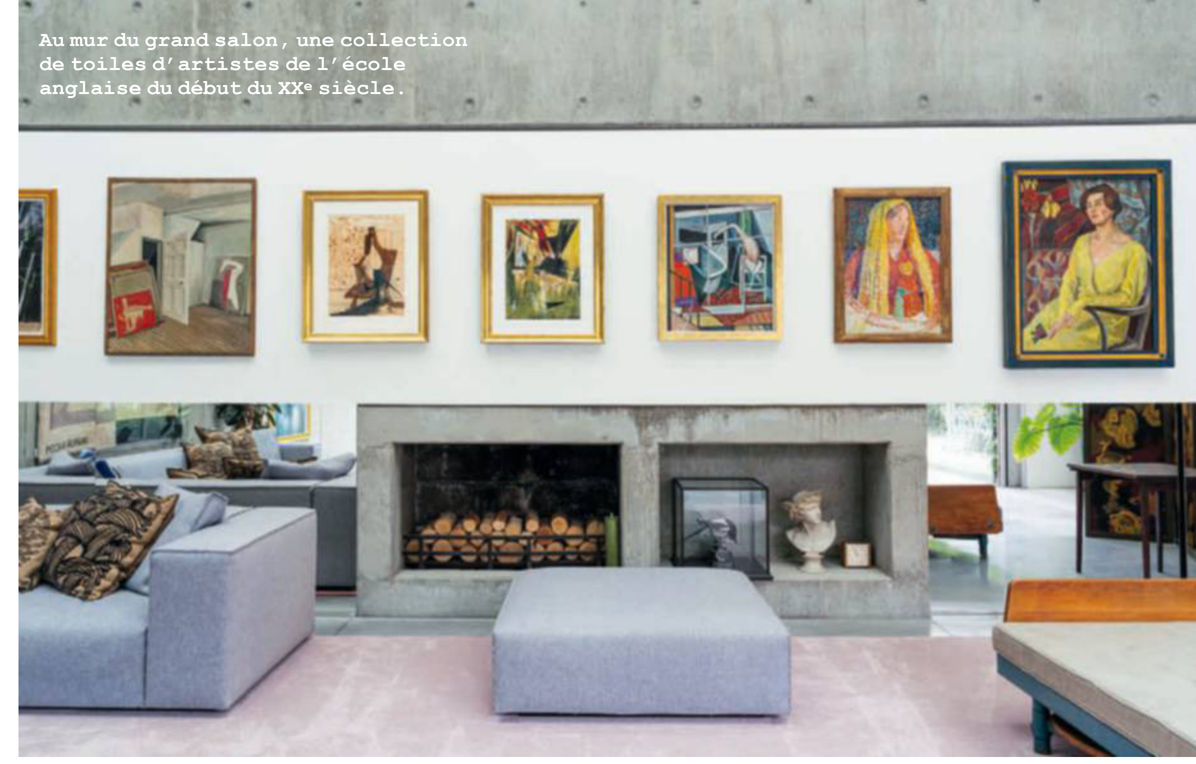


Kim Jones dans sa maison londonienne.


L'ensemble de chaises et la table sont des œuvres de Vanessa Bell et Duncan Grant.


Au mur, un tapis de Francis Bacon et devant, une paire de chaises danoises Safari.


Sous la parure amazonienne accrochée au mur, un pangolin naturalisé au sol.

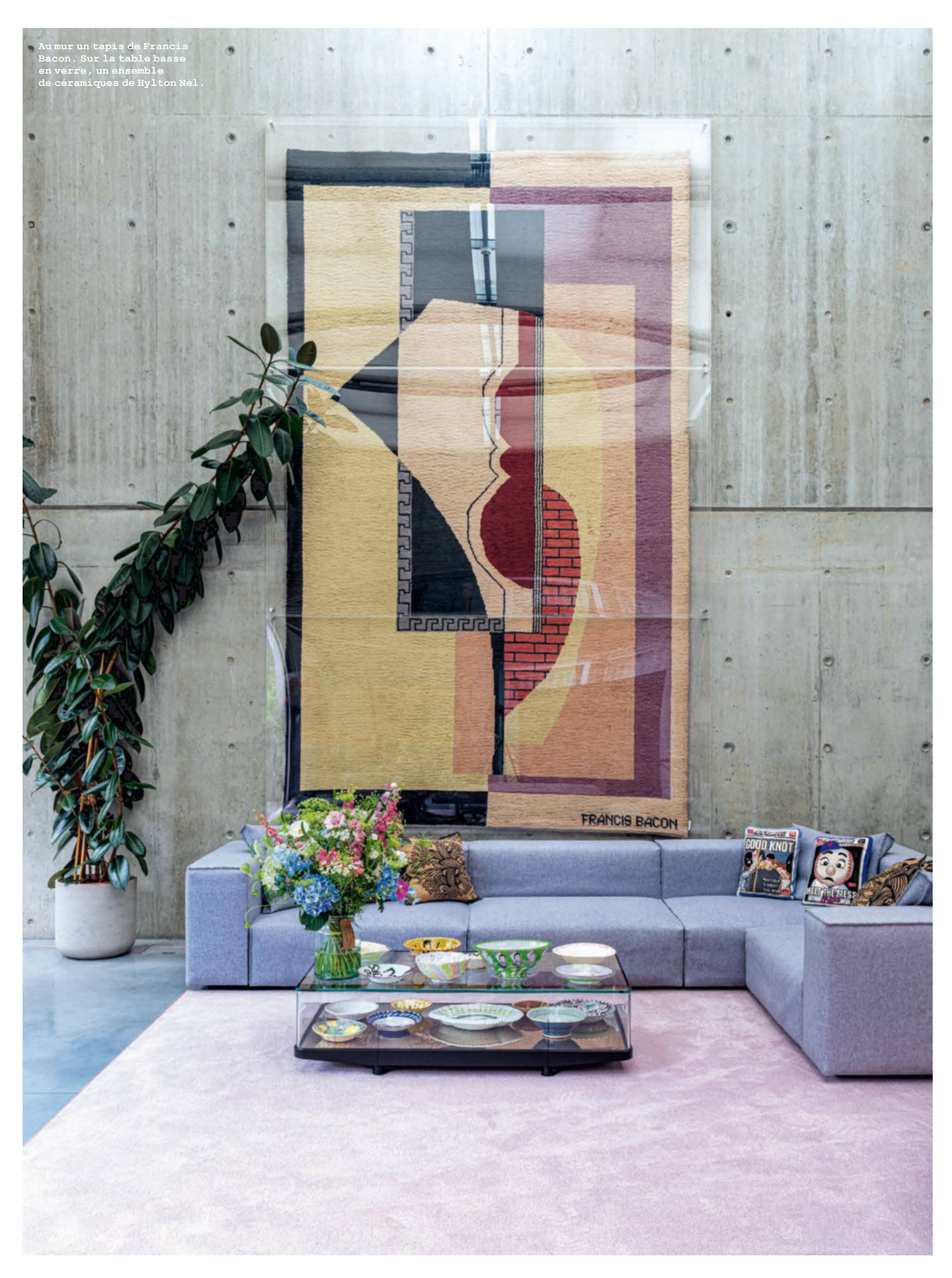

Au mur du grand salon, une collection de toiles d'artistes de l'école anglaise du début du XXe siècle.

De la rue, impossible de deviner cette impressionnante construction de 800 m² – sorte de juxtaposition de vastes cubes de béton –, desservie par un escalier en dalle de verre, bordée d'un jardin tropical sur l'avant, longée d'un couloir de nage sans fin sur un côté et ponctuée d'une salle à manger à ciel ouvert en son centre. *« À l'origine, je cherchais plutôt une maison ancienne, avec du caractère, je n'aurais jamais imaginé vivre dans un tel endroit*, assure Kim Jones, heureux propriétaire de cet édifice brutaliste. *Pourtant, quand je l'ai visité, je suis immédiatement tombée amoureux des lieux, de leur calme, de la lumière omniprésente. On se sent flotter ici ! »* Cet édifice minimaliste, érigé en 2006 par l'agence Gianni Botsford Architects sur un concept de luminarium permettant d'optimiser l'éclairage naturel tout du long de l'année, en tenant compte des conditions météorologiques propres à Londres, repose sur un plan inversé. Chambres, dressing et salle de sport sont situés au rez-de-chaussée quand les espaces de vie sont à l'étage. Pas de fenêtres sur rue, aucune vue sur l'extérieur ; l'édifice est tourné sur lui-même, il propose un monde clos, sorte de déambulation mentale dans l'univers du maître de maison.

Sous des extérieurs placides, une sorte de calme trompeur, le directeur artistique de Dior s'avère une personnalité vive, agile, spontanée, directe et intense. Beaucoup pourraient se laisser impressionner par le rigorisme architectural des lieux, se laisser aller à la facilité d'un mobilier design minimal, au risque de transformer ce bunker de luxe en une forteresse d'ennui. Dandy dans l'âme, Kim Jones préfère les pas de côté. À l'instar du milliardaire sud-américain Charles de Beistegui (1895-1970) qui, dans les années 1930, brisa l'austérité de son penthouse sur un toit des Champs-Élysées, commandé à Le Corbusier, à travers une surenchère de candélabres, meubles rocaille et miroirs baroques, Kim Jones se plaît à associer œuvres d'art expressionnistes, artisanat folk et design moderniste en son palais de béton. Il élude par là même tout rigorisme pour s'inventer un intérieur pétillant.

Sa pratique de la décoration est à rapprocher de sa conception de l'allure masculine, des pièces tailleur juxtaposées à des vêtements sport pour le cool, le tout ponctué d'accessoires poétiques, arty, parfois même un brin ambiguë, entre petits bibis et bijoux couture. Alors, masculin ou féminin ? Look street ou chic →

> "Je n'aurais jamais imaginé vivre dans un tel endroit. Pourtant, quand je l'ai visité, je suis immédiatement tombé amoureux du calme, de la lumière omniprésente. On se sent flotter ici !"



Au mur un tapis de Francis Bacon. Sur la table basse en verre, un ensemble de céramiques de Hylton Nel.



"Je suis collectionneur dans l'âme. Dès qu'un sujet m'intéresse je ressens un besoin de l'approfondir, de lire tous les ouvrages le concernant, d'acheter des œuvres et cela se mue en collection"



La très spectaculaire bibliothèque accueille un ensemble de mobilier de Pierre Chareau.


Le mobilier de la salle à manger dans le jardin a appartenu à Yves Saint Laurent.


Dans le salon de télévision, une sculpture d'iguane en bois sur une malle Vuitton transmutée en table basse.


Ensemble d'assiettes d'Hylton Nel dans le grand salon.


Au sous-sol, un patio de lumière végétalisé.

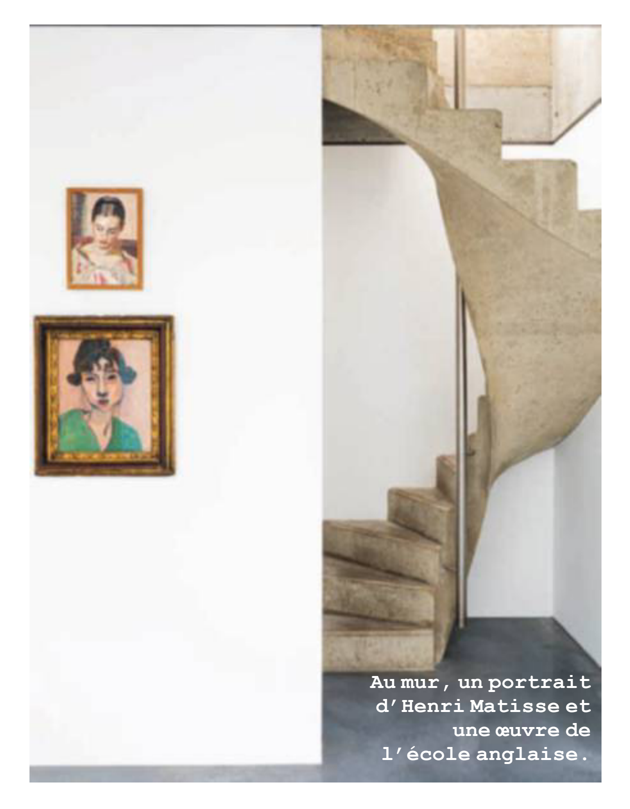


Dans le bureau, une collection de figurines, "art toys", jeux et photos.

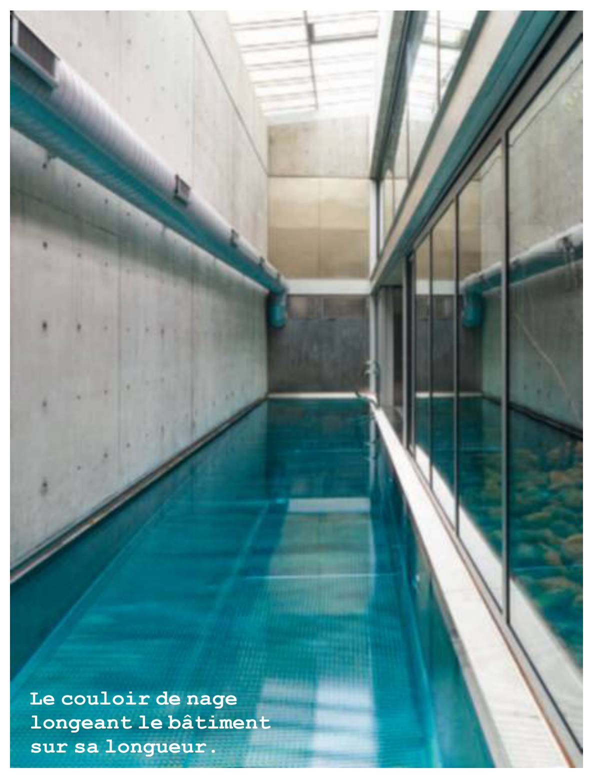
grand soir ? Comme pour sa mode, dans son intérieur, Kim Jones excelle en des espaces à l'identité transitoire. Pas de salle à manger formelle, mais une grande table dans la cuisine, une autre placée sur la terrasse. Rien de figé. S'appropriant pleinement la construction, il en module les espaces en fonction de son mode de vie. Le grand salon permet de recevoir, un autre plus cosy est dédié au quotidien, la bibliothèque sert de bureau, et au rez-de-chaussée une chambre a été transmutée en salle de sport. De confortables canapés au dessin minimaliste s'effacent devant un accrochage de peintures puissantes, une accumulation d'objets plein d'esprit, de foisonnants bouquets aux teintes irréelles. L'espace dégage une dynamique électrique, fruit du télescopage des multiples collections de Kim Jones.

DIALOGUE DES ARTS ET DES PÉRIODES

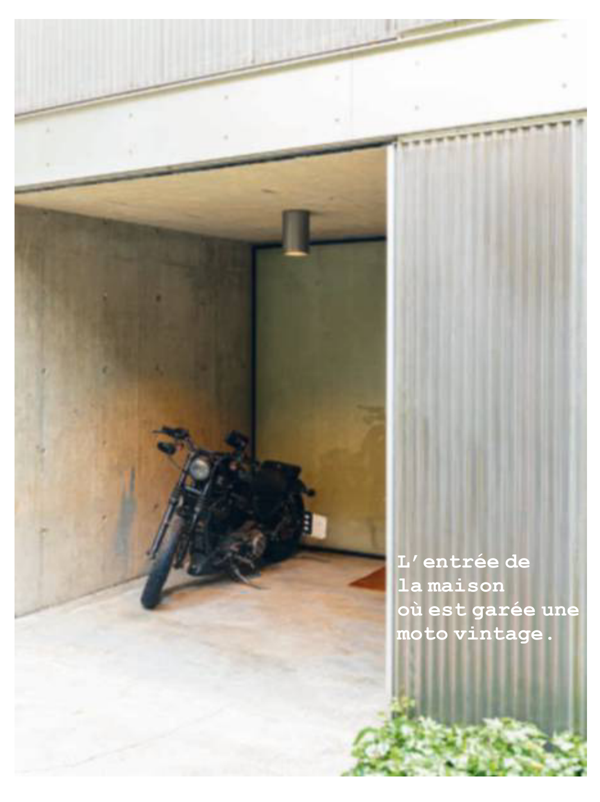
« Je suis collectionneur dans l'âme. Dès qu'un sujet m'intéresse je ressens un besoin de l'approfondir, de lire tous les ouvrages le concernant, d'acheter des œuvres et cela se mue en collection. Je collectionne aussi bien les tableaux que le design, la céramique ou les vinyles. Sans oublier les vêtements, bien entendu ! » Chaque espace de la maison s'articule autour de thématiques ou d'écoles artistiques. Peintures, dessins et photographies dialoguent, juxtaposés en un accrochage érudit et malicieux. Le grand salon accueille un rare ensemble d'œuvres anglaises du début du XXe siècle. Des toiles, mais aussi une table peinte et un paravent signé Duncan Grant (1885-1978), éminent membre du cercle d'artistes, d'écrivains et d'intellectuels de Bloomsbury. Se détache, accroché au mur et non pas jeté à même le sol, un extraordinaire tapis cubiste de Francis Bacon (1909-1992) – le peintre expressionniste ayant été, on le sait peu, décorateur dans sa jeunesse. Aux cimaises de la bibliothèque, Kim Jones a accroché un nu du performeur Leigh Bowery (1961-1994) signé Lucian Freud (1922-2011), de part et d'autre, un portrait photographique de Francis Bacon (1909-1992) par Peter Beard (1938-2020) et un cliché de Kate Moss sur un lit en compagnie de Lucian Freud, sous l'objectif de David Dawson. Parfaite galerie de portraits de famille d'une certaine scène arty londonienne… Dans la bibliothèque encore, un ensemble de mobilier moderniste signé Pierre Chareau (1883-1950), entre fauteuils recouverts de tapisserie, table d'appoint en lames de métal et secrétaire en bois et acier. *« Je fais mes recherches dans cette bibliothèque, j'y élabore les grandes lignes de mes collections, même si je m'interdis désormais que cela aille plus loin. Mon travail tient une grande importance dans ma vie. D'une certaine façon je suis toujours en train de travailler. Longtemps, je n'ai placé aucune limite entre ma vie privée et ma carrière professionnelle, je bossais non-stop. Durant le Covid, j'ai vécu retranché ici, je faisais tout depuis la maison… et c'était vraiment trop ! Après, j'ai ressenti le besoin de dire stop. Je mène désormais une vie assez tranquille à Londres : je lis, je vois des amis, je fais du sport, je regarde des films – comme tout le monde. Au cours des dernières années, j'ai vécu dans différents endroits. J'ai abandonné mon appartement parisien, préférant résider à l'hôtel pour me concentrer pleinement sur mon travail pour Dior. Londres, c'est mon repaire. »*
Plus qu'un discret écran plat, ce sont les flamboyants portraits du peintre anglais Alex Folton, réputé pour ses relectures fantasques et ambiguës des archétypes de la masculinité, qui illuminent le salon de télévision. Des visages étirés, colorés, extatiques, en tension. *« Alex a été mon assistant à ses débuts, il a commencé par travailler dans la mode avant de se tourner vers l'art. C'est un ami, quelqu'un dont je suis le travail, qui m'intéresse tout simplement. D'où la présence de ses toiles chez moi. »* Ces effigies flamboyantes sont accrochées sur un papier peint panoramique façon Douanier Rousseau. Posé à même le sol, un pangolin naturalisé. Sur une malle Louis Vuitton vintage, une statue d'iguane. *« Petit, je voulais être zoologue. J'ai grandi en Afrique, cela m'a beaucoup marqué. D'où sans doute*


Au mur, un portrait d'Henri Matisse et une œuvre de l'école anglaise.


Dans le grand salon, une banquette de Jean Prouvé devant un paravent peint de Duncan Grant.


Le couloir de nage longeant le bâtiment sur sa longueur.


Écritoire et tabouret de Pierre Chareau dans le bureau.


L'entrée de la maison où est garée une moto vintage.

mon ouverture au monde, mon intérêt pour des cultures assez différentes. » Né à Londres d'un père britannique et d'une mère danoise, Kim Jones passe son enfance entre Éthiopie et Kenya, Tanzanie et Botswana. Son père, hydrogéologue spécialisé dans les projets d'irrigation, est amené à fréquemment déménager. Les tonalités tranchées des plaids massaïs, les parures tribales vues dans son enfance le marqueront à jamais. À l'âge de 14 ans, Kim Jones retourne à Londres poursuivre sa scolarité. La découverte de la presse de mode underground britannique, avec des titres comme *ID* ou *The Face*, focalisés sur le street style et la scène musicale postpunk, parachèvera sa vision d'une mode « mode d'expression ».

LES OBJETS EXPOSÉS CHANGENT RÉGULIÈREMENT

Après avoir étudié le graphisme et la photographie au Camberwell College of Arts, le jeune homme s'initie à la confection masculine à Central Saint Martins. Ses héros s'appellent alors Vivienne Westwood, Alexander McQueen, Martin Margiela et Helmut Lang. À peine sorti de l'école, il lance en 2002 sa ligne avant d'œuvrer un temps pour le tailleur londonien Dunhill, puis d'intégrer Louis Vuitton et d'être, en 2018, recruté par Dior Homme. Là, il se plaît à des défilés à grand

"Ma maison est en constante évolution. Certains objets, que je trouve aux enchères, dans les galeries ou sur le web, arrivent chez moi. Souvent, j'ai l'impression qu'ils viennent vers moi plus que je ne les cherche. D'autres disparaissent, je les prête, je les offre..."

spectacle. Son premier show Dior Homme nécessite la construction d'un dôme, dans la cour de la Garde républicaine, accueillant en son centre une imposante statue de roses, conçue par le street artiste Kaws. Version XXL des *art toys* ludiques que l'on retrouve placés sur les rayons de la bibliothèque du styliste. Pour sa collection printemps-été 2025, Kim Jones collabore avec le céramiste sud-africain Hylton Nel. Ce dernier conçoit un chat botté vert citron, des tigres bleus et des chiots hauts de 3 mètres pour orner le podium. Le bestiaire folk et un brin surréaliste de cet artiste, vivant dans une communauté agricole du désert du Karoo, se fait aussi motifs : coqs chantants, chevaux cabrés et envols d'oiseaux sont déclinés en imprimés, broderies et jacquards. Quand il ne s'agit pas de boutons en céramique. Et que retrouve-t-on exposée dans la table basse-vitrine du salon de Kim Jones ? Une collection d'assiettes ornées de dessins naïfs du même Hylton Nel. *« Ma maison est en constante évolution. Les choses ne cessent d'entrer et de sortir. Certains objets arrivent, que je trouve aux enchères, dans les galeries ou sur le web. Souvent, j'ai l'impression qu'ils viennent vers moi plus que je ne les cherche vraiment. D'autres disparaissent, je les prête pour des expositions, je les offre à des amis, je m'en défais… je n'aime pas que les choses soient statiques ! »*

Carpe diem.



Mulet noir aburi, stracciatella, épices vadouvan et amandes fraîches.

SDP

DANDELION
Au pays de Casque d'Or

Sur une petite place de l'ancien village de Charonne, dans ce coin de la capitale que ne renierait pas « Emily in Paris », un jeune couple, Morgane Souris et Antoine Villard, vient d'ouvrir un restaurant bistronomique exquis et abordable (ce qui n'est pas antinomique), déjà adoubé par les fines gueules outre-Atlantique, jamais en retard d'une pépite.

par Stéphane Durand-Souffland

Ici, c'est encore Pantruche, avec un réseau d'impasses étroites bordées de maisonnettes retapées, des carcasses d'ateliers, des enseignes patinées, des réverbères qui, au crépuscule, semblent attendre indéfiniment leur allumeur, un square Casque-d'Or. Sur une placette de l'ancien village de Charonne, Morgane Souris et Antoine Villard ont ouvert, le jour de la Fête du travail, leur restaurant. Ils l'ont baptisé Dandelion. Cela signifie « pissenlit » en anglais. C'est aussi le titre d'une chanson méconnue des Rolling Stones et le prénom d'une des innombrables filles du guitariste Keith Richards. Laquelle, embarrassée par cette idée loufoque jaillie de l'imaginaire fertile de parents qui, si ça se trouve, fumaient aussi des pissenlits, se fait désormais appeler Angela.

Les deux patrons se sont rencontrés par l'entremise d'une amie commune. Lui avait, à l'époque, un projet dans le Sud ; elle cherchait de son côté à ouvrir un établissement à elle. Le Sud ne s'est pas fait ; Morgane n'a pas ouvert ; les deux se sont dit qu'ils pourraient s'associer. C'est un beau roman, c'est une belle histoire, *« on a fait un peu trop de réunions »,* sourit le chef. L'association a pris un tour très intime et, contrairement aux protagonistes de la chanson vintage, ils sont restés tous les deux à Paris.

Dandelion propose ce que la bistronomie de la capitale a de meilleur. Foin de fanfreluches et d'exaspérants gadgets culinaires. Des assiettes qui ne se poussent pas du col et livrent des produits de belle provenance acoquinés façon collé-serré, de sorte que les combinaisons fonctionnent sans artifice. Qu'on se rassure, il y a de la sauce gourmande, du jus réduit, de la cuisson au cordeau, Antoine sait faire. Il pensait privilégier le poisson et les légumes, et s'est découvert une belle inclination pour les viandes et même les abats. Pas de menu : on mange à la carte. Quatre entrées, autant de plats, deux desserts, à vous de composer votre triolet. Ce n'est pas donné mais les tarifs ne sont pas dissuasifs pour autant, surtout pour des plats de ce niveau, surtout à Paris. Pour ce qui est du liquide, Morgane propose un livre de cave original, plein d'étiquettes que vous ne connaissez sûrement pas (moi non plus), avec un curseur mobile entre le nature, le biodynamique et le « tradi », le tout à des prix abordables.

On commence par des « crevettes des marais crues, sauce gingembre et saté de crevette » (15 euros). Il s'agit de bestioles pêchées dans des marais salants vendéens qui viennent faire don de leur personne sans avoir connu l'outrage de la poêle. Sous leur chair à la mâche et à la sapidité inimitables, Antoine Villard a râpé une pomme de terre mi-crue qui donne du nerf au festival iodé. Un frais bouillon enveloppe les bouchées, dans lequel le saté fait office de concentré de crevette. Quelques feuilles de coriandre par-dessus, comme une poussée de mini-nénuphars, parachèvent cette invitation au voyage vers l'Atlantique ou plus loin. Le thon rouge, aigre-doux de tomate, tagète et framboise (16 euros), également goûté le 3 septembre dernier, constitue un autre tour de force visuel (dressage renversant de splendeur) et gustatif avec l'enchevêtrement virtuose de saveurs marines et florales.

Place au ris de veau à la braise (38 euros, le plat le plus cher de la carte). Un grand moment. La pomme de belle taille est posée sur un court-jus de cuisson et assortie avec un tronçon de chou pointu grillé. L'idée géniale est de n'avoir pas détaillé le légume qui apparaît massif, comme un livre ouvert, légèrement noirci à la flamme, d'où une exquise piqûre d'amertume. Vu de haut, on dirait une sorte de millefeuille déstructuré. Autour de l'assiette court un ruban d'anchoïade, qui apporte à l'apprêt une touche puissante sans rien déséquilibrer. Ris de veau doré, crousti-fondant ; chou bien croquant ; anchois qui sale et décale. Voilà un plat canaille de première classe, finalement simple dans son propos sur trépied viande-légume-sauce, mais ambitieux dans sa réalisation, car il ne supporterait pas le moindre écart d'assaisonnement. Il n'y en a aucun dans le travail au trébuchet du chef.

Au dessert, un certain « chou à la tropézienne » (12 euros) fait déjà beaucoup parler de lui. Rien que l'intitulé relève du fantasme, on imagine Bardot à côté de Casque d'or, les sens s'emballent. À juste titre : le chou, pas mou pour un sou, est garni d'une crème vanille-fleur d'oranger à tomber par terre. C'est Paris, c'est Saint-Tropez, c'est la France – un conseil, commandez-en deux tout de suite, le premier vous laissera un goût de trop peu.

À ce stade, le lecteur attentif a compris que chez Dandelion, c'est très bon. Il ne sera pas le seul, car la réputation du lieu a franchi l'Atlantique comme une traînée de poudre : ce soir-là, des Américains des deux sexes étaient déjà présents, parlant haut, riant fort, dévorant ardemment, émerveillés de jouer en avant-première dans un épisode d'« Emily in Pantruche ».

FICHE D'IDENTITÉ

NOM /
Dandelion

LIEU /
46, rue des Vignoles, 75020 Paris.
01.42.50.01.55.
Fermé dimanche et lundi.
Carte seulement (compter 70 € hors boisson pour une formule entrée-plat-dessert).

DATE DE CRÉATION /
1er mai 2024

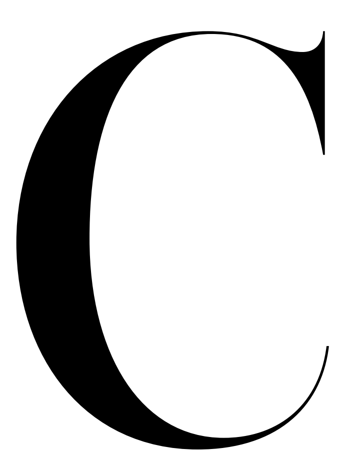
PARCOURS /
À 35 et 33 ans – ils ne font leur âge ni l'une ni l'autre –, Morgane Souris et Antoine Villard incarnent parfaitement un courant porteur de la gastronomie contemporaine. Ils sont jeunes et beaux, amoureux par-dessus le marché, complémentaires, riches d'un parcours forcément bref mais judicieux. Antoine, qui tient les fourneaux, a tâté du grand classicisme au George V époque Briffard avec brigade pléthorique au garde-à-vous, avant un détour au fin fond de l'Alsace chez l'excellentissime Olivier Nasti, où le Parigot a été *« accueilli à bras ouverts »* par un patron, exigeant mais bienveillant, et son équipe. Le meilleur ouvrier de France de Kaysersberg lui a appris le gibier, la cueillette des champignons et des herbes exquises. S'est ensuivi un voyage formateur à Stockholm chez Mathias Dahlgren et son *« management à la suédoise »* (tiens, bizarre, on n'injurie personne et ça marche encore mieux), puis un retour au Septime de Bertrand Grébaut, temple du miam-miam bobo mais très bon quand même. Morgane a également commencé sa carrière côté cuisine avec Antonin Bonnet (Quinsou) avant de basculer côté salle et cave notamment chez Parcelles, la table bien arrosée du Marais. Le couple a dégotté dans le XXe arrondissement un toit plus une terrasse de rêve pour se lancer – la maison fait bistrot depuis 1900, la voilà d'attaque pour affronter le siècle nouveau.

LE CLOS DES FÈVES, CUVÉE DE RÊVE



Voici un flacon confidentiel, un Beaune Premier cru, que seuls quelques initiés vont repérer, mais que tous les connaisseurs vont apprécier.

par Stéphane Reynaud / photo Benjamin Bouchet



e type de vin apporte la solution définitive à la quadrature du cercle œnologique. Voici un pinot noir capable de réconcilier les fêlés de la finesse, les dingos du vino caressant, ceux qui apprécient le simple souffle des arômes sur leurs cellules sensibles, et les radicaux du camp adverse, inconditionnels de la puissance, les boxeurs du goût qui craquent pour un petit uppercut sur le palais. Parce que ce jus unit tendresse et force. Il est aérien, du genre poète à volutes, plus insaisissable que Houdini, mais sait rester droit dans ses bottes, volontaire, engagé comme un hussard. En outre, il révèle une personnalité complexe qui évolue avec le temps. À 5 ans, c'est un adolescent, abordable et jovial. La maturité va lui donner chaque année un peu plus d'épaules, et surtout de profondeur.

Qui sont les amateurs de Clos des Fèves ? *« Certainement pas des buveurs d'étiquettes. Plutôt des gens qui savent ce que sont les grands vins mais qui souhaitent sortir des archétypes, des sentiers battus et des grands noms, pour aller chercher quelque chose d'exceptionnel »,* explique Vincent Avenel, le directeur de Chanson, auquel appartient ce vignoble. Ainsi, le buveur de ce type de nectar est une personne qui recherche une émotion forte en dehors d'une appellation connue. Il peut être français, anglais, américain, japonais. Au fil des décennies, l'étiquette s'est toujours bien tenue à l'export.

UN SECRET À BIEN GARDER

Le Clos des Fèves est situé à Beaune, une appellation que les gens ne nomment pas spontanément quand il est question de la Bourgogne, lui préférant souvent les terres un peu plus au nord. C'est un monopole – une surface viticole appartenant à un seul producteur –, depuis 1968. *« Le clos était morcelé entre différents propriétaires. Il a été racheté par petits bouts pour redevenir un monopole »,* continue Vincent Avenel. Le Clos des Fèves, dans les vieux classements du docteur Morelot, de Jules Laval ou Camille Rodier, a toujours été classé dans les têtes de cuvée.

Nous sommes dans la partie supérieure du coteau. Le clos – 4,10 hectares en tout –, doit peut-être son nom à quelques arbres – *fagus* signifie hêtre en latin –, plantés là. En moyenne, ce « climat » produit 16 000 bouteilles par an. Ce qui est peu quand on sait que le monde entier veut siffler les meilleurs vins de la région. D'ailleurs, les trois quarts sont prévendus en allocation avant d'être mis en bouteille. Les tarifs oscillent autour de 100 euros, ce qui reste très abordable pour un vin de Bourgogne de ce niveau, surtout si on le compare aux vins issus des appellations de la Côte de Nuits, dont les tarifs ont explosé ces dernières années. À la dégustation, chacun comprend que ce vin n'a aucun complexe à avoir vis-à-vis des premiers crus de la Côte de Nuits. Rappelons qu'aucune parcelle n'est classée « grand cru » à Beaune. S'il y en avait, le Clos des Fèves serait un prétendant sérieux. Alors, prière de ne pas trop parler de ce petit bijou épargné par la fureur inflationniste. Ami lecteur, nous comptons sur vous.

Ces tarifs pas si élevés sont peut-être liés à l'activité du propriétaire, Chanson, dont une part significative des vins est issue du négoce, moins valorisé, tandis que le reste est produit par des vignerons. À l'avenir, la balance devrait pencher en faveur de la viticulture sur mesure. L'an passé, la maison Chanson a acquis 48 hectares en Côte chalonnaise. *« Nous voulons plus de vins de domaine,* explique Vincent Avenel. *Il s'agit aussi de réduire la dépendance de l'entreprise vis-à-vis des approvisionnements dans un marché volatil où l'on n'est plus certain de trouver ce que l'on cherche. Trouver des jus est un gros problème car, ces dernières années, avec le gel en 2016 et 2021, mais aussi les périodes de sécheresse, les rendements ont baissé. Il y a un gros manque de volume au moment où la Bourgogne n'a jamais eu autant la cote auprès des amateurs. Certes, nous n'arrêtons pas le négoce mais nous prenons soin de ne pas trop en dépendre. »*

La vieille maison produit depuis belle lurette de petites merveilles sur les plus belles terres de la région. On le découvre en arpentant les alignements de flacons. Ici, on monte à la cave. Les barriques sont entreposées en hauteur, sur plusieurs étages, dans le bastion, un édifice aux murs de 7 mètres d'épaisseur, érigé sous Louis XI pour protéger la ville. Chanson est bien la seule maison à utiliser ce type de structure pour vinifier. Le moins que l'on puisse dire est que l'altitude lui réussit. En blanc, on s'attarde avec plaisir sur la cuvée Pernand-Vergelesses Les Caradeux (Côte de Beaune), marquée par des touches salines qui lui viennent de la terre. Ou sur un Chassage-Montrachet Les Chevenottes, autre chardonnay aux arômes d'épices et de safran, un vin souvent dominé par un zeste citronné qui lui donne une formidable texture. Une cuvée à mettre sur une table lors d'un repas et à bannir des *afterworks*.

FIN ET PUISSANT

Il faut aussi déguster Le Clos des Mouches, plus tendu. Ici, tous les goûts trouvent leur vin. Dans sa version pinot noir, Le Clos des Mouches se révèle suave, subtil, sur les palettes de violette. Quand il vieillit, il devient chocolaté avec une touche After Eight, tout en restant digeste et fluide. Le Savigny Dominode affiche une subtile rondeur, un joli gras, de l'onctuosité, du moelleux.

Mais revenons à notre Clos des Fèves 2020, à sa robe au pourpre sombre, à ses parfums de pivoine, de framboise et de cerise. À ses notes de chocolat noir, de café et de réglisse. En bouche, il est rond, d'une ampleur classieuse. Sans jamais en rajouter. Il a beau être issu de raisin cueilli fin août, en pleine chaleur, il sait rester beau. N'oubliez pas que c'est un artiste. Il la joue fine. La finale dit tout cela. Longue, très longue, tenue en permanence par un trait de fraîcheur. Un deuxième verre, s'il vous plaît ! Et avec cela ? Un mets de saison, disons du gibier. Un faisan sera parfait. À défaut, une volaille de Bresse remplira son office. Le Clos des Fèves a suffisamment de puissance pour tenir tête à un lièvre à la royale ou un canard au sang. Les fromagivores, quant à eux, l'accompagneront d'un brillat-savarin ou encore d'époisses.

BENJAMIN BOUCHET

POINT DE VUE

JOËL ANDRIANOMEARISOA *FENÊTRE OUVERTE SUR MADAGASCAR*

Révélé par *La Revue noire*, cet artiste qui navigue entre dessin, poésie, sculpture et architecture a représenté son île à la Biennale de Venise en 2019. Après avoir enchanté Chaumont-sur-Loire et parfumé Paris + by Art Basel avec Diptyque, il s'engage en faveur de la scène artistique de son pays.

par Valérie Duponchelle



Je suis entre Paris et Madagascar. Cette fois, dans ma maison dans les hauteurs de Tananarive, dans un quartier qui s'appelle Ambohipotsy – cela veut dire « le Mont-Blanc » –, où se trouve le palais de la Reine. J'ai une grande baie vitrée au premier étage. Je vois ma cour avec juste un arbre solitaire – ma volonté –, c'est un frangipanier. Je vois le paysage d'hiver de Tananarive au loin, plutôt gris. J'aime la fin du jour et ses couchers de soleil ardents. Le ciel est un peu triste dans la journée, mais le soir, il brûle, il est rouge vif. Une fenêtre, c'est un cadre photographique, un tableau, une porte vers l'imaginaire. Et aussi, un livre ou un carnet qui renvoie à ma passion des livres et à mon travail. C'est un regard fixe, mais aussi une page blanche sur laquelle on peut écrire des histoires, s'inventer des rêveries et des songes. La lumière change, les émotions changent de manière subtile. Je lis entre les mots, les objets, les architectures. Je scrute au loin comment la lumière évolue sur un bâtiment, j'imagine ce qui se passe derrière, à la manière de Georges Perec. Je suis plutôt un homme d'action mais, dans l'action, je contemple de multiples façons. Je travaille tout le temps, c'est-à-dire que je regarde et je scrute en permanence. Un geste, un regard, une texture, une couleur, l'ombre, une feuille qui bouge. Sur les remparts d'Aigues-Mortes à l'été 2021, j'avais posé une structure métallique, une énorme fenêtre, « la maison imaginaire » pour créer des cadrages du paysage, un détail du ciel ou des remparts. Le dessin est rapide, fébrile, mais il découle de la contemplation et induit un long temps d'ajustement pour obtenir la justesse de la structure, suspendue par rapport au lieu historique. Mes livres d'aujourd'hui sont *Le Journal du voleur* de Jean Genet, *Presque-Songes* de mon poète malgache fétiche Jean-Joseph Rabearivelo (1901-1937) – dont j'ai accroché les vers, en blanc sur noir, à l'aéroport de Toulouse – et les *Fragments d'un discours amoureux* de Roland Barthes. Mon vocabulaire. Je suis par ailleurs le directeur artistique de la Hakanto Contemporary Foundation à Tana, lieu d'expérimentation pour les artistes, malgaches d'abord. Après quatre ans d'existence, avec la complicité de mon ami Hasnaine Yavarhoussen, nous ouvrons une autre fenêtre et un autre espace qui passe de 300 m^2 à quasi 3 000 m^2. Un hangar que j'ai totalement redessiné, intérieur et extérieur. »

Ouverture de la Hakanto Contemporary Foundation, au sud de Tananarive, depuis le 15 septembre. Hakantocontemporary.org

TOKIMILAFATRA R. / HAKANTO CONTEMPORARY

DIOR.COM - 01 40 73 73 73



DIOR